Od 3340.
8°

I.ª E.ª 21.ª

RELATION

DE LA

DÉFENSE DE DANZIG,

EN 1813,

PAR LE 10e. CORPS DE L'ARMÉE FRANÇAISE,

CONTRE L'ARMÉE COMBINÉE RUSSE ET PRUSSIENNE.

PAR P.-H. D'ARTOIS,

CAPITAINE DU GÉNIE.

PARIS,

LADRANGE, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, No. 19;

LHEUREUX, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, No. 27.

1820.

M.-P. GUYOT,

IMPRIMEUR DE LL. AA. SS. MGR. LE DUC D'ORLÉANS ET MGR. LE PRINCE DE CONDÉ, RUE HAUTEFEUILLE Nº. 13.

On verra combien a montré de courage et de persévérance une garnison privée de toute communication avec l'armée dont elle était séparée par une distance de 2 ou 300 lieues. En proie à toutes les horreurs des épidémies et de la famine, épuisée par les efforts qu'elle renouvelait sans cesse pour arrêter les ravages de l'eau et du feu, menacée et harcelée continuellement par un ennemi bien supérieur en nombre, cette garnison sut s'opposer aux progrès de l'armée assiégeante pendant huit mois de blocus et quatre mois de siége régulier.

On déplorera sans doute avec nous que tant de zèle et de valeur n'ait pas été couronné du succès, qu'on devait regarder comme certain, si la victoire n'eût pas abandonné nos drapeaux à Dresde et à Leipsig.

Les assiégés avaient la conviction intime de ne pouvoir plus être secourus par les armées françaises en pleine retraite sur le Rhin, et poursuivies par la population entière de l'Allemagne sous les armes; ils sa-

---

meru, chargé de la correspondance particulière du général Rapp à Danzig, d'une grande quantité de notes qui nous ont été très-utiles.

vaient que malgré tous leurs efforts ils devaient finir par succomber ; cependant leur ardeur ne se rallentit pas, et ce n'est qu'à la dernière extrémité que, manquant de vivres, et après avoir perdu plus de la moitié des leurs, ils ont abandonné des remparts qu'il leur était devenu impossible de conserver plus long-temps.

On a vu sans contredit, des garnisons faire preuve d'autant d'intrépidité, mais les circonstances particulières dans lesquelles se sont trouvées les troupes du 10e. corps, doivent faire plus apprécier encore leur dévouement, et l'on ne saurait trop en perpétuer le souvenir pour l'instruction et l'exemple de ceux qui, par la suite, pourraient être appelés à la défense des places.

La défense de Danzig, en 1813, par le 10e. corps de l'armée française, occupera sans doute une place distinguée dans notre histoire militaire; elle pourra servir à prouver de nouveau que si une ardeur fougueuse et une irrésistible impétuosité caractérisent particulièrement le soldat français, il sait aussi supporter avec constance et résignation les fatigues, les privations les plus pénibles, et déployer au besoin un courage froid et opiniâtre.

On a généralement été mal instruit de ce qui s'est passé à Danzig; les papiers publics du temps n'ont pu donner que des notions inexactes, puisque la place, complétement cernée, se trouvait, sans relation aucune, isolée au fond de l'Allemagne : on conçoit d'ailleurs l'intérêt que pouvait avoir chaque Gouvernement à cacher le véritable état des choses.

Un Ouvrage publié à ce sujet en 1814 (1), attrayant par la pureté et la grâce d'un style fleuri, mais fort incomplet, n'a pu donner

(1) Le siége de Dantzig en 1813, par M. M***. Paris, 1814.

également qu'une idée très-imparfaite de tous les efforts que fit la garnison pour prolonger sa résistance.

D'ailleurs, on peut reprocher à cet ouvrage de ne parler pour ainsi dire que de la 30e. division commandée par le comte d'Heudelet. Il y avait dans la place des troupes de plus de quinze nations différentes, et l'on a été justement surpris de ne pas les voir figurer toutes dans le récit d'une défense glorieuse à laquelle elles ont toutes pris une part si active. On doit, en rendant justice à la constante bravoure des Français, ne pas oublier de payer aux étrangers qui combattaient dans nos rangs, le tribut d'éloges qu'ils ont mérité.

Quoique le siége n'ait pas été poussé jusqu'à son dernier période, les faits d'armes et les immenses travaux auxquels a donné lieu la défense de Danzig, nous font espérer que cette relation détaillée sera lue avec quelqu'intérêt (1).

---

(1) Cette relation a été rédigée d'après les rapports et journaux officiels de l'état-major général, de l'artillerie et du génie; nous sommes redevables à M. le lieutenant Rom-

RELATION

DE

LA DÉFENSE DE DANZIG,

EN 1813.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations générales sur Danzig; état de ses fortifications au commencement de 1813; état des magasins et situation de la garnison au moment où la place fut complètement bloquée.

L'ARMÉE française, après avoir planté ses aigles victorieuses sur les antiques murs du Kremlin, fuyait à travers les neiges de la Lithuanie et de la Courlande; plus de 400,000 hommes avaient passé le Niémen en triomphe; les faibles restes d'une si belle armée le traversaient alors en désordre, vaincus par l'âpreté du climat, dont l'excessive rigueur était, pour l'ennemi acharné à leur poursuite, un fléau auxiliaire.

Dans l'état d'anéantissement où se trouvaient les Français, il leur restait cependant encore une espérance : ce n'était pas de revoir bientôt la patrie, car auraient-ils voulu y rentrer humiliés pour la première fois par le revers d'une campagne désastreuse! Leur unique désir, le seul but qu'ils se proposaient alors était d'atteindre les rives de la Vistule pour s'en faire un rempart contre les Russes, et attendre en repos que la saison se fût adoucie.

Mais cette douce illusion fut bientôt détruite. La Vistule, il est vrai, dans une saison moins rigoureuse, et défendue surtout par une armée moins désorganisée que la nôtre ne l'était alors, eût été capable d'arrêter long-temps l'ennemi, et de nous donner peut-être la faculté de reprendre l'offensive.

Occupant les places de Thorn, Marienwerder, Marienbourg et Danzig, l'armée française, maîtresse de Berlin et de tout le reste de l'Allemagne jusqu'au Rhin, aurait pu forcer la Prusse à rester dans notre alliance. Les Russes, trop affaiblis pour rien entreprendre de bien important, n'auraient sans doute pas tenté le passage de la Vistule; les deux armées se fussent observées pendant tout l'hiver. Au printemps, les renforts seraient arrivés d'Allemagne et de France; et, dans cette supposition, Napoléon pouvait encore dicter une paix honorable ou recommencer avec avantage les hostilités.

Dans tous les cas il était important, soit pour reprendre l'offensive, soit pour assurer la possession défensive de la Vistule, de conserver Danzig, qui est la place la plus considérable de toutes celles dont le cours de ce fleuve est protégé.

Cette ville, en effet, qui comptait plus de 40,000 âmes, est le dépôt de presque toutes les denrées de la Pologne : elle offre, par les seuls secours de sa population, de son industrie et de son commerce maritime, des ressources immenses en tout genre pour une armée nombreuse. On peut facilement y faire confectionner tout ce qui est nécessaire à l'armement, à l'habillement et à l'équipement des troupes. Ses vastes approvisionnements de bois et ses chantiers de construction permettent de se procurer promptement des transports, des barques, des canonnières, des équipages de pont. Ses arsenaux et ses magasins, augmentés et approvisionnés par les soins du gouvernement français, étaient remplis de munitions de guerre et d'une artillerie formidable de siége et de campagne.

Voulait-on prendre l'offensive? Danzig devait être le grand dépôt général de l'armée et l'inexpugnable point d'appui de la ligne d'opération. Dans le cas de la défensive, si l'armée, après avoir abandonné la Vistule se contentait de garder la ligne de l'Oder, l'ennemi eût été contraint (abstraction faite de ses opérations dans le grand-duché de Varsovie) de s'arrêter devant cette

place ou de détacher un corps nombreux pour en former le siége. La possession de Danzig devait encore, dans cette seconde hypothèse, rendre le service inappréciable de retarder l'ennemi dans sa marche, ou de le forcer à une diversion qui aurait probablement permis à l'armée française de reprendre une attitude menaçante. Tel était l'espoir de toute l'armée, et telle était sans doute aussi la pensée de son chef quand les ordres furent donnés aux différents corps pour se réunir et se réorganiser sur la Vistule (1).

Le 1er. corps devait se rendre à Thorn.
Le 2e.. . . . . à Marienbourg.
Le 3e.. . . . . à Elbing.
Le 4e.. . . . . à Marienwerder.
Le 5e.. . . . . à Varsovie.
Le 6e.. . . . . à Plotzk.
Les 9e. et 10e.. . . . . à Danzig.

Mais ces projets, on le répète, ne purent recevoir leur entière exécution à cause de l'incroyable état de faiblesse et de désorganisation dans lequel se trouvèrent les différents corps en arrivant aux points qui leur avaient été assignés.

Le 9e corps se composait seulement des débris de la division Loison, qui s'était rendue en toute

(1) Napoléon avait dit au général Rapp, dans la conversation qu'il eut avec lui à Zmorgoni (18 lieues au-dessus de Wilna): *Si les Russes, contre mon attente, passent la Vistule, je ne tarderai pas à venir vous débloquer.*

hâte à Wilna et avait été comme anéantie à son arrivée. Près de 10,000 hommes, sortis de cette ville pour aller au-devant de l'armée venant de Moskou, entraînés par le désordre qu'ils n'avaient pu maîtriser, ne firent qu'augmenter la confusion, et revinrent bientôt avec les fugitifs, en partageant leur misère et leurs souffrances.

On avait abandonné successivement, en toute hâte, Wilna, Kowno, etc.; chacun semblait ne plus penser qu'à sa propre conservation. Privés de nourriture, perclus par le froid, harcelés sans cesse par une cavalerie accoutumée à la rigueur de ces climats, n'ayant plus la force de se servir de leurs armes, ces malheureux soldats ne songeaient plus qu'à repasser le Niémen et à chercher un refuge dans quelque place forte.

Le corps aux ordres du maréchal duc de Tarente ne partageait ni le découragement, ni la détresse de l'armée de Moskou. Destiné à faire le siége de Riga, il s'était maintenu devant cette place jusqu'au 18 décembre, époque à laquelle seulement le maréchal avait reçu l'ordre d'effectuer sa retraite (1). Il était parti de Mittau

(1) L'ordre avait été expédié de Wilna le 9 décembre. Le major prussien Schenk en était porteur. Cet officier s'arrêta plusieurs jours à Tilsit pour ses affaires particulières, et mit ainsi à remplir sa mission un retard bien préjudiciable dans les circonstances où l'on se trouvait alors.

le 19, pour se mettre à la tête de la 7e. division et d'une partie du corps prussien commandée par le général Massenbach.

Le général Yorck suivait, à une journée de distance, avec le reste des troupes sous ses ordres.

Tandis que la division russe Laskow marchait en toute hâte sur Mémel, pour s'opposer à la retraite du maréchal Macdonald, le général Paluzzi, sorti de Riga avec sa garnison, le suivait de très-près. Le 26 décembre, la première colonne du 10e. corps rencontra, près de Tilsit, la division Laskow, qui occupait Piktuponnen (1): le maréchal la fit attaquer par la brigade Bachelu et six escadrons prussiens. Les Russes furent culbutés et chassés en désordre; on leur prit une pièce de canon et deux bataillons entiers, qui mirent bas les armes. La brigade Bachelu marcha successivement sur Tilsit et Ragnit, que le général russe Tettenburn abandonna sans combattre.

Le duc de Tarente prit position à Tilsit, sur la rive gauche du Niémen. Pendant ce temps, le général Yorck, dont depuis huit jours on n'avait pas eu de nouvelles, négociait le traité si connu par lequel il abandonnait les drapeaux français pour combattre désormais sous ceux des Russes. Le 31 décembre, cette convention fut signifiée

(1) Petit village prussien de ce côté de la frontière.

au maréchal Macdonald, et le général Massenbach rejoignit aussitôt le général Yorck.

Ainsi abandonné de plus de la moitié de ses troupes, le duc de Tarente précipitait sa retraite. Son arrière-garde, arrivée le 2 janvier à Labiau, avait été vigoureusement attaquée le lendemain par les Russes, qui furent repoussés avec perte. On ne tarda pas à rencontrer la 30e. division d'infanterie du 9e. corps, et 1,500 dragons venus, à marches forcées pour soutenir les restes de la grande-armée.

Le maréchal réunit ces troupes à son corps, qui dès-lors forma l'arrière-garde, et protégea la retraite de toute l'armée.

Le trésor provenant de la contribution de guerre levée en Courlande, le parc de siége, et la plupart des troupes d'artillerie et du génie, furent aussitôt dirigés sur Danzig.

Le duc de Tarente prit successivement position à Kœnigsberg, Brandenbourg et Braunsberg, pour donner aux soldats épars des différents corps d'armée le temps de se rendre aux lieux de rassemblement indiqués à chacun d'eux.

Ce ne fut qu'après plusieurs affaires assez chaudes qu'il se retira enfin sur Elbing, dont une petite partie des magasins seulement put être évacuée sur Danzig.

Le 12 janvier, on abandonna la tête de pont de Marienbourg; les 2e. et 3e. corps se retirèrent sur Marienwerder. Les 7e. et 30e. divisions et la

brigade de cavalerie, ainsi que la 34e. division provenant du 9e. corps, passèrent le bras oriental de la Vistule, et occupèrent l'île de la Nogat. Ce jour, le maréchal Macdonald remit ses troupes à la disposition du général Rapp, gouverneur de Danzig, pour compléter la garnison de cette place, qui ne se composait alors que de la 33e. division (Napolitains), et d'une brigade de la 30e.

Le 13, la tête de pont de Dirschau fut évacuée, et les troupes passèrent la Vistule. Malgré les efforts de l'ennemi pour nous déloger, on se maintint quelques jours dans cette position, pour faciliter la rentrée dans Danzig des approvisionnements de vivres et de fourrages que le gouverneur faisait acheter.

A la même époque, les Russes passèrent la Vistule sur la glace à Marienwerder, qui n'était plus occupé que par quelques centaines d'hommes de la garde royale italienne. On n'essaya point de défendre la tête de pont, qui devenait inutile et tombait d'elle-même, puisque la glace permettait de tourner les ouvrages.

L'armée française se replia sur Posen : dès-lors toute communication cessa avec les places de la Vistule qui purent être investies, et se trouvèrent de cette manière entièrement abandonnées à leurs propres forces.

C'est ici le moment d'examiner jusqu'à quel point est fondé le reproche assez généralement

fait à Napoléon d'avoir laissé des garnisons inutiles dans des places éloignées, et de s'être ainsi privé d'une grande partie de ses meilleures troupes, dans un moment où il était si important pour lui de rassembler toutes ses ressources afin d'opposer une digue aux invasions de l'ennemi.

Il est facile de porter ainsi un jugement après l'événement, et le triste sort de presque toutes les garnisons des places de la Vistule et de l'Oder peut, il est vrai, colorer les arguments spécieux de ceux qui, dans cette conjoncture, ont tardivement improuvé les dispositions du chef de l'armée.

Pour les apprécier avec impartialité, il faut se reporter aux circonstances du moment, et les examiner avec attention.

Il y avait dans les débris de l'armée revenant de Moskou une infinité d'hommes malades ou attaqués par la gelée qui succombaient tous les jours ; parmi ceux qui résistaient encore, la plupart n'étaient soutenus que par l'espoir de trouver un refuge et du repos dans les places de la Vistule : leurs forces ne leur permettaient pas d'aller plus loin sans courir le danger presque certain de tomber au pouvoir de l'ennemi ou de mourir sur les grandes routes. Les places, et Danzig en particulier, renfermaient des établissements militaires considérables, des arsenaux, de grands approvisionnements de munitions de guerre et d'armes de toute espèce, de

vastes magasins d'habillement. En abandonnant ces places il fallait donc se résoudre à sacrifier en même temps et une grande quantité d'hommes et un matériel immense. Mais d'autres considérations plus puissantes encore se joignaient à celles-ci.

La conduite du général Yorck était ouvertement blâmée par le gouvernement prussien. Ce général avait été déclaré traître, et devait être mis en jugement. Redoutant le soulèvement de la Prusse, mais ne le regardant pas encore comme certain, Napoléon en conservant ses places fortes voulut sans doute contenir cette puissance (1). Une telle attitude devait faire également impression sur l'Autriche dont la défection n'était pas moins à craindre. Et certes on ne peut mettre en doute que sans cette occupation, tout prestige se trouvant dissipé, l'Allemagne convaincue de notre faiblesse par l'abandon de la Pologne et d'une grande partie de la Prusse, ne se fût déclarée beaucoup plutôt qu'elle ne l'a fait. Est-il présumable, en effet, que les tristes débris de l'armée (eût-on rassemblé

---

(1) Avant le départ de Napoléon pour retourner en France, on lui disait qu'assurément les Prussiens allaient l'abandonner après de tels désastres. *Quand il me sauront arrivé à Paris*, dit-il, *à la tête de la nation, et de douze cent mille hommes que j'organiserai, ils y regarderont à deux fois avant de me faire la guerre.*

toutes les garnisons éparses) se fussent maintenus sur la Vistule durant le temps nécessaire à Napoléon pour revenir ouvrir la campagne en Pologne avec la nouvelle armée qu'il était allé organiser. Loin de le supposer, nous pensons au contraitre que tout retour sur la Vistule lui était à jamais interdit s'il abandonnait ses forteresses, et que c'est par ces considérations que Danzig, ainsi que plusieurs autres villes, reçurent des garnisons et durent se préparer à soutenir un siége. Il nous semble également démontré que ce n'est pas seulement pour la conservation en elle-même *d'une grande quantité de grains, d'effets d'habillement, de munitions de guerre, d'artillerie et d'argent* ainsi qu'on l'a dit (1), que Danzig ne fut pas abandonné; c'était pour jouir plus tard des véritables avantages que procurerait cette grande place à une armée qui, réorganisée derrière l'Oder et l'Elbe pouvait revenir triomphante sur la Vistule; succès qui devait naturellement être favorisé par les différentes garnisons des places dont l'investissement ou le siége assurait une grande diversion dans les forces ennemies. C'est alors que des magasins bien approvisionnés et des troupes acclimatées et disponibles étaient des secours vraiment précieux pour réequiper et renforcer une armée qui, toute victo-

(1) Siége de Dantzig, en 1813, par M. M***. Paris, 1814.

rieuse qu'on la supposait, aurait infailliblement beaucoup souffert après avoir livré plusieurs grandes batailles pour repousser l'ennemi jusqu'en Pologne. Ainsi, quoique le succès n'ait point justifié cette mesure, nous ne regardons pas comme une faute la conservation des places de la Vistule à la fin de 1812, et notre opinion sur ce point est fortifiée par celle de plusieurs militaires distingués.

On a fait aussi (1) au roi de Naples, qui avait le commandement en chef de l'armée à cette époque, le reproche, non pas d'avoir jeté une garnison dans Danzig, mais d'y en avoir mis une beaucoup trop forte, et d'avoir par-là tellement affaibli ses troupes disponibles que l'armée active a été obligée de se retirer tout-à-coup.

Il n'aurait fallu, dit-on, que 12 ou 15,000 hommes dans Danzig au lieu de 30,000 qui s'y trouvèrent. Mais à quoi se réduit cette objection quand on fait observer que la majeure partie de cette garnison se composait de malades, de blessés, d'hommes isolés, etc., de telle sorte qu'il n'y avait peut-être pas 12,000 hommes sous les armes lorsque la ville fut bloquée. On peut même ajouter que si Danzig n'a pas effectivement rendu au commencement de 1813 tous les services qu'on en attendait, que s'il n'a pas retenu sous ses murs

---

(1) Histoire de la campagne de 1813, par M. Guillaume de Vaudoncourt.

un ennemi qui, pendant les premiers mois du blocus, se borna à faire cerner la place par un corps de troupes peu nombreux et continua sa marche en avant, c'est évidemment parce que la garnison, réduite en très-peu de temps par les maladies à une poignée de combattants, se trouva beaucoup trop faible pour agir avec succès au-dehors et donner de l'inquiétude à l'armée russe.

D'ailleurs notre armée active n'aurait rien gagné à recevoir les 12 ou 15,000 malades qui encombraient les hôpitaux de Danzig, et d'un autre côté, en retirant de cette place les hommes valides, elle devait infailliblement tomber sous peu de jours faute de défenseurs, sans que l'armée active pût la secourir. Après cette digression que nous avons cru nécessaire, hâtons-nous de reprendre le récit des faits.

Nous avons vu que l'évacuation de Dirschau (ville sur le bras occidental de la Vistule) avait suivi de très-près celle de Marienbourg et de toute l'île de la Nogat, et que les 9e. et 10e. corps passés sous les ordres du général Rapp continuaient leur mouvement rétrograde sur Danzig.

Le 13 l'arrière-garde commandée par le général Bachelu fut attaquée à Stublau : après un engagement assez vif l'ennemi fut repoussé; pendant la nuit nos troupes prirent une position en arrière.

Le 14 au matin l'ennemi attaqua le général

Bachelu qui le contint jusqu'à trois heures après midi. Mais alors les Russes s'avancèrent avec 1200 chevaux et 6 pièces de canon sur le village de Rosenberg où était le premier régiment westphalien. Ce village long-temps défendu ne fut abandonné qu'après que les Russes y eurent mis le feu avec des obus.

L'ennemi occupa les hauteurs au-delà de Rosenberg, et recommença son feu d'artillerie qui dura jusqu'à dix heures du soir.

De Danzig on entendait la canonnade : l'obscurité de la nuit permit de distinguer parfaitement les flammes qui dévoraient le malheureux village de Rosenberg.

Les habitants de Danzig consternés voyaient approcher le moment où leur pays allait devenir le théâtre sanglant des combats, et se trouver envahi par toutes les calamités qu'entraîne toujours à sa suite le siége d'une ville dont la garnison est résolue à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Tout en redoutant ces malheurs, peut-être conservaient-ils l'espoir secret de les voir bientôt cesser, en pensant au manque d'approvisionnements de vivres de la place, à l'état d'imperfection des fortifications dont la garde devenait très-difficile sur une grande partie du pourtour à cause des glaces ; ils calculaient encore sur la faiblesse réelle de la garnison dont plus de la moitié était incapable de porter les armes. D'ailleurs ces troupes, après la fatale re-

traite qu'elles venaient d'opérer, leur paraissaient peu susceptibles de supporter long-temps les fatigues de la guerre dans une saison aussi rigoureuse (1). Mais ils ignoraient tout ce que peut un général habile avec des soldats qui joignent à l'exactitude de la discipline, une entière et juste confiance dans les talents, la valeur et la prévoyance de leur chef.

La journée du 15 se passa en canonnades continuelles et réciproques. Nos troupes se retiraient lentement et en bon ordre.

Le 16, l'ennemi chercha à nous tourner par notre gauche en envoyant le long de la mer un corps de 600 hussards russes soutenus par 4 pièces de canon et 400 hommes de grosse cavalerie.

Le gouverneur avait fait sortir de la place le géneral Gault pour occuper le village de Neufehr avec quatre bataillons : celui-ci les fit marcher contre l'ennemi en colonne serrée : les Russes furent culbutés et forcés à la retraite. On les poursuivit

---

(1) Il paraît certain que les habitants ne pensaient pas que Danzig pût opposer une longue résistance : car M. Blech, qui resta dans la ville pendant le blocus et le siége, dit dans l'ouvrage qu'il a publié à ce sujet:

« *On s'étonnait de voir approcher le mois de mai* » *dans cet état de souffrance ; on ne croyait pas aller* » *jusques-là. Qui se serait encore attendu à huit mois de* » *siége.* (*tom.* 2 *page* 88) ».

l'épée dans les reins jusqu'au village de Wordeln : nos troupes revinrent ensuite prendre leur position à Neufehr sans que l'ennemi les suivît. Cette action fit beaucoup d'honneur à la brigade Gault qui voyait le feu pour la première fois. Tout en cherchant à maintenir l'ennemi pour faire rentrer dans la place des vivres et des fourrages, les troupes s'étaient successivement retirées et occupaient Saint-Albrecht, Nonnenhof, Hochzeit, Klein-Scharfen, Gros-Plœnendorf et Neufehr.

La 34ᵉ division qui avait perdu presque tout son monde dans la retraite de Moskou rentra dans la place.

Le 17, le gouverneur instruit que deux bataillons de la brigade Gault de la 30ᵉ division et trois compagnies d'artillerie venaient de Stettin, envoya de suite le général Gault lui-même avec 4 bataillons à Neustadt (à 9 lieues de Danzig) pour y attendre et protéger cette colonne. Il la rencontra à Koliebke avec 4 compagnies napolitaines de la 33ᵉ division qui avaient été conduire des prisonniers de guerre à Stettin. Toutes ces troupes rentrèrent le 20 dans la place à l'exception de l'artillerie qui, se trouvant à une journée de marche en arrière, fut obligée de rétrogader.

Le gouverneur, à son arrivée, s'était hâté de faire évacuer sur la Poméranie les différentes colonnes qui avaient ordre de se retirer, entre autres, les compagnies d'élite des trois régiments

napolitains de la 33e. division, tous les prisonniers russes, auxquels il fit payer ce qui leur était dû, et plusieurs convois d'artillerie, dont quelques-uns partirent encore le 17 et le 18 janvier.

Ce fut seulement le 21 que, par suite de l'occupation de Mattern, Oliwa et Brentau, les Russes investirent Danzig sur tous les points. A partir de ce jour, toutes les communications furent interceptées, et la garnison abandonnée à ses propres forces, sans pouvoir même se procurer aucun renseignement sur ce qui se passait en Allemagne et en France.

La ligne ennemie passait par Oliwa, Silber-Hammer, Pitzkendorf, Miggau, Wonneberg, Schœnfeld, Schweins-Kœpfe, et Neufehr sur le bord de la mer.

Nos troupes occupaient en entier les villages de Brœsen, Saspe, Neu-Schottland, Stries, Langfuhr, Heiligenbrun, Schidlitz, Stolzenberg et Ohra; nous étions également maîtres de Bürger-Wald sur les rives de la Mottlau, de quelques maisons en avant du fort Lacoste, sur la rive gauche de la Vistule, et du village d'Heubude, entre ce fleuve et la mer.

Le froid était excessif; il allait jusqu'à 18 et 20 degrés: dans une seule nuit, plus de soixante hommes de la 30e division gelèrent au bivouac.

Le gouverneur, sentant la nécessité de soustraire à la rigueur de la saison des hommes qui avaient déjà éprouvé de très-grandes privations

et les fatigues les plus pénibles, fit rentrer la plupart des troupes dans la place et les forts extérieurs. Il se contenta de faire garder la ligne par une chaîne de postes plus ou moins forts.

Les généraux Kutuzow, Steinheil et Lœwis étaient devant Danzig avec leurs corps, ainsi que le prince Repnin et le comte Platow, hetmann des cosaques.

Des rapports certains annonçaient l'arrivée, à Elbing, du corps d'armée de Wittgenstein.

Dans une saison aussi rigoureuse, l'ennemi ne pouvait pas entreprendre le siége d'une place comme Danzig; mais on avait à craindre qu'il n'essayât de s'en emparer par surprise : le froid qui régnait alors favorisait singulièrement ce genre d'attaque contre une place qui tire des eaux ses principaux moyens de défense, et dont les fortifications n'étaient pas achevées. La description suivante fera voir combien la garnison avait à redouter une attaque de vive force.

Danzig, situé sur la rive gauche du bras occidental de la Vistule, dominé à l'ouest par des hauteurs très-considérables, dont les plus près sont connues sous le nom de *Bischofsberg* et de *Hagelsberg*, est construit sur un terrain plat et entouré de marais du côté de l'est et du sud. La ville est traversée par la rivière de la Mottlau, qui, dès son entrée, se divise en deux bras pour former l'île de Speicher-Insel, et va se jeter dans la Vistule à sa sortie même de Danzig.

Une autre petite rivière appelée *la Radaune*, dont le nouveau cours factice suit le pied des hauteurs du Bischofsberg, traverse également la ville, et se subdivise en plusieurs ramifications. Après avoir alimenté les fontaines publiques, et fait mouvoir des moulins de différentes espèces, ses eaux se réunissent à celles de la Mottlau, un peu au-dessus du confluent de celle-ci et de la Vistule.

Danzig, quoique à plus d'une lieue de la mer, est cependant considéré comme ville maritime, à cause de la facilité avec laquelle les bâtiments peuvent remonter la Vistule, et venir même jusques dans la Mottlau. Pour la commodité et la sûreté de la navigation, on a construit un canal appelé *Schutten-Laacke*, qui évite le coude que fait la Vistule au-dessous de la place. Ce canal, qui commence à-peu-près vis-à-vis de l'embouchure de la Mottlau, a environ mille mètres de développement.

L'île formée par ce canal et la Vistule porte le nom d'*île du Holm;* elle se trouve détachée d'une langue de terre appelée *Nehrung* située à l'orient de Danzig et comprise entre la Vistule et la mer. La barre qui se trouve à l'embouchure du fleuve a nécessité également la construction d'un chenal pour l'entrée des bâtiments; ce chenal nommé *Neu-Fahrwasser* sépare l'*île de la Platte* de la côte.

La ville proprement dite est renfermée dans

une enceinte presque circulaire composée de 20 bastions. La moitié de son pourtour est défendue par une inondation que l'on tend aisément en répandant les eaux de la Mottlau dans la plaine marécageuse qui environne la ville. La Vistule, qui coule parallèlement aux six fronts du nord, sert à ceux-ci de défense naturelle indépendamment de l'île du Holm qui forme tête de pont.

Les fronts de l'ouest, protégés par un large fossé rempli d'eau, se trouvent aux pieds des hauteurs du Bischofsberg et du Hagelsberg. Ces hauteurs sont occupées par deux grands forts que réunit une ligne non interrompue d'ouvrages de fortifications, prolongée dans la plaine jusqu'à la rive gauche de la Vistule pour former une seconde enceinte.

Il est facile de voir que la situation de Danzig, comme ville fortifiée, réunit tous les accidents de terrain qui constituent les sites les plus composés : montagnes, rivières, plaines et marais. A chacune de ces modifications topographiques correspond la portion du système défensif qui est en relation avec elle, ce qui partage la place en quatre grands fronts distincts.

1°. Le front des hauteurs qui embrasse les deux forts du Hagelsberg et du Bischofsberg et le vallon de Schidlitz qui les sépare.

2°. Celui de la plaine qui comprend la ligne de la porte d'Oliwa depuis le Hagelsberg jusqu'à la basse Vistule.

3°. Le front des marais ou du Werder qui se compose de toute la partie de l'enceinte qui est couverte par l'inondation de la Mottlau depuis la porte Petershagen, où se rattache le Bischofsberg, jusqu'au Kneiphof près la Vistule supérieure.

4°. Le front de la Vistule qui s'étend depuis la porte de Lang-garten jusqu'à l'extrémité de la ligne d'Oliwa.

Nous allons examiner succinctement chacune de ces parties de l'enceinte, et nous parlerons ensuite des ouvrages qui défendent la rade et l'embouchure de la Vistule, afin de donner au lecteur une idée complète de l'immense étendue de cette place et de son importance.

Front de l'Inondation.

Il s'étend depuis le bastion Gertrude près la porte de Petershagen jusqu'au bastion Ochs près la porte de Lang-garten : il se compose de sept fronts bastionnés précédés seulement d'un fossé et d'un avant-fossé également remplis d'eau. Cette enceinte en terre n'est défendue que par des palissades, et n'est pas abordable à cause de l'inondation qui la couvre jusqu'à trois lieues de distance (1). Il est facile de juger que

(1) On obtient l'inondation en fermant l'écluse qui se trouve à l'entrée de la Mottlau dans la ville. Les eaux se répandent à droite et à gauche, et s'accumulent promptement dans tous les fossés de la place où elles sont

cette portion de l'enceinte, inaccessible et à l'abri de toute attaque dans les temps ordinaires, devient la plus dangereuse et la plus faible de la place quand l'hiver change en une plaine solide cette vaste inondation qui fait seule toute sa force.

Front des Hauteurs.

Le Bischofsberg est le point culminant de l'en-

---

maintenues par deux bâtardeaux construits vis-à-vis des bastions Mottlau et Braun-Ross. Une coupure que l'on pratique dans l'avant-chemin-couvert, (ordinairement vis-à-vis du bastion Bæren) permet aux eaux de se déverser dans le Werder, et de couvrir tous les marais qui sont compris entre la rive droite de la Mottlau et la rive gauche de la Vistule. Les différents canaux qui se trouvent dans ces terrains marécageux et la petite rivière de Roswicke qui, après avoir longé depuis Rückfort, la digue de la Vistule, vient dans les temps ordinaires répandre ses eaux dans l'avant-fossé de la place, concourent également à former cette inondation qui s'élève jusqu'à trois ou quatre pieds en laissant seulement quelques îlots à découvert fort loin de la place.

On fait refluer les eaux de la Roswicke en fermant l'écluse de Rückfort, près du fort Lacoste, et celles du petit canal de desséchement, appelé *Laake*, en fermant l'écluse du Kneiphof au fort Desaix. La partie de terrain appelée *Orasche Niederung* comprise entre la rive droite de la Mottlau et le triple faubourg de Alt-Schotland Stadtgebieth et Ohra s'inonde au moyen de trois écluses pratiquées à cet effet dans la digue gauche de la Mottlau.

ceinte extérieure de Danzig; c'est la position qui a le plus d'influence sur la ville, celle qui la commande le plus immédiatement, et qui une fois prise, donne le plus de facilité pour y pénétrer.

Le Plateau du Bischofsberg resserré, et pour ainsi dire étranglé par une inflexion du vallon de Schidlitz et par celui du Judenberg, est occupé en entier par un ouvrage à couronne qui se rattache d'une part à la porte de Pétershagen, et de l'autre au front de Neugarten et de Schidlitz : l'entrée de la Radaune dans la ville, à travers les retranchements de la porte de Petershagen, forme une ouverture dans la place qui doit être soigneusement surveillée. La ligne de Neugarten et de Schidlitz se trouve dans un rentrant assez prononcé pour ne pas avoir à redouter une attaque régulière : sa position entre les deux forts du Bischofsberg et du Hagelsberg la met en sûreté malgré son mauvais tracé et le misérable état des ouvrages qui la composent. Cette ligne se rallie par le bastion Notzkenberg au fort du Hagelsberg qui termine le front des hauteurs. Ce fort composé d'un simple front occupe une position très-élevée au-dessus du vallon de Schidlitz et de la plaine d'Oliwa, mais subordonnée au plateau de Stolzenberg. Le terrain, qui s'étend devant lui, continue à s'élever jusqu'à 6 ou 700 mètres des glacis en présentant alternativement de petits plateaux, des mamelons et des ravins. Cette surface irrégulière est enveloppée d'une enceinte

escarpée au-dessus de laquelle se déployent les hauteurs du Zigankenberg qui dominent le fort et tout le terrain environnant.

Le Hagelsberg rachète le désavantage de sa situation par des reliefs énormes et par des fossés profonds.

Front de la plaine ou de la porte d'Oliwa.

Il occupe tout l'espace qui se trouve entre le Hagelsberg et la Vistule, et une ligne de retranchements lie son extrême droite avec le bastion Jacob.

Ce front est sans contredit le plus faible de tous, tant par son mauvais tracé que par l'état de dégradation dans lequel il se trouve. Il ne tire sa défense que de l'île du Holm qui doit être fortement occupée, et dont les ouvrages avancés placent le front d'Oliwa dans un rentrant tel que l'ennemi ne peut diriger contre lui une attaque en règle.

La partie du corps de place qui se trouve immédiatement en arrière des grands fronts des hauteurs et de la plaine présente depuis le bastion Gertrude jusqu'au bastion Jacob six fronts bastionnés presqu'en ligne droite. L'enceinte a un demi-revêtement en maçonnerie, et un fossé large et profond constamment rempli d'eau qui offrirait les plus grandes difficultés pour son passage.

Front de la Vistule.

Ce front comprend les six bastions de l'enceinte intérieure qui font face à la Vistule depuis le bastion Jacob jusqu'à la porte Lang-garten. L'embouchure de la Mottlau coupe cette ligne en deux parties égales.

Il existe entre la Vistule et les trois fronts à gauche de la Mottlau un emplacement assez spacieux, appelé *Holz-Raum*. Ce terrain est coupé de canaux qui aboutissent au fleuve : il s'y trouve aussi une écluse appelée *Pocken-Haus* qui met en communication les fossés de la place avec une partie des avant-fossés.

Le Holz-Raum, mal fortifié et susceptible d'être tourné en tout temps, a toujours été considéré comme un point dangereux si l'on n'est pas solidement établi dans le Holm. L'inquiétude qu'il a inspirée a sans doute donné naissance au retranchement dont nous avons parlé, et qui lie la grande branche à droite de la porte d'Oliwa au bastion Jacob.

Enfin le front de la haute Vistule comprenant les trois bastions qui se trouvent à droite de la Mottlau jusqu'à la porte de Lang-garten termine l'enceinte de la place. Il se joint à l'inondation, qui de ce côté a pour limite le village de Kneiphof et la digue qui va rejoindre la Vistule à la pointe de Rückfort, en laissant entre elle et le

fleuve, une langue de terre appelée *Aussendeich* dont le sol, élevé d'un mètre environ au-dessus des eaux ordinaires, est en conséquence rarement inondé.

A l'extrémité de cette langue de terre est un ouvrage placé à la pointe de Rückfort pour défendre l'écluse du même nom, protéger l'inondation et surveiller la Vistule (à 2,400 mètres de la place).

L'île du Holm, ainsi qu'on l'a dit plus haut, forme tête de pont en avant de l'embouchure de la Mottlau, qui est une trouée très-dangereuse, surtout pendant la saison des glaces. Cette île, indépendamment du rôle important qu'elle joue par rapport au front d'Oliwa, sert à la communication de Danzig avec Weichselmünde, lorsqu'on ne peut plus y aller par la rive gauche de la Vistule (1).

Le fort de Weichselmünde (et ses dépendances) maîtrise à la fois le cours de la Vistule, défend l'embouchure du fleuve et celle du che-

---

(1) La prise de l'île du Holm en 1807 décida sur-le-champ du sort de la place dont les communications avec Weichselmünde furent entièrement coupées par cette opération. Les Prussiens n'avaient pas occupé ce point assez fortement. Ils n'avaient construit que quelques petites redoutes pour prendre des revers sur les attaques du Hagelsberg et flanquer les fronts d'Oliwa et du Holzraum si faibles par eux-mêmes.

nal de Neufahrwasser. La côte est principalement gardée par les différentes redoutes construites dans l'île de la Platte, qui empêcheraient tout débarquement dans le fond de la rade.

Les ouvrages des bouches de la Vistule sont une dépendance nécessaire de Danzig dans toutes les suppositions possibles, que l'on soit maître ou non de la mer : il suffit de jeter les yeux sur la carte, pour se convaincre de tous les avantages que l'assiégé retirera de l'occupation de Weichselmünde.

Tels sont, en général, les moyens de défense de Danzig. Cette place, forte en elle-même, mais négligée depuis très-long-temps, n'était pas, au commencement de la campagne de 1807, à l'abri d'un coup de main. La rapidité avec laquelle l'armée française s'était avancée sur la Vistule n'avait pas donné à la Prusse le temps de mettre en état de défense ses places de dernière ligne qu'elle ne présumait pas devoir être attaquées si promptement. Les dispositions défensives de Danzig furent confiées à un ingénieur habile et justement célèbre, dont les rares talents lui eussent fait plus d'honneur s'il les eût consacrés au service de sa patrie. Bousmart (1) sut profiter

---

(1) Bousmart, émigré français au service de la Prusse, n'était pas le chef titulaire du génie dans la place. Le lieutenant Poullet avait le commandement de cette arme.

Mais tout le monde sait de quelle estime jouissait

des localités avec beaucoup d'art : il employa toutes les ressources que peut créer un talent supérieur, et en moins de six mois il parvint à mettre en état de soutenir un siége régulier une place qui naguères pouvait être emportée de vive force. On sait qu'après un siége glorieux, elle tomba au pouvoir des Français, le 24 mai 1807.

Napoléon, pénétré des avantages que pourrait lui procurer, dans toutes les circonstances, cette place importante au fond de l'Allemagne, songea à lui donner le degré de force dont elle était susceptible : il ordonna la réparation des anciennes fortifications, et la construction de nouveaux ouvrages pour compléter son système de défense. C'est en 1811 que commencèrent ces immenses travaux qui, sans être entièrement terminés, ont cependant fait de Danzig, dont la position est si admirable sous tous les rapports, l'une des plus fortes places de l'Europe.

La confiance que le gouvernement avait dans la continuité de ses prospérités lui avait fait adopter, pour l'agrandissement de Danzig, des projets d'une telle étendue que leur entière exécution aurait demandé un grand nombre d'années : aussi cette forteresse, destinée à jouer

---

Bousmart auprès du général Kalkreuth, et quelle influence il avait dans le conseil.

un si grand rôle, si les armées françaises eussent conservé plus long-temps leur supériorité, n'était encore pour ainsi dire qu'ébauchée dans ses parties extérieures au commencement de 1813. Quoique depuis deux années on travaillât avec beaucoup d'activité, et qu'on eût déjà dépensé sept à huit millions pour les fortifications, plusieurs ouvrages importants n'étaient pas même commencés, beaucoup d'autres étaient restés imparfaits.

Le fort du Bischofsberg, qui offrait un appareil imposant de fortifications, était réellement un point faible de la place quand les Français en firent le siége. Des ouvrages entassés les uns sur les autres, sans relief, sans fossé, sans consistance, n'étaient à l'abri d'un coup de main que par quelques rangées de fortes palissades : on s'était donc attaché à donner une meilleure disposition à ce système, en supprimant plusieurs pièces et en en construisant de nouvelles mieux adaptées au terrain et à l'enceinte principale du fort (1). Toutefois, on n'avait pas à beaucoup près terminé ces travaux considé-

(1) On construisit les deux lunettes Leclerc et Cafarelly, l'avant-chemin-couvert, la demi-lune de droite ; on isola le fort par la droite, on construisit le réduit à la place d'un petit ouvrage appelé *Schweiden-Schanze;* tous les fossés furent élargis et approfondis, les chemins-couverts refaits, etc.

rables. La plupart des masses, à la vérité, étaient déjà assez bien formées, mais les fossés encombrés étaient à peine praticables; les palissadements (défenses essentielles à ces ouvrages non revêtus) manquaient encore en partie. Il n'existait aucun abri blindé pour les troupes, ni de communications assurées avec les ouvrages avancés. Il faut ajouter que le terrain en avant se trouvait dérobé aux vues du fort par un nombre considérable de maisons particulières et plusieurs édifices d'une destruction difficile.

Les fronts de Neugarten et de Schidlitz n'avaient reçu aucune amélioration; il n'en était pas de même du Hagelsberg.

Une lunette construite en avant du bastion de gauche, le revêtement de la demi-lune, un réduit intérieur en maçonnerie, voûté sur plusieurs étages à l'abri de la bombe, et les retranchements qui servent à isoler ce fort des autres parties de l'enceinte extérieure, en même temps qu'ils le rattachent à l'enceinte de la place, lui avaient assuré un nouveau degré de consistance: cependant la plupart de ces travaux, ébauchés seulement, ne pouvaient donner l'heureux résultat qu'on en attendait que quand ils auraient été entièrement achevés.

On n'avait fait encore aucune réparation aux ouvrages de la ligne d'Oliwa. L'île du Holm, si importante par ses rapports avec les fronts d'Oliwa et Weichselmünde, avait attiré toute l'at-

tention des ingénieurs. Elle fut occupée par un camp retranché composé de sept grandes lunettes détachées, qui a pour réduit un petit ouvrage à couronne formant une seconde tête de pont sur la Vistule.

A la pointe de l'île s'élève un fort carré, qui est à mi-distance de Weichselmünde et de la place; il étend son influence sur l'une et l'autre rive de la Vistule; son artillerie bat la plaine de Schellmühle et de Neu-Schottland : c'est le complément nécessaire de la liaison de Weichselmünde avec Danzig. La communication se fait à couvert, par une double caponnière qui règne sur toute cette distance, et se trouve protégée, dans son long développement, par la redoute Saint-Hilaire dans le Holm, le fort Napoléon à la pointe de l'île et la redoute d'Hautpoul, du côté de Weichselmünde. Parmi tous ces ouvrages entièrement construits par les Français, plusieurs étaient encore fort imparfaits à la fin de 1812 : privés de leurs chemins-couverts, d'abris blindés, de magasins à poudre et de moyens de communication, ils n'étaient pas susceptibles d'être défendus avec succès.

Quelques travaux avaient été également commencés aux forts des bouches de la Vistule, qui se composent de la forteresse de Weichselmünde sur la rive droite, du fort Montebello sur l'autre rive, formant tête de pont; d'un camp retranché en avant de la tête de pont, et des batteries de

côte établies dans l'île de la Platte, à droite du chenal de Neufahrwasser.

On s'était attaché seulement à quelques ouvrages extérieurs qu'on n'avait pas même eu le temps de terminer. Il serait trop long d'exposer tout ce qui manquait dans cette partie, qui, à elle seule, doit être considérée comme une place de guerre, et avoir en conséquence ses magasins et ses approvisionnements de toute espèce. Les casemates, humides et insalubres, étaient encombrées et inhabitables. Dans les divers ouvrages du camp retranché de Neufahrwasser et de l'île de la Platte, les logements et magasins à poudre, construits en mauvaise charpente, et faits à la hâte en 1807, s'écroulaient sous le poids du peu de terre qui les recouvrait; le palissadement était en général en mauvais état, les parapets dégradés; les banquettes manquaient dans plusieurs endroits; celles qui existaient, presqu'entièrement déformées, ne permettaient pas qu'on pût s'en servir; la forêt, qui s'approchait jusqu'à 100 mètres du fort principal, offrait un abri sûr à l'ennemi: enfin, l'ensemble de ces ouvrages était d'une faiblesse extrême; et à l'exception du fort carré revêtu en maçonnerie qui sert de réduit, rien de tout le reste n'était à l'abri d'un coup de main.

Quant à Danzig proprement dit, quelques parties seulement de son enceinte avaient été répa-

rées. Les six fronts qui se trouvent immédiatement en arrière de la première enceinte formée par le Hagelsberg, le Bischofsberg et la ligne de Neugarten qui réunit ces deux forts, avaient été mis en très-bon état de défense ; les parapets recoupés, exhaussés ; les terre-pleins nivelés et défilés avec le plus grand soin ne laissaient rien à désirer. Ces fronts d'ailleurs précédés de fossés larges et profonds ont un demi-revêtement en maçonnerie. Mais sur tout le reste du pourtour baigné par l'inondation ou bordé par la Vistule, les fausses-braies et les parapets déformés offraient un facile accès : un rang unique de vieilles palissades, dégradées en plusieurs endroits, servait à fermer la place sur les quatorze fronts qui ne sont pas revêtus.

Cependant on avait construit, pour couvrir la porte de Lang-garten, le fort Desaix qui embrassait le faubourg de Kneiphof, et ne laissait pas que d'augmenter la force de cette partie de l'enceinte. Ce fort était un ouvrage à couronne que devaient protéger deux lunettes à droite et à gauche. Celle de droite était à peu près achevée, mais on n'avait pu entreprendre la construction de la lunette de gauche et de la demi-lune, bien que le tracé qu'on avait adopté rendît cette dernière pièce très-nécessaire. Enfin le fort Lacoste élevé à Rückfort, sur les débris d'une ancienne redoute faite par les Prussiens, était comme une sentinelle avancée qui surveillait le cours de la

haute Vistule et protégeait l'inondation : cet ouvrage était en assez bon état, quoiqu'il exigeât encore beaucoup de travaux pour être entièrement terminé, et principalement pour les logements casematés dont il était tout-à-fait dépourvu.

Il est presque inutile de faire remarquer après cette description que l'armement de la place, en ce qui concernait l'artillerie, était fort incomplet : on avait cependant pratiqué des embrâsures et construit des plates-formes dans quelques endroits : mais ces travaux ne devaient être considérés que comme provisoires, ceux des fortifications proprement dites n'étant pas terminés.

La rigueur de la saison augmentait encore l'état inquiétant des fortifications : le froid excessif qui régnait alors avait durci et solidifié une immense quantité de neige qui remplissait tous les ouvrages et encombrait les chemins-couverts jusqu'à la crête des glacis, de manière que tous les palissadements, si nécessaires à ces sortes d'ouvrages en terre, incomplets et insuffisants dans un temps ordinaire, n'étaient plus, en ce moment, qu'un obstacle illusoire. L'embouchure de la Mottlau dans la Vistule, quoique défendue par un grand blockhaus, l'ouverture de la Radaune à son passage à travers les retranchements de Petershagen, étaient autant d'entrées de plain-pied dans la place pour un ennemi entreprenant lorsque la Radaune, la Mottlau, la Vis-

tule et tous les marais environnants étaient transformés en plaine de glace, pouvant porter les pièces du plus gros calibre. En un mot, la place était susceptible d'être attaquée de vive force sur tous les points à la fois.

Tous les travaux qu'on avait entrepris ou exécutés n'avaient eu pour but que de perfectionner les fortifications ; on ne devait s'occuper des magasins, des casernes et des hôpitaux que par la suite : de sorte qu'à la fin de 1812 il n'y avait dans la place, ainsi que dans les forts et ouvrages extérieurs, pas un seul magasin voûté à l'épreuve de la bombe, ni d'abri sûr pour la garnison. Les casernes elles-mêmes n'étaient que de mauvais bâtiments à peine en quantité suffisante ; les hôpitaux, peu nombreux, n'avaient pas de locaux assez vastes. Les bâtiments affectés au service de l'artillerie n'étaient point construits pour cet usage. Tous les fonds accordés avaient été, d'après les ordres du Gouvernement, employés exclusivement à la construction des ouvrages de fortifications restés imparfaits comme nous l'avons dit (1).

---

(1) Quoique Danzig soit une grande place de guerre depuis fort long-temps, cette ville était cependant encore entièrement dépourvue d'établissements militaires en 1807. Quelques écuries seulement étaient destinées à recevoir les chevaux de la garnison habituelle, et les hommes logeaient presque tous chez l'habitant. Il n'y avait que quel-

Tel était l'état de la place lorsque les troupes du 10e. corps vinrent, pour ainsi dire, s'y jeter tout-à-coup pour la défendre. L'éloignement du théâtre de la guerre et l'interruption des communications avaient laissé jusqu'à la fin de décembre ignorer les désastres de l'armée française en Russie. De quel étonnement ne fut-on pas frappé en apprenant le désordre de cette retraite précipitée; à peine pouvait-on ajouter foi aux récits qu'on en faisait. Les débris de ces bataillons valeureux qui avaient cueilli des palmes si glorieuses dans les plaines de Witepsk et de Mojaïsk vinrent eux-mêmes annoncer leur malheur : on peut dire que Danzig fut bloqué à l'improviste, puisque ce n'est qu'une vingtaine de jours avant l'apparition de l'ennemi devant ses murs qu'on dut s'attendre à les voir attaquer.

Aussi, malgré tous les soins du général Rapp pour faire entrer dans la place des vivres et des fourrages pendant l'occupation successive de l'île de la Nogat et du Werder, par les troupes qui se

---

ques mauvais bâtiments peu spacieux, appelé *casernes*. Dès que les français furent maîtres de cette place, ils approprièrent plusieurs bâtiments assez vastes, et surtout d'anciens couvents au service de la troupe, et formèrent ainsi des casernes et des hôpitaux provisoires mais encore insuffisants : les habitants furent toujours forcés de loger une partie des soldats. Les seuls établissements de l'artillerie reçurent une extension convenable à leur importance.

retiraient sur Danzig, les magasins étaient bien loin de se trouver pourvus des approvisionnements nécessaires pour soutenir un siége. Au moment où la ville fut complétement bloquée, ils ne renfermaient guères que du grain et un peu d'avoine. Les fourrages manquaient presque totalement. C'était à tel point que dès le 2 février suivant, c'est-à-dire, après dix jours seulement de blocus, on fut obligé de réduire la ration de viande à 4 onces, et celle de fourrages à 4 livres de foin et autant de paille. Les autres denrées, telles que sel, légumes secs, riz, eaux-de-vie, ainsi que les médicaments pour les hôpitaux manquaient également. On sera moins surpris de ce dénûment presque total des magasins de Danzig, quand on saura qu'ils ont servi à nourrir et à approvisionner toute l'armée à son passage et pendant son séjour sur la Vistule à l'ouverture de la campagne. Plus tard on expédia encore des grains lorsque l'armée était déjà en Russie : on assure même que des farines envoyées de Danzig allèrent jusqu'à Moskou. Quant aux munitions de guerre, l'artillerie avait un matériel considérable et des approvisionnements de toute espèce, quoique dans le courant de 1812, on eût fait de Danzig des envois nombreux à la grande armée et au 10e. corps en particulier qui devait faire le siége de Riga.

Examinons maintenant de quels éléments se composait la garnison qui devait se préparer à

soutenir un siége dans une place dépourvue de vivres, et dont les fortifications imparfaites sur plusieurs points exigeaient encore à cause de la saison des glaces une surveillance beaucoup plus active que dans tout autre temps.

Dès la fin de décembre, on avait vu arriver isolément et sans ordre une quantité d'hommes malades, blessés ou attaqués par la gelée : un très-grand nombre d'entr'eux, incapables de continuer leur route, ne purent se rendre aux divers points de rassemblement qui leur avaient été indiqués. Les hôpitaux ne tardèrent pas à se trouver encombrés, malgré la sévérité avec laquelle une commission, nommée à cet effet, examinait tous les malades, et désignait en conséquence, au gouverneur, les hommes en état d'évacuer la place.

Il ne se trouvait à Danzig, lors de l'arrivée du 10e. corps, que la 33e. division composée des 5e., 6e. et 7e. régiments napolitains dont les compagnies d'élite avaient été détachées par ordre du roi de Naples, 2 bataillons faisant partie de la 30e. division, quelques compagnies du génie et d'artillerie, et une grande quantité d'hommes de toutes armes et de toutes nations, malades ou blessés. Le 10e. corps se composait des 7e. et 30e. divisions, des débris de la 34e., d'une brigade de cavalerie et d'une compagnie d'artillerie à cheval polonaise (1).

(1) *Voyez* le tableau n°. 1.

Lorsqu'on eut incorporé tous ces hommes isolés dans différents corps, ou qu'on en eut formé des régiments provisoires, on trouva que la garnison était forte de 35,934 hommes, en y comprenant tous les employés des administrations; mais parmi ces soldats de vingt nations différentes (1), la plupart étaient malades ou blessés, tous portaient un germe intérieur de maladie; et dans les premiers jours on n'aurait pas pu disposer de 9 à 10,000 combattans.

Telle était la garnison de Danzig lorsque la ville fut investie : sa faiblesse, malgré le nombre d'hommes, et celle de la place par l'imperfection des fortifications et la congélation des eaux étaient portées au point que, si l'ennemi avait pu réunir dans les premiers mois et pendant la durée des glaces un corps de troupes considérable, il eût pu tenter une attaque de vive force avec beaucoup d'espoir de succès.

---

(1) Il y avait des Français, des Polonais, des Espagnols, des Hollandais, des Italiens, des Napolitains, des Westphaliens, des Wurtemburgeois, des Bavarois, des Saxons, des sujets des princes de la Lippe et de Nassau, des troupes du Duché de Francfort, etc.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Premières dispositions que prend le Gouverneur pour mettre la place à l'abri d'un coup de main ; reconnaissance sur Langfuhr et les environs pour s'assurer de la force de l'ennemi. Les Russes essayent vainement de soulever les habitants contre la garnison, et de corrompre les troupes étrangères. Dégâts causés par la débâcle de la Vistule.

L'ÉTAT inquiétant de la place, surtout à cause du petit nombre d'hommes présents sous les armes que pouvait fournir la garnison, attira d'abord toute l'attention du gouverneur. D'accord avec le colonel du génie Richemont, qui avait une connaissance parfaite de la place, dont il avait dirigé les travaux depuis 1811 (1), et le général Campredon, envoyé de la grande-armée pour commander le génie pendant le siége, il ordonna d'entreprendre, malgré la rigueur de la saison, les travaux nécessaires pour mettre

(1) Le gouvernement attachait tant d'importance à Danzig, qu'il avait nommé une commission pour rédiger les projets d'agrandissement de cette place. La commission était composée de MM. le général de brigade Haxo, le général de brigade Chambarliac et le colonel Richemont; ce dernier était directeur des fortifications à Danzig.

sur-le-champ les différentes parties de l'enceinte et tous les forts extérieurs à l'abri d'insulte.

On se mit à déblayer les neiges qui encombraient les ouvrages avancés et les chemins-couverts, et à briser les glaces sur tous les points; opération de la plus grande difficulté, surtout par un froid de 20 degrés, et lorsque la glace avait déjà plusieurs pieds d'épaisseur.

On fit, au milieu de tous les fossés, une cunette de 8 à 10 mètres de largeur. Les glaçons, détachés et relevés avec peine, furent amoncelés et rangés sur le bord du côté de la place, pour en former un rempart inexpugnable. Mais le froid était si grand, que, malgré le passage continuel de bateaux qu'on faisait circuler pour entretenir la fluidité des eaux, la glace se reforma plusieurs fois: toujours, avec la même constance et des efforts inouïs, on répéta la même opération pour conserver cette cunette ouverte.

Un travail non moins essentiel, mais bien plus pénible encore, était la rupture des glaces de la Vistule. On commença par ouvrir, à l'embouchure, un canal de 16 à 17 mètres de largeur, que l'on prolongea au milieu du lit du fleuve jusqu'au-dessus du fort Lacoste, c'est-à-dire sur un développement de plus de 10,000 mètres (2 lieues $\frac{1}{2}$). On coupait, avec des haches construites à cet effet, des morceaux de glace de 6 à 7 mètres en carré; et lorsqu'ils étaient entièrement détachés, on leur imprimait, avec des le-

viers, un mouvement d'impulsion que le courant du fleuve augmentait encore : on voyait ainsi partir et descendre à la mer des îlots considérables, que souvent il fallait diriger dans leur marche pour faciliter leur écoulement et prévenir les encombrements.

Cette débâcle artificielle était un résultat qu'on osait à peine espérer quand on entreprit le travail. Quoiqu'il fût poussé avec la plus grande activité, on eut le malheur de voir ces soins rendus inutiles par des gelées si fortes et si extraordinaires (1), que, dans une seule nuit, la glace se reforma sur toute la Vistule, malgré la rapidité du courant. Le gouverneur ordonna d'ouvrir une seconde fois le lit du fleuve : mais les ouvriers, et le petit nombre des troupes du génie, ne pouvaient suffire à ces immenses travaux : 1,200 hommes des divers corps de la garnison furent employés jour et nuit à rompre de nouveau la glace; et malgré le zèle qu'on mit à cette opération, dont chacun sentait l'importance, la rigueur de la saison était telle que les eaux de ce large fossé se congelèrent encore une autre fois pendant la nuit dans une grande partie de son développement.

Ce nouveau contre-temps ne découragea point la garnison, et une troisième fois on recom-

(1) Le froid alla jusqu'à 26° dans le commencement de février.

mença les mêmes travaux. Tels furent les préludes des fatigues que dut supporter la garnison de Danzig.

En même temps on pressait sans relâche, de nuit comme de jour, les travaux nécessaires sur presque tous les points de la place. On ferma la trouée en aval de la Mottlau par une forte barricade formant courtine, et l'on eut soin d'entretenir en avant un large fossé d'eau vive, derrière lequel on plaça un double rang de chevaux de frise. On prit les mêmes précautions à l'entrée de cette rivière dans la ville, ainsi qu'à celle de la Radaune. Les travaux de terrassement présentaient les plus grandes difficultés : pour continuer le palissadement, on fut obligé de fendre la terre avec la hache, même après l'avoir fait chauffer long-temps en la couvrant de bois allumés. On exécutait de semblables travaux dans tous les forts ; au Holm, au fort Napoléon, à Weichselmünde, au fort Montebello, au camp retranché de Neufahrwasser, aux forts Lacoste et Desaix. Partout on s'occupa de la fermeture de la gorge des ouvrages avancés, de celle des portes, barrières, poternes, etc. ; toutes les communications furent assurées, les palissadements réparés et terminés. Dans les forts du Hagelsberg et du Bischofsberg principalement, on répara les anciens blockhaus ; on en construisit de nouveaux, et l'on se mit à élever une seconde rangée de palissades dans les chemins-couverts. Ces travaux

s'exécutèrent pendant les mois de janvier et février.

Le corps de l'artillerie eut les mêmes difficultés à vaincre pour l'établissement de ses batteries ; mais il mit tant d'activité dans ses travaux, qu'à la fin de janvier on comptait près de 500 pièces mises en batterie. Le général Lepin, commandant en chef cette arme dans la place, faisait en même temps réparer dans les arsenaux beaucoup d'armes portatives, préparer des affûts et des caissons, et confectionner une grande quantité de munitions et d'artifices de guerre de toute espèce.

Le gouverneur n'avait pas donné moins de soins aux dispositions intérieures.

Plusieurs bâtiments furent, par son ordre, successivement convertis en hôpitaux ; il consacra à l'achat de médicaments, de linges à pansement, de lits, etc., etc., tout ce qu'il pouvait affecter à ce genre de service. Sa position lui commandait de ménager avec la plus grande économie les fonds qu'il possédait. La caisse militaire renfermait 13 millions, dont 10 en argent monnayé, et en matières d'argent provenant de la contribution de guerre levée en Courlande (1) ; les trois autres millions consistaient en papier rouble de Russie, en billets du sénat de Danzig, et en effets à précompter à divers corps. Cette somme était peu considérable, si l'on fait attention au nombre des troupes (à

la plupart desquelles il était dû plusieurs mois de solde arriérée), et si l'on considère qu'il fallait pourvoir, par des achats, aux vivres, aux fourrages, aux médicaments, et payer sans retard un très-grand nombre d'ouvriers civils employés pour les services des administrations, du génie et de l'artillerie.

Parmi l'énorme quantité d'hommes isolés qui étaient venus chercher un refuge à Danzig, après la retraite de Russie, un assez grand nombre se trouva en état de reprendre son service après quelques jours de repos. On les organisa en régiments provisoires, ou on les incorpora dans des cadres déjà formés. La plupart des fantassins furent mis aux ordres du général Franceschi, commandant la 34e. division. Mais tous ces hommes de différents corps, découragés et, si je puis m'exprimer ainsi, démoralisés par les souffrances, après s'être trouvés, pendant la fatale retraite de Russie, long-temps sans chefs et abandonnés à eux-mêmes, semblaient avoir oublié tous les devoirs de la subordination et de la discipline. Quelques-uns même se portèrent, envers les habitants, à des excès qui provoquèrent des mesures rigoureuses. Quant aux jeunes conscrits (1), qui comptaient pour toutes campagnes leur marche jusqu'à Tapiau et leur retour à

(1) La brigade de dragons du général Cavaignac, et presque toutes les troupes de la 30e. division (d'Heudelet).

Danzig, ils étaient attérés par les désastres qu'ils essuyèrent à leur début. Le général Rapp rétablit promptement la discipline relâchée, et remonta l'esprit du soldat découragé : par sa fermeté, il parvint à faire cesser bientôt jusqu'aux plus petits désordres ; son exemple apprit aux nouveaux soldats à mépriser les dangers. Aussi eut-il bientôt une preuve signalée de la confiance et de l'estime qu'il avait inspirées à la garnison.

Les troupes qui formaient le blocus se composaient, dans les premiers jours, principalement de cavalerie ; l'hetmann Platow en avait le commandement en chef. Il ne pouvait rien entreprendre contre des remparts ; aussi tint-il toujours ses troupes à grande distance, tandis que des corps d'infanterie venaient successivement prendre des cantonnements dans les villages environnants. Mais si les Russes n'étaient pas encore assez nombreux à cette époque pour nous attaquer à force ouverte, ils ne négligeaient aucun moyen pour essayer de s'emparer de la place par la ruse. Ils commencèrent par faire courir le bruit qu'ils avaient l'intention de profiter de la congélation des eaux pour tenter un assaut, *espérant*, disaient-ils, *avoir bon marché des faibles débris de l'armée qui étaient venus chercher un refuge dans les murs de Danzig.*

Quelques rapports annonçaient même que l'ennemi avait commandé un très-grand nombre d'échelles dans les villages du Werder. Le gé-

néral Platow avait fait en même temps parvenir, dans la place, une proclamation qui annonçait aux habitants de la ville et du territoire de Danzig que le moment de leur délivrance était arrivé :

« Si vos femmes et vos enfants, portait cette » proclamation, vous tiennent à cœur, forcez » l'ennemi commun à capituler, avant de me » voir dans la nécessité de ruiner la ville de » fond en comble, et de finir par l'emporter » d'assaut. Du courage et de la résolution peu- » vent vous délivrer d'une tyrannie qui dure » depuis six ans, et ramener, dans vos murs, la » liberté, le commerce et la prospérité ».

A cette proclamation était jointe une lettre pour le président du sénat (1). Le comte Platow engageait ce magistrat à employer tel moyen qu'il jugerait convenable, pour forcer le gouverneur français à rendre la place.

« Par amour pour toute la bourgeoisie, disait-il, » et pour les habitants du territoire de la ville, » ces derniers n'étant que trop exposés aux maux » de la guerre pendant un siége, il est de l'in- » térêt de l'honorable magistrat de déterminer » M. le gouverneur à la reddition de la place, » par la voie de la douceur, ou bien si cela » n'était pas faisable, *par des moyens coercitifs*

(1) On sait que, par le traité de Tilsit, Danzig était redevenue ville libre, et se gouvernait elle-même.

» *auxquels on aviserait pour cet effet;* et de détour-
» ner par-là les calamités que ce siége attirera
» infailliblement sur ses concitoyens. La pré-
» sence de notre armée, qui prend la bour-
» geoisie sous sa protection, met l'honorable
» magistrat à même de saisir *chaque moyen* qui
» tendrait à éviter des malheurs à l'humanité, et
» la destruction de cette ancienne cité, résul-
» tats infaillibles de ce siége. Voilà la proposition
» que je viens faire à l'honorable magistrat, en
» le prévenant que, si la ville de Danzig devait
» ne m'être pas rendue *par la voie de douceur*
» *que je propose*, je commencerai le siége dans
» trois jours, au plus tard ».

Les habitants connaissaient la position et l'état du corps russe devant Danzig; aussi ne regardèrent-ils que comme une fanfaronnade toutes ces fastueuses menaces. Mais le danger eût-il été imminent, et l'exécution de ces projets facile, nous nous plaisons à rendre aux habitants de cette ville malheureuse toute la justice qu'ils méritent; leur caractère loyal et généreux leur aurait toujours interdit, pour se délivrer de la présence des Français, l'emploi d'indignes moyens réprouvés à la fois par l'honneur et par le droit des gens. Le général Rapp fit mettre dans les gazettes la traduction fidèle de ces papiers qui furent saisis sur un paysan à son entrée dans la ville.

Après avoir tenté en vain de soulever les habitants contre la garnison, l'ennemi essaya d'alté-

rer le bon esprit qui régnait parmi les troupes ; et de détacher de la cause commune quelques-uns de nos alliés dont le dévouement égalait celui des troupes françaises. Les Polonais dont le pays était le premier exposé à l'invasion des Russes furent aussi ceux auxquels ils s'adressèrent d'abord.

Les védettes aux avant-postes et très-souvent des officiers russes avaient fait d'inutiles démarches pour engager à la désertion ces soldats non moins fidèles que courageux.

Le gouverneur instruit par les Polonais eux-mêmes des tentatives que l'on faisait pour les séduire, avait défendu sous les peines les plus sévères toute communication avec l'ennemi.

Les Russes n'eurent plus d'autres moyens alors que de jeter des proclamations aux avant-postes : un jour on en ramassa un paquet qui fut apporté sur-le-champ, et sans être ouvert, au gouverneur. Profondément pénétré de l'inviolable attachement des Polonais à la nation française et de leur dévouement pour sa propre personne, il ne crut pouvoir leur donner une plus grande marque de sa confiance qu'en faisant lire cette proclamation à la tête de chaque régiment.

Les citoyens de la ville de Varsovie étaient censés écrire à leurs frères qui étaient aux armées ; ils les avertissaient que les Russes étaient maîtres de Varsovie et de tout leur pays ; que la nation polonaise s'était mise sous la protection

de l'empereur Alexandre de la magnanimité duquel on avait tout à espérer ; ils les invitaient à quitter les drapeaux français et à retourner labourer leurs champs pour agrandir et nourrir leurs familles.

On était bien persuadé que cette proclamation était supposée ; mais les fautes de style et d'orthographe prouvèrent qu'elle n'avait pas même été rédigée par un Polonais ni imprimée à Varsovie.

Les sous-officiers et soldats polonais partagèrent l'indignation de leurs chefs, en apprenant que les Russes avaient pu penser qu'ils étaient capables de trahir l'honneur et leurs devoirs ; justement enorgueillis de la marque publique de confiance que leur donnait le gouverneur, ils redoublèrent de zèle pour lui prouver combien ils en étaient dignes, et rédigèrent une réponse qu'on fit porter aux avant-postes ennemis.

« Peuvent-ils être nos frères (disaient-ils dans » cette réponse) ceux qui nous envoyent des écrits » injurieux à la nation et à l'armée. Nous connais- » sons trop l'amour des Polonais pour la patrie, » la haine implacable qu'ils portent aux Russes, » et les liens qui depuis des siècles les attachent » à la France. Pourrait-ce être Varsovie fumante » encore du sang répandu à Praga (1) qui nous

(1) Faubourg fortifié de Varsovie, pris d'assaut par les Russes sous les ordres du général Suworow, le 4

» invite à nous joindre aux artisans de nos mal-
» heurs? Existerait-il un seul citoyen de cette
» ville qui pourrait croire qu'il se trouve parmi
» nous un Polonais assez dénaturé pour trahir sa
» patrie, et aller se ranger sous les drapeaux
» russes? Non; cette proclamation est l'ouvrage
» d'un Russe. Ne sont-ce pas les misérables
» moyens qu'ils emploient pour séduire ceux
» dont ils craignent le courage. Ils nous offrent
» leur protection comme si un Polonais pouvait
» oublier l'époque désastreuse du partage de sa
» patrie. »

Quelque temps après, l'ennemi essaya avec aussi peu de succès les mêmes moyens de séduction auprès des Bavarois, des Saxons, des Wurtemburgeois et de tous les soldats allemands qui se trouvaient dans la place. Le général Rapp ordonna de même la lecture de ces proclamations à la tête des régiments de ces différentes nations, persuadé que ces braves qui avaient déjà donné tant de preuves de leur dévouement sauraient apprécier cette franchise de leur chef, et que justement touchés du témoignage éclatant qu'il leur

---

novembre 1794. Les Polonais perdirent 15,000 hommes tués et presqu'autant de prisonniers; les habitations particulières furent pour la plupart la proie des flammes, et les habitants passés au fil de l'épée. (Histoire des campagnes du comte Suworow. Tome II, pages 193 et 196. Paris, *in*-12).

donnait de sa confiance en eux, ils y répondraient par une fidélité à toute épreuve. C'est ainsi que le gouverneur sut s'attacher tous les soldats qu'il avait sous ses ordres, et qu'il parvint, en rendant à chacun la justice qu'il méritait, à entretenir la bonne harmonie et stimuler le zèle et le courage de tous.

Les menées qu'employait l'ennemi et le repos dans lequel il laissait la garnison, indiquaient assez sa faiblesse. De son côté, le gouverneur n'était pas en état lui-même d'aller attaquer les Russes dans leurs cantonnements : ses troupes étaient assez fatiguées par le service pénible qu'elles faisaient aux avant-postes, par la surveillance active qu'on exerçait sur tous les points de l'immense développement des fortifications, pour éviter une surprise, enfin par les travaux auxquels elles étaient employées.

La fin du mois de janvier et tout le mois de février se passèrent donc sans qu'il y eût d'affaire importante : le gouverneur se contenta de faire quelques reconnaissances dont on profita pour fourrager. Les principales eurent lieu le 29 janvier et le 4 février : le but de la première était de s'assurer des forces de l'ennemi du côté de Brentau et Silber-Hammer en arrière de Stries : le général Grandjean déboucha de Stries avec 4 bataillons, un peloton de cavalerie et 2 pièces d'artillerie. L'ennemi occupait un petit mamelon d'où il fut délogé par un bataillon

du 88e. régiment qui gravit cette hauteur avec beaucoup de promptitude, tandis que la cavalerie faisait un mouvement pour la tourner. En même temps le général de brigade Bachelu, avec un bataillon français et un polonais, se porta à gauche de cette position directement sur Brentau, et poursuivit l'ennemi jusques dans les bois. On eut affaire à 3 ou 400 Baskirs qui perdirent quelques hommes tués et 3 prisonniers.

Dans le même moment, le général de brigade Husson avait poussé une reconnaissance sur Pitzkendorf, Miggau et Wonneberg : le terrain lui fut cédé sans résistance, quoiqu'il eût rencontré 600 Cosaques soutenus par 2 pièces d'artillerie.

L'affaire du 4 février donna lieu à un engagement plus sérieux. On avait remarqué beaucoup de mouvement dans les cantonnements Russes. On savait que de nouvelles troupes étaient arrivées, principalement de l'infanterie : des bruits vagues annonçaient que Bohnsack, dans le Nehrung, venait d'être occupé par 2000 hommes et plusieurs pièces d'artillerie, et que l'ennemi avait envoyé 2 bataillons à Stries. C'est cette dernière position que le gouverneur jugea à propos de faire reconnaître. Le lieutenant-général Detrés fut chargé de cette opération. A neuf heures du matin, il déboucha de Langfuhr avec 4 bataillons d'infanterie, 4 escadrons de cavalerie et 3 pièces de canon.

Le colonel Degennero se porta directement

sur Brentau avec un bataillon du 7e. régiment napolitain, 150 voltigeurs du 6e. et une compagnie de lanciers polonais : le colonel Farine avec la cavalerie observa la plaine et la grande route d'Oliwa.

Nos tirailleurs joignirent promptement les avant-postes russes, et les chassèrent de leur position ; mais l'ennemi fit aussitôt marcher environ 1000 hommes d'infanterie, précédés de plusieurs centaines de Cosaques, et reprit l'offensive. Plus de 1500 Cosaques chargèrent à l'instant les tirailleurs napolitains qui s'étaient trop avancés, et n'eurent pas le temps de rejoindre la colonne. Sans une charge faite à propos par le colonel Farine, ils auraient été tous infailliblement pris ou tués.

Le général Detrés effectua sa retraite en contenant l'ennemi.

Les troupes de garde sur toute la ligne de nos avant-postes avaient été prévenues de l'opération du général Detrés, afin d'observer sur tous les points les mouvements de l'ennemi : les postes avaient ordre de se tenir sous les armes sans se porter en avant. Mais le colonel de Heering (1), commandant à Stolzenberg, en agit autrement. Il réunit vers midi les deux tiers de son monde à Schidlitz, et se porta successivement sur Wonneberg et Schœnfeld en chassant une centaine de

(1) Commandant un régiment de la confédération.

Cosaques qu'il rencontra entre ces deux villages ; il fit ensuite un mouvement à droite pour se porter sur Miggau : il s'engagea imprudemment dans un ravin profond qui le séparait d'une hauteur parallèle au village de Miggau contre lequel il paraissait diriger son attaque. Déjà il commençait à gravir le mamelon qui lui dérobait la vue de l'ennemi, lorsque celui-ci profitant de la faute du colonel de Heering se porta en avant par des défilés à droite et à gauche du point que le colonel venait de quitter, le tourna, le cerna et l'attaqua vigoureusement. Les troupes surprises n'eurent pas le temps de former le carré, et après avoir été sabrées, elles furent faites prisonnières. Plusieurs officiers et soldats furent grièvement blessés : le colonel de Heering fut du nombre de ces derniers.

Cette malheureuse affaire nous coûta 22 officiers et 243 hommes. Le major de Horadam des troupes de Francfort qui se trouvait dans la mêlée, perça à travers les Cosaques et parvint à se sauver.

Le même jour, vers trois heures de l'après-midi, une nuée de Cosaques se présenta sur toutes les avenues de Langfuhr, Neu-Schottland et Heiligenbrun soutenus par 5 ou 600 hommes d'infanterie. Trente hommes du bataillon qui gardait le premier de ces villages, placés à la hauteur du chemin de Jeschkenthal, furent cernés ; ils se jetèrent dans une maison où ils furent faits prisonniers après avoir épuisé toutes leurs cartou-

ches. Le reste du bataillon vint prendre position à mi-chemin de Langfuhr qui fut occupé par les Russes. Ceux-ci restèrent maîtres du village pendant la journée du 5.

Le 6, le gouverneur les fit attaquer. Le général de division Grandjean se mit en mouvement à six heures du matin avec 8 bataillons français, polonais et napolitains, 4 pièces d'artillerie et quelques escadrons de cavalerie, ayant sous ses ordres les généraux Bachelu, Husson et Cavaignac. Le premier marcha avec 4 bataillons et 2 pièces sur Pitzkendorf, le second sur Neu-Schottland avec 2 bataillons et 2 pièces, et le général Grandjean directement sur Langfuhr avec le reste de ses troupes. La cavalerie commandée par le général Cavaignac fit son mouvement par Schellmühle pour se porter en avant sur la route de Neu-Schottland.

Le général Bachelu chassa d'abord l'ennemi de sa position de Pitzkendorf, et tandis que le général Grandjean délogea les Russes de Langfuhr, les colonnes de droite et de gauche arrivèrent à sa hauteur, et se rangèrent en bataille dans la plaine en avant de Stries. L'ennemi présenta à droite et à gauche une ligne de tirailleurs soutenus par plusieurs escadrons de Cosaques qui tentèrent vainement quelques charges : ils furent toujours repoussés par notre cavalerie qui eut des engagements très-vifs et continuels depuis sept heures et demie jusqu'à onze heures.

Derrière leur première ligne les Russes montrèrent deux colonnes d'infanterie ; plus loin on aperçut encore quelques bataillons en réserve ; l'ennemi avait 3 pièces d'artillerie : l'on se contenta d'échanger quelques coups de canon.

L'ordre de la retraite était donné, et déjà les troupes s'étaient retirées à l'exception de la colonne du général Husson dont la gauche se trouvait encore près de Neu-Schottland ; un bataillon de Napolitains qui devait rester à Langfuhr était occupé à placer ses postes, lorsque tout-à-coup 600 hommes d'infanterie, précédés de Cosaques, débouchèrent du haut de Langfuhr. Le général Husson informé à temps du mouvement de l'ennemi fit marcher contre lui un bataillon polonais qui le chargea à la bayonnette, et le culbuta dans les rues du village même où il laissa beaucoup de morts. Le chef de bataillon Szembeck qui commandait ces troupes, prit position au-delà de Langfuhr sur une hauteur près de la route (1), d'où il tua un grand nombre d'hommes et de chevaux à la cavalerie qui protégeait la fuite de l'infanterie poursuivie par les voltigeurs polonais.

Par cette opération nous redevînmes maîtres de Langfuhr. Les Russes abandonnèrent aussi Stries qui resta neutre, et la garnison continua à occuper toute la ligne que le gouverneur avait

(1) Le cimetière de Stries à droite de la route d'Oliwa.

choisie, et qu'il résolut de garder le plus longtemps qu'il lui serait possible.

On sera peut-être étonné au premier abord que le général Rapp ait voulu constamment occuper une ligne de six lieues d'étendue, quand ses troupes disponibles n'étaient qu'une faible partie de celles reconnues nécessaires pour garder avec vigilance, et bien défendre les seuls remparts de cette place immense. En effet on estime que la garnison de Danzig dont le développement actuel des fortifications est de 12,000 mètres (3 lieues) doit être de 30,000 hommes. C'était sans doute une entreprise hardie de chercher à se maintenir dans un si grand espace. Mais d'une part, l'ennemi ne paraissait pas lui-même avoir encore de grandes forces, quoique depuis peu il eût établi de nouveaux postes d'infanterie dans presque tous les villages des environs, et qu'une partie des Cosaques eût été remplacée par des hussards; et de l'autre, il était absolument indispensable de conserver les ressources précieuses que fournissaient les faubourgs riches et populeux, ainsi que plusieurs villages environnants dont quelques-uns s'étendaient à plus d'une lieue; car la place devait tomber très-promptement si l'on ne pourvoyait pas au défaut d'approvisionnements en vivres et en fourrages. Il n'y avait qu'un moyen pour parvenir à ce but, lorsque la garnison n'était pas en état de hasarder une sortie : c'était de rester

maître des dehors à une grande distance. Ces positions devaient par la suite procurer aux assiégés de bien plus grands avantages encore, en leur assurant la récolte des fourrages, des seigles et des légumes de toute espèce, dont une grande partie de ces terrains était ensemencée. Ainsi cette mesure qui pouvait paraître téméraire et hors de toute proportion avec les moyens de la garnison, fut réellement à la fois dictée et par la prudence et par la plus impérieuse nécessité.

Quoique l'ennemi, pendant le courant de février, n'eût rien entrepris de bien sérieux que l'attaque de Langfuhr que nous avons rapportée, ses infatigables Cosaques inquiétaient sans cesse nos postes avancés, et ne laissaient pas un moment de repos à nos hommes de garde qui étaient obligés de passer les jours et les nuits sous les armes.

Ce service pénible, et les intempéries auxquelles les hommes au bivouac se trouvaient exposés, occasionnèrent bientôt de nombreuses maladies. Pendant les premiers jours de janvier on perdait 50 hommes par vingt-quatre heures. Mais le nombre des malades et des morts ne tarda pas à s'accroître dans une effrayante progression dès le commencement de février, époque à laquelle se déclara une maladie épidémique. L'immense étendue de la ligne qu'on avait à défendre, le travail de la rupture des glaces, la

rigueur du froid, la neige et les pluies continuelles qui lui succédèrent, enfin la privation d'aliments salutaires, expliquaient assez comment pouvaient promptement succomber des hommes déjà épuisés par des fatigues antérieures, et qui portaient, pour la plupart, un germe de maladie. A la fin de février on comptait plus de 15,000 malades, et le relevé des hôpitaux offrait jusqu'à 130 morts dans vingt-quatre heures (1). Les trois quarts au moins étaient Français et la majeure partie de la 30e division.

Les habitants, quoiqu'accoutumés à l'insalubrité de ces climats, partageaient le malheureux sort de la garnison. On ne peut se figurer la consternation générale, le deuil jeté dans toutes les familles : cette épidémie cruelle emportait également le jeune homme robuste et le vieillard affaibli par les ans. Les rues étaient remplies de cortèges funèbres qui attendaient à la porte des temples. Le nombre des morts devint si considérable que le gouverneur défendit de faire désormais ces tristes cérémonies avec aucune pompe : ces spectacles attristants frappaient l'esprit du soldat, et dès qu'il sentait ou croyait sentir une légère indisposition, son imagination effrayée

(1) Pendant le mois de janvier il mourut 400 hommes aux hôpitaux; 2,000 dans le mois de février; 4,000 dans le mois de mars; 3,000 dans celui d'avril, *etc.*

par la promptitude avec laquelle il avait vu périr ses camarades, présentait incessamment à ses regards les funèbres images de la mort. Cette impression pénible changeait bientôt un mal imaginaire en un mal réel, et huit ou neuf jours après, ce malheureux n'existait plus (1) : ceux qui ne succombaient pas aux atteintes de ce fléau terrible, étaient néanmoins frappés de langueur et de tristesse ; pâles, débiles et les ombres d'eux-mêmes, ils semblaient, durant leur longue convalescence, disputer encore au trépas leur existence incertaine.

---

(1) « Les affections de l'âme furent, de toutes les » causes prédisposantes, les plus générales et les plus » puissantes ; notre pénible situation, la douleur de » voir périr journellement un grand nombre de nos » frères d'armes, le pressentiment d'un avenir plus fâ- » cheux, la perspective d'une captivité dure et peut- » être très-longue, affligeaient vivement ces guerriers » qui avaient donné tant de preuves de courage, et qui » étaient dignes d'un meilleur sort. Nous remarquâmes » plus particulièrement l'influence des affections tristes » sur les Napolitains et les Français, dont l'imagination » facile à s'exhalter leur faisait ressentir plus vivement » les peines et les inquiétudes de leur situation ». (Dissertation sur le typhus contagieux qui a régné épidémiquement à Dantzick pendant le blocus et le siége de cette place en 1813, présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, par J.-B. Tort, docteur en médecine, ex-chirurgien-major employé à Dantzick. Paris, 1817. Page 15.

On avait cependant pris toutes les mesures que permettaient les circonstances pour arrêter et prévenir les funestes effets de la contagion.

On changeait toutes les vingt-quatre heures les diverses garnisons des forts extérieurs : car les hommes tombaient malades dès qu'on les laissait trois ou quatre jours de suite dans ces postes, où l'humidité de quelques mauvaises casemates et plus souvent le défaut total d'abri les faisait infailliblement succomber.

Malgré l'accroissement donné aux hôpitaux, ils ne pouvaient contenir tous les malades dont la quantité rendait bien insuffisants les approvisionnements achetés par les soins de l'ordonnateur : chaque corps avait établi une ambulance particulière. Les officiers de santé ne pouvant pas administrer tous les secours nécessaires, ceux de la ville avaient été requis pour le service des hôpitaux de la garnison. Toutes ces précautions furent inutiles ; le mal s'aggravait sans cesse. Une nourriture saine et abondante en aurait sans doute retardé ou prévenu les atteintes, en soutenant un peu les forces du soldat dont le service excessif devenait tous les jours plus pénible par la diminution sensible de la garnison. Mais pouvait-on espérer l'entier rétablissement de ceux qui avaient échappé à la mort; pouvait-on espérer que ceux, que leur heureuse constitution et leur fermeté d'âme avaient jusqu'alors préservés, pussent encore triompher

long-temps des fatigues et de l'épidémie, quand le soldat ne recevait, outre la ration journalière de pain, que quatre onces de viande fraîche tous les deux jours. Dans l'intervalle, on distribuait la même quantité de viande salée et quelques onces de légumes secs. Etait-ce avec une pareille nourriture qu'on pouvait sustenter des hommes toujours sur pied. Cependant, malgré cette extrême économie, les magasins allaient bientôt se trouver épuisés.

Le gouverneur voyant avec anxiété s'accroître l'état inquiétant dans lequel il se trouvait, voulut essayer de faire connaître sa position au major-général de l'armée française : ne pouvant correspondre par terre, à cause de la difficulté du passage à travers la ligne ennemie, il se décida à faire sortir du port un petit bâtiment auquel il donna l'ordre d'aller jusqu'à Stralsund, ou dans un autre port occupé par les armées françaises ; il confia ses dépêches au duc d'Aremberg, officier d'ordonnance de Napoléon, et au capitaine Chichoski, du cinquième régiment polonais.

Après avoir dépeint sa pénible situation, et les ravages affreux que faisait la fièvre nerveuse parmi la garnison et les habitants, il demandait avec la plus vive instance au major-général et au gouverneur de la Poméramie suédoise, de lui faire expédier, soit des ports de cette province, soit du Danemarck, de la viande salée, du riz, du

sel, des médicaments, etc., avant l'arrivée des Anglais dans la mer Baltique. Cet aviso était déjà à plus de vingt-cinq lieues de Danzig, lorsqu'il éprouva un coup de vent qui le désempara de ses agrès et le força de rentrer dans la rade: il lutta inutilement contre la tourmente qui dura trois jours; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put regagner le port. La rentrée de ce bâtiment sur lequel on fondait tant d'espérances pour le ravitaillement de la place, nous jeta dans la plus grande consternation. On ne put songer à en expédier un autre: nous approchions de l'équinoxe, et à cette époque la mer Baltique n'est pas praticable. Il fallut donc renoncer à ce projet jusqu'à ce que le temps devînt plus favorable.

Il ne restait plus de ressources au gouverneur pour se procurer des subsistances, que dans son propre courage et celui de ses troupes. Mais dans ce moment, il ne pouvait encore rien entreprendre, à cause de l'état de faiblesse où la garnison se trouvait réduite par les maladies. Il fut forcé d'attendre que le retour de la belle saison eût fait cesser les ravages de l'épidémie, et ranimé un peu les forces physiques et morales des hommes qui n'avaient pas succombé. Ce retour ne semblait pas devoir être très-éloigné.

Depuis le 15 février, la température était singulièrement adoucie; des pluies continuelles

avaient couvert d'eau les glaces des fossés et des canaux : tout annonçait la prochaine débâcle de la Vistule ; dès le 24 février, les glaces commençaient à se fondre et ne permettaient plus de traverser ce fleuve. Un dégel aussi précoce dans ces pays du Nord était un soulagement pour le service des troupes qu'on ne s'était pas flatté d'obtenir aussi promptement. Les eaux reprenant leur fluidité, l'enceinte principale ainsi que plusieurs forts recouvraient un de leurs grands moyens de défense, et l'inondation allait remplir sa destination, en rendant inabordable un tiers du pourtour de la place, et en séparant en deux parties l'armée de blocus. Mais par une fatalité attachée à la malheureuse garnison de Danzig, ce dégel tant désiré, et qui devait nous procurer de si grands avantages, vint porter au plus haut degré notre embarras et nos inquiétudes.

La débâcle commença dans la nuit du 26 au 27 février : les glaces s'arrêtèrent et s'amoncelèrent vis-à-vis du Holm, et firent d'abord refluer les eaux de la Mottlau au-dessus des quais, de manière à inonder une partie de l'île des Magasins (Speicher-Insel) et du quartier de Langgarten.

Bientôt la Vistule elle-même déborda sur ses deux rives en rompant ses digues en plusieurs endroits. Le faubourg de Kneiphof, et toutes les contrées, à plus d'une lieue et demie du bord du fleuve, furent totalement submergés. Plusieurs

de nos postes établis dans le Nerhung et dans le Werder, surpris pendant la nuit, ne purent se retirer assez à temps, et périrent la plupart avant de pouvoir être secourus ; d'autres furent assez heureux pour gagner quelques points élevés sur les digues où ils restèrent, comme dans une île, isolés et sans aucune communication pendant plus d'un jour, redoutant à chaque instant de voir cette mer de glaces envahir leur dernière retraite.

Les eaux pénétrèrent dans presque tous les ouvrages extérieurs ; d'énormes dégâts s'aperçurent bientôt sur tous les points de la place et des forts : une grande quantité de palissades furent emportées, renversées ou ébranlées ; des écluses, des ponts furent entraînés en beaucoup d'endroits, et des forts entiers, particulièrement le fort Napoléon, étaient menacés d'une destruction totale par d'immenses courants qui s'étaient formés dans la plaine d'Heubude. Toute communication fut impossible pendant deux jours avec l'île du Holm dont tous les ouvrages souffrirent beaucoup.

Près du fort Lacoste, la digue de la Vistule se rompit entre la place et l'écluse de Rückfort ; une partie fut emportée sur une longueur de 120 à 140 pieds (40 à 43 mètres) : l'écluse elle-même, qui est en maçonnerie, fut comme déracinée. Les eaux et les glaces refoulées par le vent, se précipitaient avec violence et fracas

par cette ouverture, et allaient porter la désolation dans le Werder. Tous les environs de la ville offraient le triste spectacle de militaires ou d'habitants montés sur le toît de maisons presqu'entièrement submergées, implorant à grands cris des secours qu'on ne leur portait qu'avec beaucoup de peine et de dangers, au milieu des glaçons qu'entraînaient avec elles les eaux de la Vistule, en se répandant par torrents dans la plaine.

Depuis 1775, la débâcle ne s'était pas opérée d'une manière aussi effrayante et aussi désastreuse : mais ce qui donna le plus d'alarmes, ce fut la destruction d'un des grands bâtardeaux qui soutiennent l'inondation (1) ; l'autre également menacé ne fut sauvé que par des efforts extraordinaires.

Ainsi, pour comble de malheur, on se voyait sur le point de n'avoir plus d'inondation autour de Danzig, quand la Vistule reprendrait son niveau ordinaire, ce qui laissait une grande partie de l'enceinte presque sans défense, surtout à cause de l'état de dégradation où elle se trouvait par suite de ces accidents.

---

(1) Celui à droite de la Mottlau, vis-à-vis du bastion Braun-Ross.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'ennemi reçoit des renforts momentanés, et fait une attaque générale le 5 mars ; il est repoussé. Arrivée d'un bâtiment Danois. Les Anglais paraissent dans la Baltique. La garnison fait une sortie le 24 mars. Ravages de l'épidémie. Le gouverneur fait une nouvelle sortie dans le Nehrung ; les troupes restent quatre jours hors de la place, et font rentrer une grande quantité d'approvisionnements.

Le niveau de la Vistule ayant un peu baissé, on put mieux calculer les ravages causés par ce débordement extraordinaire. Les ouvrages baignés par les eaux furent tous, sans exception, plus ou moins dégradés. La route de Danzig à Neufahrwasser, sur la rive gauche de ce fleuve, qui avait été entièrement submergée, était devenue impraticable. Le gouverneur ordonna de réparer sur-le-champ les dégradations les plus considérables, et qui pouvaient compromettre le salut de la place.

La construction d'un bâtardeau provisoire au saillant du bastion Braun-Ross, absorba une grande partie des ressources que le corps du génie avait à sa disposition : ce travail difficile fut suivi sans relâche. La réparation de la digue près du fort Lacoste n'était pas moins essentielle : par ces deux points, l'inondation se serait

également déversée dans la Vistule. Mais on n'avait pas les moyens nécessaires pour reconstruire l'écluse de Rückfort ; on se contenta de barrer, par un bâtardeau en bois et en terre, le cours de la Roswicke, au-dessous de la rupture de la digue. La digue sur la rive droite de cette petite rivière fut relevée depuis le bâtardeau jusqu'au fort Lacoste, pour maintenir les eaux de l'inondation, et servir en même temps de chaussée de communication avec le fort.

Ces deux grandes opérations, et d'autres moins importantes, mais très-nécessaires, ne firent cependant pas abandonner les travaux entrepris précédemment : on continua de donner, pendant les mois de mars et d'avril, aux établissements militaires, tels qu'hôpitaux, magasins à poudre, logements blindés, etc., toute l'extension que permettaient les circonstances. Les Russes ayant, le 27 février, détourné le cours de la Radaune au déversoir de Praust (1), à quatre lieues de Danzig, la ville se trouva privée d'un grand nombre de moulins que font ordinairement mouvoir les

(1) Près de ce village, le cours naturel de la Radaune traverse la route de Danzig à Dirschau, et la longe jusqu'à Schweinskœpfe ; là, prenant une direction de l'ouest à l'est, cette rivière allait se jeter dans la Mottlau au Kramskrug près de Nonnenhof. Mais on a pratiqué une écluse à Praust, et creusé un nouveau lit à la Radaune pour conduire ses eaux directement à Danzig, en pas-

eaux de cette rivière : il fallut en construire à manége pour la mouture des grains de la garnison.

Au Bischofsberg et au Hagelsberg, les blockhaus, les communications blindées, les magasins à poudre particuliers, les réduits en charpente, et le double palissadement des chemins-couverts se continuèrent avec activité. Les travaux de terrassement furent entrepris dès que la saison le permit ; et, dans chaque fort, on se hâta de terminer les ouvrages non achevés, de sorte que, vers la fin d'avril, la place fut, à la rigueur, en état de soutenir un siége régulier, quoique bien éloigné de se trouver au point où on voulait la mettre, et qu'elle manquât encore de beaucoup de perfectionnements nécessaires pour assurer une vigoureuse résistance.

L'ennemi n'ignorait pas combien les dégâts causés par la débâcle, augmentaient les embarras et les travaux de la garnison ; il avait de nombreuses intelligences dans la place, et cela se conçoit aisément. Les Prussiens alliés aux Russes, pour se délivrer de la domination française, secondaient ceux-ci de tous leurs efforts et de

---

sant au pied des hauteurs qui se trouvent à droite de la grande route de Dirschau ; on a su ménager la pente de manière à pouvoir établir plusieurs usines dans l'intérieur de la ville, principalement des moulins à blé et à scieries.

tous leurs moyens. Un grand nombre de personnes des meilleures familles, à l'approche des troupes qui devaient se jeter dans Danzig, avaient quitté la ville. Elles entretenaient des correspondances avec leurs parents et leurs amis, et transmettaient aux Russes le récit fidèle qu'on leur faisait de ce qui se passait dans la place.

Malgré toute la surveillance imaginable, on ne put jamais parvenir à intercepter totalement ces relations clandestines. Et, comment aurait-on pu y parvenir, surtout quand nos avant-postes s'étendaient jusqu'à une lieue de l'enceinte? Par la même raison que les Russes trouvaient chez les habitants toutes les facilités, tous les secours pour connaître jusqu'aux moindres dispositions qu'ordonnait le gouverneur, celui-ci ne pouvait, pour ainsi dire, avoir aucun espion. Ce n'était que parmi les gens de la basse classe, qu'il parvenait à gagner quelques misérables : mais leur intelligence ne secondait pas leur bonne volonté; et ces hommes, d'un esprit trop grossier, ne faisaient, la plupart du temps, que des rapports ridicules ou insignifiants dont il était impossible de tirer parti.

Nous insisterons sur cette disposition des esprits en Allemagne, à cette époque; sur cette haine générale contre les Français, qui fit soulever toute la Prusse, pour que chacun apprécie les raisons qui empêchèrent la garnison de Danzig, d'entretenir aucune espèce de communi-

cation avec l'armée française, et les difficultés qu'elle éprouva pour se procurer les moindres renseignements sur la force de l'armée de blocus. Ce n'est guères qu'en faisant elle-même des reconnaissances, qu'elle pouvait recueillir quelques notions positives sur le nombre des troupes qui lui étaient opposées.

Les Russes, après l'affaire qui nous avait rendu, de nouveau, maîtres de Langfuhr, n'avaient rien entrepris de sérieux. Ils s'étaient tenus assez paisibles dans leurs cantonnements, sauf les escarmouches ordinaires des avant-postes; mais, depuis la débâcle de la Vistule, on remarquait beaucoup de mouvements dans les villages qu'ils occupaient. Ils avaient placé quelques nouveaux postes plus rapprochés que les autres.

Le 4 mars, on aperçut plusieurs bataillons qui se dirigeaient sur Langfuhr. Il n'était point douteux que l'ennemi n'eût reçu des renforts. Ces démonstrations, ces mouvements s'accordaient d'ailleurs parfaitement avec le bruit qui s'était répandu de la reddition de Pillau et de la réunion des troupes qui bloquaient cette place au corps qui se trouvait devant Danzig. Ce bruit avait ensuite été accrédité par la déclaration d'un officier russe fait prisonnier dans les derniers jours de février. Cet officier avait dit être arrivé depuis cinq jours à Oliwa, faisant partie d'une colonne de 6 régiments d'infanterie et de 2 régiments de Cosaques, sous les ordres du général Willja-

minow. La saison étant moins rigoureuse, le gouverneur avait établi lui-même de nouveaux postes, entr'autres quelques-uns sur les dunes, à $\frac{3}{4}$ de lieue de Weichselmünde, pour observer le Nehrung (1). Mais, s'attendant à être attaqué

(1) Voici quelle était la composition des postes principaux :

	Officiers.	Soldats.
INFANTERIE.		
Ohra, Stadtgebieth et Alt-Schottland. .	40	534
Bischofsberg.	3	159
Stoltzenberg.	3	99
Schidlitz.	3	100
Zigankenberg.	4	130
Hagelsberg.	8	198
Holtz - Raum.	22	405
Langfuhr et Neu-Schottland.	11	190
En réserve, pour Langfuhr et Neu-Schottland, à Aller-Engel,	7	270
En réserve, pour Langfuhr et Neu-Schottland, à Kabrun et Schellmühle	1	40
Fort Desaix.	5	68
Fort Lacoste.	3	94
Au Holm.	5	121
Fort Napoléon.	5	114
Weichselmünde.	33	832
Neufahrwasser (Infanterie et Dragons).	53	1,138
	206	4,492
CAVALERIE.		
Stolzenberg.	1	40
Stadtgebieth.	1	40
	2	80

sous peu, il renforça le bivouac de Langfuhr, plaça une réserve à la porte d'Oliwa, et fit recommander la plus exacte vigilance à tous les avant-postes. L'événement justifia ces mesures de précaution.

En effet, le 5 mars, à quatre heures et demie du matin, les Russes firent une attaque générale sur toute la ligne. Nos postes avancés, cédant à la grande supériorité du nombre, furent obligés de battre en retraite; ils se replièrent cependant avec ordre et sang-froid, en faisant un feu vigoureux.

Un seul détachement de 30 hommes, commandé par un officier, fut pris dans la maison Henrischdorf, sur la digue en avant du fort Lacoste. Les Russes s'établirent dans cette position, malgré le feu de l'artillerie du fort. Au

---

Récapitulation.

Officiers.	208
Soldats.	4,572
Total général. . . .	4,780

Nous ne parlons pas ici de l'artillerie et du génie.

Si l'on en excepte une partie des garnisons de Neufarwahsser et de Weichselmünde, les troupes étaient logées dans les maisons des faubourgs, couchées sur la paille, plus souvent au bivouac, et presque constamment sous les armes: on peut se figurer combien le service était pénible, quand, pendant plusieurs mois, on n'avait que 9 à 10,000 hommes disponibles.

même instant, l'ennemi avait attaqué et pris Neu-Schottland, Langfuhr, Zigankenberg, Schidlitz, Stolzenberg, Ohra et Stadtgebieth.

Les troupes chargées de la garde de Neu-Schottland et de Langfuhr, au nombre de 800 hommes environ (y compris les réserves), s'étaient retirées sous la protection de deux maisons crénelées au commencement du dernier village : elles se rallièrent bientôt, et chargèrent à la bayonnette, une colonne russe de 3,000 hommes d'infanterie et 500 hommes de cavalerie, qui avait pénétré dans Langfuhr.

L'ennemi étonné d'un retour aussi prompt, ne put résister à ce choc impétueux : il fut culbuté et chassé jusqu'à l'extrémité du village de Stries, en éprouvant une perte considérable (1).

Les Russes se ralliaient cependant, quoique avec beaucoup de peine, pour tenter une seconde attaque, lorsque de la place arriva un renfort composé d'un bataillon français, d'un bataillon polonais, du 7e. régiment napolitain et de six pièces d'artillerie.

Nous occupions de nouveau Langfuhr et Neu-Schottland : l'ennemi fit d'inutiles efforts pour nous en chasser encore une fois ; il fut, au con-

(1) Cette action fit le plus grand honneur aux chefs de bataillon Bauer et Clamont qui avaient respectivement sous leurs ordres le 1er. régiment Westphalien et deux bataillons des 21 et 28e. régiments d'infanterie légère.

traire, lui-même ramené jusques dans la forêt d'Oliwa par le général Heudelet, qui eut le commandement de cette partie de la ligne.

Du côté de Stolzenberg, l'ennemi, après s'être également rendu maître du village, avait repoussé nos postes sur les glacis du Bischofsberg. A Ohra et Stadtgebieth, où il s'était présenté en plus grand nombre que sur tous les autres points, il n'avait pas fait moins de progrès, malgré trois charges successives exécutées par le chef de bataillon Bouland, à la tête de plusieurs compagnies de grenadiers français et polonais qui rejeta d'abord les Russes à l'extrémité d'Ohra. Mais ceux-ci, déployant des forces de plus en plus considérables, nos troupes n'auraient pas tardé à être totalement enveloppées si elles n'eussent opéré un mouvement rétrogade sur la place.

Des renforts amenés par les généraux Granjean et Franceschi, et le feu soutenu de deux pièces d'artillerie régimentaire, n'avaient pu contenir l'ennemi ; ses tirailleurs s'étaient déjà avancés dans les premières maisons d'Alt-Schottland et gagnaient toujours du terrain, tandis qu'une colonne d'infanterie débouchant par Stolzenberg, venait prendre en flanc les troupes du général Franceschi. Pour prévenir ce mouvement, le gouverneur envoya aussitôt le 6e. régiment napolitain, qui était en réserve, s'emparer du plateau du Judenberg. Le général De-

trés se mit lui-même à la tête de ce régiment de sa division, et enleva le plateau au pas de charge. Les Russes firent d'inutiles tentatives pour nous déloger de cette position que les Napolitains, soutenus par un bataillon du 4e. léger, conservèrent jusqu'au soir.

Il était trois heures après midi, et l'on combattait toujours avec acharnement : les Russes se maintenaient avec opiniâtreté dans les villages de Schidlitz, Stolzenberg, Ohra et Stadtgebieth. Le général Bachelu sortit alors par la porte de Neugarten avec 4 bataillons, 150 chevaux et la batterie légère polonaise, pour aller attaquer l'ennemi à revers, par les hauteurs du Zigankenberg, à droite de Schidlitz. Cette manœuvre heureusement conçue, exécutée avec la plus grande habileté eut un succès complet. Les Russes chargés en même temps à Stolzenberg, Schidlitz et Zigankenberg, se retirèrent en désordre sur les hauteurs de Pitzkendorf, laissant beaucoup de morts et de blessés. Dans Schidlitz, on lui prit 400 hommes et un obusier (1).

Mais l'ennemi occupait encore Ohra et Stadtgebieth avec 8,000 hommes. Le général Bachelu

---

(1) Les premiers qui arrivèrent sur cette pièce, qu'un général Russe fit de vains efforts pour défendre, sont MM. Vanus sous-lieutenant, d'Antresol maréchal-des-logis au 14e. dragons, et Hatuite fourrier au 14e. de ligne.

continua son mouvement vers la gauche, pour venir prendre les Russes en flanc, pendant qu'on dirigerait une attaque directe par la grande rue du village. Il déroba sa marche à l'ennemi en laissant le colonel Kamienski avec un bataillon et 4 pièces devant Pitzkendorf, et le général Gault avec le 13e. régiment bavarois et 4 pièces devant Wonneberg. Ces troupes tinrent en échec les deux lignes qui s'étaient formées sur ces points.

La colonne mobile étant arrivée sur les hauteurs qui dominent Ohra, on donna le signal de l'attaque. Nos troupes, dans Alt-Schottland, se précipitèrent avec la plus grande impétuosité sur l'ennemi. Les Russes, coupés dans leur retraite par le général Bachelu, maître des hauteurs d'Ohra et du vallon de Schœnfeld, furent mis dans la plus complète déroute : tout ce qui voulut résister tomba sous la bayonnette ; les rues d'Alt-Schottland, Stadtgebieth et Ohra étaient jonchées de cadavres russes. Notre artillerie força les fuyards à ne se rallier que fort loin : 480 hommes et 9 officiers furent faits prisonniers.

L'ennemi n'avait rien négligé pour diviser l'attention et les forces de la garnison : il avait attaqué sur tous les points sans exception. Dans le Nehrung, les postes nouvellement placés sur les dunes avaient été repoussés, jusques sous le canon de Weichselmünde, par les troupes que l'en-

nemi tenait placées à Heubude depuis que le débordement de la Vistule nous avait forcés à abandonner ce village.

Du côté de Neufahrwasser, l'ennemi s'était aussi emparé des villages de Saspe et Brœsen. Plusieurs petits postes avancés fournis par le 7e. régiment napolitain, divisés et coupés par une nuée de cosaques, avaient tenu ferme, jusqu'à ce que le major de la Nougarède fît une sortie du camp retranché avec deux bataillons, et vînt les délivrer. Aussi-tôt 6 escadrons de dragons se portèrent entre Saspe et Brœsen, et forcèrent les Russes à la retraite. On enleva sur-le-champ le poste de Brœsen; mais on ne tenta pas de reprendre celui de Saspe, occupé par une force considérable en infanterie et cavalerie soutenue par une pièce de canon.

Ainsi, à sept heures du soir, le gouverneur avait, à l'exception de Saspe et Henrischdorf, repris toutes les positions qu'il occupait avant cette attaque, qui fut faite avec beaucoup d'ensemble et de courage. L'ennemi défendit également avec la plus grande opiniâtreté les différents points dont il s'était emparé. On pourra se faire une idée de l'acharnement du combat, quand on saura que sur 15 officiers du 29e. régiment de ligne qui se trouvaient à Ohra, 13 ont été tués ou blessés. Le chef de bataillon Bouland eut son cheval tué sous lui, et reçut deux balles dans son schakos et une troisième dans ses habits.

Toutes les troupes des différentes nations, dont se composait la garnison, rivalisèrent dans cette journée de zèle et de courage ; et parmi une foule de traits de bravoure individuelle, on a remarqué celui de l'adjudant-major Delondres du 29e. de ligne. Fait prisonnier dans la mêlee en chargeant les Russes dans le village d'Ohra, il parvint, quoique affaibli par plusieurs blessures profondes, non-seulement à s'échapper des mains de l'ennemi, mais encore à ramener lui-même prisonnier l'officier russe qui l'emmenait. Le sergent-major Tarride, le lieutenant Bouvenot, montrèrent également la plus grande intrépidité en se jetant dans les maisons où l'ennemi s'était embusqué ; l'un et l'autre furent du nombre des blessés.

Cette affaire coûta à l'ennemi 2093 hommes (1), tués, blessés ou prisonniers, et une pièce d'artillerie. Nous perdîmes en tout 62 officiers et 604 sous-officiers et soldats, dont le plus grand nombre heureusement ne fut que blessé. Parmi ces derniers étaient le général de brigade Devilliers, le colonel d'Egloffstein et le major Horadam.

Les Russes avaient voulu profiter du passage d'un corps de troupes qui devait aller bloquer Stettin, pour essayer de surprendre le fort du Bischofsberg et la porte de Pétershagen. ou tout

(1) Savoir, 1995 sous-officiers et soldats et 98 officiers.

au moins, de nous rejeter dans la place, car ils ne comptaient pas trouver autant de résistance dans une garnison en proie aux maladies, fatiguée par les plus pénibles travaux, et qui pouvait à peine disposer de 10,000 combattants, répartis d'ailleurs sur une ligne de plusieurs lieues d'étendue. Malgré sa grande supériorité numérique (1), l'ennemi vit tous ses projets déconcertés, et l'heureuse issue de cette jour-

---

(1) Suivant le rapport des prisonniers et l'évaluation qu'on put faire des forces présentées par l'ennemi sur les divers points, le corps russe devant Danzig se composait en ce moment de :

9 régim.	d'infanterie de ligne évalués à	13,500	hommes.
3 —	de Chasseurs à pied.	4,500	
4 —	de Cosaques	1,600	
1 —	de Tartares.	400	
1 —	de Baskirs	400	
1 —	de cavalerie de volontaires de Saint-Pétersbourg. . . .	500	
3 compagnies	d'artillerie à pied. . .	300	
1 compagnie	d'artillerie légère. . . .	100	
		21,300	

Il se trouvait en outre, disait-on, de l'infanterie dans plusieurs villages sur la route de Dirschau. Le général Lœwis commandait en chef. Le général Wittgenstein était parti pour Stettin avec les autres troupes de son corps, ainsi que des Cosaques et les hussards qui n'avaient fait que paraître devant Danzig.

née glorieuse ajouta aux sentiments de confiance de la garnison en ses propres forces, et remonta encore le moral du soldat qui avait déployé une vigueur qu'on n'osait pas espérer dans ces circonstances. Mais tel est toujours l'heureux ascendant d'un chef habile sur des soldats valeureux dont il sait captiver l'amour et la confiance, qu'il peut, même en leur faisant supporter les privations les plus pénibles, entretenir dans leurs cœurs cette ardeur héroïque, qui leur fait oublier les fatigues et retrouver des forces quand il s'agit de marcher à l'ennemi.

La manière dont les Russes furent reçus à la première attaque sérieuse qu'ils entreprirent contre la garnison, fit présumer qu'ils n'en hasarderaient pas de sitôt une seconde: cependant le gouverneur ordonna quelques dispositions défensives dans les villages et sur les points occupés par les avant-postes.

Dans Ohra, on crénela une maison au débouché du vallon de Schœnfeld (1). Elle fut liée par une forte rangée de palissades à une autre maison carrée et isolée, à droite et près de la Radaune (cotée B sur le plan). Celle-ci, crénelée dans ses trois étages, était comme une petite tour et flanquait très-bien le palissadement de Schottenhæuser, en même temps qu'elle battait toute la partie supérieure du cours de la Ra-

(1) A Schottenhæuser. *Voyez* le plan.

daune. Les eaux de cette rivière, il est vrai, avaient été détournées par les Russes ; mais au moyen d'un barrage fait à la hauteur de l'église d'Alt-Schottland, on recueillit et on conserva les eaux pluviales qui, jointes à celles du ruisseau de Schœnfeld, ne tardèrent pas à s'accumuler en assez grande quantité pour gêner les communications de l'ennemi.

D'autres maisons furent encore fortifiées de manière à établir, dans l'intérieur même du village, de petits postes susceptibles de résister à un premier choc et d'attendre l'arrivée des réserves.

On prit les mêmes précautions du côté de Langfuhr : les maisons Kabrun et Schmidt (cotées X et x) furent disposées pour la défense.

Les deux maisons (b et c) précédemment crénelées, à l'entrée de Langfuhr, furent entourées de fortes palissades, et l'on barricada la tête du village au débouché de la vallée de Jeschkenthal.

On créa de semblables moyens de défense à Neu-Schottland.

Nos petits postes au bivouac en avant de toutes nos positions, se mirent à l'abri des insultes et des surprises de la cavalerie pendant la nuit, en s'entourant d'un fossé dont la terre rejetée vers l'intérieur, formait une espèce de parapet. Ce fut l'ouvrage des hommes de garde eux-mêmes.

On fortifia également la tête du village de Stolzenberg. Mais on avait remarqué que dans l'attaque du 5 mars, l'ennemi n'était arrivé jusqu'au pied des glacis de la lunette Cafarelly (au Bischofsberg), qu'à la faveur des immenses couverts que lui avaient offerts le couvent des Capucins et le village de Stolzenberg dont les dernières maisons n'étaient pas éloignées de trois cents mètres de nos ouvrages. Le gouverneur ordonna de découvrir le terrain jusqu'à la distance de six cents mètres des glacis, et de raser en conséquence l'église, le couvent et toutes les maisons qui se trouvaient dans ce rayon : il ne put se décider à une mesure aussi rigoureuse que quand la nécessité en fut reconnue indispensable.

Le gouverneur voulut aussi profiter du repos, dans lequel le laissait l'armée de blocus, pour faire fouiller plusieurs villages submergés dans le Werder, et principalement les fermes les plus près de la place, afin d'y prendre les fourrages, les bestiaux et autres subsistances qu'on y pourrait trouver. L'inondation maintenue par les divers travaux qu'on avait faits et que l'on faisait encore aux digues et aux différents ouvrages contre lesquels elle vient s'appuyer, se trouvait à-peu-près à la hauteur qu'elle devait atteindre : la profondeur des eaux était telle que des barques ou des pontons pouvaient facilement naviguer. On organisa donc une petite flottille qui

fut montée, partie par les pontonniers, partie par les marins. Le gouverneur avait ordonné de rassembler une assez grande quantité de ces embarcations, pour transporter quatre cents hommes, afin de pouvoir combattre et chasser l'ennemi s'il occupait déjà quelques-uns des îlots que les eaux laissaient à découvert dans le bassin de l'inondation (1).

Cette flottille armée de pierriers et de fusils de rempart mit à la voile : mais une violente tempête qui dura vingt-quatre heures, la força de se réfugier dans un village, à peu de distance de la place, pour éviter un péril certain. A la suite de cet ouragan furieux, il survint tout-à-coup de fortes gelées. Ce fut au point que la glace dans les fossés, se forma sur deux pouces et demi

(1) Ce terrain, marécageux et très-uni, offre néanmoins quelques petits accidents qui deviennent sensibles lorsqu'il est recouvert d'une eau stagnante. Tant que la Vistule est restée dans son lit, plusieurs îlots n'ont jamais été couverts par les eaux de l'inondation dont la hauteur moyenne fut d'un mètre (trois pieds). Les principaux monticules sont : Helberstein, près du fort Lacoste; le village de Quadendorf, un peu plus haut et à droite, en supposant qu'on remonte la Vistule; Dack; Burmeister; Nonnenhof, village en partie situé sur les digues au confluent de la Mottlau et de l'ancienne Radaune. L'ennemi parvenait à ces différents endroits, suivant leur position, soit au moyen de barques, soit par les digues qui ne furent jamais submergées.

d'épaisseur ; et que la Vistule charria de nouveau une très-grande quantité de glaçons : l'expédition ne put avoir lieu. On se contenta, quand le temps le permit, d'envoyer des détachements beaucoup moins forts faire des excursions partielles : cette flottille, malgré ce contre-temps, rendit néanmoins de très-grands services par la suite, ainsi que nous aurons occasion de le dire.

Cependant les travaux nombreux qu'on exécutait sur tous les points de la place et à l'extérieur, la fatigue du service militaire et la privation d'une nourriture substantielle faisaient succomber tous les jours un très-grand nombre d'hommes. La fièvre nerveuse étendait ses ravages : le général de brigade Franceschi, commandant la 34e. division, n'avait pu résister à ses atteintes cruelles. Cet officier distingué fut vivement regretté de tous les généraux et officiers, et des troupes de sa division, à la tête desquelles il avait si vaillamment combattu quinze jours auparavant (le 5 mars).

Le gouverneur cependant cherchait à soutenir le courage de ses troupes, et les exhortait à supporter avec patience toutes ces fatigues et tous ces maux, en leur donnant l'assurance que cet état ne pouvait durer long-temps encore. Un petit bâtiment danois chargé de sel (1), qui arriva dans le port de Danzig, vers le milieu

(1) Sa faible cargaison fut achetée et versée dans les

de mars, vint à propos pour fortifier un peu ces flatteuses espérances. D'après le rapport du capitaine, au départ de ce navire de Copenhague (le 4 mars), on disait dans cette capitale que les Russes n'étaient point encore entrés le 28 février à Berlin, qu'on avait fait en France des levées très-considérables en hommes et en chevaux, et que ces troupes étaient déjà avancées en deçà du Rhin. Quoique ces nouvelles n'eussent aucun caractère officiel, on les accueillit avec empressement et elles nous confirmèrent dans l'opinion où nous étions que la campagne qui allait s'ouvrir, ramènerait Napoléon sur la Vistule ; car, ignorant tout-à-fait ce qui se passait en Allemagne, on se laissait facilement aller aux plus douces illusions, et notre imagination se plaisait à nous représenter l'armée française ralliée et secourue par des troupes fraîches, reprenant cette attitude fière, menaçante et victorieuse à laquelle l'Europe semblait accoutumée depuis vingt ans.

Mais quelque florissante que pût être l'armée, en supposant tous ces renseignements exacts, son éloignement ne permettait pas d'espérer une prompte délivrance ; d'un autre côté, la subite apparition des Anglais dans la Baltique, immédiatememt après l'arrivée du navire da-

---

magasins de la place qui manquaient de cette denrée comme de toutes les autres.

nois, rendait impossible tout ravitaillement par mer : le gouverneur se voyait donc privé de tout secours prochain. Cependant, le besoin des subsistances se faisait déjà sentir de la manière la plus pressante. Le fourrage pour les chevaux et les bestiaux manquait presque totalement : on avait été obligé d'enlever le peu qui se trouvait disponible chez les habitants. La paille était devenue si rare qu'on n'en avait pas même en quantité suffisante pour entretenir les paillasses des hôpitaux. Les magasins, qui, au commencement du blocus ne renfermaient presque pas de viande, étaient sur le point de s'en trouver entièrement dépourvus.

Cet état de détresse ne permettait pas d'attendre plus long-temps pour ravitailler la place. Le gouverneur se décida donc à faire une sortie quoiqu'encore privé d'une grande partie de ses forces. Il avait en effet déjà perdu 6,000 hommes par les maladies, et 18,000 languissaient encore dans les hôpitaux généraux ou particuliers. Sans l'aiguillon pressant d'une nécessité absolue, il eût probablement différé cette opération : mais toutes les petites expéditions faites jusqu'alors dans l'inondation n'amenaient que des résultats insensibles ; sachant en outre, par les reconnaissances journalières, que l'ennemi n'était pas encore d'une très-grande supériorité, et comptant d'ailleurs sur la valeur de ses troupes, le général Rapp fit ses dispositions pour aller at-

taquer les Russes : il résolut de marcher sur Matschkau et Schweinskœpfe de manière à pouvoir agir en même temps du côté de l'inondation, et pousser jusqu'à Quadendorf dans le Werder, où l'on supposait qu'il devait se trouver beaucoup de fourrages.

Le général Devilliers, avec les troupes de la 34e. division, sortit par la porte de Schidlitz et alla couronner les hauteurs en face de Wonneberg et de Pitzkendorf, se ralliant par la droite au 11e. régiment polonais. Quant à sa gauche, elle était soutenue par le général Husson : ce dernier vint prendre position avec les troupes de sa brigade et un détachement de la garde impériale, vis-à-vis de Schœnfeld. Le feu de la mousqueterie et surtout celui d'une nombreuse artillerie commencèrent en même temps depuis Wonneberg jusqu'à la mer. Mais toutes ces troupes reçurent l'ordre de ne pas se porter trop en avant ; elles devaient se borner à contenir l'ennemi.

Pendant ce temps, les troupes destinées à l'attaque principale se rassemblaient à la porte de Petershagen, sous les ordres du général de division Heudelet. A six heures et demie, le général Bachelu déboucha précipitamment à droite d'Ohra par la vallée de Matschkau, et marcha sur ce village, à la tête du 5e. régiment polonais et d'une batterie d'artillerie légère. Les voltigeurs polonais chargèrent à la bayonnette un

détachement de 150 hommes d'infanterie russe qui défendait cette position : ce détachement mis en fuite, fut ensuite sabré et pris par la cavalerie du général Cavaignac. Le général Bachelu continua son mouvement sur Borgfeld ; notre cavalerie se déploya sur les hauteurs. Le général Gault avec 6 pièces d'artillerie et 1,200 hommes, tant Français, que Bavarois et Westphaliens, marcha en seconde ligne, et forma la réserve : il eut soin d'assurer en même temps les communications avec la place.

Le village de Borgfeld occupé par 500 hommes fut d'abord défendu : mais un bataillon du 5e. polonais chargeant à la bayonnette, tandis qu'un bataillon du même régiment cherchait à les tourner, décida les Russes à la retraite. A la faveur des accidents du terrain, ils parvinrent à se rallier et à former le carré pour attendre notre cavalerie qui ne tarda pas à les charger avec la plus grande vigueur. L'ennemi enfoncé fut totalement dispersé et perdit beaucoup de monde. Les différentes troupes que les Russes présentèrent successivement furent toutes mises en déroute : on les poursuivit au delà du village de Praust où quelques-uns de nos voltigeurs entrèrent avec l'ennemi. Plusieurs fois celui-ci avait essayé de mettre ses pièces en batterie, mais l'impétuosité de nos troupes secondées par le feu habilement dirigé de notre artillerie ne lui laissa jamais le temps de tirer un coup de canon ; les pièces

chargées à la bayonnette ne trouvaient de salut que dans une retraite précipitée.

Par suite de la marche rapide du général Bachelu sur les hauteurs à droite de Schweinskœpfe, St.-Albrecht et Praust, l'ennemi avait été obligé d'abandonner les deux premiers villages avec précipitation. Toutes les troupes qui formaient les avant-postes à Ohra avaient pris les armes ; une partie avait été mise sous les ordres du général Gault, le reste s'était porté à la tête du village sur la grande route, et avait suivi le mouvement rétrograde des Russes. A St.-Albrecht, nous prîmes un hôpital et nous fîmes cinquante prisonniers.

Mais pour compléter l'expédition, le gouverneur avait aussi fait sortir, dès six heures du matin, une flottille composée de 18 bateaux de l'équipage de pont, armés chacun d'un fusil de rempart : elle portait 200 hommes d'équipage tant fantassins que sapeurs, pontonniers et marins sous les ordres du capitaine d'artillerie Gauthier. Cette flottille harcela constamment un poste de 300 hommes établis dans différentes maisons crénelées sur les digues de la Mottlau, et attira toute son attention. Dès que nous fûmes maîtres de St.-Albrecht, on envoya un bataillon du 13e. régiment bavarois, et une compagnie de grenadiers westphaliens par la digue de l'ancienne Radaune, pour prendre à revers les postes de la Mottlau. Dès que la flottille aperçut ce détache-

ment, elle força de rames, et alla débarquer l'infanterie polonaise et les sapeurs, qui se réunirent aux Bavarois et aux Westphaliens, et marchèrent au pas de charge contre les Russes, tandis que la flottille, revenue à sa première position, les harcelait de nouveau.

L'ennemi attaqué des deux côtés à la fois, et coupé dans sa retraite, fut culbuté au passage du pont de Krams-Krug, qui se trouve au point de réunion des deux rivières, et chassé bien au delà sur les digues, en remontant le cours de la Mottlau.

Pendant que l'infanterie poursuivait les fuyards l'épée dans les reins, en leur faisant un grand nombre de prisonniers, les sapeurs coupaient les digues de la Radaune pour empêcher tout retour de l'ennemi par St.-Albrecht après notre rentrée dans la place. Ils commencèrent aussi à former un établissement un peu en arrière du pont de Krams-Krug, pour nous assurer la possession de cette partie du Werder, qui offrait encore des ressources en fourrages. Mais on n'eut pas le temps d'achever ces travaux. Les Russes occupaient Quadendorf avec des forces beaucoup plus considérables qu'on ne l'avait présumé. Les troupes, qui se trouvaient dans le village, après avoir rallié tout ce qui avait été mis en fuite, marchèrent à notre rencontre, et reprirent l'offensive. On ne voulut pas se compromettre dans un combat incertain, surtout à l'approche de la nuit : on

battit donc la retraite, et nos troupes revinrent lentement et en bon ordre sur leurs pas, emmenant avec elles plusieurs Russes blessés qui étaient restés sur les digues. On se contenta de brûler le pont de Krams-Krug et de se fortifier à 1000 mètres en arrière sur les digues de la Mottlau, au moyen de deux coupures en palanques soutenues par des maisons crénelées (1) et par des barques armées qui stationnèrent dans les environs. Les troupes, sur tous les autres points, effectuèrent en même temps leur mouvement rétrograde, et les Russes vinrent reprendre leurs anciennes positions; seulement leurs postes avancés furent renforcés.

De tous les côtés, on eut l'avantage sur l'ennemi; partout il fut maintenu ou repoussé. A Neufahrwasser, il montra une cavalerie nombreuse : elle essaya sur un bataillon napolitain et un détachement français, une charge qui fut vigoureusement reçue; une douzaine de cavaliers et un officier vinrent mourir sur les bayonnettes.

Le général Breissan, à Stries, eut devant lui le général Lœwis, commandant en chef le blocus : notre artillerie lui fit perdre beaucoup de monde. Le général Husson s'avança jusqu'à Wonneberg sans éprouver grande résistance. Les digues de la Mottlau furent jonchées de cadavres russes : de ce côté seulement, on fit 150 prisonniers.

---

(1) Elles sont cotées r et s sur le plan.

On ne put évaluer au juste la perte de l'ennemi qui dut être fort considérable : 350 prisonniers dont 6 officiers furent ramenés dans la place : notre perte ne s'éleva qu'à 81 hommes tués, blessés ou faits prisonniers. Du nombre de ces derniers était le capitaine d'artillerie Faury : il fut pris par un parti de Cosaques embusqué dans un ravin marécageux. Cet officier du plus grand mérite fut vivement regretté, tant à cause de ses talents que de ses qualités privées qui le rendaient cher à tous ses camarades. Il mourut à Elbing, par suite de ses blessures.

Cette journée donna lieu à une foule de traits de bravoure qu'il serait trop long de rappeler ici. Nous nous contenterons de dire que dans son rapport, le général Rapp citait plus particulièrement le major bavarois Seifferlitz qui dirigea l'attaque des digues de la Mottlau ; le lieutenant Faber qui se jeta dans l'eau pour atteindre quelques fuyards ; le jeune tambour Kern du même régiment qui le premier arriva au milieu des Russes en battant la charge, cinquante pas en avant de ses camarades ; le sous-lieutenant Zarlinski du 10e. régiment polonais ; le sous-lieutenant Cailla, du 19e. régiment de dragons et le tambour Matuzalick, du 5e. régiment polonais, qui se battit avec ses baguettes contre un grenadier russe qu'il fit prisonnier.

Quoique cette sortie ne remplît pas tout-à-fait le but qu'on s'était proposé, elle n'en fut pas

moins très-glorieuse pour la garnison. Elle eut d'ailleurs ce résultat avantageux de procurer près de cent têtes de bétail ; mais on ne put faire rentrer qu'une très-petite quantité de fourrages, car les Russes avaient déjà eu la précaution de faire enlever tout ce qui se trouvait dans les villages sur la ligne qu'ils occupaient.

Quant à la force de l'armée de blocus, on n'obtint des prisonniers eux-mêmes que des renseignements fort incertains à cause des mouvements continuels qui avaient lieu. Beaucoup de troupes étaient venues successivement devant Danzig, et n'avaient fait, pour ainsi dire, qu'attendre l'arrivée de celles qui devaient les remplacer, pour se porter à leur tour sur l'Oder. En ce moment, il se trouvait beaucoup de nouvelles levées : sur les digues principalement, on prit beaucoup de ces hommes qui n'avaient pas encore revêtu l'uniforme. Les Russes montrèrent, sur différents points, de l'artillerie de campagne, mais ils n'avaient pas encore d'artillerie de siége : d'après cet état de choses, ils paraissaient vouloir se borner jusqu'alors à bloquer la place de manière à l'empêcher de se ravitailler. Ils avaient une très-nombreuse cavalerie et surtout beaucoup de Cosaques. On assurait cependant qu'il se trouvait devant la place plusieurs divisions d'infanterie de ligne.

Le bourguemestre de St.-Albrecht, amené en ville par les ordres du gouverneur, ne lui donna

pas plus de renseignements sur les forces de l'ennemi (1). On ne put également rien savoir de positif sur ce qui se passait en Allemagne, cet homme ne connaissant que les bruits vagues que faisaient circuler les Russes.

Le gouverneur restant dans son état d'incertitude sur la marche des événements, voulut, indépendamment des subsistances qu'il venait de se procurer au dehors, faire tourner au profit de la garnison toutes les ressources qui pourraient se trouver dans la place. Il créa en conséquence une commission extraordinaire d'approvisionnements, présidée par le général de division comte d'Heudelet.

Cette commission fut chargée de faire acheter et requérir tout ce qui pouvait servir à la nourriture des hommes et des chevaux, et de proposer au gouverneur les moyens nécessaires pour parvenir à ce but.

Elle commença par ordonner le recensement exact des diverses denrées qui se trouvaient chez les habitants. Les scellés furent apposés sur les caves de tous les marchands de vins, et on prit une partie de ces liquides pour le service des hôpitaux, en les payant à leur juste valeur : on fit de même des visites domiciliaires pour s'assurer de la quantité de bétail qu'il y avait dans

---

(1) Il reçut le lendemain la permission de s'en aller.

la ville et les faubourgs. Des commissaires choisis parmi les officiers supérieurs, et assistés des employés des administrations, en constatèrent les espèces, la quantité et le poids approximatif. Les bestiaux furent laissés aux propriétaires qui en demeurèrent responsables, avec l'obligation de les représenter à la première réquisition. Mais on ne voulut faire usage de cette ressource qu'à la dernière extrémité; et afin de réserver pour les hôpitaux le peu de viande qu'on venait de faire rentrer dans les magasins, la commission ne tarda pas à proposer au gouverneur de faire donner de la viande de cheval en distribution ordinaire. Dès-lors, on ne laissa plus sortir les chevaux de la ville, et les particuliers furent invités à fournir pour le service de la boucherie militaire ceux qu'ils possédaient: la commission fixa le tarif suivant lequel ils devaient être payés après l'examen des artistes vétérinaires et des chirurgiens. De son côté, le gouverneur fit livrer, pour le même usage, les chevaux de troupe qui étaient hors de service.

Les hôpitaux attirèrent particulièrement l'attention de la commission. Elle ordonna, pour remplacer le beurre, qui était d'une rareté extrême, d'extraire la gélatine des os provenant des viandes que consommaient ces établissements. Elle pourvut par des achats ou par voie de réquisition aux médicaments, aux linges à pansement, etc.

La surveillance de la commission s'étendit

même sur la gérence des administrations. Comme des circonstances aussi critiques exigeaient dans toutes les parties une très-sévère économie, la commission s'immisçait avec zèle aux plus minutieux détails : sa vigilance, ses soins assidus, régénérèrent les diverses branches de l'administration, et sous tous les rapports, elle rendit les plus grands services à la garnison.

Cependant l'épidémie exerçait de nouveau sa fureur qu'on s'était flatté de voir assoupie. Ses ravages prirent un si terrible caractère que, dans la dernière quinzaine de mars, nous perdîmes jusqu'à deux cents hommes par jour. La propreté, l'isolement des malades eussent été les remèdes les plus salutaires (1) ; mais comment pouvait-on observer ce régime, quand le nombre des soldats alités était si prodigieux, qu'ils encombraient tous

(1) « En général, les troupes attachées au génie et » à l'artillerie qui faisaient partie de la garnison de » Dantzick, recevaient des secours plus étendus que les » autres troupes par les ressources particulières que pou- » vait leur offrir l'administration de ces deux armes, et » par les soins assidus que leur prodiguaient MM. les » généraux Campredon et Lepin qui les commandaient, » et dont les journaux officiels ont fait connaître dans le » temps les importants services. Ces deux officiers gé- » néraux parvinrent à diminuer considérablement la » mortalité parmi les troupes qui étaient sous leurs » ordres immédiats. » (Dissertation sur le typhus contagieux, page 15. Par J.-B. Tort.)

les hôpitaux de la place, les hôpitaux régimentaires de chaque corps, et même les dépôts séparés.

C'est pendant les derniers jours de mars et au commencement d'avril surtout, que les malheurs causés par les maladies furent à leur comble. Jusqu'alors, les hommes en garnison à Neufahrwasser et à Weichselmünde, jouissant sur le bord de la mer d'un air exempt des miasmes infects que l'on respirait dans l'intérieur de la ville, avaient été beaucoup moins sujets aux maladies. Mais à cette époque, et contre toute attente, la contagion se répandit partout avec une nouvelle violence.

La température adoucie, le retour de la belle saison annoncé par plusieurs jours de printemps, faisaient espérer que ces parages insalubres vivifiés par les rayons du soleil verraient bientôt disparaître la funeste épidémie qui avait exercé tant de ravages. Déjà on regardait comme sauvées les personnes qui, se trouvant à même de se soigner davantage et de se procurer une nourriture saine et suffisante, avaient eu le bonheur d'échapper aux atteintes de cette maladie cruelle dont on croyait voir le germe dans les fatigues et les privations. Mais non : toutes les classes devaient être décimées par ce fléau destructeur ; et si, parmi celle des gens riches ou aisés on ne s'était que peu ressenti jusqu'alors de son influence meurtrière, le moment était venu où cette peste, bravant tous les obs-

tacles et comme irritée de ce retardement, allait sévir avec plus de rigueur contre ceux qu'elle avait paru ménager. C'est en effet dans les familles les plus distinguées de la ville, c'est parmi la classe des officiers que l'on remarque à présent le plus grand nombre de victimes.

Quels effrayants tableaux nous offre l'intérieur de toutes les habitations! Ici, un malheureux, l'œil hagard, le teint enflammé, est dévoré par une soif brûlante qu'il ne peut étancher : là, un autre est tourmenté par un délire qui arrache des larmes ; ses accents affaiblis sont par fois ranimés ; tantôt calme, il soupire après de vaines chimères et se rappelle des plaisirs et des jouissances qui ne doivent plus exister pour lui ; tantôt, dans son transport furieux, on a peine à le contenir ; il refuse tous les secours et demande à grands cris du poison pour se délivrer des maux qu'il ne peut plus supporter. D'un autre côté, on entend des officiers et des soldats, chez qui la démence n'a pas encore fait place à la raison, demander, les larmes aux yeux, à retourner dans leur patrie pour y rendre leur dernier soupir ; d'autres se représentent leurs camarades expirants, et s'appitoyent sur leur sort : les infortunés gémissent sur la triste destinée des autres, et dans peu d'instants, ils vont être eux-mêmes l'objet de nos pleurs et de nos regrets.

Plus loin, des êtres vivants offrent la pâleur et l'immobilité des morts. L'abattement le plus

complet a succédé au délire ; leurs yeux ternes et renfoncés ne supportent plus qu'avec peine la lumière qui les blesse : leur bouche entr'ouverte distille une humeur noire, symptôme d'une mort prochaine : une maigreur effrayante laisse apercevoir sous un teint livide tous les os qui composent cette frêle machine. Souvent on voit gîr un mort près d'un homme expirant qui conserve assez rarement sa raison pour être effrayé de ce hideux voisinage. Combien de personnes distinguées dans tous les rangs, dans toutes les classes, soit parmi les citoyens, soit parmi les militaires, cette époque désastreuse ne vit-elle pas périr ?

Au milieu de cette immense quantité de victimes, la perte qui affligea le plus généralement la garnison, fut celle du général de brigade Gault qui succomba le 6 avril, après neuf heures de souffrances inouïes.

Lasse enfin d'accabler ces contrées, l'épidémie rallentit ses ravages, et sembla se départir de sa rigueur inflexible ; ses atteintes devenues moins fréquentes étaient aussi moins funestes : une partie de ceux qui ressentirent ses derniers coups, après de grandes et longues souffrances il est vrai, parvenait cependant à se rétablir (1). Vers le milieu d'avril, le nombre des malades

(1) Néanmoins, nous perdîmes encore 3,000 hommes environ dans le courant d'avril, et près de 2,000 dans le mois de mai.

commença à diminuer sensiblement, et les hôpitaux moins encombrés n'allaient bientôt plus, suivant tout espoir, recevoir que le nombre d'hommes dans la proportion ordinaire et relatif à la force numérique de la garnison.

Mais ce qui est bien digne de remarque, au milieu de tant de malheurs et de causes de découragement, c'est la constance et le courage des hommes peu nombreux de la garnison en état de porter les armes : toujours sur pied, accablés de fatigues par un service excessif, leur zèle ne se rallentit pas un moment, et le gouverneur les trouve toujours disposés à exécuter les projets qu'il a conçus.

Depuis la sortie du 24 mars, l'ennemi intimidé ne fit aucune attaque importante. Au contraire, quoique déjà d'une force supérieure, il prit des mesures défensives contre les entreprises de la garnison : il construisit une redoute au dessus de Matchskau (1) ; il fortifia également une position à droite de Wonneberg où il plaça du canon ; du côté de Stries, il éclaira le terrain en détruisant l'enceinte du cimetière et les murs des jardins circonvoisins. Cependant il essaya à diverses reprises d'enlever nos védettes et de surprendre quelques-uns de nos postes avancés. Mais il échoua toujours dans ses tentatives : le service se faisant avec la plus grande

(1) Elle est cotée n°. 1 sur le plan.

vigilance, nos troupes eurent toujours le temps de prendre les armes, et repoussèrent constamment avec succès toutes ses attaques (1).

Le gouverneur, de son côté, faisait aussi faire très-souvent de petites reconnaissances : mais le 15 avril, il ordonna une expédition un peu plus importante. Il fit attaquer le village de Brentau pour donner une alerte à toute l'armée ennemie.

Par un contraste assez singulier, c'étaient les assiégés dont le nombre diminuait tous les jours qui, ne se contentant pas du paisible état de blocus, prenaient l'offensive, et allaient provoquer et harceler jusques dans ses cantonnements un ennemi supérieur qui voulait rester dans l'inaction.

Les commandants Szembeck et Potocki des 10e. et 5e. régiments polonais, furent chargés de cette expédition : ils sortirent à minuit de Langfuhr avec leurs bataillons respectifs et un obusier. Ils arrivèrent sans bruit jusqu'aux védettes ennemies, sur la hauteur qui sépare la vallée de Brentau de la plaine.

---

(1) Comme les patrouilles ennemies s'approchaient fréquemment, pendant la nuit, de Neu-Schottland et de Schellmühle, on fit embosser un bâtiment armé au milieu de la Vistule, en face de la route qui conduit à la ferme Labès, pour assurer la communication avec Neufahrwasser par la rive gauche du fleuve.

Dès que les Russes eurent commencé à faire feu, les polonais se précipitèrent sur leurs postes. Le chef de bataillon Potocki se dirigea droit sur Brentau, en chassant tout ce qui se trouvait devant lui : arrivé au village, il trouva un corps assez considérable d'infanterie qui tenta une vaine résistance et fut culbuté sur-le-champ. Une quarantaine d'hommes se jeta dans un corps-de-garde préparé pour la défense. Un voltigeur enfonce la porte et les somme de se rendre. Pour toute réponse il reçoit la mort. Aussitôt les Polonais animés par la perte de leur camarade, se précipitent dans cette espèce de Blockhaus, et font main basse sur les Russes qui périrent tous, à l'exception de quatre qu'on ramena prisonniers.

Il y avait plusieurs autres maisons crénelées, mais l'ennemi vivement pressé, ne songea pas à les occuper ; il abandonna le village tout entier.

On trouva dans Brentau un hôpital de 300 malades dont on se contenta de casser et brûler les armes ; on détruisit aussi quelques fourgons.

Tandis que le chef de bataillon Potocki enlevait Brentau, le chef de bataillon Szembeck se portait sur la hauteur où se trouvait un signal d'alarme auquel le gouverneur avait ordonné de mettre le feu pour faire prendre les armes à l'armée russe. En effet, les autres signaux furent à l'instant allumés sur toute sa ligne. Le chef de

bataillon Szembeck descendit alors dans la plaine, repoussa tous les postes, délogea l'ennemi du petit bois qui se trouve entre Neu-Schottland et Oliwa, et ne s'arrêta qu'à mi-portée de canon de l'abbaye de ce nom (1). Il se contenta de lancer une vingtaine d'obus dans ce dernier village, et ayant ainsi complètement rempli sa mission, en portant l'alarme dans l'armée ennemie, il effectua sa retraite sans être inquiété. Il revint à Langfuhr ainsi que le chef de bataillon Potocki avec quelques prisonniers, n'ayant fait d'autre perte, que celle du brave voltigeur qui entra le premier dans la maison crénelée de Brentau.

Cette entreprise audacieuse eut un succès complet. L'armée de blocus croyant être attaquée sérieusement, passa inutilement toute la nuit sous les armes, et y resta même le lendemain s'attendant, à chaque instant, à une sortie de la garnison.

C'est ainsi que par des reconnaissances faites

---

(1) Pendant qu'il effectuait ce mouvement, le maréchal-des-logis Devillain, du 8e. régiment de hussards, fit une action des plus hardies avec le poste de douze chasseurs à cheval qu'il commandait près de Neu-Schottland. Après avoir chargé, entre Saspe, Neu-Schottland et Oliwa, tous les postes de Cosaques qui nous croyaient en force de ce côté, il fit le tour des deux bois par la droite, et vint joindre le chef de bataillon Szembeck devant Oliwa.

à propos, et sans engager ses troupes dans des combats inutiles, le général Rapp s'appliqua à tenir toujours l'ennemi sur pied et à lui faire éprouver des fatigues aussi pénibles que celles que supportait la garnison.

Cependant plusieurs lettres, interceptées à leur entrée dans la ville, avaient annoncé la reddition de Thorn aux Russes (1), et la déclaration formelle de la Prusse contre la France. Quelques gazettes apportées par des espions ne laissèrent plus aucun doute sur l'alliance de la Russie et de la Prusse. Ces nouvelles, qui d'abord avaient circulé d'une manière vague parmi la garnison et les habitants, furent entièrement confirmées par les mesures de sûreté que le gouverneur crut devoir prendre envers tous les sujets prussiens qui se trouvaient à Danzig.

L'ennemi, à qui aucun moyen ne répugnait pour tâcher de s'emparer de la place, crut cette nouvelle circonstance favorable pour engager nos troupes à la désertion. Le gouverneur ne tarda pas à être instruit que des agents, soudoyés par les Russes, étaient chargés de corrompre les soldats par l'appât d'une somme assez considé-

(1) La garnison de cette place n'ayant plus aucun moyen de subsistances se rendit à la condition de rentrer en France avec armes et bagages, en promettant de ne pas servir contre la Russie et ses alliés avant le 1er. janvier 1814. Nous aurons occasion d'examiner plus tard comment les Russes ont exécuté cette capitulation.

rable, et de les décourager en exagérant le danger de leur position : il promit lui-même une forte récompense à tout soldat qui dénoncerait et livrerait un embaucheur.

L'ordre du jour qui parut à ce sujet finissait par ces mots : « Outre la satisfaction que le sol-
» dat éprouvera d'avoir rempli son devoir, cette
» somme lui paraîtra, sans doute, plus honora-
» ble à recevoir des mains du gouverneur, que
» le ducat donné au quartier-général russe à
» quelques soldats assez lâches pour abandonner
» le poste d'honneur. »

Paroles remarquables qui font à la fois l'éloge des troupes et celui de leur chef qui comptait les maintenir dans le devoir, bien moins par l'espoir de la récompense qu'en leur parlant le langage du courage et de l'honneur.

L'on vit en effet plusieurs soldats dénoncer des embaucheurs et refuser la récompense promise. Mais le gouverneur, tout en louant ce noble désintéressement, leur fit remettre les sommes qui avaient été annoncées par l'ordre du jour.

Malgré les menées de l'ennemi, malgré les privations, les fatigues et les maladies, le meilleur esprit continua de régner dans la garnison. Le gouverneur, d'ailleurs, ne négligeait rien de ce qui pouvait soutenir le courage des soldats, et les engager à attendre avec patience et résignation, le moment de la délivrance qu'il tâchait de leur faire envisager comme non

éloigné, malgré les nouveaux événements politiques.

On le voyait souvent aux avant postes parcourir lui-même la ligne, questionner les védettes et faire des reconnaissances. Il écoutait, avec un égal désir de faire rendre la justice, les demandes ou les plaintes des soldats de quelque nation qu'ils fussent. Cette popularité bienveillante avait encore augmenté l'estime et la confiance que commandaient son caractère loyal et sa valeur si connue.

Il ne donnait pas moins d'attention aux hôpitaux : il les visitait très-fréquemment, et s'informait avec soin des besoins des malades à qui il adressait toujours quelques paroles de consolation. Cette marque de compassion était pour eux une nouvelle preuve de l'intérêt que leur portait leur général ; et ils attendaient, avec plus de patience, le moment de leur rétablissement pour répondre, par leur zèle et leur dévouement, à la sollicitude paternelle du gouverneur.

Le mois précédent le général Rapp avait adroitement saisi l'occasion du carnaval pour détourner un moment l'attention générale des événements politiques et de la situation critique dans laquelle on se trouvait. Il avait encouragé les divertissements de toute espèce auxquels on se livre ordinairement en France à pareille époque (1).

(1) Ainsi ces plaisirs qui ont été l'objet de la censure

Il profita également du jour de Pâques pour donner une espèce de fête militaire. Il voulut célébrer la solennité de ce jour en faisant défiler la parade hors de la ville à la vue des avant-postes russes. La sérénité du ciel et la douceur de la température secondèrent parfaitement ses intentions.

La garnison occupant toujours les dehors de la place, sur une zône de plus de trois quarts de lieue de rayon, ce fut au delà de Langfuhr et

---

d'un certain historien, n'étaient pas aussi insensés et aussi ridicules qu'ils le paraissent à ses yeux.

Ceux qui n'ont pas reconnu ou voulu reconnaître le véritable but que se proposait le général Rapp, ont pu blâmer ces amusements publics qui offraient en effet un contraste frappant avec la misère qui régnait déjà dans la ville, et ces scènes divertissantes ont pu leur inspirer des réflexions philosophiques qui eussent été justes sans les motifs que nous avons rapportés ci-dessus. Mais les dames, qui probablement ne faisaient pas des réflexions aussi profondes, n'ont pas eu l'air d'être mécontentes de ces brillantes mascarades. Nous sommes d'autant plus portés à émettre cette opinion, que le même auteur nous apprend que *le beau sexe avait une prédilection pour les Français dont l'humeur gaie et folâtre, et les manières polies et aimables lui étaient plus agréables que le sérieux et la pesanteur des Allemands.* (Der leichte, gefællige, badinirende, kosende Franzose war ihnen lieber wie der ernste schwerfœllige Deutsche). Geschichte der siebenjæhrigen Leiden Danzigs, von 1807 bis 1814. Von A. F. Blech. Tome I, page 189, et tome II, pages 42 et suivantes.

dans la plaine qui s'étend entre Stries et Oliwa, qu'eut lieu cette parade brillante dont le spectacle attira une foule d'habitants.

Quelques escadrons avaient préalablement fait reculer les védettes cosaques; 7000 hommes de toutes armes en grande tenue, et une nombreuse artillerie vinrent se ranger en bataille. Les troupes défilèrent dans l'ordre le plus parfait, au son de la musique et des tambours, devant le gouverneur environné de tout son état-major. Cet appareil imposant ne fut en aucune manière troublé par les Russes, qui, bien qu'ils eussent pris les armes, restèrent frappés d'étonnement en voyant avec quelle confiance cette garnison, qu'on leur dépeignait comme entièrement anéantie par les maladies, les souffrances et le découragement, abandonnait ses remparts et venait se présenter à la face de l'ennemi, comme pour démentir l'idée qu'on voulait donner de sa faiblesse.

Cette petite fête produisit un très-bon effet sur l'esprit du soldat: il vit avec satisfaction que l'armée de blocus, malgré ses vaines proclamations (1), respectait la garnison au point de ne

(1) Nous avons fait connaître plus haut les tentatives que firent les Russes pour séduire nos soldats. Ces manœuvres furent renouvelées pendant toute la durée du siége. Le gouverneur avait en conséquence, dès le commencement du blocus, défendu aux troupes toute

rien oser entreprendre dans cette circonstance

espèce de communication avec l'ennemi; cependant, il avait consenti à recevoir quelques parlementaires aux avant-postes. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que les officiers parlementaires faisaient eux-mêmes le métier d'embaucheurs. Ils apportaient des proclamations adressées aux troupes alliées, dans lesquelles les Russes annonçaient les changements politiques les plus incroyables, et faisaient un détail exagéré de leurs forces autour de la place dont *ils espéraient*, disaient-ils, *se rendre bientot maîtres*. Cette conduite avait déterminé le gouverneur à cesser toute communication. Voici un extrait de la lettre qu'il écrivit à ce sujet, le 16 avril, au général Lœwis, commandant en chef les troupes du blocus:

» Je devais espérer que je n'aurais plus à me plaindre » à l'avenir de la conduite de MM. les officiers Russes, » mais je me vois avec peine, obligé d'en revenir de » nouveau à supprimer toute communication. V. Exc. » n'aura pas lieu d'être étonnée de ma détermination, » car elle est sans doute trop bien informée de ce qui » se passe dans son commandement, pour ignorer les » propos déplacés que tiennent les officiers qu'elle en- » voie en parlementaire; ils sont tels, que l'un de ces » Messieurs, oubliant le caractère respectable dont il » était momentanément revêtu, a saisi l'instant où l'on » était allé chercher le commandant des avant-postes » de Langfuhr, pour engager les soldats Westphaliens, » près desquels on l'avait laissé, à déserter lâchement » le poste d'honneur, en leur promettant de l'ar- » gent, et leur débitant des contes ridicules..... De » pareils procédés, M. le général, doivent interdire

où celle-ci semblait, non sans quelque témérité, lui porter un défi (1).

Peu de jours après, le gouverneur résolut de faire une expédition dans le Nehrung, où il espérait se procurer, à cause de la richesse du pays et de la fertilité du sol, plus de ressources que sur tout autre point. Plusieurs raisons encore le déterminèrent à se diriger de ce côté.

D'abord, la sortie du 24 mars l'avait convaincu que les Russes avaient fait évacuer des villages environnants tous les bestiaux, les fourrages, etc. Il fallait donc pousser jusqu'à plusieurs lieues de Danzig pour trouver quelques approvisionnements ; et la garnison, après les pertes qu'elle avait faites, n'était pas en état d'envoyer, sans danger, un corps tenir la campagne à une grande distance. La disposition particulière de la langue de terre, appelée *Nehrung*, bornée au Nord

» toutes relations entre nous, et j'ai l'honneur de vous » prévenir, qu'à compter de demain 17, je ne recevrai » aucun parlementaire, et que mes avant-postes ont » l'ordre de tirer sur tous ceux qui se présenteront, ce » dont je m'empresse de vous avertir, afin d'éviter toute » méprise ».

(1) Le gouverneur n'avait pas fait charger les armes dans l'intention de repousser l'ennemi à la bayonnette, si contre toute attente il voulait engager le combat. Cependant par précaution il avait fait placer 8 pièces en batterie, derrière le ruisseau de Stries, pour répondre à l'artillerie des Russes, dans le cas où ceux-ci eussent commencé le feu.

par la mer, au Sud et à l'Est par la Vistule, devait favoriser singulièrement les opérations des assiégés. Ils n'avaient pas à craindre de voir leurs communications avec la place jamais interrompues; leur retraite était parfaitement assurée. En outre, les Russes ne pouvaient, sans de très-grandes difficultés à cause du passage de la Vistule, envoyer des renforts aux troupes qu'ils tenaient dans le Nehrung; celles-ci se trouveraient donc abandonnées à elles-mêmes, et les seules que nous aurions à combattre. Enfin, le fleuve offrait un moyen facile et prompt de transporter les approvisionnements qu'on pourrait se procurer. D'un autre côté, le gouverneur avait appris que le général Lœwis venait d'être remplacé dans le commandement en chef du blocus par le duc de Würtemberg, oncle de l'empereur Alexandre. L'arrivée de ce personnage auguste devant les murs de Danzig, faisait présumer que les Russes ne tarderaient sans doute pas à recevoir des renforts considérables, et à commencer définitivement le siége. Cette nouvelle considération l'engagea à ne pas différer l'exécution de son projet; en conséquence, il fixa au 27 avril le jour de la sortie.

Après avoir fait toutes ses dispositions, et répandu le bruit d'une prochaine attaque du côté d'Oliwa pour donner le change à l'ennemi, il donna ses instructions au général Bachelu qu'il chargea de cette expédition.

Le 27 avril, à l'aube du jour, ce général à la tête de 1200 hommes d'infanterie d'élite choisis parmi les Français, les Polonais, les Bavarois et les Westphaliens, de 350 cavaliers commandés par le colonel de dragons Farine, d'une compagnie d'artillerie légère polonaise et d'une autre à pied, servie par des canonniers français, sortit par le Holm, et marcha sur Heubude, premier village du Nehrung. En même temps, un détachement d'infanterie, parti de Weichselmünde, suivait le bord de la mer pour chasser les postes ennemis qui auraient pu s'embusquer dans la forêt. Ce détachement arriva sur les dunes, à la hauteur d'Heubude, au moment même où la colonne du général Bachelu entrait dans le village. On fit promptement reculer les védettes russes placées en avant de Krakau ; à Neufehr, notre cavalerie rencontra les avant-postes ennemis ; elle les repoussa jusqu'à Bohnsack : pendant ce trajet, soixante prisonniers tombèrent en notre pouvoir. Les Russes voulurent défendre le village, mais le général Bachelu leur donnant à peine le temps de se reconnaître, fit avancer au galop la batterie polonaise qui, par un feu très-vif, les força à rétrograder jusques à Wordeln, où étaient réunies toutes leurs forces consistant en 2600 hommes d'infanterie, 600 dragons, 300 Cosaques et plusieurs pièces d'artillerie. Notre infanterie qui suivait au pas de course, ne tarda pas à paraître ; une partie s'éparpille en tirailleurs sur les dunes

et dans la plaine, l'autre demeure en ligne et commence un feu meurtrier. La batterie d'artillerie à pied arrive et détermine les Russes à la retraite. L'attaque fut si prompte et si impétueuse qu'ils n'eurent pas le temps de déployer toutes leurs forces. Leur artillerie n'avait pas encore tiré un seul coup de canon que déjà leur ligne enfoncée était en déroute complète. Une compagnie entière d'un régiment lithuanien, qui voulait protéger cette retraite précipitée, fut chargée par un escadron de dragons français, et mit bas les armes. Nous n'achetâmes cet avantage que par des pertes très-légères.

Le gouverneur en personne suivait le mouvement du général Bachelu avec une réserve de deux bataillons (un français et un napolitain) : il poussa jusqu'à Wordeln. Mais déjà les Russes, comme saisis d'une terreur panique, fuyaient sans combattre devant nos troupes auxquelles il fallut donner un peu de repos pour reprendre haleine : elles étaient très-fatiguées par la marche accélérée et pénible qu'elles avaient faite dans le sable mouvant des dunes.

On se mit cependant à la poursuite de l'ennemi, et le général Bachelu arriva à la hauteur de Pasewarck à huit lieues de Danzig : il informa le gouverneur que les Russes s'étaient retirés jusqu'à Vogelsang, village sur le Frische-Haff à quatre lieues de Faulelache, ferme qui se trouve un peu en avant de Pasewark, et où était déjà arrivée notre

avant-garde. Le gouverneur apprenant que l'ennemi éloigné à une aussi grande distance, ne faisait aucune démonstration contre le général Bachelu, qu'il croyait en très-grande force, donna à ce général l'ordre de prendre position, et d'enlever les bestiaux et les fourrages qu'il pourrait trouver. La réserve, devenue inutile par l'habileté et la promptitude avec laquelle le général Bachelu avait conduit cette expédition, passa la Vistule à Heubude, et débarqua, en avant du fort Lacoste, sur la digue de la rive gauche encore occupée par l'ennemi.

Ce mouvement fut combiné avec celui des chaloupes canonnières, montées par des marins français des 4e. et 17e. équipages de flottille qui firent preuve d'un zèle digne des plus grands éloges.

L'ennemi attaqué à la fois par notre infanterie sur la digue (1), et par nos canonnières qui remontaient la Vistule, se retira promptement; et nous allâmes nous établir de ce côté, à Vogelsang, ferme située à cinq lieues de Danzig, dans le Werder.

On resta quatre jours entiers dans ces positions : pendant ce temps, on fouilla avec le plus grand soin toute la partie du Nehrung envahie par le général Bachelu, et celle de l'inondation

(1) On reconnut à la hauteur de Neufehr une coupure que l'ennemi avait faite inutilement dans la digue de la Vistule, pour saigner l'inondation.

dont nous nous trouvions maîtres par l'occupation de Vogelsang.

Les bestiaux rassemblés en troupeaux, étaient ramenés par terre : les grains et les fourrages étaient conduits sur le bord de la Vistule, on les transportait ensuite jusqu'à Danzig sur des barques préparées à cet effet. Cette expédition nous livra plus de 500 bêtes à cornes, 400 têtes de menu bétail, 600 quintaux métriques de foin, 400 quintaux de paille et 2,300 décalitres d'avoine qu'on versa dans les magasins de la place (1).

On fit aussi 260 prisonniers à l'ennemi dont 9 officiers. Les Russes laissèrent beaucoup de morts sur le champ de bataille, parmi lesquels se trouvèrent un lieutenant-colonel d'infanterie et un major de dragons commandant la cavalerie; ce dernier fut tué d'un boulet de canon dès le premier engagement : cette circonstance ne contribua pas peu à jeter la confusion dans les rangs ennemis. De notre côté, nous eûmes à regretter la perte de 2 officiers et 7 soldats tués, et 33 soldats et 4 officiers blessés. Du nombre de ces derniers est le sous-lieutenant Schneider, du 7e. hussard qui reçut douze coups de lance.

---

(1) Le manque de numéraire empêcha le gouverneur de payer sur-le-champ toutes ces denrées, mais il fit délivrer aux propriétaires des bons payables au déblocus.

Pendant le temps que nos troupes restèrent dehors, tous les avant-postes furent renforcés ; et comme au moment où la fusillade s'était engagée, le 27 dans le Nehrung, le général Husson avait montré des têtes de colonne du côté de Langfuhr et de Neu-Schotland, l'ennemi s'était vu forcé de ne dégarnir aucun point de sa ligne. Durant l'expédition, toute l'armée de blocus se tint constamment sous les armes sans faire la moindre tentative : l'ennemi avait été si surpris de ce coup audacieux, qu'il n'inquiéta même pas nos troupes dans le Nehrung, et qu'il ne les suivit que de très-loin, quand elles effectuèrent leur retraite, le 30 avril (1).

Cette brillante sortie (2) jointe aux succès

---

(1) Cependant si l'on s'en rapporte à la relation de ce siége, publiée par *un témoin oculaire*, cette opération avait été prévue par le duc de Würtemberg. Car en faisant la visite de ses postes, aussitôt qu'il eût pris le commandement en chef de l'armée de blocus, ce prince aurait dit, suivant l'auteur que nous citons :

» Rapp ne sait pas son métier s'il nous laisse encore » un jour tranquilles, et s'il ne vient pas se ravitailler » dans le Nehrung. »

Wenn uns Rapp dort noch einen tag in ruhe læsst und plündert die Nehrung nicht, so ist er kein Soldat. (Skizzirte Geschichte der Blockade und Belagerung von Danzig im Jahr 1813, von einem Augenzeugen. p.204).

(2) Le général Rapp, dans le rapport qu'il fit sur cette expédition, cite particulièrement le chef d'escadron

qu'avait déjà obtenus la garnison, lui inspira une confiance et une fermeté qui ne se démentirent pas un seul intant, pendant tout le reste de la durée de la défense.

Redon qui reçut deux coups de feu en chargeant à la tête de la cavalerie, le major Deskur du 11e. régiment polonais, le chef de bataillon Kaminski du 5e., le capitaine Kiener des lanciers de Berg, le capitaine Naumann qui, avec un petit détachement du 9e. lancier polonais, fit plus de quatre-vingts prisonniers; l'adjudant-major Dabski et les sous-lieutenants Rasewski et Schneider qui furent tous trois blessés; les lieutenants Brolinski et Iloekinski qui arrachèrent quatre-vingts têtes de bétail des mains de l'ennemi, et firent passer sous un feu meurtrier, trois barques chargées de fourrages; M. Bélizal, commissaire des guerres adjoint, qui fut blessé d'un coup de feu au commencement de l'affaire, blessure qui ne l'empêcha pas de réunir et d'envoyer ensuite une grande quantité de bétail.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Résumé des pertes de la garnison jusqu'au commencement de mai. Les fonds étant sur le point de manquer totalement, le gouverneur fait un emprunt forcé. L'ennemi reçoit des renforts; il harcelle continuellement la garnison. Le général Rapp fait le 9 juin, une sortie avec la plus grande partie de ses troupes. Annonce de l'armistice conclu à Pleiwitz près Breslau, par les puissances belligérantes. Toutes les troupes renfermées dans Danzig forment le 10e. corps de la grande-armée de 1813.

Les heureux résultats de la sortie du 27 avril ranimèrent singulièrement le courage du soldat qui croyait, avec ces nouveaux approvisionnements, pouvoir attendre en sécurité le moment de la délivrance ou du moins le temps des récoltes. D'un autre côté, l'inaction de l'armée de blocus, pendant les quatre jours qu'un si faible détachement avait osé tenir la campagne à huit lieues de distance de la place, avait donné à la garnison la plus haute idée d'elle-même. La belle saison qui semblait avoir fait disparaître l'épidémie et contribuait puissamment au rétablissement des malades, n'exerçait pas une moins heureuse influence sur les hommes bien portants : la douceur de la température ranimait des hommes nés, la plupart, sous un ciel

brûlant ou dans des climats tempérés (1). Le nombre des combattants s'augmentait tous les jours. Ce n'était pas là les seuls avantages que procurait le retour du printemps : tout paraissait concourir à relever l'espoir de la garnison.

La végétation commençait à se développer. Les nombreuses prairies qui environnent la place, ainsi que tous les ouvrages de fortifications, se couvraient d'une riche verdure et promettaient une abondante récolte. Ces nouveaux herbages allaient rendre leur force première à nos chevaux qu'une mauvaise nourriture et un service très-pénible, pendant la saison rigoureuse, avaient fait dépérir. On s'empara (2) des prairies et des pâturages publics ou particuliers compris dans toute l'étendue du terrain qu'embrassaient nos avant-postes. On laissa néanmoins à la disposition des propriétaires les prairies closes attenantes aux fermes ou aux habitations. Les autres furent partagées en deux portions : l'une destinée à faire pâturer les chevaux aussitôt que la saison le permettrait, et la seconde à être fauchée par la suite. Les chevaux furent en effet mis au vert à la fin de mai : ils y restèrent deux mois entiers, ce

(1) Les Espagnols, les Napolitains, les Français, les Bavarois, *etc.* Il se trouvait même dans les régiments napolitains quelques compagnies du *régiment d'Afrique* toutes composées de Nègres.

(2) Des experts nommés par le gouverneur et le sénat en firent préalablement une estimation contradictoire.

qui économisa les grains affectés à leur subsistance.

Tels étaient déjà une partie des résultats dus à la possession des dehors éloignés.

Quoique notre situation fût beaucoup moins malheureuse que les mois précédents, il nous restait 8000 malades ainsi qu'un grand nombre de convalescents, et nous perdions encore 60 à 70 hommes par jour. Mais tels avaient été les incroyables ravages de l'épidémie, quand elle était dans toute sa force, que cette perte, tout énorme qu'elle fut, paraissait légère à nos yeux accoutumés à des monceaux de cadavres. En résumé, au 1er. mai, la garnison avait perdu 10,000 hommes, morts tant dans les hôpitaux que chez les habitants; car, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer, les casernes insuffisantes ne pouvaient contenir qu'une partie des troupes, et il n'était pas rare de voir des malades refuser d'aller aux hôpitaux, tant les soldats redoutaient ces lieux qui, semblables à des gouffres, engloutissaient tous ceux qu'on y recevait : ils préféraient rester dans leurs logements, se contentant des secours que leurs administraient quelquefois leurs hôtes touchés de compassion, et auxquels ils communiquèrent le plus souvent, en échange de leurs soins généreux, la contagion et la mort (1).

(1) Il mourut 5,592 habitants pendant le blocus et le siége. Blech, tom. 2 pag. 297.

Cette perte jointe aux malades et aux convalescents, réduisait à 12,000 le nombre des hommes disponibles.

La privation de nouvelles positives et directes de l'armée française laissait toujours le gouverneur dans un état cruel d'incertitude. Aussi, malgré les approvisonnements de vivres qu'on venait d'enlever dans le Nehrung, et malgré l'espoir d'une prochaine et abondante récolte en fourrages, il n'en continua pas moins à suivre son système d'une sévère économie dans la distribution des subsistances pour les hommes et les chevaux. Tous les bestiaux furent mis en réserve pour les hommes malades. Les convalescents eux-mêmes ne reçurent, avec tout le reste de la garnison, que de la viande de cheval (1).

Toute la paille provenant de la dernière sortie fut également affectée au service des hôpitaux, ainsi que celle qu'on se procura dans la suite par les expéditions fréquentes que fit notre flottille dans les fermes et les villages de l'inondation (2).

---

(1) A partir du 26 avril, la ration journalière de viande fut fixée à 2 onces de cheval et 1 once de bœuf salé.

(2) La ration de fourrages fut réduite à 2 livres de foin. Et comme il n'y avait presque plus d'avoine dans les magasins, on la remplaça pour les chevaux de troupe, par du pain grossier fait avec de la farine de seigle, dans laquelle on laissait tout le son.

La ration ordinaire d'avoine était remplacée par 7 liv. de pain de seigle et 2 liv. de farine de même espèce.

Ainsi, cette sortie si glorieuse, et dont le succès avait été aussi complet qu'on pouvait l'espérer, ne fut directement profitable qu'aux malades qui reçurent des aliments plus substantiels et propres à hâter leur rétablissement.

Jusqu'alors, le gouverneur avait eu le plus grand soin de faire payer constamment la solde de la troupe : c'était une chose indispensable dans un moment où le soldat ne recevait qu'une ration de vivres insuffisante à ses besoins, et où les denrées de toute espèce s'élevaient à un taux exhorbitant. La population n'avait en effet aucun moyen, aucun espoir de se procurer des subsistances au dehors. Les marchés devenaient tous les jours plus déserts, et le prix des vivres augmentait avec leur rareté. Enfin, et pour comble de malheur, la caisse allait bientôt se trouver épuisée, malgré les sages mesures adoptées pour en ménager les précieuses ressources (1).

Quatre mois s'étaient déjà écoulés depuis le commencement du blocus sans espoir d'une prompte délivrance. Les dernières nouvelles que le gouverneur avait pu se procurer annonçaient bien à la vérité, la réunion de l'armée française sur l'Elbe; mais comment calculer le temps qui lui

(1) On ne payait point aux corps les sommes allouées pour les masses de linge et chaussure, ni le prêt des hommes aux hôpitaux. Depuis le 1er. avril, les officiers recevaient en paiement les matières d'argent qui provenaient de la contribution de guerre levée en Courlande.

était nécessaire pour venir débloquer Danzig ? En lui supposant même les plus heureux succès, il n'était raisonnablement permis d'entrevoir qu'une époque encore éloignée.

Cependant, il fallait de toute nécessité assurer la solde des troupes, et surtout les services des administrations, de l'artillerie et du génie qui occupaient un grand nombre d'employés et d'ouvriers civils auxquels on ne pouvait pas faire attendre leur salaire. Sans argent, la sûreté de la place était compromise. Le gouverneur n'avait qu'un moyen pour suppléer les versements inespérés et impossibles du dehors ; c'était de faire un emprunt forcé remboursable au déblocus. Quelque pénible qu'il fût d'imposer cette nouvelle charge aux habitants, les circonstances où se trouvait le gouverneur lui ordonnaient impérieusement de prendre cette mesure extrême. Il était responsable de la place dont on lui avait confié la défense. Les lois militaires, ainsi que le serment prêté par les gouverneurs en acceptant ces honorables mais pénibles fonctions, ne doivent pas les laisser un seul instant dans l'incertitude.

Il n'est personne, sans doute, qui ne déplore les maux inévitables que la guerre entraîne à sa suite ; qui ne partage les angoisses affreuses de la bourgeoisie dans une ville assiégée, surtout quand elle voit son salut attaché à la perte de la garnison. Telle était en effet la position critique

des habitants de Danzig: ils se trouvaient comme nous, en proie aux plus dures privations, mais sans but et sans espoir. Au contraire, plus nous prolongions la défense de la place, plus nous retardions le moment tant souhaité où ils devaient se voir affranchis du joug pesant des Français.

J'avoue que de paisibles citoyens accoutumés à toutes les douceurs de la vie, livrés aux arts tranquilles ou à une industrie sédentaire, sont exposés à une cruelle épreuve quand les maladies, le feu, la famine, tous les fléaux enfin semblent se réunir pour les accabler; que leur vie est sans cesse menacée par des coups qui ne sont pas dirigés contre eux, il est vrai, mais dont ils peuvent se trouver victimes à chaque instant: souvent leur habitation détruite et toutes leurs propriétés ravagées leur ôtent jusqu'à l'espoir de retrouver les débris de leur fortune, s'ils sont assez heureux pour survivre à tant de maux. Je sais tout ce qu'a d'affreux une pareille position. Et quel homme se sentirait capable de prolonger la durée de tant de souffrances et de tant de malheurs, s'il n'était soutenu par la ferme conviction que de l'accomplissement strict et absolu de ses devoirs dépend souvent le salut de son pays ou celui d'une armée (1).

---

(1) « Tout gouverneur ou commandant à qui nous » avons confié l'une de nos places de guerre, doit se » ressouvenir qu'il tient dans ses mains un des boule-

C'est en s'élevant à la hauteur de ces fortes pensées, que les gouverneurs des places assiégées ne négligeront aucune des ressources qu'ils pourront tirer soit des localités, soit de la bourgeoisie.

Aussi, n'est-ce qu'avec la plus vive indignation que les gens sensés ont entendu, dans ces derniers temps, blâmer la noble fermeté de ces généraux qui, dédaignant les clameurs d'une ville tout entière, n'ont eu d'autre but dans leur conduite, que de prolonger leur défense, et d'assurer le sort des troupes confiées à leurs ordres, en évitant toutefois de froisser inutilement les intérêts des habitants. Quelques personnes eussent préféré les voir fléchir devant les considérations locales ou particulières, et compromettre, à la fois, le salut de leur armée et leur gloire personnelle, en cédant à des mouvements de faiblesse.

Loin de nous d'aussi funestes maximes; n'oublions pas que notre pays peut être menacé d'un envahissement, et que nos places fortes bien défendues, seront une barrière insurmontable (1).

» vards de notre empire, ou l'un des points d'appui de » nos armées, et que sa reddition avancée ou retardée » d'un seul jour, peut être de la plus grande conséquence » pour la défense de l'État ou le salut de l'armée ».

(Décret du 24 décembre 1811, sur le service des places, Titre III, Chap. IV, Art. 110).

(1) M. Carnot dans son livre, sur la défense des places, tire cette conclusion :

« De l'écrit qu'on vient de lire résulte, je crois, bien

Demeurons, au contraire, bien convaincus qu'un gouverneur doit tout sacrifier pour prolonger sa résistance, et que l'énergie doit être le premier trait de son caractère.

Le général Rapp jugea qu'il était indispensable de faire verser dans la caisse de l'armée une somme de trois millions de francs pour être en état d'attendre les événements.

Il créa en conséquence un comité spécial (1) composé de

M. le comte d'Heudelet, président.

M. le général Lepin.

M. le général Bazancourt.

M. le sous-inspecteur aux revues Deel.

Et M. Grandsire, payeur principal.

Il déféra à ce comité les pouvoirs les plus

» évidemment cette vérité tranquillisante, c'est que les » barrières de l'empire français sont absolument inexpugnables pour quelque puissance ou réunion de puissances que ce soit, si elles sont bien défendues : c'est » qu'une bonne garnison établie dans l'une de nos places » actuelles, et animée du noble désir de s'illustrer par » une défense mémorable, peut aussi long-temps qu'elle » se trouvera pourvue de subsistances et de munitions, » tenir tête à une armée dix fois plus nombreuse qu'elle, » et se promettre enfin de la faire échouer et même de la » détruire entièrement, si celle-ci s'obstinait à vouloir » surmonter la résistance. (Page 438 de la 3e. édition.)

(1) Ce comité fut créé par un arrêté du gouverneur en date du 11 mai.

étendus, tant sur le mode d'établissement de cet emprunt forcé que sur les moyens d'exécution, et lui recommanda spécialement de donner aux particuliers toutes les sûretés possibles, afin qu'ils demeurassent convaincus que ce n'était pas une contribution extraordinaire qu'on levait sur la ville, mais un prêt demandé aux habitants dont la fortune offrait le plus de ressources.

La commission fit comparaître devant elle les habitants les plus notables de la ville, et les engagea à faire eux-mêmes la répartition de cet emprunt : mais ils s'y refusèrent obstinément, niant la possibilité de faire rentrer une aussi forte somme, et ne voulant pas, d'un autre côté, se charger d'une pareille responsabilité aux yeux de leurs concitoyens.

Ces motifs n'étaient pas les seuls qui empêchassent les notables de répondre à l'invitation de la commission : leur position était effectivement très-embarrassante.

Les Russes, depuis le 27 avril, avaient reçu de nombreux renforts : ils avaient quitté une partie de leurs cantonnements dans les villages pour venir former des camps de baraques, en avant et près de Schœnfeld, Wonneberg, dans la forêt d'Oliwa, et bientôt après, à droite de Saint-Albrecht. Ces camps, d'abord peu considérables, s'étaient successivement augmentés à mesure que des troupes nouvelles étaient arrivées.

En outre, il y avait en vue plusieurs bâtiments qui entretenaient avec les Russes de fréquentes communications, entr'autres une corvette, un brick, deux cutters et un sloop qui louvoyaient fort près des côtes : on apercevait aussi une grande quantité de barques ou transports sous voile à Héla.

On doit ajouter que l'ennemi, après être resté dans la plus parfaite tranquillité, pendant les premiers jours de mai, paraissant alors avoir plus de confiance dans ses forces, commençait à harceler nos avant-postes, jour et nuit. Souvent encore, il tirait des salves d'artillerie, et ne manquait pas de dire que c'était pour célébrer ses victoires. Des agents soudoyés continuaient à répandre les bruits les plus favorables à la cause des armées coalisées, et faisaient circuler clandestinement des proclamations de toute espèce, dans lesquelles les Russes enflaient les succès de leurs armes, et se vantaient hautement de pouvoir bientôt entrer dans la place ; aussi faisaient-ils aux habitants défense expresse de seconder en aucune manière les Français, même en leur prêtant des secours en argent, sous peine d'encourir la vengeance des vainqueurs.

Ces menaces produisirent tout l'effet que l'ennemi en attendait. C'était plus qu'il n'en fallait pour intimider des habitants qui, d'ailleurs, n'étaient pas portés à venir au secours de la gar-

nison, surtout quand il s'agissait de sacrifices personnels. La commission, après avoir démontré aux notables la nécessité absolue pour le gouverneur de se procurer des fonds, fit de vains efforts pour les engager à se prêter de bonne grâce à cette mesure qui devait, à tel prix que ce fût, recevoir son exécution. Ils restèrent inaccessibles à toute proposition. On fut donc obligé d'avoir recours à des moyens de rigueur, et même, de prendre comme ôtages plusieurs des plus riches d'entre eux, pour assurer le recouvrement de cet emprunt. Mais malgré tous les soins de la commission, et quelles que fussent les facilités accordées aux imposés, on ne put jamais parvenir à faire rentrer plus de 2,000,000 de francs (11).

Quelques jours avant la publication de l'arrêté du gouverneur qui ordonnait l'emprunt, on avait traduit, devant une commission militaire, deux individus nommés *Redai* et *Kisch*, soupçonnés d'espionnage et d'embauchage : l'instruction du procès fit reconnaître qu'ils étaient coupables de ce double crime. Sur le point de subir leur juste châtiment, l'un d'eux (Redai) se disant baron et capitaine servien au service de Russie, demanda un sursis pour faire des révélations importantes, à la suite desquelles il espérait obtenir sa grâce.

Il dénonça une prétendue conspiration des habitants de Danzig contre le gouverneur et la

garnison : il déclara entr'autres choses que : « M. Pegelau, sénateur et président de la cour » de justice lui avait dit, quatre jours auparavant, » en lui donnant de l'argent à la prison militaire (1), qu'il devait prendre patience ; qu'avant deux semaines, il y aurait une révolution » dans la ville, et qu'on la livrerait aux Russes : » le jour fixé était le 22 mai au soir ; qu'il y » aurait plusieurs rassemblements dans les divers quartiers de la ville, lesquels se porteraient en masse vers l'arsenal où sont les fusils neufs dont on devait s'emparer : le son » d'une cloche désignée à cet effet serait le signal donné aux habitants pour égorger les » militaires logés chez eux ; qu'on assassinerait » principalement les officiers généraux et supérieurs ; qu'on devait épier les sorties du gouverneur, et choisir une embuscade où l'on » pourrait placer deux ou trois scélérats armés » de fusils, pour tirer sur son excellence à coup » sûr ; qu'il lui avait ajouté, qu'au moment du » massacre, plusieurs habitants devaient faire » entrer les Russes par différents endroits accessibles, particulièrement par le Bischofsberg, et par des radeaux sur la Mottlau ».

Il était impossible d'ajouter foi à cette décla-

(1) Cet argent lui fut effectivement porté par M. Pegelau comme vénérable de la loge de Danzig, où Redai avait été reconnu frère.

ration : on ne pouvait pas supposer qu'il entrât de pareilles idées dans l'esprit des habitants de Danzig dont on avait eu souvent l'occasion de reconnaître la loyauté. Quelque désir qu'ils eussent de voir un terme à leurs maux, et de se délivrer de la domination française, ils étaient incapables d'avoir recours à des moyens aussi barbares que déshonorants. La guerre nous avait rendu maîtres de cette superbe cité, la guerre seule pouvait nous la ravir.

Cependant la misère se montrait de jour en jour sous des formes plus hideuses. Les visites domiciliaires faites précédemment avaient déjà causé beaucoup de mécontentement. On venait de mettre les scellés sur la caisse de plusieurs négociants qui refusaient de payer leur quote part dans l'emprunt ; quelques-uns même étaient en état d'arrestation, ce qui avait excité des murmures ; enfin, les dépositions de l'espion russe paraissaient si précises, que toutes ces circonstances réunies durent attirer l'attention du gouverneur.

Il crut nécessaire de faire arrêter et mettre au secret M. Pegelau, jusqu'à ce qu'il comparût devant une commission militaire. Il fallut qu'il se fît violence à lui-même pour agir aussi rigoureusement envers un personnage revêtu des fonctions les plus honorables, et qui jouissait à la fois de la considération de ses concitoyens et de l'estime de tous les officiers de la garnison.

Le gouverneur fit connaître par une lettre au sénat combien il éprouvait de peine en se voyant obligé de faire juger militairement un de ses membres, mais que la sûreté de la place, devait l'emporter sur toute autre considération.

On ferma les portes de la ville : des mesures de police (1) furent prises pour assurer la tranquillité. Des piquets de cavalerie et d'infanterie bivouaquèrent pendant plusieurs nuits sur les places publiques; on fit de fréquentes patrouilles, et jamais on n'aperçut le moindre mouvement.

La commission militaire ne tarda pas à reconnaître la parfaite innocence du respectable M. Pegelau qui fut honorablement acquitté. Le général Rapp, par un ordre du jour, imprimé et affiché, proclama toute la fausseté des dépositions du condamné, qui avait, pour un moment, terni la réputation si justement méritée dont jouissait cet estimable magistrat.

La rigueur avec laquelle on agit pendant quelques instants dut paraître bien dure, sans doute, à un citoyen dont le nom seul, dans des circonstances moins critiques, eût suffi pour éloigner toute idée de soupçon ; et si la justice éclatante qui lui fut promptement rendue n'a pu

(1) Depuis le 3 avril la police de la ville était confiée au commandant supérieur de la place, conformément aux réglements militaires.

suffire pour effacer la douloureuse impression qu'il reçut alors, espérons que l'hommage que nous nous plaisons à rendre à ses vertus, en adoucira du moins le souvenir.

Redai et son complice furent pendus sur la place publique, le 16 mai, à sept heures du soir. Personne ne fut touché du moindre sentiment de compassion, en apprenant le supplice de ce misérable qui avait ajouté à ses autres crimes le crime plus monstrueux encore de vouloir racheter sa vie aux dépens de celle de son bienfaiteur.

L'ennemi était instruit de tout ce qui se passait, car pendant le peu de jours que dura cette affaire, il fit beaucoup de mouvements et de démonstrations. Ses patrouilles rodèrent de plus près pendant la nuit, et il engagea plusieurs fois la fusillade avec nos avant-postes de Neufahrwasser et de Langfuhr. La corvette et le brick s'approchèrent des redoutes de l'île de la Platte, et firent feu pour la première fois : ils nous lancèrent une soixantaine de boulets de 32, qui ne nous causèrent aucun mal ; nos batteries ripostèrent avec avantage, et les forcèrent à regagner le large.

Les Russes, au milieu de toutes ces démonstrations, envoyèrent aussi un parlementaire qui ne fut pas reçu, ainsi que le gouverneur en avait prévenu le général en chef russe un mois auparavant.

Mais comme l'armée de blocus, après que cette affaire de la conspiration fut totalement oubliée, continuait à faire des reconnaissances très-rapprochées, et à attaquer nos postes avancés, on ne put attribuer la cause de cette nouvelle attitude qu'aux nombreux renforts qu'elle venait de recevoir : car notre sortie dans le Nehrung, quinze jours auparavant, semblait l'avoir tellement intimidée, que les premiers soins du duc de Würtemberg avaient été de faire élever une ligne de retranchements pour s'opposer à toute entreprise de la garnison de ce côté.

A la hauteur du petit Neufehr et à l'endroit où le Nehrung offre le moins de largeur (environ 800 mètres), les Russes avaient établi une double rangée de forts abatis et de palissades, depuis la mer jusqu'à la Vistule; ils avaient profité de quelques positions avantageuses qu'offrent les dunes, qui règnent sur les bords de la mer dans toute la longueur de cette langue de terre, pour y placer des redoutes palissadées et armées d'artillerie. Ces ouvrages, ainsi que quelques autres moins considérables construits sur la plage entre la Vistule et les dunes, se prêtaient un mutuel appui, et protégeaient la ligne de palissades. Ces retranchements mettaient, en même temps, à l'abri de toute surprise, deux petits camps placés à quelques centaines de mètres en arrière. Celui du côté de la mer pouvait contenir 300 hommes, et celui sur le bord de la Vistule 400;

ils n'étaient, en quelque sorte, que l'avant-garde d'un corps de troupes bien plus considérable campé et baraqué à Bohnsack.

Après plusieurs jours d'une tranquillité profonde, les Russes revenus enfin de leur stupeur, et se sentant, au moyen des troupes nouvellement arrivées, en état de harceler la garnison avec avantage, tentaient, tous les jours, quelque entreprise contre nos avant-postes, sans oser cependant engager d'affaires bien sérieuses : ils cherchaient continuellement à faire reculer la ligne de nos védettes et à gagner du terrain.

Vers la fin de mai, ils enlevèrent pendant la nuit la population du hameau de Brœsen, composée en tout d'une quarantaine d'individus. Ils firent cette expédition avec tant de précipitation qu'ils ne donnèrent pas même le temps aux habitants de s'habiller; plusieurs furent forcés de marcher sans leurs vêtements.

Ce hameau, depuis long-temps, n'était occupé ni par nos troupes, ni par celles de l'ennemi: de part et d'autre, on n'y plaçait que des védettes. Après cette opération, le gouverneur crut que les Russes avaient intention d'y faire un établissement, et il ordonna en conséquence de pousser une reconnaissance de ce côté. Le major de la Nougarède sortit avec une centaine d'hommes de Neufahrwasser et s'avança jusqu'au delà de Brœsen. Il n'aperçut que quelques troupes formant les avant-postes de l'ennemi, et ne vit au-

cuns travaux. Trois cents Cosaques montèrent aussitôt à cheval, et se disposaient à le charger quand il se retira, à la faveur d'une grosse pluie, sous le canon du camp retranché. Le mauvais temps avait empêché l'ennemi de voir tous les mouvements du major de la Nougarède. Les Russes crurent un instant que ce dernier s'était retiré seulement à Brœsen, et pensèrent que nous voulions de notre côté y former un établissement solide pour nous y maintenir. Ils firent aussitôt avancer une péniche anglaise et deux autres embarcations pour canonner ce petit village; mais le feu d'une des redoutes de la Platte leur fit promptement regagner le large, et les Russes n'entreprirent rien de nouveau sur ce point.

Il paraît donc qu'en enlevant les habitants de Brœsen, ils n'eurent d'autre but que d'empêcher ces gens, qui étaient tous pêcheurs, d'aller vendre du poisson à Danzig, et, par-là, de priver la garnison de cette ressource.

Dans les engagements continuels qui avaient lieu sur toute la ligne, on ne manquait pas de faire quelques prisonniers dont on cherchait vainement à tirer des renseignements sur l'armée de blocus, et principalement sur les affaires en Allemagne. Ce n'était que des déserteurs qu'on pouvait obtenir quelque chose. De temps à autre, il en venait du camp des Russes; et soit qu'ils voulussent se ménager un bon accueil, soit qu'en effet ils eussent entendu circuler les

bruits qu'ils rapportaient, ils faisaient presque toujours des déclarations. Quand les nouvelles qu'ils débitaient annonçaient quelque avantage remporté par l'armée française, on ne manquait pas de les faire connaître à toute la garnison ; mais ce n'était qu'un faible contre-poids aux nouvelles décourageantes que les habitants répandaient journellement : instruits par les correspondances qu'ils entretenaient au dehors, et par les gazettes de Berlin et de Kœnigsberg, qu'ils trouvaient moyen de se procurer, ils n'annonçaient jamais que des événements conformes à leurs désirs, et exagéraient sans cesse nos malheurs.

Cependant à la fin de mai, il courait dans la ville un bruit général, entièrement contradictoire avec les récits ordinaires des habitants. Il fut confirmé par un déserteur se disant venu de la grande-armée.

On disait qu'entre Magdebourg et Berlin il avait été livré une grande bataille, dans laquelle les Russes et les Prussiens avaient été complétement battus, et que, par suite de cette victoire, l'armée française était entrée à Dresde (1).

Cette conformité, bien rare dans les rapports, ne laissa aucun doute sur la réalité et l'issue de cette affaire. Il fallait bien que l'armée française eût, en effet, obtenu des succès incontestables

(1) On voulait parler de la bataille de Lützen livrée le 2 mai 1813.

pour que les Danzigois, dont les intérêts et les vœux étaient entièrement opposés aux nôtres, se décidassent à les avouer.

Cette nouvelle fut accueillie avec des sentiments divers par les habitants et par la garnison. Cependant on s'accordait sur un seul point, c'était la probabilité du retour assez prochain de Napoléon sur la Vistule, et par conséquent de la levée du blocus de Danzig.

Cependant quelques personnes, ayant déjà épuisé tous leurs moyens de subsistance, demandèrent et obtinrent la permission de quitter la ville. Elles sortirent par le Nehrung. D'autres avec des barques remontèrent la Vistule ; parmi ces derniers se trouvaient les employés de la poste prussienne : après avoir été visités par les Russes établis sur la digue en avant du fort Lacoste, ils continuèrent leur route.

De son côté, le gouverneur, quelqu'espoir qu'il dût concevoir en ce moment d'une délivrance non éloignée, n'en continua pas moins à s'assurer de toutes les ressources en subsistances qu'il put trouver dans la ville. La commission des approvisonnements redoubla de zèle, et fit de nouvelles réquisitions (1).

---

(1) Entre autres mesures, elle s'empara, pour alimenter la boucherie, de tous les chevaux de petite taille (4 pieds 4 pouces), même de ceux qui appartenaient aux officiers de la garnison.

Cependant, un temps magnifique favorisait la végétation si active dans ces climats, et déjà les immenses plateaux du Stolzenberg et du Ziganken-berg étaient couverts de seigles et de blés. Une grande partie se trouvait sur le terrain occupé par les avant-postes de la garnison, dont tous les efforts jusqu'ici avaient eu pour but principal de conserver ces champs précieux qui lui promettaient sous peu d'abondantes récoltes. Mais voulant réserver les ressources en notre pouvoir, tous les jours des détachements armés dépassaient nos védettes pour aller fourrager sur le terrain de l'ennemi : celui-ci prenait aussitôt les armes, et ce n'était jamais sans combat qu'on parvenait à conquérir quelques gerbes de ces seigles verts.

Les Russes ne se contentaient pas de s'opposer à nos fourrages ; ils ne nous laissaient plus un moment de repos : ils attaquaient sans relâche jour et nuit nos différents postes, et forçaient souvent toute la garnison à prendre les armes. Ces attaques partielles leur devenaient d'autant plus faciles qu'ils recevaient continuellement des renforts. Leurs camps s'augmentaient tous les jours. Outre ceux que nous avons indiqués, ils en avaient construit d'autres sur les hauteurs de Miggau et de Pitzkendorf. Ils avaient surtout une grande quantité de Cosaques. Pendant la nuit, l'horizon était bordé de leurs inombrables bivouacs ; souvent on voyait manœuvrer des corps considérables. Parmi les dernières troupes

arrivées, on remarquait de l'artillerie, des chasseurs, des dragons russes et 3 à 4000 hommes d'infanterie tant russe que prussienne. Le duc de Würtemberg comptait au moins 30,000 combattants (1). De pareilles forces permettaient d'attaquer la garnison et de chercher à la resserrer dans la place.

Dans la crainte que l'accroissement successif de l'armée de blocus, ne produisît un mauvais effet sur le moral du soldat, le gouverneur fit répandre le bruit que les derniers corps qui venaient d'arriver, envoyés d'abord à la grande-armée, avaient été arrêtés dans leur marche en Poméranie pour revenir devant Danzig attendre les colonnes russes et prussiennes qui se retiraient derrière la Vistule, poursuivies par l'armée française. Cette marche rétrograde semblait la suite naturelle de la victoire annoncée peu de temps auparavant. Le désir et l'espoir firent accueillir cette fable adroitement inventée.

---

(1) M. le général Guillaume de Vaudoncourt, dans son histoire de la campagne de 1813, dit que l'armée russe n'entreprit le siége de Danzig que quand elle fut portée à 30,000 hommes. C'est une erreur, à moins que M. de Vaudoncourt n'ait voulu parler que des troupes réglées.

L'armée assiégeante vers la fin de 1813, était au moins de 50 à 55,000 hommes, y compris ses nombreux Cosaques, Kalmoucks, Baskyrs, *etc.*

Elle remplit parfaitement les vues du gouverneur, et le soldat plein de confiance vit alors sans étonnement et sans crainte les attaques réitérées des Russes, regardant leurs tentatives sur Dantzig comme leurs derniers efforts pour se maintenir en Prusse.

Souvent l'ennemi, à la faveur des seigles déjà assez élevés pour le dérober à la vue de nos védettes, cherchait à tourner nos avant-postes; mais la vigilance la plus active nous mit toujours en garde contre ses surprises. D'autres fois, dédaignant la ruse, il se montrait à découvert, et présentait des forces supérieures sur un seul point qu'il nous obligeait à abandonner momentanément.

Ces attaques fréquentes, et qui, la plupart du temps, n'étaient que de fausses alertes, ne forçaient pas moins toutes les troupes à courir aux armes, et tenaient la garnison sans cesse sur pied.

Aussi le gouverneur redoutant, qu'après ces mouvements, l'ennemi ne voulût enfin faire une attaque sérieuse, donna l'ordre aux troupes de se tenir toujours prêtes à marcher au premier signal; la cavalerie eut constamment la moitié de ses chevaux sellés, et l'artillerie 25 pièces attelées ainsi que leurs caissons; les douaniers furent armés de fusils d'infanterie, et organisés de manière à être en état de faire le service de la troupe de ligne; on augmenta la garnison du

fort Lacoste ; on établit un nouveau poste à Ganz-Krug, sur le bord de la Vistule ; et l'on renforça les piquets de cavalerie des avant-postes, quoique nos cavaliers familiarisés avec les Cosaques, eussent appris à mépriser cette milice irrégulière qui n'est pas faite pour les combats. Tous nos soldats imberbes qui n'avaient pour ainsi dire pas encore vu le feu, en arrivant à Danzig, s'étaient aguerris dans des escarmouches journalières, depuis cinq mois, et rivalisaient de courage et d'audace avec les meilleures troupes (1). Tant est puissante la force de

(1) Quatre cosaques vinrent fondre sur le nommé Héquet, dragon au 12e régiment, qui était en védette sur le chemin de Saspe ; il les attendit, para un premier coup de lance, et fut blessé d'un second ; mais il porta à l'un des cosaques un coup de sabre si vigoureux, en saisissant sa lance de la main gauche, que celui-ci l'abandonna aussitôt et prit la fuite avec ses camarades.

Le nommé Drumès, dragon au même 12e. régiment, placé en védette à Brœsen, se voyant attaqué par trois cosaques, tira son coup de pistolet pour avertir le poste en arrière, mit le sabre à la main, et les attendit de sang-froid. Un cosaque l'ayant abattu de son cheval d'un coup de lance à la poitrine, le dragon sans perdre courage, la saisit, attire à lui son agresseur qui ne voulait pas abandonner son arme, et choisit un instant favorable pour porter à celui-ci un coup de sabre qui l'étend mort sur la place : Drumès blessé fut secouru assez à temps par le poste qui mit en fuite les deux autres cosaques.

l'exemple! Ils voyaient en effet presque tous les jours le gouverneur, soit dans ses rondes aux avant-postes, soit dans des reconnaissances, faire preuve de cette brillante valeur qui le distingue si particulièrement, en repoussant lui-même à la tête de sa faible escorte de nombreux partis ennemis.

Le 31 mai, à cinq heures du soir, les Russes attaquèrent nos postes, en avant de Stolzenberg, avec assez de vigueur pour engager le gouverneur à faire battre la générale. L'ennemi faisait feu avec quatre pièces d'artillerie. Cependant, deux bataillons sortis par la porte de Neu-garten suffirent pour le forcer à la retraite. La fusillade néanmoins se prolongea jusques vers neuf heures du soir.

Le 3 juin, il y eut une affaire plus importante. Le duc de Würtemberg, appréciant tous les avantages qu'offraient à la garnison, dans les circonstances actuelles, les positions avancées qu'elle occupait, entreprit de nous déloger définitivement de Stolzenberg et de Schidlitz. En conséquence, il fit une attaque générale sur toute la ligne, depuis Ohra jusqu'à Langfuhr, mais en dirigeant principalement ses efforts sur les deux villages de Stolzenberg et de Schidlitz. Nous fûmes obligés d'évacuer ce dernier en partie; mais bientôt, les troupes ralliées et soutenues par des renforts venus de la place et par la grosse artillerie du Bischofsberg, firent tourner favorablement

pour nous la chance du combat, et les Russes furent mis en fuite. Les forces de l'ennemi se portèrent ensuite sur Zigankenberg avec aussi peu de succès : il n'avait dirigé contre Ohra et Langfuhr que de fausses attaques que nous repoussâmes aisément.

Il ne se passait plus de jours que l'armée de blocus ne fît quelques tentatives pour nous resserrer dans la place ; nous ne parlerons ici que des principaux engagements.

Le 8 juin, à deux heures du matin, l'ennemi attaqua sur trois points à la fois, le poste de Stolzenberg, avec 700 hommes d'infanterie et 300 chevaux : nos troupes, bien inférieures en nombre, furent obligées de se retirer sous la protection des batteries du Bischofsberg ; mais l'artillerie du fort ne permit pas aux Russes de se maintenir dans le village dont nous redevînmes promptement les maîtres.

Au même instant, un de nos postes placés en avant de Schidlitz avait été forcé à la retraite par 300 hommes d'infanterie et 60 cosaques qui essayèrent une charge sans succès. La cavalerie ennemie tenta vainement de pénétrer jusques dans Schidlitz ; elle fut reçue par un feu roulant de mousqueterie qui lui fit tourner bride ; la fusillade s'engagea vivement sur toute la ligne : quelques troupes sortirent de la place et repoussèrent l'ennemi jusques à ses avant-postes.

Dans la même journée, les Russes attaquè-

rent un autre poste du plateau de Stolzenberg placé vis-à-vis de Wonneberg: il tira de loin avec quatre pièces d'artillerie qui ne nous firent aucun mal. Enfin, et pour la troisième fois dans le même jour, vers huit heures du soir, 1500 hommes d'infanterie et 500 chevaux, soutenus par trois pièces d'artillerie, se présentèrent de nouveau devant le même village de Stolzenberg, où ils pénétrèrent et mirent le feu à quatre ou cinq maisons qui nous servaient de corps-de-garde.

L'ennemi, à la vue de quelques bataillons sortis du Bischofsberg pour l'attaquer, se retira sans combattre.

Tous nos autres postes étaient harcelés avec une égale opiniâtreté : plusieurs fois celui placé dans le petit bois d'Ohra avait été obligé de battre en retraite, mais les Russes n'occupèrent jamais cette position que momentanément.

Le gouverneur voyant que l'ennemi paraissait décidé à renouveler ses attaques à chaque instant, ordonna la construction d'un petit ouvrage de campagne, à la tête de Stolzenberg, pour mieux assurer la position et la retraite des postes jetés en avant de ce village, qui était déjà défendu lui-même par plusieurs maisons crénelées (1).

(1) Entre autres une maison jaune, placée près d'un étang à gauche de Stolzenberg, avait été spécialement

Il fit également commencer trois petits redans (1), à sept cents mètres en avant de la lunette Sénarmont (au Hagelsberg), pour protéger le village de Zigankendorf et tous les postes avancés établis sur le même plateau. Ces travaux furent exécutés par les soldats.

Las d'une guerre de chicane qui ruinait sa garnison en détail, le gouverneur résolut de réprimer l'audace de l'armée de blocus, et de mettre un terme à ses attaques journalières, qui ne nous laissaient pas un moment de repos, en allant l'attaquer elle-même jusques dans ses positions, sans cependant s'éloigner beaucoup de la place. Une grande partie de la garnison reçut l'ordre de se tenir prête à marcher le 9 juin au matin. Les administrations firent également leurs préparatifs pour suivre le mouvement des troupes, et aller sous leur protection couper les seigles en avant de Zigankendorf. La droite fut confiée au général Granjean qui devait seulement

---

réservée pour cet objet lors de la démolition d'une partie du village. Cette maison crénelée et palissadée (cotée K sur le plan) était appelée le *poste des dragons*, du nom des troupes qui l'occupèrent le plus long-temps.

(1) Ces redans, portés par la suite à un degré de force et de perfection qu'on n'imaginait pas leur donner d'abord, sont cotés N, O, P sur le plan, et reçurent respectivement les noms de batterie Kirgener, lunette d'Istrie, batterie Caulaincourt.

observer l'ennemi et le contenir : il avait sous ses ordres le 13e. régiment bavarois, le 1er. wesphalien, les 5e., 10e. et 11e. polonais, et 4 pièces d'artillerie ; il occupa Langfuhr, Heiligenbrun et tout le vaste plateau du Zigankenberg. Le général Devilliers, avec les troupes de la 34e. division et deux pièces d'artillerie régimentaire, prit position près de la ferme de Dreilenden en face de Pitzkendorf.

Le général Heudelet eut le commandement de la gauche : ses troupes se composaient d'une partie de la 30e. division et de la 33e. (les napolitains), de 4 escadrons de cavalerie commandée par le général Cavaignac, et de 34 pièces d'artillerie, la plupart pièces de douze et obusiers. Il devait les développer sur le terrain compris entre la vallée de Schidlitz et le petit bois d'Ohra.

A onze heures du matin, les différents corps étaient arrivés à leurs positions respectives : les chevaux des cosaques paissaient librement dans la plaine, et l'infanterie russe restait encore tranquillement dans ses camps. Nos marches avaient été masquées avec tant de soin et exécutées avec tant de calme et de promptitude à la fois, que l'ennemi était à peine informé de nos mouvements et qu'il tira seulement son canon d'alarme quand nos troupes étaient déjà développées, l'artillerie en batterie, et que le fourrage se faisait paisiblement par les soins des adminis-

trations qui avaient fait sortir un grand nombre d'employés et de voitures.

Précisément dans ce moment le général Rapp apprit d'une manière positive, par un espion, les victoires de l'armée française remportées à Lützen et à Bautzen sur les Russes et Prussiens réunis : il vint annoncer lui-même cette heureuse nouvelle aux troupes rangées en bataille. Elles répondirent par des acclamations de joie, et toute la ligne retentit des cris *en avant* mille fois répétés.

Aussitôt, le combat s'engage par l'extrême gauche : une batterie saxonne de 6 pièces, commandée par le capitaine Preuthin, placée sur les hauteurs d'Ohra vis-à-vis de Schœnfeld, commence un feu vif et soutenu sur le camp établi près de ce dernier village, et force l'ennemi à prendre position en arrière. Le général Heudelet démasque les 28 pièces qui lui restent au centre : l'artillerie à cheval polonaise se porte en avant et se met en batterie sur la ligne des védettes : on fait avancer successivement une compagnie d'artillerie à pied polonaise et une compagnie française du 7e. régiment. Leur feu fut si vif et dirigé avec tant de justesse que les colonnes russes et prussiennes étaient dispersées sitôt qu'elles se formaient, et que l'artillerie ennemie se trouvait obligée de changer de position à chaque instant.

Notre centre, ayant une supériorité bien mar-

quée, se porta en avant : l'on envoya à la gauche 3 pièces au capitaine Preuthin, et peu d'instants après, 6 autres pièces à la droite. L'ennemi sembla d'abord diriger ses efforts sur notre gauche. Mais le général Husson, avec les troupes de sa brigade, ne se laissa jamais entamer : notre artillerie mit en fuite plusieurs colonnes de cavalerie qui se disposaient à tenter quelques charges sur nos tirailleurs. A quatre heures, les Russes avaient déjà été forcés de retirer toutes leurs masses sur les hauteurs derrière Wonneberg, Borgfeld et Miggau. Ils firent alors un mouvement vers leur gauche pour attaquer le général Granjean. Le gouverneur se rendit aussitôt sur le point menacé, et fit avancer le 10e. régiment polonais avec 4 pièces d'artillerie. Le 11e., caché derrière un mamelon, laissa arriver très-près de lui une nuée de tirailleurs tant à pied qu'à cheval, tomba sur eux à l'improviste, et en fit un grand carnage.

Une canonnade très-vive s'engagea de nouveau, et l'ennemi fut obligé d'abandonner son camp de Pitzkendorf, après avoir éprouvé des pertes considérables. L'attaque de notre droite empêcha de continuer le fourrage : on fit cependant rentrer en ville une assez grande quantité de seigles verts, coupés pendant que le général Heudelet avait eu devant lui les principales forces de l'ennemi. A sept heures du soir, le gouverneur fit cesser le feu, et ordonna la retraite.

De leur propre avœu, les Russes perdirent 500 hommes, tant tués (1) que blessés et prisonniers, et les Prussiens 1300 : ces dernières troupes étaient toutes de nouvelles levées. Notre perte fut bien inférieure, et ne s'éleva qu'à 400 hommes tués et blessés (2). Ainsi, malgré les nombreux renforts de l'armée de blocus, les troupes renfermées dans Danzig, en conservant

---

(1) Les Russes regrettèrent vivement un officier supérieur nommé Buchakow, neveu du général Koutousow.

(2) Le capitaine d'artillerie Preuthin et le sergent Vignaux se sont fait remarquer par leur intrépidité et leur sang-froid : ils reçurent l'un et l'autre deux blessures sans abandonner le champ de bataille. Le général Rapp, dans son rapport au major-général, cite avec éloge le major Bellancourt et le chef de bataillon Duprat qui ont été blessés; ce dernier est mort peu de jours après par suite de ses blessures; le général de cavalerie Cavaignac qui eut un cheval tué sous lui; les généraux Husson et Breissan; les majors Schneider, Gleize, Treny et Dauger; le général Devilliers qui commandait les troupes de la confédération; le colonel d'Egloffstein, le major Horadam et le lieutenant-colonel Hoppe, enfin le général Lepin, *officier si précieux qui a mérité les éloges même de l'ennemi*, et le général Campredon, ainsi que le colonel du génie Richemont *qui ont accompagné le gouverneur dans toutes ses sorties, et dont les lumières et l'expérience lui ont été d'une grande utilité dans plusieurs circonstances*, suivant les expressions même du rapport.

toujours l'union, la fermeté et un dévouement sans bornes, remportèrent dans cette affaire, comme dans les précédentes, un avantage bien marqué sur l'ennemi qui, au commencement du blocus, affectait de mépriser la garnison, et la menaçait d'un assaut à la suite duquel nous devions tous passer par l'épée.

Cette brillante sortie semblait avoir dérangé les projets de la flottille qui, selon toute apparence, était disposée à attaquer nos forts sur la mer. Elle se composait alors de 25 bâtiments, tant frégates et bricks que corvettes, canonnières et cutters russes ou anglais. A quatre heures du matin, un brick était allé porter des instructions dans le Nehrung; mais, au bruit de la canonnade, un autre bâtiment, après conseil tenu sur la flottille, parut aller contremander ce qui avait été disposé. A trois reprises différentes, pendant cette journée du 9 juin, la frégate russe et quelques canonnières vinrent lâcher trois bordées de trente-six à quarante coups de canon qui ne nous atteignirent pas. Les batteries de la Platte et de Weichselmünde ripostèrent d'abord; mais voyant le peu d'effet du feu de l'ennemi, elles dédaignèrent ensuite d'y répondre.

Mais tandis que la garnison de Danzig livrait ainsi des combats continuels, et que ses succès constants étaient cependant achetés par quelques pertes, les armées françaises et russo-prussiennes jouissaient des bienfaits d'un armistice

que les puissances belligérantes avaient signé près de Breslau, à la suite des victoires remportées par Napoléon à Lützen et à Bautzen.

Des officiers d'état-major avaient été aussitôt envoyés dans les différentes places fortes pour faire part aux gouverneurs de ce traité provisoire qui semblait le prélude certain d'une paix prochaine.

M. le capitaine Planat, aide-de-camp du général Drouot, était parti de Pleiwitz, le 5 juin, et hâtait son voyage pour se rendre à Danzig. Malheureusement il n'arriva dans le camp des Russes, le 9 juin, qu'après le sanglant combat qui avait signalé cette journée. Il fit de vains efforts pour pénétrer le soir même dans la place. L'ordre donné par le gouverneur de n'avoir aucune communication avec l'ennemi était exécuté avec la plus grande rigueur. Ce fut seulement le lendemain, à trois heures après midi, qu'une lettre adressée au général Rapp lui fit connaître l'arrivée, au quartier-général russe, d'un officier français venant de la grande-armée, et chargé de lui remettre des ordres de son gouvernement.

Cette heureuse nouvelle produisit dans tous les cœurs la plus douce satisfaction : chacun se flattait de voir bientôt la paix générale suivre cette suspension d'armes qui avait été demandée par nos ennemis eux-mêmes après deux défaites consécutives.

Les Français, par des prodiges de valeur, venaient de reporter le théâtre de la guerre sur l'Oder : les désastres de 1812 semblaient réparés, et tout permettait d'espérer que ces nouveaux succès rendraient à la France la prépondérance politique que les malheurs de la campagne de Russie lui avaient fait perdre un moment.

C'est alors que l'on s'enorgueillissait d'avoir conservé Danzig que des rapports mensongers présentèrent plusieurs fois à Napoléon, comme tombé au pouvoir des Russes. On oubliait en cet instant les peines et les calamités de tous genres, auxquelles on s'était trouvé en butte, pour ne songer qu'à l'influence favorable que devait exercer, dans les nouveaux traités qu'on allait signer, la possession de cette forteresse importante. Et si la gloire immortelle, dont venaient de se couvrir les troupes de la grande-armée, dans les plaines de Lützen et Bautzen, faisait regretter aux défenseurs de Danzig de n'avoir pas participé à ces mémorables victoires, au moins trouvaient-ils quelques sujets de consolation dans la pensée que, sur un théâtre moins vaste et moins brillant, ils avaient aussi mérité de la patrie.

Napoléon appréciant tous les efforts de la garnison, envoya des récompenses en même temps que la nouvelle de l'armistice.

Le général Rapp fut décoré du grand-cordon de l'Ordre de la Réunion : il reçut dix brevets

d'officier de la Légion d'Honneur et cent brevets de chevalier, pour être distribués aux troupes sous ses ordres. Il fut autorisé à donner de l'avancement jusqu'au grade de capitaine, et invité à faire des propositions pour les grades supérieurs.

Le gouverneur s'empressa de faire connaître, par la voie de l'ordre du jour, l'arrivée du capitaine Planat, la conclusion de l'armistice et la teneur de ce traité (III), ainsi que les ordres qu'il avait reçus touchant la garnison.

Par suite de la nouvelle organisation de la grande-armée, les troupes renfermées dans Danzig formaient désormais le 10e. corps, qui auparavant ne comptait que les 7e. et 30e. divisions, ainsi que la cavalerie : le général Rapp en était nommé commandant en chef.

On avait aussi envoyé au gouverneur la collection des journaux français, depuis le 1er. janvier jusqu'au jour du départ du capitaine Planat : ces feuilles furent bientôt dans toutes les mains. Chacun lisait avec une avide curiosité les détails de tout ce qui s'était passé depuis six mois en Europe ; car pendant tout ce laps de temps on avait été sans nouvelles positives. L'espoir et une intime confiance dans la bravoure des Français avaient été les seuls contre-poids aux fables trompeuses que les Russes répandaient avec profusion dans Danzig, pour nous faire croire à la continuité de nos revers et à la perte

totale de nos armées. Sachant maintenant qu'elles avaient, au contraire, repris l'offensive et forcé l'ennemi à une retraite de quatre-vingts lieues, on attendait avec calme l'issue des négociations, ne mettant pas en doute que, si jamais la guerre recommençait, Napoléon, qui semblait de nouveau avoir enchaîné la victoire à son char, ne tarderait pas à s'avancer jusques sur la Vistule. Qu'on était loin de prévoir le sort que la fortune réservait à nos armes!

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Les deux généraux en chef signent une convention relative à l'exécution provisoire des conditions de l'armistice. Le capitaine Planat part pour le quartier-général-impérial, emportant les divers états de situation du personnel et du matériel. La livraison des denrées éprouve de très-grands retards. Les fournitures cessent totalement. L'armistice est rompu.

Les souverains avaient réglé, d'un commun accord, la manière dont seraient traitées, pendant la durée de l'armistice, les places fortes occupées par les troupes françaises ou leurs alliés. Privé de renseignements sur la position et l'état des garnisons, et principalement à l'égard de Danzig, Napoléon avait stipulé que chaque ville de guerre aurait au delà de son enceinte un terrain neutre du rayon d'une lieue de France.

Cette clause, en effet avantageuse pour les garnisons qui avaient été forcées de se retirer derrière leurs remparts, devenait très-défavorable pour la garnison de Danzig, si on l'exécutait à la lettre, et non dans l'esprit qui l'avait dictée : car les avant-postes sur certains points étant

éloignés de près d'une lieue de la place, il eût fallu laisser neutre un terrain dont nous avions la possession.

Chaque place, par les soins du commandant des troupes du blocus, devait aussi être ravitaillée tous les cinq jours suivant la force de sa garnison. Ce point, ainsi que le précédent, donnèrent lieu à bien des contestations, le duc de Würtemberg ne voulant pas d'une part s'écarter du texte même du traité, relativement aux limites, et de l'autre, refusant de s'en rapporter aux états de situation présentés par le général Rapp.

Le colonel du génie Richemont avait été désigné pour régler préalablement les arrangements stipulés dans l'armistice ; mais quelque conciliantes que fussent ses propositions, il ne put les faire agréer au duc de Würtemberg, qui par sa tenacité à l'exécution littérale du traité, et toutes les difficultés qu'il éleva, laissa entrevoir qu'il cherchait réellement les moyens d'éluder les conditions qui devaient nous être favorables. Ces discussions donnèrent lieu à une correspondance très-suivie, et occasionnèrent des retards dans la livraison des denrées.

Enfin le général Rapp et le duc de Würtemberg nommèrent chacun deux commissaires chargés d'arrêter ensemble le mode de ravitaillement de la place et la démarcation des limites (1).

(1) Les commissaires désignés par le gouverneur

On rédigea ces différentes conditions sous forme de convention qui fut signée par les deux généraux en chef.

En voici les dispositions principales :

« 1°. Les positions respectives des deux corps » d'armée resteront telles qu'elles sont présen- » tement d'après la proposition faite à ce sujet » par S. Exc. M. le comte Rapp ; l'interpréta- » tion de l'article 6 de l'armistice ayant éprouvé » des difficultés, l'on s'en remettra par consé- » quent de part et d'autre à la décision des com- » missaires nommés par les trois couronnes pour » applanir les difficultés qui pourraient naître » de la mise à exécutiou des articles de la trêve.

» 2°. En conséquence de l'article précédent, » les deux parties pourront s'approprier les ré- » coltes existantes en arrière de leurs védettes, » et se partager à l'amiable celles comprises entre » les avant-postes.

» 3°. La flottille russe ainsi que les chaloupes » canonnières françaises participant naturelle- » ment à l'armistice s'abstiendront réciproque- » ment de toute hostilité. La flottille russe se » tiendra à portée de canon de Weichselmünde » et de Neufahrwasser ou à l'embouchure de la » Vistule à la même distance. Tout bâtiment ou » toute embarcation qui dépasserait cette limite,

---

étaient le général d'artillerie Lepin et le colonel du génie Richemont.

» à moins de cas de détresse ou d'accident, ou » qui chercherait à s'approcher pour sonder, » sera réputé appartenir aux Anglais. Il est de » même interdit aux chaloupes canonnières fran- » çaises de s'approcher de la flottille russe plus » près qu'à la distance d'une portée de canon.

» 4°. La quantité des rations de vivres et des » rations de fourrages demandée pour la garni- » son de Danzig et la composition de ces deux » espèces de rations n'ayant pu être admises par » S. A. R. le commandant en chef de l'armée assié- » geante, vu que, d'après les renseignements qui » lui sont parvenus à ce sujet, cette quantité dif- » fère trop considérablement des données qu'elle » a sur la force de la garnison; d'un autre côté, » M. le gouverneur comte Rapp ne pouvant se » départir de l'état de force de la garnison qu'il » a présenté, il a été convenu de s'en remettre » aussi à ce sujet à la décision des commissaires » ci-dessus mentionnés; en attendant, la place » sera ravitaillée immédiatement en calculant sur » 17,000 hommes et 1800 chevaux (1). La com-

(1) L'effectif était de

20,578 Officiers, sous-officiers, et soldats.
404 Employés militaires recevant les vivres.
811 Prisonniers de guerre recevant les vivres.
21,793 Hommes et 2302 chevaux non compris ceux des officiers d'état-major pour lesquels il fallait 713 rations dont 352 étaient fournies en nature, et 361 étaient remboursées.

» position des rations de vivres et de fourrages » sera, en attendant, celle de l'armée russe, et » conforme à ses réglements concernant les ap- » provisionnements de troupes, qui seront re- » mis à S. Exc. le gouverneur comte Rapp qui » de son côté, fournira de même celle prescrite » par le nouveau réglement français du 22 fé- » vrier 1813. »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« 7°. Le ravitaillement devant, par suite de » l'art. 2, s'effectuer d'après la composition des » rations et les réglements russes, il ne sera alloué » provisoirement pour les hôpitaux que les mé- » dicaments calculés d'après cette base et pour » 2000 malades (1); mais en cas de décision des » commissaires de la grande-armée en faveur » des assiégés, la quantité de vin prescrite par » les réglements français pour les malades sera » fournie par l'armée assiégeante; et s'il y avait » impossibilité absolue de se procurer le tout ou » partie, il y sera suppléé par de l'eau-de-vie, de » la bière ou toute autre boisson convenue. »

---

(1) Des 8,000 malades qui se trouvaient dans les hôpitaux au 1er. mai, 1,775 seulement s'étaient rétablis au 16 juin, . . . et 2,225 étaient morts.

Total. . . . . 4,000; de sorte qu'à cette dernière époque, il restait encore 4,000 malades.

. . . . . .

. . . . . .

« 10°. Les fournitures pour le ravitaillement » de Danzig, en conformité de l'art. 5 de l'ar- » mistice, seront faites à compter du jour de la » notification de l'armistice, c'est-à-dire à dater » du 10 juin (30 mai, style russe) inclusivement, » sauf à rappeler de la date même de l'armistice » d'après la décision de la commission des deux » grandes armées. »

. . . . . .

. . . . . .

Dans la lettre que le duc de Würtemberg avait écrite au général Rapp en lui adressant le capitaine Planat, porteur du traité d'armistice, il lui faisait savoir que l'aide-de-camp de l'empereur Alexandre, qui avait accompagné cet officier, n'attendait que son retour pour se remettre en route. Mais les instructions de ce dernier lui prescrivaient de ne partir qu'après avoir vu faire la première livraison de vivres. Cependant le général Rapp le retint seulement jusqu'au 16 juin, jour où fut signée la convention ci-dessus, regardant alors les choses comme terminées.

Le gouverneur adressa au prince de Neuchâtel, major-général, les rapports sur toutes les affaires qu'avait eues la garnison avec les troupes du blocus, et les états de situation du personnel et des approvisionnements de vivres, ainsi que ceux du matériel de l'artillerie et du génie.

Il rendait un compte particulier des travaux exécutés par ces deux armes : après avoir fait connaître l'état de la place au commencement du blocus, et rappelé toutes les difficultés qu'on avait eues à surmonter, pour la mettre à l'abri d'une attaque de vive force pendant l'hiver, et pour réparer les dégâts causés par le débordement de la Vistule, il indiquait les importantes améliorations faites aux fortifications et aux établissements militaires pendant les derniers mois, en donnant une idée de leur situation au moment où il écrivait (le 15 juin).

Le fort du Bischofsberg se trouvait en état de soutenir un siége : différents blockaus destinés à flanquer plusieurs points auparavant dégarnis de feu, étaient presque tous terminés et leur intérieur disposé pour la défense offrait en même temps, pour la garnison du fort, des logements sains et nombreux à l'abri de la bombe. La partie supérieure de quelques-uns devait recevoir des pièces d'artillerie (1). Un magasin à poudre blindé en tous sens venait d'être achevé : de grandes rampes pratiquées dans les talus de contrescarpe facilitaient les transports de l'artillerie dans les chemins-couverts et les sorties par les glacis. Le double palissadement de ces chemins-couverts, ainsi que des réduits en charpente, construits

(1) Celui placé sur l'escarpement du bastion Salvator, et celui établi au débouché du fossé dans l'avant-chemin-couvert.

dans les places-d'armes saillantes, assuraient une défense vigoureuse, et mettaient en garde contre toute attaque de vive force. Enfin une batterie blindée, établie dans l'avant-chemin-couvert, voyait parfaitement tout le ravin du Judenberg, et prenait des revers sur les attaques des lunettes Leclerc et Cafarelly.

Les travaux du Hagelsberg n'avaient pas été poussés avec moins d'activité : le revêtement en charpente de la demi-lune de ce fort, construction hardie à cause du relief considérable de cet ouvrage, était heureusement terminé. On avait pratiqué une galerie magistrale et des amorces de galerie latérale sous la contrescarpe de la lunette Sénarmont pour y faciliter l'emploi des mines en cas d'attaque ; les palissadements achevés, des tambours en charpente et plusieurs blockhaus placés dans les chemins-couverts avaient complété le système défensif de ce point de la place, d'autant plus qu'on avait mis la dernière main au réduit en maçonnerie et aux escaliers tant voûtés que découverts, construits sur la croupe de la montagne pour communiquer à cet ouvrage.

On venait aussi de commencer sur les hauteurs en avant du Hagelsberg trois petits ouvrages détachés, destinés à battre la vallée de Schidlitz, le village et le plateau de Zigankenberg et à servir de refuge, en cas d'une attaque vigoureuse, aux troupes qui défendaient ces positions.

Au Holm et au fort Napoléon on avait entièrement réparé les énormes dégradations survenues à la fin de février. Plusieurs glacis entrepris l'année précédente étaient entièrement façonnés, et tous les ouvrages allaient bientôt se trouver pourvus des traverses et des parados nécessaires, ainsi que des magasins à poudre et des logements casematés également indispensables.

Les forts de la basse Vistule étaient aussi dans un état respectable. Différentes redoutes détachées de l'île de la Platte et du camp retranché de Neufahrwasser avaient déjà été réparées : on avait fraisé la contrescarpe du fort Montebello, construit plusieurs logements blindés dans cette partie, et barré par une palanque la route qui passe à la gorge de ce fort, pour l'isoler entièrement.

Quoique l'on eût fait aux fortifications de Weichselmünde beaucoup d'améliorations, soit dans le palissadement soit dans la disposition de quelques fossés ouverts pour se procurer des feux de flanc, on s'était particulièrement attaché aux bâtiments militaires : on avait assaini les casemates de manière à les rendre habitables et propres à former de nombreux magasins, objet essentiel pour ces forts, plus exposés que tous les autres à un bombardement, et qui, à cause de leur capacité et de leur éloignement de la ville, doivent avoir leurs approvisionnements particuliers.

On avait fait plusieurs réparations ou améliorations aux forts Lacoste et Desaix; celles nécessaires au corps de la place avaient été également exécutées. La construction d'un magasin à poudre en maçonnerie, voûté et à l'épreuve de la bombe, pouvant contenir 114,000 kilogrammes (228 milliers), interrompue pendant l'hiver, avait été reprise dès que le temps l'avait permis, et l'on était sur le point de la voir complètement terminée. On avait aussi profité de la belle saison pour réparer et exhausser le chemin à la gorge des bastions de l'enceinte, lequel était si bas et si marécageux, que, dans les temps de pluie, il devenait presqu'impraticable. L'établissement de tambours en palissades dans les places-d'armes rentrantes de l'avant-chemin-couvert, sur les fronts de l'inondation; l'accroissement et le développement donnés aux hôpitaux; la construction ou l'appropriation de moulins à manége pour la mouture des grains, tous ces travaux si utiles à la sûreté et au service intérieur de la place, étaient entièrement exécutés.

Le corps de l'artillerie, qui a montré, pendant toute la durée du siége, un zèle constant et éclairé, avait armé la place et les forts d'une artillerie formidable. Les batteries de côtes étaient bien approvisionnées, et munies de fours à rougir les boulets.

Le gouverneur avait accompagné tous ces états et rapports détaillés d'une lettre au prince de

Neuchâtel, dans laquelle il faisait l'exposé de sa situation présente et du peu de ressources qu'il espérait pour l'avenir.

« Je ne dois pas dissimuler, disait-il, que » cette suspension d'armes, dans l'état où étaient » les choses, ne soit plus défavorable qu'avan- » tageuse à la garnison : car les maladies occa- » sionnent encore une perte de plus de 1000 » hommes par mois (1), d'où il résulte qu'au » 1er. août nous serons encore affaiblis de 1500 » hommes.

» Nos vivres se consommeront, et si le duc » de Würtemberg ne montre pas une meilleure » volonté que jusqu'ici, nous ne ferons guères » d'économie sur ce que nous aurions pu mettre » à part des subsistances qu'il doit nous fournir. » Mon état ne m'inquiéterait pas jusqu'au mois » d'octobre ; mais passé cette époque, ma posi- « tion deviendra bien pénible, car nous man- » querons de bras pour défendre l'immense » développement donné aux fortifications, de » vivres pour les défenseurs, et nous n'aurons » pas plus à espérer de ressources du dedans » que du dehors.

» L'état de composition de la ration depuis le » blocus fera connaître à V. A. que j'ai apporté » dans la distribution des vivres toute l'économie

(1) Il mourait encore à cette époque (le 15 juin) de 30 à 40 hommes par jour.

» que commandait ma position, et que j'ai em-
» ployé à cette fin toutes les ressources dont on
» pouvait tirer parti ; mais ces ressources s'épui-
» sent, et ce serait vainement qu'on compterait
» sur celles qui pourraient être la suite de l'ex-
» pulsion des habitants. En effet, il ne faut, pour
» se convaincre de cette triste vérité, que se rap-
» peler qu'il y a deux ans le gouvernement fran-
» çais fit requérir ici 600,000 quintaux de grains
» (opération qui fut exécutée très-rigoureuse-
» ment), et qu'on ne laissa à cette époque que
» 23,000 quintaux pour la subsistance des habi-
» tants. Depuis ce moment, ceux-ci ont vécu
» avec cette portion et quelques minces quan-
» tités qu'ils avaient soustraites aux recherches
» les plus sévères.

» J'ai exposé plus haut à V. A. la perte men-
» suelle que nous occasionnent les maladies. L'é-
» tat de situation des troupes présente un effec-
» tif de 20,578 hommes (1), ce qui suppose,
» d'après les données trop certaines que nous
» avons déjà, que la garnison sera réduite à la
» fin de l'armistice à 19,000 hommes, dont il
» faut déduire au moins 2,000 aux hôpitaux, en

(1) Si à ce nombre de 20,578 on ajoute 404 employés militaires, on aura 20,982 hommes pour la force totale de la garnison au 15 juin, et comme en entrant dans la place elle était de 35,934, la perte, pendant les cinq mois de blocus, s'élevait donc à 14,952, environ 15,000 hommes.

» supposant même que les privations n'augmen-
» tent pas les maladies.

» Que serait-ce donc au mois de mai (1)
» lorsque la progression de mortalité, que l'é-
» tat actuel des choses suppose, aura encore
» moissonné beaucoup d'hommes ? Il résulte du
» calcul qu'on peut faire, qu'en admettant que
» les maladies d'hiver n'augmentent pas le
» nombre des morts, et qu'il n'y en eût que
» 1000 par mois, la perte serait au 1er. mai
» de 8000, sans compter tous ceux qui périront
» dans les affaires ou par suite de blessures.

» Il ne resterait donc qu'un effectif de 11,000
» hommes sur lesquels il y en aura certainement
» 3000 aux hôpitaux. Or, comment défendre,
» avec une si faible garnison, des fortifications
» aussi étendues.

. . . . . .

. . . . . .

» L'état des magasins prouvera à V. A. que
» nos ressources sont bien bornées : elle doit
» penser que je les ménagerai avec tout le soin

---

(1) Il faut savoir que dans les instructions que M. Planat avait apportées, on faisait sentir au gouverneur la nécessité de se maintenir à Danzig jusqu'au 1er. mai 1814 ; on lui ordonnait de prendre toutes les mesures nécessaires pour se procurer des vivres, et on lui indiquait, comme un des moyens, l'expulsion d'une partie des habitants.

» que doit m'inspirer le désir de faire une défense » honorable.

. . . . . .

. . . . . .

» L'article des finances mérite une attention » bien particulière. Tous les fonds qui avaient » été mis à ma disposition ont été consommés, » et j'ai été obligé d'avoir recours à un emprunt » forcé que j'ai imposé à ceux qui étaient sus- » ceptibles de donner quelque chose. Cet em- » prunt s'est exécuté avec les formes les plus ri- » goureuses envers ceux qui prétendaient ne » pouvoir contribuer à la défense commune (1). » Mais malgré tous les soins qu'on s'est donnés » à cet égard, et quoiqu'on ait allié toutes les » mesures qui pouvaient conduire à des résultats » prochains, on n'a pu obtenir jusqu'ici que » 1,700,000 fr., et l'on aura bien de la peine à » faire rentrer le reste (2).

» Les dépenses de la solde, des masses qu'il » est aussi nécessaire de payer, celles des cons-

---

(1) Il n'est pas inutile de rappeler que Danzig, ville libre, était alliée de la France.

(2) Il est nécessaire de faire remarquer que l'on n'avait pas fait rentrer cette somme en espèces dans les caisses du payeur au 15 juin ; il n'avait touché que la somme de 1,310,000 f. ; mais pour faciliter le paiement, il avait fait souscrire des billets payables à différentes échéances, ce qui donnait aux imposés le temps de se procurer des fonds. (Voyez d'ailleurs la note II).

» tructions du génie, quant à ce qui concerne
» la main-d'œuvre (car on prendra par réquisi-
» tions, payables au déblocus, ainsi qu'on l'a fait
» depuis deux mois, tous les matériaux qui sont
» dans la place), celles de l'artillerie, des hôpi-
» taux, des différentes branches des subsistan-
» ces, c'est-à-dire, tout ce qui est journées et
» main-d'œuvre, les constructions de la ma-
» rine, l'habillement, toutes ces dépenses, dis-
» je, montent à plus de 900,000 francs par
» mois.

» Une maison de commerce étrangère a of-
» fert de faire ici ces fonds moyennant que le
» payeur général lui assure son remboursement
» à Paris. Ce serait un grand point de tranquil-
» lité pour moi de voir cette affaire réglée;
» mais, je préférerais que des fonds me fussent
» envoyés, car, il peut arriver telle circonstance
» qui, dès le second mois, arrêterait le paiement
» promis.

» V. A. pense bien qu'il n'y a pas moyen de
» songer à ne pas payer exactement les dépen-
» ses ci-dessus indiquées (1), surtout avec une
» garnison dont la composition est telle que
» celle-ci; je la supplie donc de prendre les

(1) On verra plus bas qu'on a néanmoins été réduit à ne pas payer la solde, et à donner du pain au lieu d'argent, aux malheureux ouvriers qui travaillaient jusques sous le feu de l'ennemi.

» mesures qui peuvent assurer le paiement des » sommes qui me sont nécessaires.

» Enfin, monseigneur, j'ai dû vous faire à » l'avance toutes ces observations qui roulent » sur l'insuffisance des défenseurs, sur celle » des moyens de subsistances, sur les fonds né- » cessaires à nos dépenses obligées, enfin sur » nos approvisionnements en tous genres qui ne » sont pas à beaucoup près en proportion avec » tous nos besoins.

» Je supplie V. A. de bien examiner la posi- » tion fâcheuse dans laquelle nous nous trou- » verons, si on ne vient pas à notre aide. Après » tout, ce qui reste de la garnison est excellent, » et l'on peut compter sur un dévouement sans » bornes; elle fera tout ce qu'on peut attendre » des meilleurs soldats ».

Le gouverneur remit au capitaine Planat cette lettre avec les états précités; il le chargea en outre de plusieurs propositions d'avancement et demandes de décorations qu'il faisait a Napoléon pour un grand nombre d'officiers de tous grades qui n'avaient pas participé aux récompenses précédemment accordées. Cet officier quitta Danzig pour retourner au quartier-général impérial, le 17 juin, à 10 heures du soir; on le vit partir avec l'espoir que bientôt un nouveau courrier apporterait la réponse à toutes ces dépêches, et surtout la décision des commissaires des trois puissances, au sujet des con-

testations qui s'étaient élevées relativement à la démarcation des limites, ainsi qu'à la quantité et à la composition des rations de vivres à fournir.

Cependant, le général Rapp hâta, de tout son pouvoir, la mise à exécution des dispositions arrêtées provisoirement avec le duc de Würtemberg. Comme, par la convention du 16 juin, chacun conservait ses positions (1), il ne s'agissait plus que d'établir la ligne de démarcation pour les védettes, dans la portion de terrain situé entre Neu-Schottland et la mer, seul côté où il y avait de l'incertitude, cette affaire fut promptement réglée. Quant au ravitaillement de la place, il réclama avec instance auprès du duc de Würtemberg pour que la fourniture des vivres n'éprouvât plus de retard.

Quoique les hostilités eussent cessé dès le 10 juin, jour où l'armistice fut connu de la garnison, le service des avant-postes ne se faisait pas avec moins d'exactitude et de vigilance. On prenait les mêmes soins qu'avant la suspension d'armes pour se tenir en garde contre les surprises de l'ennemi (2). Aucun officier étranger

---

(1) Le village d'Heubude fut regardé comme appartenant toujours à la garnison; il fut occupé par un piquet de cavalerie.

(2) Toutefois d'un commun accord, on cessa de chaque côté les travaux des ouvrages avancés. La garnison

n'était introduit dans la place, ou même admis aux avant-postes que quand il venait en parlementaire.

De son côté, l'ennemi n'exerçait pas une moindre surveillance sur la place; il sembla, au contraire, redoubler d'attention pour empêcher l'introduction de toute espèce de denrées, autres que celles qu'il devait fournir à la garnison. Il en résultait que leurs prix allaient toujours croissant d'une manière effrayante. Les Russes renvoyèrent même dans la ville plusieurs familles qui l'avaient quittée, faute de moyens d'existence : deux barques remplies d'habitants, après être restées trois jours sur la Vistule, entre les avant-postes français et russes, sans vivres ni secours d'aucune espèce, furent enfin forcées de rentrer dans Danzig, l'ennemi leur ayant refusé le passage.

Des paysans attirés par l'espoir d'un gain très-considérable s'exposaient quelquefois, malgré la défense de l'ennemi, à introduire dans la place, pendant la nuit, à la faveur de l'inondation, quelques petits canots chargés de vivres : mais bien rarement ils parvenaient à tromper la vigilance des postes russes et prussiens, et surtout

---

suspendit la construction des ouvrages commencés sur le Stolzenberg et le Zigankenberg, et l'ennemi celle de ses retranchements dans le Nehrung, dont le capitaine du génie polonais Koss avait fait une reconnaissance exacte.

celle de leurs barques armées qui parcouraient sans cesse le Werder dans toutes les directions.

Ces expéditions clandestines échouèrent presque toujours ; l'ennemi s'emparait ordinairement avec facilité de ces faibles esquifs ; mais quand par hasard quelques-uns, assez heureux pour avoir échappé à toutes les poursuites, étaient sur le point d'arriver à leur destination, les postes ennemis ne manquaient pas de faire feu sur eux plutôt que de les laisser aborder à Danzig. Plusieurs paysans furent blessés et tués dans de pareilles circonstances.

L'ennemi attachait une telle importance à empêcher l'introduction des vivres dans la place, que pendant les premiers jours de l'armistice, les bâtiments russes (1) se permirent de faire venir nos pêcheurs à obéissance, et de leur signifier, sous peine de coups de canon à mitraille, de ne plus aller désormais à la pêche, sans une permission de l'amiral russe : on leur enleva même une partie de leurs filets.

Quoique, par la convention du 16 juin, tout fût réglé relativement à l'armée de mer, et que

(1) La flottille russe comptait alors 19 bâtiments de diverses grandeurs, et une division de 6 canonnières, qui ne tarda pas à être remplacée par une autre qui vint mouiller à l'embouchure de la Vistule : la première se retira dans la baie de Putzig. On ne parle pas des bâtiments de transports dont le nombre était très-considérable.

nous dussions en conséquence prétendre à une pêche libre et tranquille, le 17, deux canonnières russes vinrent mouiller très-près de l'embouchure de la Vistule pour s'y opposer. Le gouverneur voulant éviter toute difficulté, défendit provisoirement aux pêcheurs de sortir, mais, quelques jours après, il les laissa aller en mer précédés d'un canot de la marine. Ce canot fut accosté par une canonnière qui le conduisit à l'amiral russe. L'officier français lui représenta que, d'après les conventions, la pêche devait être libre jusqu'à une lieue de la côte, et que nous serions obligés de repousser par la force toute tentative des Russes pour s'opposer à la sortie de nos pêcheurs : sur cette vive représentation, l'amiral promit de ne plus les inquiéter, pourvu qu'ils ne dépassassent point les limites.

Dès-lors, la pêche se fit paisiblement, mais elle ne fut jamais que très-peu productive, parce qu'on ne pouvait pas assez s'éloigner du rivage.

Ce ne fut que le 19 juin seulement, c'est-à-dire, neuf jours après la signification de l'armistice, que les Russes firent les premières livraisons de vivres ; les livraisons suivantes éprouvèrent beaucoup de lenteur, et jamais elles ne furent complètes. Le duc de Würtemberg prétendait que les administrations prussiennes ne pouvaient obtempérer à ses réquisitions, à

cause de l'état d'épuisement dans lequel se trouvait le pays, soit pour les subsistances, soit pour les moyens de transport.

Le général Rapp ne cessa d'adresser les plus vives représentations à ce sujet, et fit de vains efforts pour obtenir que les fournitures fussent régulières ; malgré ses continuelles réclamations, elles éprouvèrent les plus grands retards. Quel moyen avait-il en effet de les faire accélérer (1).

Néanmoins, le gouverneur ne négligea rien pour entretenir la bonne intelligence entre les deux armées.

Il invita plusieurs généraux de l'armée russe à venir le visiter, et leur fit l'accueil le plus brillant et le plus distingué. Il eut même une entrevue aux avant-postes, avec le duc de Würtemberg.

Toute la fin de juin et le commencement de juillet se passèrent fort tranquillement ; l'explication demandée aux commissaires nommés par

(1) Tout ce que put faire le gouverneur, fut d'instruire secrètement le Prince de Neuchâtel, de toutes les entraves que les Russes mettaient à l'exécution des conditions de l'armistice : il lui fit savoir que l'ennemi ne fournissait pas la moitié des vivres qu'il devait nous livrer.

Cette lettre fut remise à un espion juif qui en avait apporté une du quartier-général impérial annonçant les victoires de Lützen et de Bautzen : il partit le 1er. juillet à 2 heures du matin.

l'article 5 de l'armistice, ne parvint pas, et les choses demeurèrent dans l'état où elles étaient au départ du capitaine Planat.

Le général Rapp profita de la cessation des hostilités pour donner quelque repos à ses troupes. Les postes extérieurs avaient été successivement diminués, autant que possible, sans en compromettre la sûreté en cas d'événement.

Cette interruption d'un service excessif fut le seul avantage bien réel que la garnison retira de la suspension d'armes. Quant aux vivres, l'ennemi ne fournissant qu'une très-petite portion des quantités convenues, le soldat ne reçut sa ration complète que pendant les premiers jours (1), quoique l'on distribuât tout ce qui venait de ces fournitures. Il fut impossible de rien mettre en réserve : la viande, livrée abattue, n'arrivait même pas toujours très-fraîche, et les farines avaient une si mauvaise apparence, qu'on jugea indispensable de les faire examiner très-soigneusement par les gens de l'art pour savoir si elles ne contenaient pas quelques substances délétères.

On profita également de ce temps de repos

(1) La ration de pain qui était de 30 onces fut réduite à 28, suivant le réglement. La ration de viande fut portée à 8 onces, tant que cela fut possible. Les légumes secs furent remplacés tous les deux jours par du gruau d'orge ou de froment.

pour remonter la cavalerie et l'artillerie : ce n'était pas une faible difficulté. Il fallut avoir recours aux chevaux des habitants et à ceux de tous les militaires ou employés à qui les réglements ne donnaient pas droit aux rations de fourrages : toutes les personnes qui se trouvaient dans ce cas firent conduire leurs chevaux à la visite des commissaires nommés pour les examiner et les prendre pour le service de l'une de ces armes, quand ils avaient les qualités requises.

La récolte des foins qu'on avait laissé parvenir à leur maturité n'était pas une opération moins importante : les prairies en notre pouvoir, et tous les remparts des fortifications furent soigneusement fauchés. On commença également à couper sur le Stolzenberg et le Zigankenberg la partie des seigles et des blés qui, en vertu de la convention du 16 juin, appartenait à la garnison.

Ce n'était pas sans un sentiment pénible qu'on voyait porter la faux dans ces moissons encore vertes ; ces gerbes précieuses parvenant à leur maturité eussent été, dans des circonstances moins déplorables, la juste récompense du laboureur qui avait, à la sueur de son front, fertilisé ces plaines immenses ; mais la justice semble exilée avec la paix : la guerre et l'effroi règnent en souverains ; la nécessité et la force établissent seules les droits dans ces moments de calamité. Cependant l'idée de voir, peut-être sous

peu, recommencer les hostilités, sans avoir profité des ressources qu'on avait sous la main; l'impossibilité démontrée d'attendre la maturité des grains; les facilités que ces moissons sur pied donnaient à l'ennemi, pour venir surprendre et tourner nos postes avancés, toutes ces considérations faisaient bientôt taire la pitié, pour ne laisser envisager que le devoir.

Les Russes ne mirent pas moins d'empressement à couper la partie qui leur était échue en partage; et, en peu de temps, ces plateaux, dépouillés des seigles qui les couvraient, permirent à la garnison ainsi qu'aux troupes ennemies, de s'observer facilement.

Un mois s'était déjà écoulé depuis le commencement de l'armistice, et l'armée de blocus ne faisait toujours, qu'avec la plus grande lenteur, des livraisons incomplètes; les fournitures étaient arriérées de près de moitié, et rien ne semblait annoncer que le duc de Würtemberg fît aucun effort pour porter remède à ces retards contraires au traité.

On remarquait beaucoup de mouvement dans les camps de l'ennemi. L'établissement de quelques nouveaux postes d'infanterie russe, particulièrement du côté d'Ohra; l'attitude des védettes; enfin les raisons inadmissibles données par le général en chef russe, lorsqu'on le pressait de ravitailler la place, commencèrent à inquiéter la garnison. Chacun pressentit qu'on devait se pré-

parer à tous les événements ; et, en effet, le 14 juillet au matin, le gouverneur reçut du duc de Würtemberg la lettre suivante, qui lui causa moins de surprise que d'indignation.

De mon quartier-général, le 12 (1er.) juillet 1813, à une heure du matin.

« Un courrier, qui vient de m'arriver du quar-
» tier-général, m'apporte l'ordre de suspendre
» les fournitures qui ont été faites, jusqu'ici, à
» la garnison de Danzig. Le corps de volontaires
» qui se trouvait sous les ordres du major prus-
» sien Lützow, ayant été attaqué, pendant la
» durée de l'armistice, sans le moindre motif,
» on m'annonce que c'est la raison qui a causé
» cette détermination, qui doit avoir son cours
» jusqu'au moment où cette affaire sera réglée
» définitivement.

» En communiquant à Votre Excellence les
» ordres que j'ai reçus, je la préviens, en même
» temps, que cette affaire, qui sera bientôt
» réglée, ne change cependant point les autres
» articles de la trêve qui doit subsister dans
» toute sa teneur.

» J'ai l'honneur, etc.

» *Signé* ALEXANDRE, duc de Würtemberg,
» général de cavalerie ».

La différence entre la date de cette lettre, déjà inexacte par elle-même (1), et le jour où

(1) Le 1er. juillet, style russe, correspond au 13

elle fut remise au général Rapp, ne pouvait s'expliquer. Le quartier-général du duc de Würtemberg ne se trouvait qu'à deux lieues de distance; comment se faisait-il qu'une lettre aussi importante eût éprouvé autant de retard?

Le gouverneur renvoya de suite le courrier avec la réponse suivante :

MONSIEUR LE DUC,

« Depuis les arrangements convenus entre nous » par suite de l'armistice, j'ai vu, avec beaucoup » de peine, que V. A. R. ne les remplissait pas » avec l'exactitude qu'exigent de pareilles con- » ventions. J'ai aperçu, dans le retard de toutes » les livraisons, une guerre sourde, qui détrui- » sait, par le fait, l'esprit de l'armistice. Malgré » mes continuelles réclamations, on a laissé arrié- » rer une grande partie des fournitures; vous » n'avez pas même acquitté le courant; et c'est » dans cet état de choses que je reçois, aujour- » d'hui 14, la lettre de V. A., en date du 12 (1er.) » juillet, qui me prévient qu'elle a ordre de sus- » pendre les fournitures. Cette cessation a effec- » tivement lieu depuis quatre jours, c'est-à-dire, » depuis le 10, et comme notre correspondance » peut nous parvenir en deux heures, je ne » cacherai point à V. A. avec quels sentiments je

---

juillet style vulgaire. Ainsi la double date eût dû être ou 13 (1er.) juillet, ou bien 12 juillet (30 juin).

» dois apprécier la différence de la date et de » l'arrivée de votre dépêche.

» Les conditions d'une armistice, M. le Duc, » lient également les deux parties; et, dès que » l'une d'elles se permet d'en annuller une des » clauses principales et des plus essentielles, » l'armistice est dès-lors rompu, et elle se met » en état de guerre contre l'autre; et c'est ainsi » que je considère, dès à présent, la déclaration » que vous me faites. Quoique V. A. m'annonce » que les autres articles de la trêve subsisteront, » elle sentira que je ne puis recevoir de pareilles » modifications, que par les ordres de mon sou- » verain. Il ne me reste donc plus qu'à la prier de » me faire savoir si les six jours, qui doivent pré- » céder la reprise des hostilités, courront du 12 » à une heure du matin, ou du 14 à midi (1).

» Je dois lui déclarer, au surplus, que je la » rends responsable de la rupture d'un armistice » conclu entre nos souverains, et que je ne puis » entendre à aucune explication évasive, qu'a- » près la réception de tous les vivres qui me » sont dus.

Signé, Comte RAPP.

Cette lettre, on peut le dire, était la véritable expression des sentiments de la garnison.

Chacun trouvait dans la déclaration du duc de

(1) On se rappelle que la lettre était datée du 12 à une heure du matin, et qu'elle ne parvint que le 14 à midi.

Würtemberg, de ne plus fournir de vivres, l'explication de la conduite tortueuse et embarrassée qu'il avait tenue jusqu'alors, pour se soustraire, autant qu'il était en son pouvoir, à l'obligation de ravitailler la place.

Quoique notre position devînt un peu équivoque, dans ce nouvel état de choses, ce ne fut cependant pas sans quelqu'enthousiasme que l'on courut aux armes.

On donna ordre aux avant-postes de ne plus laisser entrer aucun parlementaire; leurs dépêches devaient être envoyées à l'état-major général.

Les ouvrages commencés sur le Stolzenberg et le Zigankenberg furent repris dès ce moment, et continués jour et nuit avec la plus grande activité; les vivres délivrés dorénavant des magasins de la place furent distribués sur le même pied qu'avant la trêve. On se préparait à de nouveaux combats, et le gouverneur n'attendait plus, pour en donner le signal, que la réponse du duc de Würtemberg qui devait fixer le jour de la reprise des hostilités.

Aussitôt que le duc reçut la lettre du général Rapp, il fit demander une conférence pour que le général Borodzin donnât en son nom toutes les explications désirables.

Le comte Heudelet se rendit à cette entrevue; on ne fit que lui répéter toutes les raisons déjà alléguées sur le dénûment des magasins des admi-

nistrations prussiennes, l'épuisement du pays qui depuis six mois avait subvenu à la subsistance des troupes russes, la difficulté des charrois, etc. On insista également sur le maintien de la bonne intelligence recommandée par M. le commandant en chef de toutes les armées russes, Barclai de Tolly, lequel défendait expressément au duc de reprendre les hostilités malgré la suspension des fournitures.

Cette conférence n'ayant amené aucun résultat, le duc de Würtemberg écrivit (1) au général Rapp pour lui reproduire de nouveau toutes ces observations, en l'assurant qu'on ne devait pas attribuer à l'armée de blocus les entraves apportées au ravitaillement de la place : « Au reste, » ajoutait-il, ce n'est qu'à mon souverain, l'au- » guste empereur Alexandre, auquel je dois » rendre compte de mes actions ».

Il expliquait ensuite le retard qu'avait éprouvé sa lettre : elle devait parvenir au gouverneur le jour même de sa date, 1er. juillet, style russe, correspondant au 13 juillet nouveau style et non pas au 12, ainsi que l'avait mis le copiste, par erreur ; mais le prince n'ayant auprès de lui aucun aide-de-camp qui parlât français, il s'était vu obligé d'attendre celui qui avait apporté la dépêche. Cet officier n'était revenu que fort tard, et comme les portes de la ville se trouvaient déjà

(1) Le 15 (3) juillet.

fermées, disait le duc, il n'avait pu s'acquitter de sa mission que le lendemain matin seulement.

Ainsi, quoiqu'à deux lieues de distance seulement, cette lettre datée du 13 à une heure du matin, ne pût parvenir à sa destination que le lendemain à midi, c'est-à-dire 35 heures après qu'elle fut écrite. Il faut avouer qu'il est bien surprenant que le général en chef russe n'ait pas mis plus d'empressement à faire part à la garnison d'une nouvelle de cette importance, surtout dans un moment où tous les parlementaires étaient constamment accueillis sans la moindre difficulté.

Le duc parlait aussi des conséquences fâcheuses qu'aurait, sans doute, le parti auquel le général Rapp paraissait décidé, et il le rendait responsable, à son tour, de la détermination qu'il allait prendre, et qui pourrait empêcher les puissances belligérantes de se rapprocher. « Si, disait-il en » finissant, malgré mes observations dont, au » reste, j'ai pris acte devant mes généraux com- » mandants de corps, vous ne jugiez pas à pro- » pos, monsieur le général, d'attendre patiem- » ment que l'affaire de la légion de Lützow, qui » a causé la suspension momentanée du ravitail- » lement de Danzig (dont les arrérages, au reste, » ne sont que suspendus) et des autres forte- » resses, soit réglée à l'amiable, je vous prou- » verai que mes braves Russes ne craignent

» les menaces de personne, et qu'ils sont prêts » à verser leur sang pour la cause de tous les » souverains et de tous les peuples ».

Le général russe n'ayant point répondu à la demande du gouverneur relativement à la fixation de la reprise des hostilités, celui-ci lui fit savoir, le même jour 15 juillet, qu'ayant reçu seulement le 14 à midi la lettre de S. A., datée du 12 (1er.) juillet, et que ne pouvant regarder son refus positif et officiel de continuer les fournitures que comme une rupture de l'armistice, les hostilités recommenceraient le 20 à midi ; et que six coups de canon tirés des divers forts de Danzig ne laisseraient aucun doute à ce sujet. Il ajoutait en même temps : « Je dois cette dé- » termination à la France et à l'honneur de mon » corps d'armée. Je prie V. A. R. de ne pas con- » sidérer comme une menace l'obligation, où je » me suis trouvé, d'interpréter la violation d'un » des articles du traité, comme une déclaration » formelle qui annulle l'armistice. Je connais les » braves troupes russes que j'ai souvent com- » battues, et je sais qu'elles sont dignes d'être » opposées aux nôtres.

» Ma lettre serait finie, monseigneur, si je » n'étais dans l'obligation de faire remarquer à » V. A. R., relativement à quelques expressions » de sa lettre du 15, que je ne dois également » compte qu'à mon souverain de mes détermi- » nations. Que quant à ce que V. A. appelle la

» cause de tous les souverains et de tous les » peuples, ces phrases sont bien extraordinaires » dans la lettre d'un prince qui sait, mieux que » personne, que l'empereur Alexandre, son » souverain, a été engagé pendant cinq ans » dans notre alliance, contre le despotisme d'une » puissance maritime qui voudrait avoir le con- » tinent pour tributaire, et que son auguste frère » le roi de Würtemberg a été depuis long- » temps l'un des plus fermes soutiens de cette » même cause ».

Le duc de Würtemberg renouvela encore ses observations (1) en faisant remarquer qu'il serait bien extraordinaire qu'ils fussent les seuls chefs de corps sur le théâtre de la guerre qui recommençassent les hostilités, la trêve n'expirant en définitive que le 26 juillet, conformément aux articles 2 et 3. Mais appréciant peu l'espèce de politesse que le général Rapp avait voulu lui faire, en citant le roi de Würtemberg comme un des alliés de la France, le duc prit occasion de dire des choses peu flatteuses sur l'élévation de son frère au trône (2). Le gouverneur ne répondit à

---

(1) Par une lettre adressée au général Rapp, et datée du 17 (5) juillet.

(2) « Pour ce qui concerne mon frère le roi de Würtem- » berg que V. Exc. appelle un des plus fermes soutiens de » la cause qu'elle défend, je puis assurer V. Exc. qu'un » général en chef russe ne se croit point inférieur en

cette dernière lettre qu'en rappelant les raisons qui le forçaient à reprendre l'état de guerre : il réitéra les offres déjà faites par le général Heudelet, et constamment refusées, de livrer avant le 20 juillet tous les vivres dus à la garnison jusqu'au jour où le duc reçut l'ordre de cesser de ravitailler la place, ajoutant qu'alors seulement il croirait pouvoir se dispenser de recourir aux armes avant l'expiration de l'armistice.

« C'est le seul moyen d'arrangement provi-
» soire que je vois, disait-il en terminant; et en
» faisant à V. A. cette proposition qui n'est pas
» nouvelle, je désire lui prouver que je n'ai pas
» la prétention de lui forcer la main, mais que
» je me borne à lui demander l'exécution de la
» parole qu'elle m'a fait donner à plusieurs
» reprises par MM. ses généraux et autres offi-
» ciers ».

Toutes justes que fussent ces réclamations, l'ennemi ne voulut pas s'y rendre; dès-lors chacun profita du court délai qui restait jusqu'au 20 juillet pour se mettre en mesure de recommencer les hostilités.

» aucune manière à un roi de la confédération, puis-
» qu'il ne dépend que de l'empereur Alexandre de m'é-
» lever à cette dignité s'il le juge à propos, et alors je
» serai roi tout comme un autre. J'y mettrai cependant
» une petite condition, c'est que ce ne soit point aux
» dépens d'aucune puissance ni de personne ». (Lettre précitée.)

CHAPITRE DEUXIÈME.

Préparatifs de la garnison et de l'armée de blocus pour reprendre les hostilités. L'ennemi offre de continuer le ravitaillement de la place, et l'armistice est prolongé jusqu'au 24 août. Les hostilités recommencent définitivement. Nouvelles dispositions prises par les assiégeants et les assiégés.

Du moment que le gouverneur avait déclaré au duc de Würtemberg qu'il regardait la reprise des hostilités comme la suite naturelle et nécessaire de la cessation des fournitures de vivres, la flotte ennemie qui comptait alors 124 voiles dont 40 frégates, cutters ou bricks (1), était venue louvoyer près de nos forts pour reconnaître nos batteries. Ses communications avec la côte devinrent aussi bien plus fréquentes qu'auparavant, et on la vit débarquer, soit dans le Nehrung, soit à Zoppot ou à Koliebke, une grande quantité de munitions de guerre et d'approvisionnements de tout genre.

Du côté de la terre, la route de Dirschau à Danzig était également couverte, jour et nuit, de nombreux convois qui se rendaient à Wonneberg et à Oliwa. Il était facile de voir que

(1) Les autres bâtiments étaient des canonnières ou des bombardes.

l'ennemi faisait des préparatifs pour commencer le siége : d'ailleurs quelques renseignements, donnés par les espions, confirmèrent cette opinion en nous apprenant que de nouvelles levées prussiennes étaient venues renforcer l'armée de blocus, et que les villages des environs se remplissaient de troupes de toutes armes.

Les Russes formèrent à cette époque un nouveau camp assez considérable en avant d'Oliwa : ils occupèrent dans l'inondation (que les grandes chaleurs avaient fait baisser) toutes les maisons aussi près que possible des remparts. Ils placèrent dans chacune d'elles 10 à 12 hommes, et leurs chaloupes armées parcoururent le Werder avec plus d'activité que jamais. Ils doublèrent presque partout leurs védettes, et établirent quelques nouveaux postes avancés, principalement du côté d'Ohra : ils détournèrent aussi le ruisseau de Schidlitz dont on rassemblait les eaux dans le fossé en avant de la porte de Neu-garten.

Dès le 18 juillet l'ennemi avait remis des travailleurs pour continuer les ouvrages dans le Nehrung ; et le 17 au matin, il fit commencer une chaîne de redoutes formant ligne de contrevallation à 2400 mètres de la place.

Cette ligne s'étendait depuis la grande route d'Ohra à St.-Albrecht jusqu'à Divelkau en avant de Pitzkendorf.

La première redoute, à sa droite, était placée sur une hauteur à 500 mètres environ de la tête

d'Ohra, et se trouvait disposée de manière à enfiler la grande rue de ce village. Une seconde redoute, à gauche de la première (1), était placée de manière à assurer la possession du plateau en avant du petit bois d'Ohra. La troisième, sur le penchant d'un mamelon bien prononcé, étendait son influence sur le plateau dont nous venons de parler, en même temps que sur Schottenhæuser et sur toute la vallée qui conduit de ce dernier village à Schœnfeld. Une quatrième, plus en arrière, entre Schœnfeld et Wonneberg, occupait la sommité d'une hauteur considérable et isolée (2).

En avant de Wonneberg se trouvaient deux autres redoutes éloignées à peu près de 1400 mètres des premières maisons de Stolzenberg.

A la hauteur de Tempelburg, de l'autre côté de la vallée de Schidlitz, était un premier ouvrage placé aussi dans la direction de la grande rue de ce faubourg. Enfin deux autres redoutes un peu plus à gauche de celle-ci, vis-à-vis de la ferme appelée *Dreilinden*, étaient construites contre le Zigankenberg, à une distance de 1000 mètres du village du même nom.

---

(1) Dans cette description on suppose qu'on se trouve dans les camps ennemis, et qu'on fait face à la place.

(2) La configuration de cette hauteur, escarpée de tous côtés, la faisait désigner par le nom trivial, mais expressif, du *gros pain de sucre*.

Les autres travaux de l'ennemi consistaient en quelques épaulements qui s'avançaient jusqu'à Divelkau. Le dernier paraisssait une batterie dirigée contre la gorge de Langfuhr (1).

La promptitude avec laquelle tous ces ouvrages furent terminés (car ils parurent achevés le troisième ou quatrième jour) faisait présumer qu'ils ne devaient avoir aucune consistance, présomption dont on fut à même de reconnaître la justesse un mois plus tard, comme on le verra par la suite.

La garnison ne mit pas moins d'ardeur à faire ses préparatifs de défense. D'abord, les avant-postes furent renforcés et remis sur le même pied qu'avant l'armistice, et toutes les maisons retranchées dans les différents villages reçurent des approvisionnements de cartouches.

On ne se borna point à continuer les ouvrages avancés, momentanément interrompus pendant l'armistice : on songea à assurer la position de nos troupes dans ces faubourgs éloignés dont la possession nous avait déjà été si utile, par les ressources en vivres et en fourrages qu'on en avait tirées. Le gouverneur était décidé à les conserver encore le plus long-temps possible,

---

(1) Les ouvrages au nombre de 11, sont cotés 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12 sur le plan. La redoute n°. 1 faisant partie de ce système, avait été construite bien antérieurement (le 9 avril) ainsi qu'on l'a dit plus haut.

pour tenir l'ennemi à une distance tellement considérable qu'il ne pût pas même tenter un bombardement.

On se rappelle que Langfuhr était défendu par deux maisons fortement retranchées (b et c) : celles-ci furent soutenues par un bon poste fortifié, à 400 mètres en arrière : c'était une espèce de redoute qu'on éleva devant la maison Kabrun (X), laquelle devait servir à la fois de réduit et de logement pour la troupe. En outre, toutes les issues du village avaient été barricadées ou fermées par des palissades ou des barrières.

On choisit de plus, à gauche de l'allée de Langfuhr, pour y construire une forte batterie, une position élevée et très-escarpée, de laquelle on découvrait toute la plaine de Schellmühle, la gorge et les environs de Langfuhr et de Neu-Schottland.

La portion du village de Schidlitz, dans un vallon profond, ne permettait guères l'emploi de postes fortifiés : dans cette partie, la disposition du terrain est telle, qu'il aurait fallu occuper trop de points et à une trop grande distance de la place. L'on pensa avec raison que l'ennemi ne chercherait pas à s'y établir, tant que nous occuperions les hauteurs du Zigankenberg et du Stolzenberg qui le commandent à droite et à gauche. En effet, ce n'est que beaucoup plus tard qu'il attaqua sérieusement ce village, c'est-à-dire, lorsque ses progrès sur les deux hauteurs

lui permirent de le faire avec succès. Jusques-là, de simples postes ont suffi pour sa conservation.

Mais il n'en était pas ainsi du village d'Ohra, qui était exposé à être à chaque instant attaqué et enlevé. Ce triple faubourg (1) s'étend jusqu'à deux mille quatre cents mètres de la place, et se trouve immédiatement dominé, sur sa droite, par une suite de contreforts dont l'occupation aurait singulièrement favorisé les approches des assiégeants vers le Bischofsberg, ainsi que les établissements qu'ils pouvaient faire pour bombarder la ville. Mais nous ne pouvions demeurer maîtres de ces contreforts qu'en nous maintenant à Ohra, où nous placions de fortes réserves prêtes à voler au secours de nos postes placés sur la montagne. Si une fois l'ennemi parvenait à s'établir dans ce village, rien ne pouvait plus

(1) Il se compose de trois parties distinctes quoiqu'elles paraissent réunies au premier abord. La première en sortant de la porte de Petershagen s'appelle *Alt-Schottland* et a été presqu'entièrement rasée par les prussiens en 1807 (Voyez Blech). La seconde s'appelle *Stadtgebieth*, et commence à l'église des Jésuites placée sur les bords du nouveau cours donné à la Radaune. Enfin la partie la plus éloignée de la place est *Ohra* proprement dit, qui commence à peu près à l'endroit où l'on a établi la première coupure (A). Mais pour abréger, nous comprendrons souvent sous le nom d'Ohra ces différents villages.

l'empêcher de développer ses travaux sur les hauteurs. Sa possession était donc pour nous d'une très-haute importance : aussi le fortifia-t-on avec le plus grand soin.

On construisit à huit cents mètres en avant du Bischofsberg sur le Jesuitenberg, qui domine toutes les positions environnantes, deux petits ouvrages de campagne susceptibles de recevoir de l'artillerie.

Le premier de ces ouvrages eut pour but de battre le cours de la Radaune, le faubourg d'Ohra, ainsi que les contreforts dont on a parlé plus haut ; le second destiné en quelque sorte à soutenir le premier, fut placé de manière à éclairer le vallon qui conduit à Schœnfeld, et à balayer en même temps une partie du plateau de Stolzenberg. Ils furent disposés de façon à se flanquer réciproquement ; on les unit l'un à l'autre par une simple levée de terre sans fossé en avant.

Le tracé de tout l'ensemble était celui d'un petit ouvrage à cornes. Comme on avait dessein de ne faire que des ouvrages de campagne, on leur donna assez peu de relief et d'épaisseur (1), et la gorge en fut seulement fermée par un palissadement, afin que leur intérieur pût être battu par l'artillerie du Bischofsberg.

(1) Ils furent massés et façonnés après 10 à 12 jours de travail.

Ils sont cotés G sur le plan, et reçurent par la suite le nom de *Batteries Frioul, n°s. 1 et 2.*

L'occupation du Jesuitenberg, par ces batteries, assurait bien à nos troupes la possession de Alt-Schottland, Stadtgebieth et Ohra, tant que les assiégeants ne se seraient pas rendus maîtres de ces ouvrages, mais elle ne mettait point ce triple village à l'abri d'une attaque brusque faite pendant la nuit, et dans laquelle nous n'aurions pas osé faire usage de notre artillerie.

Les différentes maisons barricadées et le palissadement de Schottenhæuser empêchaient, à la vérité, l'ennemi de venir tourner Ohra en débouchant par le vallon de Schœnfeld; mais comme rien ne s'opposait à une attaque directe par la tête du village, et que l'ennemi paraissait tout-à-fait décidé à nous rejeter dans la place, il fallait lui opposer dans ce faubourg un obstacle assez puissant pour résister à ses premiers efforts et l'arrêter tout court, afin de permettre à notre artillerie de tirer sans crainte de se méprendre.

On se détermina par ces considérations à faire une coupure dans le village, à la hauteur du vallon de Schœnfeld. La droite de ce retranchement s'appuyait à la maison carrée sur la rive gauche de la Radaune qui flanquait déjà le palissadement de Schottenhæuser (1), et la gauche se

(1) Cette maison cotée (B), crénelée dans ses quatre éta-

rattachait à une île de maisons qui s'étendait jusqu'à l'inondation (1).

Toutes ces maisons furent unies et liées entre elles par de fortes barricades. Celles placées à l'extrême gauche et baignées par les eaux, furent crénelées en tous sens et occupées par un poste assez fort, afin d'empêcher l'ennemi de nous tourner de ce côté.

Aux forts Napoléon, Desaix et Lacoste, au Holm et à la redoute d'Hautpoul, on continua les travaux propres à prolonger la durée de la défense. A Neufahrwasser, on entreprit une estacade formée d'un double rang de pilotis, à 160 mètres en avant de l'île de la Platte, pour interdire aux vaisseaux ennemis l'entrée du chenal.

Telles furent les principales dispositions que prit le gouverneur au moment où l'armistice fut rompu.

Nos troupes, sous la protection de tous ces ouvrages, avaient les positions suivantes :

La 30e. division (d'Heudelet) était chargée de défendre Ohra, Schottenhæuser, les mai-

---

ges, ainsi qu'on l'a dit précédemment, termine le palissadement de Schottenhæuser. Elle était nommée par les soldats *Blockhaus de Stadtgebieth*, dénomination que nous lui conserverons pour abréger.

(1) Ce retranchement fut tracé de façon à être défilé des hauteurs, en s'y présentant en face, et coupant le village obliquement, afin de refuser la droite autant que possible.

sons crénelées et les différents postes sur le plateau de Solzenberg, ainsi que le village de Schidlitz.

La 7e. division (Grandjean) occupait le village de Zigankendorf, le plateau en avant, le contrefort qui forme la vallée de Kœnigsthal, les villages de Langfuhr, Stries et Neu-Schottland, avec une suite de postes allant jusqu'à la Vistule en passant par Schellmühle.

Les autres corps étaient répartis dans les ouvrages de la place, du Holm et de la basse Vistule.

Les avant-postes de Neufahrwasser se liaient bien avec ceux de Neu-Schottland, en sorte que la communication avec Weichselmünde, par la rive gauche de la Vistule, était parfaitement libre.

Sur la rive droite de ce fleuve, nous avions 100 hommes à Heubude ; et du côté de l'inondation, nos postes allaient jusqu'en avant de Bürgerwald, sur les digues de la Mottlau.

C'est dans cet état de choses que six coups de canon tirés à midi, le 20 juillet, de chacun des forts extérieurs, annoncèrent la reprise des hostilités.

Dès ce jour même, il y eut quelques petites escarmouches ; à dix heures du soir, l'ennemi vint lancer des fusées à la Congrève qui parvinrent à peine sur les glacis des ouvrages avancés. Il n'entreprit rien les jours suivants ; et l'on

n'avait encore échangé que quelques coups de fusil aux avant-postes, lorsque le duc de Würtemberg fit annoncer, le 22, par un de ses officiers, qu'il était prêt à fournir des vivres.

On donna, en conséquence, l'ordre de laisser de nouveau entrer les parlementaires avec les précautions d'usage. On n'en resta pas moins sous les armes : seulement, les deux généraux en chef eurent soin, chacun de leur côté, d'éviter tout acte hostile.

Cependant le général Heudelet se rendit au camp des Russes pour se faire confirmer par le duc de Würtemberg lui-même les offres qui venaient d'être faites. Il fut reçu par le général Borodzin qui lui renouvela, de la part du duc, la promesse de recommencer la livraison des vivres : il l'entretint des préliminaires de paix que l'on discutait au congrès de Prague, et d'un avis, que le duc de Würtemberg avait reçu de sa cour, annonçant qu'on allait lui expédier l'ordre de continuer le ravitaillement de Danzig ; il ajouta que *S. A. voulant éviter toute hostilité, quand les souverains traitaient de la paix, allait, sans attendre cet ordre, prendre sur elle de livrer les vivres arriérés, et que nous devrions les recevoir le 23 ou le 24 au plus tard.* Tout se passa en paroles sans qu'on montrât une seule pièce écrite.

Le général Heudelet ne manqua pas de faire sentir combien le gouverneur était peu fondé à ajouter foi à de tels avis qui n'avaient aucun

caractère officiel, et que le versement des denrées serait la seule preuve convaincante de la vérité de ces promesses et de ces nouvelles.

Le duc de Würtemberg, n'ayant rien communiqué au sujet de la légion de Lützow, on ignorait totalement les causes et les suites de cette affaire. L'offre que fit alors le général russe de fournir de nouveau les vivres et de cesser les hostilités, fut donc interprétée d'une manière peu favorable au duc, et donna lieu à différentes versions (IV).

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que cette affaire de la légion de Lützow fut si peu de chose, que la bonne intelligence ne cessa pas de régner un moment entre les puissances.

Malgré les assurances les plus positives données au nom du duc de Würtemberg, les livraisons ne commencèrent que le 26; elles continuèrent les jours suivants, mais elles ne furent jamais complètes; encore ne les obtenait-on qu'à force de demandes et de sollicitations réitérées. Le gouverneur témoigna plusieurs fois, avec une grande franchise, tout le mécontentement qu'il éprouvait en voyant une semblable conduite (1).

---

(1) Il dit un jour à un aide-de-camp du duc de Würtemberg qui était venu l'engager à prendre patience au sujet du retard qu'éprouvait la livraison des vivres: « Dès le commencement, j'ai vu par les belles phrases » de monsieur le duc, qu'il n'agissait pas avec loyauté.

En définitive, la garnison ne reçut à-peu-près que les deux tiers des denrées qui lui avaient été assurées par la convention du 16 juin.

Cependant nous étions absolument sans nouvelles du grand quartier-général : toutes les dépêches du gouverneur restaient sans réponse, ce qui faisait présumer que les affaires du congrès ouvert à Prague, ne prenaient pas la tournure qu'on avait espérée.

L'époque fixée pour la fin de l'armistice (le 26 juillet) était arrivée, et le duc de Würtemberg n'avait rien fait annoncer au sujet de la reprise des hostilités. Il semblait, au contraire, concevoir les plus grandes espérances de voir cette campagne terminée par la paix, si ardemment désirée de l'Europe entière.

De son côté, le gouverneur conservant toujours l'espoir qu'on lui livrerait enfin tous les vivres arriérés, et profitant en même temps de cette suspension d'armes pour alléger le service des troupes, ne jugea pas à propos de dénoncer

---

» J'ai eu affaire avec les Turcs, que vous appelez des » barbares, et j'ai trouvé parmi eux plus de franchise et » plus d'honneur que parmi vous. Dites au prince, que » nous sommes ici 15 généraux qui avons chacun 20 cam- » pagnes sur le corps, et que nous ne sommes point gens » à être traités ainsi. Nous sommes ici, et nous serons » encore ce que nous avons été envers les Russes à Aus- » terlitz, à Eylau, à Friedland, à Moskou.

l'armistice avant d'avoir reçu de nouveaux ordres de Napoléon.

Enfin, le 3 août, arriva de la grande-armée un officier russe porteur de dépêches du major-général, prince de Neuchâtel, et de la prolongation de l'armistice jusqu'au 16 août. Il était également chargé de lettres annonçant des récompenses accordées à plusieurs généraux et officiers supérieurs (1).

On suspendit de nouveau les travaux extérieurs : tout fut dans le plus grand calme. Les habitants, malgré la surveillance des Russes, recevaient toujours quelques lettres ou quelques journaux, et faisaient circuler alternativement des bruits contradictoires.

Les choses restèrent dans cet état jusqu'au 18 août, jour où le gouverneur reçut la lettre suivante :

Jenkau, le 18 (6) août 1813.

Monsieur le Comte,

« S. A. R., le duc Alexandre de Würtem-» berg, vient d'être averti, par un ordre de la

(1) Le général Bachelu fut promu au grade de général de division ; le colonel de dragons Farine et l'adjudant-commandant d'Héricourt chef d'état-major, à celui de général de brigade; le général d'Heudelet fut nommé grand-officier de la Légion d'Honneur ; les généraux Lepin, Husson, Breissan, commandants de la Légion d'Honneur, et le général Detrés, chevalier de la Couronne de Fer.

» grande-armée, que l'armistice est rompu (1), » et que les hostilités doivent recommencer, ce » dont il m'a chargé de vous faire part ».

Je suis, etc.,

Prince de WOLKONSKI,
lieutenant-général.

Le gouverneur répondit en ces termes :

Danzig, le 18 août 1813.

« Je reçois la lettre que V. Exc. m'a fait l'hon- » neur de m'écrire pour m'informer que S. A. R. » le duc de Würtemberg vient de recevoir la » nouvelle que l'armistice est rompu ; cette com- » munication m'est agréable, en ce que l'état de » choses actuel était défavorable aux troupes du » 10e. corps, et que la non-exécution des arti- » cles de l'armistice relatifs au ravitaillement de » la place de Danzig, occasionnait des rapports » désagréables entre nous.

» Je prie V. Exc. de me faire savoir si S. A. R. » le duc de Würtemberg désire commencer » dès demain les hostilités, ou si, conformément » à l'armistice on doit attendre les six jours : il » m'importe de connaître à cet égard ses in- » tentions le plutôt possible.

» Dans le cas où S. A. penserait que le traité » d'armistice obligerait à attendre six jours

(1) Les hostilités recommencèrent sur l'Oder le 16 août.

» pour commencer les hostilités, je la prie de » m'indiquer le jour et l'heure auxquels la trêve » devra cesser ».

J'ai l'honneur, etc.,

Comte Rapp.

L'on ne tarda pas à savoir que la reprise des hostilités était fixée au 24 août, à midi.

Aussitôt les Russes se mirent à achever et à perfectionner les ouvrages qui formaient leur ligne de contrevallation. Ils placèrent trois pièces d'artillerie dans leur redoute (n°. 2) la plus près d'Ohra. Ils firent abattre une grande quantité de bois, dans la forêt de Krakau, pour les ouvrages du Nehrung qui furent continués avec une nouvelle activité; ils placèrent quatre barques armées sur la Vistule, pour appuyer la gauche de ces retranchements.

Les transports par mer et par terre devinrent plus nombreux et presque continuels. Divers rapports nous apprirent que, depuis quelques jours, l'armée de blocus recevait encore des renforts; qu'elle devait être portée à 60,000 hommes; que toute l'artillerie de siége et les munitions étaient arrivées; enfin, que le duc de Würtemberg se proposait d'enlever nos ouvrages avancés, dès que les hostilités seraient recommencées.

Jugeant par les préparatifs et la force de l'armée assiégeante, que les attaques ne tarderaient

pas à être poussées avec la plus grande vigueur, le gouverneur fit toutes ses dispositions pour en rallentir la marche, et tenir l'ennemi long-temps éloigné de la place.

On conçut le projet de construire un vaste camp retranché pour couvrir une partie des fronts des hauteurs, en profitant des positions favorables qui se trouvaient en avant du Hagelsberg.

Les trois ouvrages (N, O, P) commencés en arrière du Zigankenberg, et qui n'avaient primitivement pour but que de protéger nos avant-postes, et de leur donner un refuge assuré, en attendant des secours, formèrent alors la gauche du camp. Trois autres positions intermédiaires jusqu'à la batterie (T), déjà établie à gauche de l'allée de Langfuhr, suffirent pour occuper parfaitement tous ces intervalles en se flanquant réciproquement, et pour éclairer d'énormes ravins qui, à cause de leur profondeur et de leurs sinuosités, n'étaient vus en aucune manière des feux de la place.

C'est à la faveur de ces ravins, où ils déposèrent tous leurs approvisionnements de tranchée, que les Français, dans le siége de 1807, parvinrent à établir leur première parallèle, justement au même endroit où nous construisions alors nos ouvrages avancés.

On prolongea ensuite cette nouvelle ligne de défense jusqu'à la Vistule, au moyen de deux

autres ouvrages qui se prêtaient également un mutuel appui.

Une ancienne briqueterie sur la rive gauche du fleuve, en avant du front du Holz-Raum, fut démolie et changée en redoute. On disposa le four de manière à en faire un logement défensif.

Enfin, l'allée de Langfuhr fut coupée et occupée par une batterie, à la hauteur des autres ouvrages du camp retranché.

Ces ouvrages qui, par la suite, acquirent une consistance qu'on n'avait jamais espéré pouvoir leur donner quand on les commença, reçurent les noms suivants (1) :

	Cotée sur le plan.	Mètres de la place.
Batterie Kirgener.	N. . à . .	520.
Lunette d'Istrie.	O. . . .	700.
Batterie Caulaincourt.	P.	600.
Batterie Romeuf.	Q.	500.
Batterie Grabowsky.	R.	440.
Batterie Deroy.	S.	500.
Batterie Montbrun.	T.	700.
Batterie Fiszer, plus connue sous le nom de batterie de l'allée.	U.	800.
Batterie de Gudin, plus connue sous le nom de la briqueterie.	V.	800.

(1) M. M.***, auteur de la Relation Française déjà

A l'exception de la lunette d'Istrie, jetée un peu en avant, et immédiatement flanquée, à portée de mousquet, par les batteries Kirgener et Caulaincourt, les sept premiers de ces ouvrages étaient placés sur des mamelons dont les approches offraient les plus grandes difficultés, et leur gorge était naturellement défendue par des escarpements inabordables (1).

Leur tracé qui, en général, était celui de simples lunettes ou redans détachés, fut modifié suivant les accidents particuliers du terrain que chacun d'eux devait défendre. Les batteries Kirgener et Caulaincourt furent enveloppées d'un chemin-couvert pour assurer leur communication avec la lunette d'Istrie ; les autres restèrent détachées pour nous donner la facilité de déboucher promptement en colonnes, dans le cas où il s'agirait d'aller attaquer l'ennemi.

Plus tard, on construisit encore quelques ou-

---

citée, s'est fortement trompé en désignant (page 45) *le fort Montebello* comme l'une des principales redoutes de ce camp retranché. Le fort *Montebello* est la *Wester-Schanze* des Prussiens ou *tête de pont de Neufahrwasser*, ouvrage assez considérable de fortification permanente auquel les Français ont fait de grandes améliorations. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la relation allemande publiée par un *témoin oculaire* répète cette erreur (Skizzirte Geschichte, etc., page 44).

(1) La batterie Montbrun, à cause de sa position, fut surnommée le petit Gibraltar.

vrages dans le Holm pour flanquer la droite du camp retranché. La gauche fut également mise à l'abri de toute surprise, par la construction d'un camp de baraques, en arrière de la lunette Kirgener (N), dans lequel on tint constamment une réserve de 400 hommes. On fit un semblable camp pour 150 hommes, en arrière de la batterie Montbrun (T).

L'ennemi ne devait rencontrer guères moins d'obstacles à ses approches sur le Bischofsberg, car le camp retranché, qui couvrait le Hagelsberg, étendait aussi son influence sur le plateau de Stolzenberg parfaitement battu par la lunette d'Istrie (O) et la batterie Kirgener (N). Ces deux ouvrages devaient nécessairement prendre d'enfilade les tranchées que l'ennemi dirigerait contre le Bischofsberg, et inquiéter ainsi sa gauche, au point de l'obliger à les attaquer eux-mêmes et à s'en emparer d'abord, sous peine de rétrécir son front d'attaque, et d'être forcé de se rejeter tout-à-fait sur la gauche du fort. Mais pour avancer de ce côté, défendu par les feux réunis des bastions Medloch et Gertrude, ceux de la demi-lune de ce front et de la redoute Lassalle, il devait auparavant s'établir sur le plateau qui domine Ohra, position que l'on était bien résolu de lui disputer. Pour nous y maintenir ainsi que dans le faubourg d'Ohra, on se rappelle que nous avions établi sur le Judenberg les batteries Frioul (G), et un retranchement

dans le village : en outre, de fortes réserves devaient, dans ce même village, se tenir prêtes à porter des secours à tous nos postes avancés placés sur les contreforts, sur le plateau, et dans le petit bois d'Ohra.

Chacun de ces postes ne s'était d'abord entouré d'un simple fossé que pour se mettre en garde contre les surprises des cosaques pendant la nuit, mais les hommes de service perfectionnèrent successivement ces espèces de retranchements, de manière que par la suite ils résistèrent, contre notre attente, même à l'infanterie (1).

On donna un peu plus de consistance à ces différents points ; on crénela encore quelques maisons dans Ohra, et l'on s'occupa surtout d'as-

(1) Les principaux étaient, 1°. le *poste de l'étoile* (coté m) ainsi nommé à cause de son tracé, établi sur le vaste plateau qui forme d'un côté le vallon qui conduit à Schœnfeld. 2°. Le poste du capitaine (coté h) parce qu'il était commandé par un officier de ce grade, placé sur le revers d'un petit contrefort à la naissance du *plateau de l'étoile*. La configuration du terrain assurait et couvrait la communication de ce poste avec les maisons les plus voisines d'Ohra et de Schottenhæuser. Le poste de l'étoile dépendait de celui-ci, et devait se replier sur lui dans le cas où il serait forcé à la retraite. 3°. Le poste du *lieutenant* (coté g) placé sur un petit mamelon du côté du vallon de Schottenhæuser. 4°. Le poste dit du sergent (coté H) sur le plateau du Jesuitenberg à la droite des batteries Frioul, etc.

surer les communications des batteries Frioul avec la place. On profita des contours et des plis favorables du terrain pour construire, sur la croupe de la montagne, un chemin entièrement dérobé aux vues de l'ennemi, praticable même pour l'artillerie.

On reconnut la nécessité de démasquer totalement les approches du Bischofsberg, et celles des fronts de Neu-garten qui lient les deux forts du Bischofsberg et du Hagelsberg. Il fallut donc se résoudre encore à démolir une grande partie du village de Schidlitz, ainsi que toutes les maisons situées sur le Loose-Berg. On acheva aussi de raser totalement Stolzenberg, de manière à ne laisser, sur tout l'espace compris entre la vallée de Schidlitz et Alt-Schottland, que quatre maisons qui furent crénelées et entourées de palissades pour servir de postes défensifs: savoir, l'une (cotée v) sur Judenberg dans le cimetière des Juifs; la deuxième (cotée t), à la naissance du vallon de Weimberg, en arrière des batteries Frioul; la troisième (cotée K) sur le penchant du plateau de Stolzenberg, et la quatrième tout-à-fait à l'extrémité du village détruit de Stolzenberg.

De semblables précautions furent prises sur tous les autres points. A Neufahrwasser, on détruisit les principaux bâtiments qui pouvaient masquer les approches de l'ennemi et favoriser ses attaques. Vis-à-vis de Weichslmünde, on

abattit quelques maisons, et on rasa la forêt jusqu'à six cents mètres des glacis ; du côté du fort Lacoste et des fronts du corps de place baignés par l'inondation, on démolit également plusieurs maisons qui se trouvaient trop près des fortifications.

Indépendamment de ces mesures, on donna ordre au commandant des avant-postes de faire évacuer et fermer avec soin les maisons qui se trouvaient hors de nos lignes, et sur lesquelles ils ne pourraient pas exercer une surveillance active.

Les dispositions intérieures que prit le gouverneur ne devaient pas avoir une moins heureuse influence sur la durée de la défense.

Il fit armer et organiser en bataillon tous les employés des administrations. Bientôt après il créa encore trois autres bataillons. Ces derniers furent composés des officiers et sous-officiers qui excédaient dans les cadres des compagnies, et de ceux dont les compagnies étaient totalement détruites : armés comme les simples soldats dont ils faisaient le service, ils concoururent, dès-lors, d'une manière plus utile, à la défense de la place. Ces quatre bataillons formèrent un régiment provisoire qui reçut le nom de *régiment du Roi de Rome* : il fut spécialement chargé du service intérieur. Les magasins de vivres et les approvisionnements de toute espèce furent confiés à sa garde.

On ne pouvait trop admirer l'ensemble, la

tenue et le zèle de ce corps d'élite, qui rendit les plus grands services, en assurant la tranquillité intérieure, et en maintenant, dans toutes les circonstances, l'ordre le plus parfait.

La sûreté des magasins de vivres demandait une attention particulière ; car le gouverneur prévoyait bien que le temps de sa résistance ne dépendrait que des moyens de subsistances pour la garnison. Il comptait, en effet, sur le dévouement de ses troupes éprouvées par tant de fléaux, de fatigues et de combats. Chaque arme allait, en toute occasion, au delà de son devoir ; la rivalité ne faisait qu'exciter l'émulation et le zèle parmi ces soldats de tant de nations diverses : l'union la plus rare comme la plus parfaite doublait nos forces.

Danzig, ainsi qu'on l'a vu dans la première partie, n'avait pas un seul magasin à l'épreuve de la bombe, ni même un seul bâtiment militaire qui pût en servir. On avait donc été réduit à louer des bâtiments particuliers. L'île de Speicher-Insel, placée au centre de la ville, renfermait plusieurs centaines de vastes magasins, qui servaient, jadis, d'entrepôt à toutes les denrées exportées de la Pologne. C'est parmi ces établissements magnifiques, parfaitement construits en briques, et dont quelques-uns ont jusqu'à sept et huit étages, que l'on avait choisi les plus commodément distribués pour y déposer les approvisionnements de bouche.

Le gouverneur fit de cette île un commandement spécial, pour que la surveillance y fût exercée d'une manière plus active; on y établit même un poste qui n'avait pas d'autre service.

On savait que des malfaiteurs avaient été payés pour incendier nos magasins de vivres. Plusieurs individus étaient même soupçonnés de tentatives, que la vigilance des préposés avaient su rendre infructueuses; d'autres s'étaient introduits furtivement dans leur intérieur, et avaient été arrêtés après avoir soustrait quelques objets. Le gouverneur, convaincu de leur culpabilité, ne les fit cependant pas punir, fondant cet acte de clémence sur leur indigence et le manque total de subsistances; mais il fit publier, sur-le-champ, un arrêté portant la peine de mort contre ceux qui, à l'avenir, se rendraient coupables du même délit (1). Cet ordre rigoureux avait moins pour but d'empêcher les vols (ce qui était chose facile à faire), que d'interdire à tout individu

(1) Après avoir interdit à tout individu quelconque, excepté aux hommes préposés à la garde des magasins, de circuler, après la retraite battue, dans le Speicher-Insel par tout autre chemin que la grande rue (lange-gasse) il était dit : « *Tout individu qui sera convaincu de s'être* » *introduit dans les magasins militaires pour y voler* » *des effets ou des denrées, sera condamné à la peine* » *de mort* ».

« *Toute tentative de vol dans ces magasins sera con-* » *sidérée comme le fait et punie de la même peine* ».

l'approche des magasins que le gouverneur craignait toujours de voir livrer aux flammes, crainte qu'il se gardait d'avouer ouvertement pour ne pas alarmer la garnison.

Le commandant supérieur de la place reçut ordre de s'emparer du service des pompes de la ville, et de l'organiser d'une manière convenable aux circonstances. Quatre pompes furent mises à la disposition des bataillons du Danube et de l'Escaut, pour être spécialement employées dans le Speicher-Insel en cas d'incendie.

La reprise des hostilités exigea encore de nouvelles réquisitions chez les habitants, tant pour assurer la subsistance de la troupe, que pour le service des hôpitaux et des casernes.

Mais quelque peine qu'eût ressentie le gouverneur, obligé d'imposer à la bourgeoisie des charges aussi onéreuses, jamais il ne fut plus affligé que quand il se vit forcé de faire expulser tous ceux des habitants qui, sans ressources et ne pouvant être employés à la défense, auraient inutilement aggravé la détresse de la place. Les indigents, les femmes, les vieillards, les enfants qui, dans les temps ordinaires, sont les êtres à qui l'on accorde, de préférence, protection et secours, sont, dans les temps calamiteux d'un siége, les premières victimes immolées aux fureurs de la guerre.

On se rappelle que, dès le mois de janvier, à l'approche de l'ennemi et pendant tout le blocus,

un grand nombre de familles avait quitté la ville, autant pour se soustraire aux dangers du siége, que par la crainte de la famine. Durant l'armistice, et surtout vers la fin, quand on vit s'éloigner toute espérance de paix, beaucoup de personnes encore avaient demandé et obtenu des passe-ports pour s'en aller. Cependant, tous ces émigrants volontaires, de la classe riche et aisée, eussent été les derniers à se ressentir du manque de subsistances.

Mais la ville restait encombrée d'une infinité de gens de la classe inférieure, et d'une foule d'indigents qui n'existaient, depuis long-temps, que des secours de la charité publique.

Le gouverneur enjoignit donc de faire sortir de la ville tous ceux qui, n'étant pas portés sur la liste des contribuables, n'avaient aucun moyen de se procurer des vivres, vu le prix excessif auquel leur rareté les avait fait monter : les fortunes modiques ne pouvaient pas même tenir contre cette cherté.

Jusqu'au 24 août, plus de 6,000 individus abandonnèrent leurs habitations que, malgré leur misère, ils ne pouvaient se résoudre à quitter. Quel triste aspect offraient alors la ville et les environs ! Les routes étaient couvertes de ces exilés, qui tâchaient de traîner avec eux les meubles les plus nécessaires. Les femmes emportaient, dans leurs bras, les enfants en bas âge ; ceux qui pouvaient déjà marcher, chargés de quelques

mauvais effets, suivaient tristement les pas mal assurés de leurs mères.

Un grand nombre de ces malheureux, réduits à la plus grande détresse, n'avaient plus rien à transporter; des haillons couvraient à peine leur corps en entier; plusieurs s'abandonnant à tous les excès du désespoir, voulaient se délivrer du fardeau de leur existence, et demandaient la mort.

Des vieillards mêmes, accablés par l'âge et les infirmités, étaient forcés de s'expatrier. Tous quittaient la ville en pleurant; ils ne s'éloignaient qu'à pas lents de cette malheureuse cité, où la famine les aurait infailliblement fait périr s'ils y fussent restés. Mais, ne pouvant se pénétrer de cette affreuse vérité, ils s'arrêtaient souvent dans leur pénible marche pour jeter sur leur ville natale un dernier regard qui peignait, à la fois, et leurs regrets et leur douleur.

Une des scènes les plus touchantes fut le départ des enfants trouvés. Ces orphelins, à qui la commisération publique avait, jusqu'alors, tenu lieu de famille, marchaient deux à deux, portant chacun leur petit bagage.

Leur innocente inquiétude, en entreprenant un voyage auquel ils étaient loin de s'attendre dans leur solitude (1), faisait éprouver les sen-

(1) L'hospice du *Spend-Haus* confié à la direction du respectable M. Gehrt qui n'abandonna jamais ces enfants, et partagea leur sort.

timents les plus douloureux aux tristes et nombreux spectateurs. Chacun s'empressa, par d'abondantes aumônes, de soulager et de prévenir la misère qui semblait devoir être leur partage.

Ils sortirent les derniers de la ville; et on les apercevait encore dans le lointain, lorsque, le 24 août, à midi, six coups de canon du plus gros calibre, tirés de chaque fort extérieur, annoncèrent, aux deux armées en présence, que les combats allaient recommencer.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ennemi attaque plusieurs fois sans succès le poste de l'étoile près d'Ohra. Il attaque ensuite Langfuhr; il est repoussé jusqu'à son camp de Pitzkendorf. La flotte bombarde les forts à l'embouchure de la Vistule, et l'ennemi met le feu à Schellmühle, Langfuhr, Zigankendorf et Ohra. Il reste maître de Langfuhr et de Neu-Schottland, et s'y établit. Nouveau débordement de la Vistule : ses ravages. Les assiégeants continuent leurs travaux et la flotte vient pour la 5e. fois bombarder Weichselmünde et Neufahrwasser.

Nous avons vu la garnison, au moment où elle fut jetée dans la place, en prise à de nombreuses maladies qui réduisirent en peu de temps à neuf ou dix mille le nombre des combattants; nous avons vu quels ravages produisirent et une épidémie cruelle, et l'âpreté d'un climat terrible, et la privation d'aliments substantiels jointe à d'extrêmes fatigues; nous avons vu quels immenses travaux avaient occasionnés et la triple rupture des glaces, et la réparation des dégâts occasionnés par le débordement de la Vistule, et l'achèvement indispensable des ouvrages imparfaits.

Malgré tant de fléaux réunis et la perte de la moitié de leurs compagnons d'armes, les défen-

seurs de Danzig avaient néanmoins toujours conservé une ligne extérieure de six lieues d'étendue, livré plusieurs combats sanglants, et fait, avec le plus grand succès, des sorties éloignées.

Enfin ils semblaient toucher au terme de leurs maux. Les maladies contagieuses ne se faisaient plus sentir; la belle saison ranimait les corps affaiblis, et un armistice, qui permit de prendre quelque repos, aurait dû également, s'il eût été strictement exécuté, assurer une nourriture abondante.

Mais ces moments de repos ne furent pas de longue durée. A peine remis de leurs premières fatigues, il faut que les assiégés se préparent à des fatigues nouvelles.

Ici le tableau prend un autre aspect. Jusqu'à présent ces intrépides soldats se sont battus sans cesse pour conserver leurs positions éloignées: maintenant ils vont défendre pied à pied le terrain qu'ils ne céderont que pour aller chercher, derrière des remparts élevés à la hâte, de premiers points d'appui contre des forces plus que triples des leurs. On ne doit plus s'attendre à ces combats en rase campagne que la garnison allait offrir, si vaillamment, loin de ses murailles. Elle concentrera tous ses moyens; et par une guerre de chicane et une suite de combats non interrompus, elle opposera des obstacles toujours renaissants à l'armée de siége qui joindra,

à la marche progressive de ses travaux, un bombardement par terre et par mer dont on n'avait peut-être pas eu d'exemple jusqu'alors. Des fléaux, non moins cruels que ceux qu'elle a supportés, vont se joindre à ses ennemis pour accélérer sa ruine : les assiégés seront autant occupés à se préserver des flammes qui vont dévorer l'intérieur de la ville, qu'à se défendre contre les assiégeants; la Vistule rompra de nouveau ses digues pour dégrader et renverser leurs remparts ; la famine fera de nouveau éprouver toutes ses horreurs, et ses ravages seront plus affreux, tandis que l'armée assiégeante, instruite de toutes ces calamités conjurées contre la garnison, redoublera de courage et d'efforts dans ses attaques.

Tels sont les traits principaux qui vont figurer dans la description de cette troisième partie de la défense de Danzig.

On remarquera sans doute, avec intérêt, que le courage des assiégés semble s'accroître avec le danger; que chacun rivalise de zèle et d'audace; qu'on se roidit contre les difficultés, et que chaque arme et chaque nation a la noble ambition de surpasser toutes les autres en valeur et en dévouement.

Les défenseurs de Danzig ne pourront, il est vrai, conserver cette place encore assez longtemps pour attendre qu'un traité, entre les puissance, ait décidé de son sort ; mais tout en succombant, fiers de leur conduite, ils conserve-

ront le même sentiment de leur courage : leur gloire restera intacte, puisqu'ils n'auront succombé qu'après avoir fait tout ce qui était humainement possible ; et nous pensons que chacun des peuples, dont les soldats composaient la garnison, pourra dans tous les temps citer avec orgueil cette défense à laquelle ont concouru leurs compatriotes.

Pendant les premiers jours de la reprise des hostilités, l'ennemi ne tenta aucune entreprise bien importante ; il se contenta d'escarmoucher avec tous nos postes avancés qu'il harcela continuellement, comme pour faire une reconnaissance exacte de tous les points de la ligne.

Cependant en face d'Ohra, il montrait plus de forces, engageait des affaires un peu plus sérieuses, et paraissait vouloir gagner d'abord du terrain de ce côté.

Le 28, à 8 heures du matin, les Russes, au nombre de quatre cents environ, rassemblés derrière leur redoute (N°. 2) la plus près d'Ohra, se précipitèrent sur notre poste établi dans le petit bois, et le forcèrent à se replier.

Le major Legros, avec deux cents hommes de la septième demi-brigade, en réserve à Alt-Schottland, força promptement l'ennemi à abandonner cette position ; mais, soutenu par un renfort de Prussiens, celui-ci se présenta de nouveau. A dix heures, il fondit impétueusement sur nos

postes et parvint à s'emparer à la fois du petit bois d'Ohra et de la tête du village.

Alors toutes les troupes de la réserve prirent les armes ; une partie, sous les ordres du capitaine Capgran, marcha droit à l'ennemi par la grande rue ; l'autre partie, commandée par le major Legros en personne, se porta, au même instant, avec rapidité vers le bois.

Cette double attaque eut un succès complet : les Russes et les Prussiens, culbutés à la bayonnette, furent forcés à la retraite en éprouvant une perte considérable.

Cependant l'ennemi revint une troisième et ensuite une quatrième fois à la charge dans cette même journée : il finit toujours par être chassé des positions qu'il était parvenu à nous enlever.

Les postes du bois et des hauteurs pris et repris tant de fois, furent attaqués et défendus tour à tour avec beaucoup de courage. Nos troupes montrèrent dans cette occasion une constance admirable, digne prélude de l'opiniâtreté avec laquelle elles continuèrent à défendre cet important faubourg (1).

---

(1) Le capitaine Capgran serra l'ennemi tellement de près, qu'il se prit corps à corps avec un officier prussien qu'il terrassa. Le lieutenant Sabatier tua plusieurs russes de sa main, et fut blessé d'un coup de bayonnette ; le lieutenant Joli de la Tour, du 28e. léger, qui arriva le premier dans le petit bois d'Ohra quand on le reprit définitivement, tua aussi de sa main, un soldat russe qui

Déconcerté, sans doute, de son peu de succès sur Ohra, l'ennemi dirigea ses efforts sur un autre point. Le lendemain 29, à l'aube du jour, quatre régiments d'infanterie russe et un régiment de cosaques, formant deux colonnes, attaquèrent Langfuhr. L'une pénétra dans le village par Stries, en même temps que l'autre le tourna en descendant des hauteurs d'Heiligenbrun.

Tous nos petits postes, placés dans Langfuhr et les jardins environnants, se replièrent sur les deux maisons crénelées (b et c). Celles-ci furent bientôt entourées par l'ennemi qui, pour tâcher d'y donner une espèce d'assaut, démolissait un bâtiment attenant à celle de gauche (c), tandis que d'un autre côté il essayait de déraciner les palissades. Il se flattait de pouvoir enlever ces maisons avant qu'elles pussent être secourues de la place; mais le feu bien nourri des grenadiers Polonais du 11e. régiment, qui s'y étaient renfermés, fit éprouver aux Russes de si fortes pertes qu'ils renoncèrent à leur projet : ils battirent en retraite, laissant un grand nombre de

---

venait de le manquer d'un coup de fusil. Dans ces quatre attaques nous n'avons eu que 6 hommes tués, et 1 officier et deux soldats blessés. L'ennemi, suivant sa coutume, chercha à enlever tous ses morts; cependant on en trouva encore une trentaine sur différents points. Les traces de sang qu'il laissa sur son passage attestèrent ses pertes nombreuses.

morts au pied des palissades. Le capitaine Kmita, du 11e. polonais, acheva, par une charge à la bayonnette, de les chasser de Langfuhr.

L'ennemi se retira sur les hauteurs qui dominent Langfuhr, et s'y étant établi avec deux pièces d'artillerie, il foudroyait tout ce qui se présentait dans la grande allée, et semblait menacer de nouveau le village. Le général prince Radziwill se mit en devoir de le débusquer. Il fit avancer les réserves d'Aller-Engel (1) et de Kabrun (U et X) avec quatre pièces d'artillerie. Mais l'avantage de la position de l'artillerie ennemie, joint à divers accidents (2) causés par les mauvais chemins, nous força de retirer la nôtre qui fut néanmoins servie avec beaucoup de courage par les canonniers polonais.

Il était alors sept heures du matin, et les Russes occupaient encore le grand Belvéder (coté d), où nous placions une sentinelle de jour seulement.

Le gouverneur arriva en ce moment, et fit attaquer cette position par le chef de bataillon Szembeck, à la tête des voltigeurs du 11e. régiment polonais; elle fut enlevée mais abandonnée peu

---

(1) Aller-Engel par abréviation d'Alle-Gottes-Engel.

(2) Une pièce se renversa dans un chemin creux, et la prolonge d'une autre cassa au même passage. Les canonniers montrèrent la plus grande intrépidité pour manœuvrer et retirer ces pièces sous le feu très-vif de l'ennemi : plusieurs furent dangereusement blessés.

de temps après, l'ennemi s'étant présenté avec des forces bien supérieures.

Les Russes firent de nouvelles dispositions pour reprendre Langfuhr ; on vit, en effet, se former et se mettre en marche des masses d'infanterie, de cavalerie, et quinze pièces de canon prêtes à agir sur la ligne, depuis Langfuhr jusqu'à Pitzkendorf et Brentau.

Le colonel Kamienski du 10e. polonais, vint avec une partie de son régiment pour soutenir le 11e. qui contenait l'ennemi derrière Langfuhr, dans la gorge de Jeschkenthal et devant le petit belvéder (coté f).

Au même instant deux colonnes russes cherchaient à déboucher par Stries sous la protection d'une batterie en arrière de ce village ; une vive fusillade s'engagea sur tous les points : on tint ferme partout sans rien céder. A onze heures, le feu était un peu rallenti.

Les manœuvres de l'ennemi annonçaient qu'il avait des vues sérieuses sur Langfuhr ; le gouverneur, ne voulant abandonner cette position qu'à la dernière extrémité, fit prendre les armes à toute la garnison.

Les Polonais reçurent l'ordre de ne pas commencer leur attaque sur le grand belvéder (d) et le Johannisberg avant le signal qu'on devait leur donner.

Pour paralyser le mouvement des colonnes qui marchaient sur Langfuhr, le général Rapp

résolut d'attaquer lui-même, du côté de Pitzkendorf, le centre des forces ennemies réunies tant sur le plateau de Pitzkendorf que dans les gorges de la vallée de Kœnigsthal.

Il disposa en conséquence ses troupes ainsi qu'il suit : le colonel Kamienski, avec deux bataillons du 10e. régiment polonais et deux du 11e. resta dans sa position à Langfuhr. Tout le reste de la 7e. division, sous les ordres du général Grandjean, fut placé dans les ravins environnant le Zigankenberg, avec la cavalerie appuyée à sa gauche par la 34e. division que commandait le général Bachelu (1). Le général Detrés avec la 33e. couvrait la droite et observait Langfuhr. Enfin, la 30e. division, sous les ordres du général d'Heudelet, occupa Schidlitz et Stolzenberg, ayant des réserves du côté d'Ohra.

Deux batteries de seize pièces chacune (2) vinrent prendre position sur le plateau de Zigankenberg; elles commencèrent un feu vigoureux sur les redoutes de l'ennemi, sur son camp de Pitzkendorf et sur ses masses. Les batteries (6 et 7) des Russes, construites en avant de

---

(1) Dès que le général Bachelu fut nommé général de division, il prit le commandement de la 34e. division, et le général de brigade Devilliers le remplaça dans celui de la 1ere. brigade de la 7e. division (Grandjean).

(2) Elles étaient servies par des canonniers Français, Polonais et Saxons.

Wonneberg, et leur artillerie, placée à droite et à gauche de Pitzkendorf, répondirent avec peu de succès à la nôtre.

Pendant cet engagement d'artillerie nos troupes se tenaient toujours abritées dans les ravins où elles avaient été placées. Mais le moment était arrivé où elles devaient se porter en avant.

Un bataillon du 11e. polonais, sous les ordres du commandant Szembeck, marcha rapidement sur Diwelkau, et en chassa les Russes qui incendièrent ce hameau en se retirant. Deux autres bataillons du 10e., ayant à leur tête le major Krasyn, soutenus par le 13e. bavarois et le 1er. westphalien, débouchèrent en même temps par la gauche de notre artillerie.

La cavalerie dont la première ligne, commandée par le général Farine, se composait de 250 hussards, chasseurs ou lanciers, marchait à la même hauteur que l'infanterie pour concourir à l'enlèvement des quatre ouvrages qui couvraient le front de Pitzkendorf; ces redoutes (nos. 9, 10, 11 et 12), gardées par de l'infanterie, n'étaient pas encore armées d'artillerie.

La prise de Diwelkau avait un peu décontenancé l'ennemi, en l'obligeant d'évacuer à la hâte le petit épaulement qui couvrait ce point. Les Polonais et la cavalerie légère s'apercevant de son hésitation, se portèrent sur les quatre redoutes avec la rapidité de l'éclair, en bravant un feu très-vif; ils y arrivèrent au moment où

les Russes et les Prussiens commençaient à en sortir ; ils les refoulèrent dans leurs ouvrages, y entrèrent pêle-mêle avec eux, en firent un grand carnage, et ramenèrent beaucoup de prisonniers presque tous sabrés.

Les cosaques essayèrent de faire un *houra* pour délivrer les prisonniers ; mais le général Cavaignac, à la tête de la réserve de cavalerie, exécuta une charge à propos, et les culbuta dans le grand ravin qui conduit à Pitzkendorf.

Nous fûmes alors maîtres de toute la ligne ennemie qui couvrait ce village.

Cependant le feu des batteries continuait avec la plus grande vivacité, et les Russes se maintenaient toujours sur le Johannisberg, ainsi que dans le vallon de Kœnigsthal.

On détacha de notre grande batterie de droite quatre pièces pour les établir sur la crête des côteaux qui forment un des revers du vallon de Kœnigsthal, et s'étendent jusqu'à Langfuhr. Cette artillerie, placée de la manière la plus heureuse, découvrait tout le ravin et le revers opposé ; elle contrebattait le Johannisberg, quoique dominée par lui ; mais elle dominait à son tour le petit belvéder et tout le penchant de ce côteau jusqu'à Langfuhr.

Dès les premiers coups de canon, l'ennemi caché dans les vergers, derrière les haies et les bois taillis, prit la fuite en toute hâte, et gagna le sommet de la montagne déjà occupé par une

nombreuse cavalerie et une batterie de cinq pièces qui nous gênait beaucoup.

Le gouverneur donna ordre à un bataillon du 11e. régiment polonais, et à deux pelotons de dragons, d'attaquer cette position.

Les 5e, 6e. et 7e. régiments napolitains, ayant à leur tête le lieutenant-général Detrés, suivirent le mouvement des polonais : le général Bachelu, avec quelques troupes de sa division, s'avança pour soutenir l'attaque en cas de besoin.

Cette colonne, après avoir traversé la vallée de Kœnigsthal, gravissait au pas de charge l'un des flancs de la montagne, lorsque le colonel Kamienski du côté de Langfuhr aperçut ce mouvement, qui était pour lui le signal de se porter en avant. Il fit aussitôt battre la charge ; de sorte que nos deux colonnes arrivèrent, en même temps, sur le Johannisberg, malgré la vigoureuse résistance de l'ennemi.

La batterie et les troupes qui se trouvaient sur le plateau se hâtèrent de se retirer en arrière de Pitzkendorf ; mais dans cette retraite précipitée, elles essuyèrent le feu de nos deux grandes batteries du Zigankenberg.

Depuis sept heures du matin il faisait le temps le plus affreux ; une pluie continuelle que nous avions en face, nous dérobait l'aspect de tous les objets. Elle tomba, dans certains moments avec tant de violence que les fusils ne pouvaient plus partir. Cette circonstance défavorable re-

tarda un peu la marche de nos troupes, et les empêcha de pousser jusqu'au camp ennemi.

Les Russes, rejetés au loin, se ralliaient derrière Pitzkendorf dans une forte position : on apercevait de nouveau leurs masses se former. Mais le général Rapp, qui n'avait pas eu d'autre intention que de les chasser de Langfuhr, ne voulut pas les poursuivre davantage. D'ailleurs la nuit approchait, et nos soldats qui combattaient depuis le matin sans avoir pris de repos, ni de nourriture, étaient harassés de fatigue et avaient leurs vêtements totalement traversés par la pluie qui tombait depuis douze heures par torrent. On donna donc le signal de la retraite; elle s'exécuta en bon ordre sous la protection de l'artillerie. Les Russes suivirent notre mouvement rétrograde à une distance respectable.

Cependant le colonel Kamienski occupait toujours les hauteurs du petit belvéder avec son régiment : l'ennemi engagea encore une fois la fusillade. Presque toutes les troupes étaient rentrées; l'arrière-garde, ne pouvant tenir dans une position aussi avancée, reçut également l'ordre de se retirer devant les Russes qui se présentaient de nouveau en force, et qui vinrent s'établir au grand et au petit belvéder (d et f).

Mais tandis que les assiégeants, cédant au feu de notre artillerie et à l'impétuosité de nos troupes, fuyaient devant nous du côté de Pitzken-

dorf, ils avaient essayé de faire une diversion en attaquant tous nos avant-postes depuis Schidlitz jusqu'à Niederfeld.

L'engagement à Schidlitz et à Stolzenberg se réduisit à peu de chose; l'ennemi n'y présenta qu'environ 300 hommes : le major Treny les repoussa facilement. Mais à Ohra l'attaque fut plus sérieuse; l'ennemi avait réuni deux bataillons à Niederfeld et quatre sur les hauteurs vis-à-vis du petit bois. Le major Schneider avait le commandement de cette partie de la ligne. Dès qu'il vit ce mouvement des Russes, il fit retirer tous ses postes éloignés à la position de défense qui leur avait été indiquée. Les Russes et les Prussiens s'avancent en bon ordre, s'emparent du bois et de la tête du village d'Ohra. Alors s'engage une vive fusillade.

Une colonne russe qui pénétrait sans précaution dans la grande rue fut reçue à coups de canon à mitraille et mise en déroute.

Le général Husson arriva dans ce moment avec sa réserve, et nous reprîmes l'offensive.

Le major Gleize fut chargé d'enlever le bois, et le major Schneider la tête du village. Cette manœuvre s'exécuta avec beaucoup d'ensemble.

L'ennemi ne résista pas. On ne se servit, pour ainsi dire, que de la bayonnette pour le culbuter. Il perdit beaucoup de monde dans le bois, et surtout en passant le ravin qui se trouve de l'autre côté.

Nos troupes reprirent le village avec tant de promptitude qu'un petit détachement ennemi, conduit par un paysan à travers les jardins de Niederfeld, sur les bords l'inondation, pour tourner nos avant-postes, eut lui-même sa retraite coupée. Sa propre ruse tourna contre lui. Il fut cerné de toutes parts et taillé en pièces.

Dans cette affaire, l'ennemi eut 40 morts tant Russes que Prussiens, 62 prisonniers et un grand nombre de blessés. Nous eûmes à regretter le capitaine Le Boucq qui fut tué ainsi que 5 soldats. Nous eûmes aussi 5 officiers et 27 soldats blessés sur ce point.

A Langfuhr et Pitzkendorf où l'on se battit depuis le matin jusqu'à six heures du soir, les pertes furent bien plus considérables de part et d'autre.

De notre côté, nous eûmes 341 hommes tués et blessés, et 2 prisonniers (1).

Nous fîmes rentrer dans la place 180 prisonniers dont 2 officiers. On ne put évaluer au juste la perte de l'ennemi, qui doit avoir été infiniment plus considérable que la nôtre : pour s'en former une idée, il suffit de considérer la supé-

(1) Parmi les morts se trouvent le lieutenant Besançon, aide-de-camp du général comte d'Heudelet, le lieutenant Centurionne du 8e. hussard, jeune officier de 17 à 18 ans, blessé mortellement en entrant un des premiers à cheval dans une redoute. Plusieurs autres officiers, très-distingués périrent glorieusement dans cette journée.

riorité constante de notre artillerie, placée sur le Zigankenberg, qui prenait en flanc les colonnes ennemies; la prise des 4 redoutes, en avant de Pitzkendorf, toutes garnies d'infanterie sur laquelle on fit main basse; enfin une colonne russe de 3 à 400 hommes qui fut coupée et exterminée, dans la vallée de Jeschkenthal, par le 11e. régiment polonais.

Malgré les succès de cette journée, on sentit l'impossibilité de se maintenir désormais sur les hauteurs du Johannisberg dont l'ennemi prit définitivement possession après la retraite de nos troupes. Car, en supposant que par de nouveaux efforts de courage on parvînt à le chasser, il pouvait facilement, soit pendant la nuit, soit le lendemain, recommencer ses attaques avec des troupes fraîches qui devaient nécessairement finir par avoir l'avantage sur les nôtres qui étaient obligées de combattre constamment, puisque la force numérique de la garnison, bien loin de permettre de les remplacer, avait forcé tous les corps disponibles de prendre part à cette affaire.

Langfuhr et Ohra étaient deux positions dont l'ennemi devait nécessairement se rendre maître pour commencer les opérations du siége. Il ne pouvait songer à ouvrir la tranchée soit en avant du Hagelsberg soit en avant du Bischofsberg, les seuls fronts attaquables de la place, avant d'avoir assuré sa droite et sa gauche. Aussi a-t-on

vu que ces deux villages furent attaqués dès la reprise des hostilités.

Mais si ces deux positions étaient indispensables aux assiégeants, elles n'avaient pas toutes deux le même degré d'importance pour les assiégés, et ne présentaient pas les mêmes facilités pour leur défense. Nous avons fait connaître dans la 2me. partie, lors de la construction des batteries Frioul (G) et de la coupure (A), tout l'avantage que l'ennemi devait retirer de l'occupation du plateau de l'Etoile, et nous avons indiqué les premières dispositions prises par la garnison pour le lui disputer : elles consistaient à fortifier le Jesuitenberg et à occuper fortement le faubourg d'Ohra qui, bordé d'un côté par l'inondation, et se prolongeant sans interruption presque jusqu'aux portes de la ville, peut être défendu pied à pied.

Langfuhr, au contraire, séparé de la place par une distance de 2000 à 2400 mètres, dominé par les hauteurs du Johannisberg qui de droit appartiennent à l'assiégeant, peut aisément être enveloppé de tous les côtés à la fois, et promptement isolé de la place, au moyen de quelques batteries volantes établies aux deux belvéders (d et f) qui s'opposeront toujours avec avantage à l'arrivée de tout secours.

La garnison ne devait donc espérer se maintenir à Langfuhr qu'en développant des forces considérables, prêtes à marcher à chaque instant sur Pitzkendorf, comme elle venait de le

faire : mais elle n'était pas en état de renouveller tous les jours de pareils combats dont l'issue définitive ne laissait aucun doute.

D'ailleurs, l'ennemi, en s'établissant à Langfuhr, se trouvait encore à une si grande distance de l'enceinte, que tous les travaux qu'il pouvait faire dans cette position, ne devaient guères être considérés que comme la suite de sa ligne de contrevallation.

Le peu d'avantages réels que les assiégeants retireraient de l'occupation de ce village était donc bien loin de compenser tous les sacrifices qu'il aurait fallu faire pour le conserver plus long-temps. Aussi le gouverneur ne chercha-t-il pas à reprendre une troisième fois les hauteurs : il se prépara, au contraire, à évacuer Langfuhr lui-même dès que les Russes se présenteraient en force. Mais ceux-ci, marchant avec une extrême réserve, n'essayèrent pas de s'en emparer de suite : ils se contentèrent d'abord d'occuper le Johannisberg, et de se fortifier aux deux belvéders (1) tandis qu'ils préparaient une diversion qui devait puissamment favoriser leur attaque sur cet important faubourg.

---

(1) L'ennemi couronna les hauteurs par une levée en terre, et amena sur-le-champ quelques pièces d'artillerie pour intercepter toute communication de Langfuhr avec la place.

La flotte jusqu'ici n'avait pris, pour ainsi dire, aucune part aux opérations militaires. Nous n'avons pas parlé de quelques bordées lâchées à différentes reprises par trois ou quatre frégates qui s'avançaient de temps à autre comme pour reconnaître la portée de notre canon. Le 1er. septembre, c'est-à-dire deux jours après que l'ennemi était établi au grand et au petit belvéder, la flotte anglo-russe mit toutes ses voiles dehors, et parut prendre quelques dispositions pour se ranger en bataille; mais contrariée par un calme plat, elle se tint au large (1).

Le 2 septembre, à la pointe du jour, on s'aperçut que l'amiral russe avait fait placer, pendant la nuit, quatre pavillons pour tracer sa ligne de bataille.

Le capitaine de frégate Rousseau, chef militaire de la marine à Neufahrwasser, donna ordre de les enlever. Nos marins parvinrent à en prendre trois, malgré le voisinage des embarcations ennemies.

Cependant, à neuf heures et demie, on vit se dessiner la première ligne de la flottille; elle se forma rapidement. Elle se composait d'une corvette et de 40 canonnières. A dix heures et demie, elle commença son feu sur Weichsel-

(1) On fit aussitôt remonter la Vistule jusqu'à Danzig à tous les navires et bâtiments de toute espèce qui se trouvaient à l'embouchure du fleuve.

münde et Neufahrwasser. Nos batteries répondirent avec tant de succès qu'après deux heures de combat, l'ennemi fut forcé à la retraite.

Quatre canonnières furent si fortement endommagées qu'elles gagnèrent le large bien avant les autres.

L'ennemi ne nous aurait fait aucun mal si un obus n'eût fait sauter, dans l'une des batteries (n°. 4) de l'île de la Platte, un petit magasin à poudre dont l'explosion tua 2 canonniers et blessa 3 soldats d'infanterie (1).

La seconde ligne, forte de 27 canonnières, qui s'était formée pendant le combat, ne succéda pas à la première; elles se retirèrent ensemble. Mais, vers cinq heures du soir, une division de 76 canonnières vint de nouveau bombarder Neufahrwasser. Cette attaque fut aussi bien reçue que celle du matin, et après trois heures d'un combat opiniâtre, la flottille fut forcée de regagner le large.

Dans cette nouvelle attaque nous n'eûmes pas un seul homme tué ni blessé.

---

(1) Nos canonniers montrèrent la plus grande intrépidité: l'un deux, ayant eu son schakos enlevé par un boulet, tandis qu'il pointait une pièce, ne se dérangea pas, et continua d'ajuster son coup, qui toucha une chaloupe canonnière.

L'ennemi tira 3,500 coups de canon, nous lui ripostâmes par 1,500.

Mais au moment de ce second engagement par mer, les Russes débouchant à la fois par la vallée de Kœnigsthal et le village de Stries se portent par un mouvement rapide à la gorge de Langfuhr et à Neu-Schottland ; bientôt après ils paraissent à Schellmühle, et entourent la redoute Kabrun (X).

Les postes avancés de Langfuhr se retirent en toute hâte dans les blockhaus (b et c); ceux de Neu-Schottland se replient d'abord sur Schellmühle, qu'ils évacuent pour trouver, dans la redoute Kabrun un refuge contre les forces bien supérieures de l'ennemi.

Une nombreuse cavalerie couvre aussitôt la plaine, couronne les hauteurs en avant du camp retranché de Zigankenberg, et s'avance jusqu'au pied de la batterie Montbrun (T); le combat ne tarde pas à devenir général, et une fusillade très-vive s'engage depuis Schellmühle jusqu'à Ohra.

Le major Poyeck du 13e. régiment bavarois, commandant du poste de Kabrun, soutint plusieurs attaques qu'il repoussa constamment. Deux pièces d'artillerie placées dans cette redoute concoururent puissamment à la défense de cet ouvrage qui fut plusieurs fois entouré par l'ennemi.

Les Bavarois et les Westphaliens qui s'étaient réfugiés dans les blockhaus (b et c) essayèrent d'en sortir pour charger les Russes; mais ceux-ci, bien plus nombreux, les rejetèrent dans leurs

maisons crénelées qu'ils entreprirent même de forcer.

Après avoir tenté plusieurs assauts inutiles contre ces deux postes, les Russes se décidèrent à les incendier; et comme ils ne pouvaient assez s'en approcher pour y mettre le feu à la main, ils brûlèrent quelques maisons voisines, espérant que les flammes gagneraient promptement celles dont ils voulaient s'emparer.

Mais l'incendie ne put atteindre que la toiture, et fut arrêté par nos troupes.

Quelques instants après, le feu se manifesta à Schellmühle, à Zigankendorf et à la tête d'Ohra, où l'ennemi avait également pénétré (1). Tous les environs de la ville paraissaient livrés aux flammes.

Le gouverneur fit sortir de la place deux fortes colonnes; l'une se porta sur Schellmühle et l'autre sur Langfuhr.

L'ennemi, déjà fort incommodé par l'artillerie de tous les ouvrages qui avaient des vues sur l'attaque, et par le feu de la batterie légère polonaise, fut promptement délogé de Schellmühle. Un bataillon napolitain se porta au pas de charge par l'avenue du château (2), et une compagnie

(1) Il s'était servi de tourteaux goudronnés, et de cercles en fer recouverts de paille et de goudron, appelés en allemand *pech kranz* (couronne de poix).

(2) Cette avenue aboutit à la maison Kabrun (X).

de voltigeurs polonais tourna ce hameau. On fit main basse sur cette troupe d'incendiaires dont un grand nombre périrent ensevelis sous les ruines des bâtiments embrâsés, dans lesquels ils se cachaient pour se soustraire à la poursuite de nos soldats. L'ennemi perdit près de 200 hommes sur ce point. On ne put maîtriser l'incendie qu'après qu'il eut détruit en grande partie le château, un superbe moulin et quelques autres constructions.

Les troupes chassées de Schellmühle allèrent se rallier et prendre position sur le rideau en avant de Neu-Schottland.

Notre seconde colonne ne put commencer son mouvement que lorsque le jour était déjà sur son déclin; elle trouva des forces si considérables, tant dans la vallée de Kœnigsthal qu'à la tête de Neu-Schottland, qu'il lui fut impossible de s'avancer jusqu'aux maisons crénelées de Langfuhr, pour dégager les Bavarois et les Westphaliens. Un petit détachement napolitain, formant l'avant-garde de la colonne, fut coupé par une charge de cavalerie; on le crut sabré ou fait prisonnier; mais il trouva moyen de se jeter dans les blockhaus, et il y resta cerné avec les troupes qu'il allait délivrer.

La fumée épaisse de l'incendie et de la fusillade avait entièrement dérobé à notre vue les deux maisons crénelées, de sorte qu'on n'avait pu distinguer si c'était en effet nos troupes qui y

étaient rentrées, après la sortie qu'elles avaient faite au commencement de l'affaire pour repousser l'ennemi.

Mais tous les doutes parurent levés, lorsqu'un soldat fait prisonnier à Langfuhr et parvenu à s'échapper des mains de l'ennemi, vint annoncer que le capitaine Fahrbeck (1) et tous les siens étaient pris ou tués. Cependant, on fit une tentative pour s'en assurer ; mais plusieurs balles parties des maisons crénelées, ayant atteint quelques-uns des nôtres, nous persuadèrent que l'ennemi avait fini par s'en emparer.

A dix heures du soir, nous avions repris Zigankendorf dont une partie fut sauvée des flammes.

A Ohra, quelques maisons furent entièrement consumées, ainsi qu'un *poste* dit *de la barrière*, établi à l'extrémité du faubourg.

De ce côté où l'on se tirailla et canonna pen-

(1) Depuis l'établissement des Russes aux deux belvéders, on n'avait laissé que peu de troupes à Langfuhr, s'attendant à chaque instant à être forcé d'abandonner ce village qui était presqu'entouré par l'ennemi. Cet avant-poste, composé en tout de 70 à 80 hommes, était commandé par un capitaine ayant sous ses ordres 2 lieutenants. Le chef du poste avait ordre de se retirer sur Kabrun (X) si l'ennemi se montrait en trop grandes forces. Le capitaine Fahrbeck ne put exécuter cet ordre, la retraite lui ayant été coupée par les troupes qui débouchèrent de la vallée de Kœnigsthal.

dant toute la nuit, les Russes se maintinrent dans le petit bois placé sur les hauteurs, et derrière les décombres des premières maisons du village.

Comme plusieurs rapports assuraient que les blockhaus (b et c) ne faisaient plus feu, et que leurs garnisons avaient été passées au fil de l'épée, les Russes étant d'ailleurs chassés de Schellmühle et de Zigankendorf, le gouverneur pensa qu'une nouvelle attaque sur Langfuhr ne présentait pas des chances assez favorables pour s'exposer à une affaire de nuit. En conséquence, il donna l'ordre au général Grandjean qui avait dirigé cette opération, de se replier sur Aller-Engel, et d'établir une nouvelle ligne de postes depuis Schellmühle jusqu'au Zigankenberg.

On fit rentrer toutes les troupes dans la place après avoir fait occuper les différentes redoutes par le nombre d'hommes nécessaires, et laissé une forte réserve à Aller-Engel pour soutenir Kabrun (X) dont on jugea convenable, vu la proximité de l'ennemi, de retirer l'artillerie. Celle d'Aller-Engel se retira également sur les glacis de la place avec ordre de reprendre sa position, pendant le jour seulement.

Enfin, on fit faire pendant la nuit de fréquentes patrouilles pour obtenir des renseignements positifs sur le sort des troupes des maisons crénelées. Ces troupes s'étaient en effet maintenues dans ces deux postes pendant toute

la nuit, mais ce n'avait été qu'avec des efforts inouïs.

Qu'on se représente le capitaine Fahrbeck avec ses 80 Bavarois, Westphaliens et Napolitains, forcé de ne plus faire tirer sur les assaillants pour employer tout son monde à arrêter les progrès des flammes ; quelles peines infinies ne durent pas éprouver ces braves pour maîtriser, sans le secours de l'eau, et sous le feu de l'ennemi, un incendie qui devait les engloutir sous les ruines de ces maisons. Leur zèle enfin est couronné du plus heureux succès, et la toiture abattue les préserve d'un embrâsement total.

Les Russes, voyant leur attente trompée, essayent de franchir les palissades ; mais tous ceux qui ont la témérité de tenter cette escalade, reçoivent, à bout portant, le coup mortel qui part des créneaux. En vain les soldats les plus déterminés entreprennent de déraciner les palissades ou de les brûler avec des fascines goudronnées, jamais ils ne peuvent parvenir à leur but, tant les défenseurs conservent de sang-froid pour ajuster des coups certains !

L'ennemi lassé de tant de constance et de courage, rebuté par les pertes nombreuses qu'il avait faites inutilement pour s'emparer de ces postes dont les abords sont jonchés de ses morts, se trouve réduit à amener de l'artillerie pour renverser deux mauvaises maisons qui, par l'in-

trépidité et le dévouement des défenseurs, semblent des remparts inexpugnables.

Mais quelle dut être la position de ceux-ci, quand ils aperçurent que l'on n'entreprenait plus rien contre Langfuhr, et que la garnison rentrait dans la place!

Sans vivres et sans boisson d'aucune espèce, accablés par la fatigue, pressés par la faim et surtout par une soif brûlante, qu'excitaient doublement et la fumée de la poudre et la chaleur excessive occasionnée par l'incendie des maisons voisines; ayant sans cesse la pénible vue d'une trentaine de leurs camarades blessés qui réclament en vain des secours; dans une situation aussi critique, et désespérée pour tous autres que pour eux, ces intrépides soldats attendent encore avec résignation le retour de leurs frères d'armes.

Les sommations, les menaces, la ruse (1) qu'emploie tour à tour l'ennemi pour les engager à sortir, sont inutiles; rien ne peut ébranler leur courage et leur fermeté.

Mais ce qui met le comble à leur détresse, c'est le manque de munitions qui les force à ménager leurs coups et à laisser tranquilles leurs

(1) Les Russes feignaient de se retirer en désordre, comme si une colonne française s'avançait sur eux. Ils fuyaient en criant que les postes des maisons allaient être délivrés, que les troupes de la garnison n'en étaient plus qu'à quelques pas, etc.

nombreux ennemis, qui se contentent maintenant de les tenir bloqués. Ils ne peuvent supporter l'idée de tomber en leur pouvoir ; et pour repousser les nouvelles attaques auxquelles ils s'attendent, ils ont formé l'audacieux projet d'aller enlever les cartouches dans les gibernes des cadavres russes qui forment autour d'eux comme un second rempart.

Cependant, pour faire cesser la cruelle incertitude où, malgré tous les rapports faits précédemment, l'on était encore au quartier-général, un aide-de-camp du gouverneur, le capitaine Marnier, suivi de quelques hommes de bonne volonté, sortit au point du jour de la redoute Kabrun, et s'avança avec précaution vers le blockhaus de droite. Arrivé à portée de pistolet, la barrière s'ouvre, et, à son grand étonnement, il voit la garnison qu'on croyait massacrée, venir à sa rencontre : ils opérèrent ensemble leur retraite, en forçant à se replier les cosaques qui essayèrent vainement de s'y opposer.

Mais ceux qui occupaient la maison crénelée située à gauche n'étaient pas encore délivrés. Le général Devilliers de service aux avant-postes, instruit de ce qui venait de se passer, fit aussitôt porter en avant une partie de la réserve d'Aller-Engel. A la vue de cette colonne, ces courageux soldats se précipitèrent avec impétuosité sur l'ennemi qui se trouva pris entre deux feux : une vingtaine d'entre eux trop affaiblis par

leurs blessures ne purent percer à travers les Russes, et furent faits prisonniers dans la mêlée. Le lieutenant westphalien Dalwick fut atteint d'une balle qui lui fracassa le bras gauche ; il n'en continua pas moins de donner aux soldats l'exemple du plus brillant courage. A peine le poste de gauche avait-il été évacué, que déjà des obus y avaient mis le feu.

Le bruit ne tarda pas à se répandre dans la ville que les détachements renfermés dans les maisons crénelées de Langfuhr venaient d'être délivrés. Chacun s'empressa d'aller à leur rencontre ; ils furent ramenés comme en triomphe, et reçurent dans cette circonstance les plus éclatants témoignages de l'attachement de leurs camarades et de l'admiration de toute la garnison pour cette belle conduite.

Le gouverneur fit transporter et soigner à son hôtel tous les blessés qui s'échappèrent des blockhaus.

Cette défense, qui a duré douze heures, est un des plus beaux faits d'armes que l'on puisse citer, et il est glorieux pour la garnison de Dantzig, que des troupes de différentes nations en aient partagé l'honneur.

Sur tous les autres points, les divers corps montrèrent également beaucoup d'intrépidité(1), et parmi un grand nombre de mentions honora-

(1) Notre perte fut de 80 hommes tués, dont 2 offi-

bles, consignées dans son rapport, le général Rapp citait particulièrement le chef de bataillon Bauer du 1er. régiment westphalien, qui, se trouvant par hasard à Langfuhr au moment de l'attaque, se jeta dans une des maisons crénelées; il contribua par sa fermeté, sa résolution et ses sages dispositions, à prolonger la défense de ces postes dont il ne sortit qu'un des derniers; le lieutenant bavarois Muck que l'on remarqua à la tête des troupes qui allèrent délivrer le blockhaus de gauche; le capitaine Ostrowski, commandant la compagnie d'artillerie à cheval polonaise dont le feu vif et soutenu avait décidé la retraite de l'ennemi de Schellmühle, et plusieurs officiers des 5e. et 6e. régiments napolitains.

L'établissement de l'ennemi à la gorge de Neu-Schottland et de Langfuhr, empêcha les assiégés de continuer les dispositions qu'ils faisaient pour occuper, par deux ouvrages placés

---

ciers, 102 blessés, et une cinquantaine de prisonniers.

L'ennemi eut 700 hommes tués environ, dont la majeure partie à Langfuhr et principalement autour des maisons crénelées et de la redoute Kabrun.

Un soldat bavarois pris à Langfuhr et conduit à Oliwa, d'où il parvint à s'échapper, rapporta que le chemin de Langfuhr à cette abbaye était couvert de blessés qu'on y transportait. Un grand nombre d'entre eux trop faibles pour se rendre eux-mêmes à l'hôpital, étaient couchés sur la route, en attendant qu'on les vînt chercher avec des voitures.

entre la Vistule et Kabrun (X), la nouvelle ligne qu'ils voulaient établir de cette redoute à la seconde Legau, en passant par Schellmühle. Il fallut renoncer à ce projet. On se contenta de faire sur-le-champ (dans la nuit du 2 au 3 septembre) une coupure dans l'allée de Langfuhr, à la hauteur d'Aller-Engel, pour prolonger le camp retranché de Zigankenberg (1).

D'ailleurs, le gouverneur venait d'apprendre l'alliance de l'Autriche avec la Prusse et la Russie. Il n'y avait pas le moindre doute que les coalisés, pouvant, par suite de ces nouveaux arrangements politiques, disposer de forces très-considérables, ne prissent toutes les mesures nécessaires pour hâter la reddition de Danzig. La possession de cette place, dont le siége retenait un corps considérable de troupes à deux cents lieues en arrière du théâtre de la guerre, était d'une trop grande importance pour qu'ils ne

---

(1) *Note essentielle.* Dans la description donnée plus haut, du camp retranché, on a fait connaître à la fois tous les ouvrages qui le composaient, pour mettre le lecteur à même d'en saisir parfaitement l'ensemble, la disposition et l'utilité. Mais il est important de faire attention aux diverses époques auxquelles les ouvrages ont été construits, afin d'apprécier les difficultés vaincues. Car il est digne de remarque, qu'en général nos ouvrages avancés ont été construits sous le feu de l'ennemi, et que plusieurs n'ont été commencés qu'après l'ouverture de la tranchée et l'établissement de quelques batteries.

déployassent pas contre elle les plus puissants moyens. Indépendamment de ces considérations, l'approche de la mauvaise saison faisait aussi un devoir au duc de Würtemberg de presser les opérations. Il n'était encore qu'à 1500 mètres de nos ouvrages avancés ; il ne lui restait pas un moment à perdre pour ouvrir la tranchée. Le gouverneur ne pouvait donc conserver aucun espoir de se maintenir plus long-temps dans ses positions éloignées ; le but principal de leur occupation était d'ailleurs complétement atteint.

Le général Rapp ne fit donc aucune tentative pour chasser encore une fois les Russes de Langfuhr. Il songea, au contraire, à concentrer et à ménager ses forces pour le siége qu'il espérait faire traîner en longueur.

Il retira ses avant-postes les plus éloignés (1). Les travaux du génie furent poussés avec la plus grande vigueur. Heureusement que les principaux ouvrages avaient déjà acquis un grand degré de perfection.

Toutes les réparations nécessaires au corps de place étaient achevées. On s'occupait de blinder l'écluse de pierre qui barre le cours de la Mottlau à l'entrée de cette rivière dans la ville, ainsi que le moulin qui se trouve à côté. On con-

(1) Du côté d'Ohra le poste du bois fut abandonné ainsi que plusieurs autres ; on en conserva néanmoins quelques-uns sur les hauteurs à droite, et notamment ceux connus sous le nom de l'étoile (m) et du capitaine (h).

tinuait aussi le bâtardeau en avant du bastion *Braun-Ross*; mais le peu de moyens que nous avions à notre disposition, rendait très-longue et très-pénible cette grande construction qui, à la reprise des hostilités, le 24 août, exigeait encore, pour son achèvement, autant de travaux qu'on en avait fait jusqu'alors.

On pouvait regarder comme terminé tout ce qu'il y avait de plus important à exécuter dans les deux grands forts du Bischofsberg et du Hagelsberg. Un grand nombre de blockhaus, plusieurs casemates et quelques communications blindées assuraient à leurs garnisons respectives des logements sains et à l'abri de la bombe. Les parapets, les chemins-couverts, les réduits de places-d'armes, les palissadements, tout enfin se trouvait en parfait état.

Il n'en était pas de même de la ligne de Neugarten (1): cette partie n'avait reçu aucune amélioration les années précédentes. Il fallait en approfondir les fossés, épaissir les parapets et refaire les palissadements en entier, pour mettre ce front en état de résister aux batteries que l'ennemi ne manquerait pas d'établir sur le Zigankenberg.

Malgré ces travaux, on crut encore nécessaire de construire un petit ouvrage extérieur, destiné à prendre des revers sur la porte de Neu-

(1) *Voyez* le plan.

garten, et à battre les différentes gorges du vallon de Schidlitz par lesquelles l'ennemi aurait pu déboucher pour tenter un coup de main, soit sur la porte de Neu-garten elle-même, soit sur l'extrême gauche du camp retranché de Ziganken-berg. Cet ouvrage appelé batterie *Delzons* (coté L sur le plan) fut placé sur un plateau très-favorablement situé entre la gorge de la lunette Cafarelly et le bastion Sandgrub.

Les ouvrages du Holm et le fort Napoléon devaient, dans peu de jours, se trouver entièrement achevés. Les ouvrages de Weichselmünde et de Neufahrwasser étaient en état de soutenir un siége. On construisit néanmoins une petite redoute pour couvrir et assurer la gauche du fort Montebello; elle fut nommée lunette *Crétin* (cotée z sur le plan). L'on eut soin de profiter des canaux qui coupent le terrain sur lequel on l'éleva, pour l'entourer d'eau de tous les côtés.

Ainsi la garnison n'avait plus à s'occuper, en quelque sorte, que des ouvrages extérieurs, et à compléter l'armement de certaines parties de la place, à mesure que les assiégeants développeraient leurs travaux. Mais ces ouvrages extérieurs devenaient pour elle de la plus grande importance. Il s'agissait de leur donner assez de consistance pour arrêter l'ennemi, au moins quelque temps, et par-là, retarder le bombardement dont les suites ne pouvaient être que très-funestes pour une ville qui était l'entrepôt des bois de

toute la Pologne, et qui s'en trouvait alors encombrée (1).

Aussi les assiéges redoublèrent-ils d'efforts, pour accélérer la construction des ouvrages avancés.

On avait travaillé avec tant d'assiduité, que les batteries Kirgener, d'Istrie, Caulaincourt, Montbrun et Kabrun avaient été armées dès le 26 août; le feu de leur artillerie avait déjà puissamment secondé nos troupes dans la journée du 29. On continua ces batteries avec persévérance, ainsi que celles qui étaient moins avancées. On construisit dans chacun de tous ces ouvrages un corps-de-garde défensif en maçonnerie pour loger leurs garnisons respectives; on fit même, par la suite, quelques petits blockhaus (3).

---

(1) Pour se faire une idée de l'immense quantité qu'elle renfermait, il faut savoir que depuis plusieurs années Danzig avait continué de recevoir les approvisionnements ordinaires de la Pologne, qui étaient restés intacts dans ses chantiers, la guerre ayant paralysé le commerce.

(2) On plaça dans

						pouc.	lig.		en tout
N	Kirgener	2 pièces	de	12	— 1 obusier	de 6.	4	—	3 pièces.
O	Caulaincourt	2	*Id.*	*Id.*	— 1 *dito.*		*Id.*	—	3
T	Montbrun	4	*Id.*	8	— 1 *dito.*		*Id.*	—	5
X	Kabrun	2	*Id.*	6	— 0 *dito.*		*Id.*	—	2
P	d'Istrie	2	*Id.*	12	— 1 *d°.* 2 licornes russes				5

(3) L'un à l'extrémité du fossé de gauche de Kirgener,

Sur la droite du Bischofsberg, les batteries Frioul étaient, pour ainsi dire, terminées. On y achevait un magasin à poudre sous le massif d'une barbette ; et la coupure d'Ohra (A), dont les affaires des 28 et 29 août avaient fait sentir toute l'importance, était poussée avec une telle activité, jour et nuit, que l'on espérait la voir, sous très-peu de temps, complètement achevée.

Mais l'ennemi ne laissa pas la garnison s'occuper paisiblement de ses travaux. Il canonna vigoureusement Ohra de ses redoutes placées sur les hauteurs, et ralluma bientôt l'incendie, qui, en moins de vingt-quatre heures, consuma Ohra, proprement dit : on ne put se rendre maître du feu doublement alimenté et par un vent violent et par les obus de l'ennemi.

A Heubude, le commandant Carré fut aussi attaqué pendant la nuit ; mais il fit sa retraite avec tant d'adresse, qu'il sut échapper aux deux colonnes russes qui devaient le cerner. Ces colonnes se rencontrèrent, et firent feu réciproquement l'une sur l'autre pendant quelque temps, tandis que notre poste, rangé à l'écart, demeurait tranquille spectateur du combat. Sans cette manœuvre habile, sa position devenait embarrassante, à cause de la difficulté qu'il aurait

---

l'autre à l'extrémité de droite de Caulaincourt ; ils servaient aussi à flanquer les fossés et la gorge de ces ouvrages.

eue à gagner le bac en face de Ganz-Krug, pour échapper à l'ennemi. Cette attaque engagea le gouverneur à faire construire, sur le bord de la Vistule, une lunette (cotée y) pour couvrir le bac, et servir de retraite aux troupes placées à Heubude; mais la crue des eaux força d'abandonner ce travail, deux jours après qu'il fut commencé.

Les Russes essayèrent, avec aussi peu de succès, de s'emparer de la redoute Kabrun, pendant la nuit du 4 au 5. Un fort parti de cosaques pénétra, au même instant, dans Schellmühle, et força à la retraite le poste qui occupait ce hameau à moitié brûlé. Pour s'opposer à de pareilles incursions, on fit embosser, sur la Vistule, plusieurs bâtiments armés d'artillerie. Un corsaire, nommé la *Nymphe de la Vistule*, fut placé à la hauteur du canal de Schellmühle. Une maison (côtée a), située entre Schellmühle et Neufahrwasser, fut crénelée, palissadée et occupée par un fort détachement. Au moyen de ces précautions on ne craignit plus de voir interrompre les communications avec Veischelmünde par la rive gauche du fleuve.

A différentes reprises les Russes présentèrent des forces considérables en avant de Stolzenberg, de Schidlitz et d'Ohra, qui firent, momentanément, reculer nos avant-postes; mais le canon du Bischofsberg suffit pour les faire éloigner.

Il renouvela également ses attaques par mer; il bombarda une troisième fois Weichelsmünde et Neufahrwasser dans la journée du 3. Quelques bombes incendiaires (1) tombèrent dans l'enceinte des fortifications sans nous faire aucun mal.

Le 4, la flotte déploya de plus grands moyens. A dix heures du matin, elle engagea le feu avec trois bombardes et deux frégates, pendant que 80 chaloupes canonnières venaient prendre leur ligne de bataille à l'embouchure de la Vistule. Tous ces bâtiments réunis firent un feu très-vif jusqu'à trois heures après midi. L'ennemi tira 8,500 coups de toute espèce. Cette grêle de boulets, de bombes et de fusées, cribla nos batteries et les maisons de la côte, et nous démonta deux pièces : nous n'eûmes cependant que deux hommes tués et six blessés.

Nos canonniers tirèrent avec une justesse admirable : ils firent sauter deux chaloupes canonnières; neuf autres furent mises hors de combat et désemparées; deux frégates, des plus hardies, reçurent deux obus et dix boulets des batteries de la Mœwenschanze.

L'ennemi, d'après le rapport d'un déserteur de la flottille, eut 150 hommes tués ou blessés.

Mais, pendant ces attaques réitérées, l'ennemi

(1) Ces bombes avaient trois trous, et étaient remplies de matières semblables à notre roche à feu.

se fortifiait à la gorge de Langfuhr et de Neu-Schottland. Après avoir rasé, jusqu'au premier étage, les blockhaus (b et c), il couvrit de terre les murs du rez-de-chaussée, dans lesquels il perça ensuite des embrâsures pour en former des batteries. Il profita également de quelques maisons pour commencer son établissement à Neu-Schottland.

Le 6 septembre, on distingua des batteries à l'entrée de chacun des villages. Le 7, l'ennemi les réunit par une tranchée qu'il prolongea sur sa gauche, jusqu'à la maison Vorwerck, et sur sa droite, jusqu'au contrefort qui borne d'un côté la vallée de Kœnigsthal.

Dans la nuit, il fit des démonstrations contre Kabrun; il lança quelques obus sur cet ouvrage, et montra des troupes qui semblèrent se mettre en marche pour venir l'attaquer. Le commandant de ce poste avait reçu l'ordre de mettre le feu aux matières combustibles rassemblées dans l'intérieur de la maison pour l'incendier, dans le cas où, forcé par la trop grande supériorité de l'ennemi, et n'ayant pas le temps d'attendre l'arrivée des réserves, il serait obligé de se retirer. Cet officier, saisi comme d'une terreur panique, abandonna la redoute, et incendia les bâtiments sans même avoir été attaqué; car l'artillerie de la batterie Monbrun (T) avait fait rebrousser chemin aux colonnes qui s'étaient avancées de Neu-Schottland. Il ne tarda

pas à reconnaître sa méprise, et ne put survivre à ce moment de faiblesse : il se brûla la cervelle d'un coup de pistolet.

L'ennemi crut que le feu avait été mis par ses obus, et ne s'aperçut pas que l'ouvrage avait été évacué. Nous en prîmes de nouveau possession pendant la nuit même.

Le 8, les assiégeants entreprirent la construction de deux batteries de trois pièces chacune, en arrière de la partie de tranchée comprise entre Neu-Schottland et la maison Vorwerck. Ils en commencèrent une troisième intermédiaire entre les deux villages, et enfin une quatrième (cotée 26 sur le plan) sur le penchant de la hauteur où s'appuyait la droite de leur tranchée: cette dernière paraissait destinée à flanquer toute leur ligne. Le 9, ils prolongèrent leur tranchée, de manière à entourer la maison Vorwerck, et commencèrent à palissader toutes leurs batteries.

Pendant les premiers jours que l'ennemi travailla à Neu-Schottland et Langfuhr, on pensa qu'il n'exécutait que des ouvrages détachés, destinés à former la continuation de sa ligne de contrevallation ; mais le développement donné à ces travaux, ne tarda pas à faire voir que c'était véritablement l'ouverture de la tranchée et l'établissement de la première parallèle. Son éloignement d'une part, et le choix du front d'attaque, laissaient néanmoins encore quelques

doutes aux ingénieurs sur ses intentions; mais il ne fut plus possible d'en conserver aucun, en voyant avec quels soins les ouvrages étaient perfectionnés, les batteries revêtues, palissadées et fortement armées, et toutes les dispositions que faisaient les assiégeants pour déboucher de cette parallèle.

Les assiégés étendirent alors le camp retranché qui couvrait les fronts du Hagelsberg. Ils le prolongèrent jusqu'à la Vistule, au moyen de la batterie Gudin (V) dont ils commencèrent la construction le 10 septembre. On la poussa avec la plus grande activité ainsi que la coupure au milieu de l'allée, désespérant de pouvoir se maintenir à Kabrun, à cause du nombre considérable de batteries établies à moins de quatre cents mètres de cette petite redoute.

On reconnut également la nécessité de construire quelqu'ouvrage dans le Holm, tant pour assurer la droite de ce vaste camp retranché, qui embrassait alors le Hagelsberg et les fronts d'Oliwa, que pour prendre d'écharpe les tranchées de l'ennemi s'il continuait à s'avancer; car ces premiers travaux ne pouvaient, vu leur éloignement, qu'être imparfaitement battus par la lunette Corbineau, qui avait été construite dans cette intention.

On commença, en conséquence, l'ouvrage appelé *batterie Liédot* (Y), qu'on éleva dans le

Holm, vis-à-vis du canal de Schellmülhe, sur les débris d'une ancienne redoute prussienne.

Mais, au moment où la garnison songeait à rassembler tous ses moyens pour s'opposer à la marche de l'ennemi, elle eut encore à résister à de nouveaux fléaux.

Dès le 3 septembre, le niveau de la Vistule avait commencé à s'élever au point de nous obliger à retirer les deux grands ponts de bateaux jetés à la gorge du Holm et du fort Montebello. Depuis ce jour, la hauteur des eaux n'avait fait que s'accroître ; le 8, la Mottlau, débordée, inonda plusieurs parties du *Speicher-Insel* et du quartier de Lang-garten. Le 9 enfin, la Vistule rompt ses digues et va porter encore une fois la désolation dans le Werder. L'inondation s'élève à six pieds au-dessus de son niveau ordinaire et envahit bientôt l'intérieur du fort Desaix, tout le faubourg de Kneiphof et une grande partie de ceux d'Ohra, Stadtgebieth et Alt-Schottland. Sur tous les points les digues, les écluses, les ponts sont emportés ou menacés de l'être. Le barrage de la Roswicke (près du fort Lacoste) et l'écluse de Kneiphof n'existent déjà plus. Le barrage provisoire construit près du bastion Braun-Ross, en remplacement du bâtardeau rompu le 27 février, ne tarde pas à être détruit. Rien ne s'oppose plus au courant rapide qui s'établit alors de l'inondation dans les fossés de la place. L'inondation elle-même, couverte

de débris de toute espèce qui attestaient le ravage des eaux, ressemblait à la mer encore agitée après une violente tempête.

On voyait, en effet, une quantité prodigieuse d'énormes pièces de bois, des bateaux de toute grandeur entr'ouverts et ne surnageant qu'à demi, des clôtures de jardins emportées, des décombres d'habitations, des animaux noyés, des arbres déracinés, venir s'amonceler contre les ponts de la place. De tous côtés on apercevait des signaux de détresse. Malgré les vagues et la force du courant, on porta de la ville tous les secours possibles aux habitants des maisons les moins éloignées. On en trouva plusieurs qui, montés sur le point le plus élevé de leurs chaumières submergées, et comme anéantis à la vue de tant de désastres, semblaient résignés à leur sort et attendre la mort avec tranquillité. Ce ne fut qu'au milieu des plus grands dangers que l'on secourut ces infortunés : plusieurs des barques qui sortirent de Danzig pour les aller chercher furent englouties avec ceux qui mouraient ainsi victimes d'un généreux dévouement.

Ce débordement si peu attendu à cette époque (1) occasionna aussi des dégâts très-

(1) Cette crue venait de la fonte des neiges dans les monts Krapaks : on eut lieu de remarquer que l'Oder et l'Elbe débordèrent aussi à peu près à la même époque.

considérables aux fortifications. La plus grande partie de l'île du Holm fut pendant plusieurs jours sous les eaux, et malgré la promptitude avec laquelle on avait évacué les poudres déposées dans les magasins particuliers de chacun des ouvrages de cette île, 25,000 kilogrammes (50 milliers) furent cependant avariés. Un des navires, qu'on avait fait remonter lors du bombardement de Weichselmünde, rompit ses amarres et alla se briser sur la barre de la Vistule. Le fort Napoléon et tous les autres ouvrages situés sur les bords du fleuve furent fortement endommagés. Mais le corps de place éprouva les plus grandes dégradations. Les eaux, après s'être élevées dans les fossés à une hauteur prodigieuse, s'ouvrirent un passage en renversant le bâtardeau destiné à les maintenir du côté de la rive droite de la Mottlau. Celui sur la rive gauche, vis-à-vis du bastion Mottlau, ne put être conservé qu'à force de soins et de travail. On parvint à boucher avec du fumier, des herbages et de la terre, les nombreux affouillements qui se formèrent à ses extrémités. Mais rien ne put garantir la culée en aval du pont sur radeaux qui longe ce même bâtardeau. Le cours des eaux se dirigeant alors sur ce point, menaçait d'anéantir la chaussée qui forme contrescarpe, et de rendre ainsi inutiles toutes les peines que l'on avait prises.

L'affouillement était de 20 à 22 pieds de pro-

fondeur. On essaya vainement de combler ce gouffre avec tous les moyens ordinaires. On se vit réduit à entreprendre un travail très-considérable, mais qui eut le plus heureux succès. On fit un revêtement en charpente avec un coffrage de forts madriers sur un développement de 134 pieds (44 mètres). Cet important ouvrage fut mené avec la plus grande célérité, ainsi que tous ceux que nécessitèrent les nombreuses dégradations causées par cette crue extraordinaire du fleuve.

Dans la même contrescarpe du bastion Mottlau, les eaux s'étaient encore ouvert trois passages, entre autres un de 100 pieds de large et de 5 pieds de profondeur. Cette réparation ne put être entreprise que lorsque les eaux eurent un peu baissé. La violence du courant emportait tous les matériaux. Cependant on parvint à boucher ces énormes ouvertures en faisant des épis noyés avec de longues fascines liées par un seul bout, piquetées et reliées entre elles par un clayonnage selon la manière usitée sur les bords du Rhin.

Les eaux de l'inondation qui se déversaient sans obstacle dans les fossés, depuis que le bâtardeau du bastion Braun-Ross avait été renversé, causèrent les plus grands ravages de ce côté de la place. Tous les travaux commencés pour la reconstruction du bâtardeau définitif furent anéantis. La fausse-braie de plusieurs bastions fut totale-

ment détruite. Les eaux rongèrent les angles saillants des bastions Bæren et Cannichen. Celui du bastion Braun-Ross fut miné jusqu'à moitié de la largeur du parapet. Les ponts de Hohethor et de Lang-garten, obstrués par mille débris, finirent, malgré tous les soins qu'on prit pour les dégager, par être entraînés.

Il est difficile de se figurer toutes les fatigues qu'éprouvèrent les assiégés pour faire face à tant de travaux. Mais ce qui leur causait le plus d'inquiétude était le rétablissement d'un bâtardeau pour maintenir l'inondation lorsque la Vistule serait rentrée dans son lit. Ils n'avaient plus les moyens d'entreprendre une construction aussi difficile et aussi importante.

Cependant les eaux s'abaissèrent ; quand le fleuve eut repris son niveau ordinaire, celui de l'inondation, contre toute attente, se maintint toujours à une forte hauteur quoiqu'elle se déversât continuellement dans la basse Mottlau par les fossés de la place.

Une circonstance bien inattendue favorisait les assiégés. Une partie des eaux de la Vistule continuait à prendre son cours dans le Werder(1) par les ruptures des digues, et alimentait

(1) On se rappelle que dans la sortie du 26 avril, la colonne qui remonta la digue gauche de la Vistule reconnut une coupure faite par les Russes dans cette même digue, à la hauteur de Neufehr, pour saigner l'inonda-

l'inondation. On se trouva, de la sorte, dispensé de s'occuper du bâtardeau en avant du bastion Braun-Ross. La seule compensation pour les énormes ravages causés par les eaux, fut une grande quantité de poissons qu'elles apportèrent avec elles, et qu'on put se procurer très-facilement tant qu'elles restèrent élevées. Ce fut une ressource précieuse pour les habitants et la garnison.

Les eaux s'étaient également répandues dans la plaine de Schellmühle par les canaux qui communiquent avec le fleuve. On profita de ce débordement, d'ailleurs si funeste, pour tendre une petite inondation qui mettait alors à l'abri de toute attaque l'extrême droite du camp retranché et une partie de la route de Neufahrwasser (1). Il suffit, pour cela, de boucher les canaux par lesquels les eaux s'étaient introduites.

---

tion. Le but de l'ennemi ne fut pas alors atteint, l'inondation étant trop basse. Lors de la crue de la Vistule, il est certain que les eaux de ce fleuve, indépendamment des autres issues qu'elles auront pu se faire au-dessus de Neufehr, ont aggrandi et approfondi cette coupure par laquelle une partie de la Vistule a continué de se déverser dans le bassin de l'inondation.

(1) L'inondation ne touchait pas immédiatement les glacis de la redoute Gudin (V); mais le petit intervalle de 50 mètres qu'elle laissait fut bouché par une rangée de forts abatis.

Les assiégeants profitèrent de l'embarras que causèrent à la garnison ces nouveaux désastres pour achever leurs travaux en avant de Langfuhr et de Neu-Schottland.

Le 12, ils avaient déjà terminé 7 batteries de 3 et 4 pièces chacune. Le 13, celles établies à Neu-Schottland commencèrent à faire feu sur nos travailleurs de la briqueterie ou batterie Gudin (V). Dans la journée du 14, les assiégeants démasquèrent une batterie de 6 embrâsures (cotée 23), à l'emplacement du grand belvéder (d). Le 15, ils en démasquèrent deux autres : l'une (cotée 22) entre le grand belvéder et Pitzkendorf, l'autre (cotée 21) un peu à gauche de ce village. Ces batteries éloignées, armées de pièces du plus gros calibre, étaient destinées à retarder, par leur feu, nos travaux du camp retranché de Zigankenberg.

Du côté d'Ohra, où l'incendie ne discontinuait pas, l'ennemi ne faisait que dès progrès bien lents ; il s'avançait avec des précautions infinies au milieu des décombres, et ne parvenait à nous chasser successivement des maisons que nous occupions, qu'en y mettant le feu.

Tandis que les assiégeants continuaient avec activité la construction de leurs batteries, et qu'ils cherchaient à resserrer la place, la flotte, sans se rebuter du peu de succès de ses attaques précédentes, vint bombarder une

cinquième fois les forts, à l'embouchure de la Vistule.

Le 16 septembre, au matin, 40 chaloupes canonnières et 3 bombardes se rangèrent en bataille, la droite appuyée aux bains de Brœsen et la gauche à la hauteur de la redoute n°. 3 de l'île de la Platte, de manière à croiser leurs feux sur toutes les batteries de la côte et du camp retranché de Neufahrwasser.

A six heures et demie, tous ces bâtiments commencèrent à la fois un feu très-nourri. Des masses d'infanterie se firent bientôt apercevoir en arrière de Brœsen et de Saspe, prêtes à se porter en avant, pour donner un assaut général à nos ouvrages de Neufahrwasser, après que l'artillerie de la flotte en aurait ruiné les palissades et y aurait pratiqué quelques brèches.

Bientôt la nombreuse artillerie de l'ennemi, servie avec la plus grande activité, lance en effet une quantité prodigieuse de projectiles de toute espèce. Les coups se succèdent sans interruption. Le ciel est obscurci par d'épais nuages d'une fumée noirâtre. La mer est dérobée à notre vue par les torrents de flamme que vomit la flotte. Des bombes de la plus forte dimension fendent les airs, en laissant après elles de longues traînées de feu, et tombent en mille éclats : d'autres dépassent nos ouvrages, et vont brûler jusques sous les eaux de la Vistule. Les boulets du plus gros

calibre sapent nos remparts et renversent nos palissades. Le terrain est sillonné de toutes parts. Toutes les habitations sont écrasées. Aucun point de la plage n'est à l'abri d'un pareil bombardement.

Cependant, au milieu de cet épouvantable chaos, nos batteries se font remarquer par la justesse de leurs coups. Déjà plusieurs bâtiments ennemis, faisant eau de toutes parts, sont obligés d'abandonner le combat. Mais ces échecs ne diminuent point le courage des assaillants; une seconde ligne vient remplacer la première, et jusques au coucher du soleil, les divisions se succèdent ainsi de trois en trois heures, sans que le feu se rallentisse. Vers deux heures après midi, une assez grande quantité de palissades abattues font craindre, ou plutôt espérer à nos soldats remplis d'ardeur, que le moment est arrivé où les colonnes ennemies vont se mettre en marche et tenter l'assaut.

Au même instant les avant-postes d'Ohra sont attaqués. Mais cette attaque inopinée n'est aux yeux des assiégés qu'une diversion en faveur de celle que les Russes méditent sur Neufahrwasser. Aussi toutes les dispositions sont prises; on brûle de combattre enfin corps à corps. Cette attente est trompée. Les Russes ne pensent pas qu'il est temps encore, et demeurent immobiles.

Le combat du côté de la mer n'est point interrompu. Sous cette grêle de projectiles, on renouvelle les approvisionnements épuisés de nos

batteries, et nos canonniers, puissamment secondés par les sapeurs polonais, semblent animés d'une ardeur toujours renaissante. Leur zèle est couronné du plus heureux succès. Un bruit plus éclatant et plus terrible que tous les autres se fait entendre. Il est suivi de mille cris d'allégresse. Un boulet a pénétré jusques dans la poudrière d'un bâtiment ennemi dont les débris dispersés au loin ne laissent plus de traces de son existence. Peu de temps après, trois autres canonnières vont successivement s'engloutir au fond de la mer.

Enfin, à la chûte du jour, la flotte, lasse de douze heures d'un combat acharné et désastreux pour elle, mais peu nuisible pour nous, se retire, et va dans la baie de Putzig réparer ses nombreuses avaries.

L'amiral russe avait juré de réduire en cendres les magasins et les maisons du port et de nos forts, d'éteindre le feu de nos batteries, et de raser nos ouvrages. Il fut bien loin de tenir sa parole. Malgré les vingt mille boulets ou bombes dont il couvrit nos retranchements, notre artillerie continua son feu jusqu'à la retraite de la flotte, lui fit sauter une canonnière, en coula trois à fond et en endommagea huit autres au point qu'il fallut les tirer à la remorque avant la fin du combat (1).

(1) Chaque canonnière avait 30 hommes d'équipage tant marins que canonniers.

Dans cette journée mémorable le colonel Rousselot, du 29e. de ligne, commandant supérieur des forts de la basse Vistule, et le major François, commandant de l'artillerie, se sont fait remarquer par l'habileté et le calme avec lesquels ils ont dirigé les troupes sous leurs ordres. Le chef de bataillon du génie Goll, le capitaine du génie Comte, n'ont pas cessé, sous la grêle des boulets et des bombes, de parcourir et visiter tous les ouvrages de la Platte et du camp retranché. Ils ont su, par leurs sages dispositions, préserver les magasins à poudre de tout accident.

Notre perte, ce qui est presque incroyable, fut seulement de deux hommes tués, et de trois autres blessés en apportant des munitions; trois affûts de côte furent endommagés, une centaine de palissades brisées, et la plupart des maisons de Fahrwasser ruinées.

Tels furent les résultats d'un bombardement qui a duré douze heures consécutives, pendant lesquelles l'ennemi tirait environ trente coups par minute. Mais voyant que cette fois encore l'événement n'avait pas répondu à leur attente, les Russes s'abstinrent, par la suite, de toute entreprise sur les ouvrages de Weichselmünde et de Neufahrwasser.

Il est difficile d'expliquer les motifs qui ont pu les engager à faire tant de sacrifices (1) pour

(1) Ces ouvrages furent cinq fois bombardés par la

tâcher de s'emparer de l'embouchure de la Vistule à une époque aussi tardive.

Il paraît qu'ils n'ont pas senti, dès le commencement du blocus, combien il était important pour la garnison d'occuper Weichselmünde et ses dépendances. La possession des ouvrages du camp retranché de Neufahrwasser et par suite de tout le terrain en avant jusqu'à Saspe et Brœsen, nous assurait celle des vastes prairies comprises entre Neu-Schottland, Saspe et la Vistule. Elle nous donnait encore la facilité d'inquiéter continuellement l'ennemi sur ses derrières, ce qui l'obligeait, par conséquent, à un grand développement. En général, l'occupation de l'embouchure de la Vistule séparait en deux parties l'armée assiégeante, isolait le Nehrung, favorisait les sorties de la place de ce côté, et permettait enfin de se procurer du poisson, qui fut

---

flotte, et l'on a estimé qu'elle avait tiré 35,000 coups de toute espèce dans ces différentes affaires. Par un calcul, sans doute exagéré, on a trouvé que chaque coup de canon devait coûter à l'ennemi 30 francs, et chaque bombe lancée 100 fr. La dépense serait de 870,000 fr. pour les boulets, et 600,000 francs pour les bombes, en tout 1,470,000 francs. Il faut ajouter en outre, les canonnières qui ont sauté ou coulé à fond, celles qui ont été tellement maltraitées qu'on a dû les tirer à la remorque, etc., pour avoir une idée des sacrifices *matériels* que fit inutilement le général en chef russe.

pendant long-temps une grande ressource pour la garnison de ces forts.

Dès les premiers jours du blocus, l'ennemi aurait dû s'emparer des ouvrages de Neufahrwasser, et il aurait pu le faire sans beaucoup de difficultés. Tous nos ouvrages encore imparfaits n'étaient pas alors à l'abri d'un coup de main. Les glaces favorisaient ses attaques; les maladies, dont la garnison était accablée à la même époque, ne laissaient d'ailleurs qu'un très-petit nombre d'hommes disponibles; enfin, il eût pu profiter du moment de la débâcle de la Vistule, à la fin de février, qui laissa, pendant plusieurs jours, sans communication avec la place, ni même avec Weischselmünde, ces forts défendus seulement par quelques bataillons.

L'ennemi ne s'en empara pas, et commit une grande faute.

Le duc de Würtemberg voulut la réparer; mais, dans quelle circonstance!

C'est lorsque les ouvrages, après huit mois de travaux assidus, pouvaient soutenir une attaque vigoureuse et qu'ils étaient pourvus de logements et de magasins à l'épreuve de la bombe, qui rendirent inutiles tous les efforts des Russes, ainsi qu'on vient de le voir; c'est lorsque la récolte des foins était faite et rentrée depuis long-temps dans la place; c'est lorsque la garnison de Dantzig, considérablement affaiblie, hors d'état d'aller inquiéter l'ennemi, et devant par conséquent se

concentrer, venait d'abandonner Langfuhr et Neu-Schottland; en un mot, c'est lorsque les assiégés n'avaient plus qu'un faible intérêt à conserver cette position, que le duc de Würtemberg déploya de si puissants moyens pour s'en emparer.

Quels avantages devait-il donc en résulter pour lui? Etait-ce pour cerner la place de toutes parts, et s'emparer successivement de Weichselmünde, de la redoute d'Hautpoul et du fort Napoléon, pour bombarder ensuite la ville de tous les côtés? Mais ce projet n'est pas supposable.

Il nous est impossible de motiver la conduite du général en chef russe; car, nous ne pouvons admettre qu'il ne voulait se rendre maître de l'embouchure de la Vistule, que dans le seul but de s'opposer au ravitaillement de la place par mer, lorsqu'une flotte anglo-russe, forte de plus de 120 bâtiments, formait une barrière impénétrable.

CHAPITRE DEUXIÈME.

L'armée assiégeante reçoit encore des renforts. Elle commence le bombardement de la ville. L'ennemi s'établit sur le plateau de l'Etoile et renonce à son attaque sur le front d'Oliwa. Organisation d'un comité spécial de défense. L'ennemi bombarde la ville de ses batteries des hauteurs. Désastres arrivés en ville jusqu'au 26 octobre. Privations et fatigues de la garnison. L'ennemi parvient à ébranler la fidélité d'une partie des troupes allemandes qui commencent à déserter. Abandon des ouvrages de la première coupure (A) et du village de Stadtgebieth.

Après l'inutile bombardement du 16 septembre, le duc de Würtemberg vit bien qu'il n'avait pas de meilleur parti à prendre que de rassembler toutes ses forces pour agir directement contre la place. Les débarquements à Zoppot et à Koliebke ne furent plus interrompus; l'artillerie de la flotte fut destinée à l'armement de nombreuses batteries; les environs de la place étaient continuellement couverts de voitures qui transportaient, sur les points où elles étaient nécessaires, les munitions de guerre qui furent presque toutes amenées par mer.

Le duc de Würtemberg reçut encore à cette époque quelques renforts composés de troupes

prussiennes et principalement d'artillerie, qui élevèrent un nouveau camp en arrière des redoutes nos. 2 et 3 de la ligne de contrevallation sur les hauteurs de Matschkau. Cependant les Prussiens, beaucoup moins nombreux que les Russes, ne furent jamais regardés que comme auxiliaires dans l'armée assiégeante qui semblait, d'ailleurs, divisée en deux parties distinctes, dont les cantonnements étaient séparés (1).

Les Prussiens occupaient Niederfeld, Saint-Albrecht, Schweinskœpfe, Matschkau, Borgfeld et Schœnfeld. Les camps des Russes se trouvaient à droite et à gauche de Wonneberg, à Tempelburg, Miggau, Pitzkendorf, sur les hauteurs de Divelkau et sur celles en avant de Brentau, à Poloncke, à Stries et autour de la forêt de Neu-Schottland. Le Nehrung était également occupé par les Russes campés à Neufehr et Bohnsack, en arrière des redoutes et retranchements élevés par eux dans le courant du mois de mai.

Cette division bien marquée était une suite naturelle de la mésintelligence qui régnait entre les troupes des deux nations, mésintelligence que les assiégés avaient été à même de remarquer dans les relations qu'ils entretinrent avec l'ar-

(1) Le corps de troupes devant Danzig était un *corps d'armée russe* dont le général en chef ne recevait des ordres que de l'Empereur Alexandre seul.

mée de blocus pendant l'armistice, mais dont nous n'avons pas fait mention, comme étrangère à notre sujet.

Il paraît constant que plusieurs compagnies d'artillerie anglaise vinrent aussi se réunir à l'armée de siége; elles étaient principalement destinées à lancer les fusées à la Congrève dont la ville et les forts ne tardèrent pas à connaître les funestes effets.

Mais malgré sa force, qui surpassait 50,000 hommes, l'ennemi se montrait cependant toujours timide dans sa marche; il perfectionnait ses ouvrages avec des soins infinis. Toutes ses batteries étaient revêtues en fascines ou en gabions, et palissadées dans les fossés et à la gorge, comme des redoutes exposées à soutenir un assaut.

Pour protéger ses travaux de Langfuhr et de Neu-Schottland autant que pour partager notre attention, il amenait quelquefois dans la plaine de Schellmühle plusieurs pièces d'artillerie: ces batteries mobiles inquiétèrent souvent nos convois qui se rendaient à Neufahrwasser, et canonnaient vigoureusement les bâtiments embossés sur la Vistule.

Le 17 septembre, les assiégeants dirigèrent principalement leur feu sur le brick *la Nymphe de la Vistule*, placé vis-à-vis du canal de Schellmühle. Un obus pénétra dans la Sainte-Barbe de ce bâtiment et le fit sauter; mais, heureusement,

la plus grande partie de l'équipage se trouvait à terre en ce moment. L'officier commandant était occupé à faire travailler quelques hommes sur le rivage, et plusieurs autres étaient allés en ville pour chercher des vivres. Treize hommes cependant furent les victimes de cette explosion (1).

Ce bâtiment était spécialement destiné à soutenir Kabrun et Schellmühle. L'ennemi profita de cet accident pour se porter à la nuit tombante sur ces deux postes qu'il enleva. Nos troupes, suivant leurs instructions, n'opposèrent presque point de résistance aux forces nombreuses qui se présentèrent. Elles se retirèrent sur la seconde Legau et Aller-Engel.

Pendant la nuit, et surtout le lendemain matin dès la pointe du jour, les batteries Montbrun (T), Grabowski (R) et tous les ouvrages de la place, du Holm et du Hagelsberg qui pouvaient tirer avec avantage, firent un feu soutenu avec 30 pièces de canon et 3 mortiers sur Kabrun et Schellmühle où l'ennemi travaillait pour se fortifier. Malgré ce feu terrible, auquel il répondit par celui de ses batteries de Neu-Schottland

---

(1) Un vieux marin, qui se trouvait à bord au moment où l'obus perça le bâtiment, prévit l'accident : il se jeta aussitôt à l'eau en engageant ses camarades à en faire autant ; mais ils n'en eurent pas le temps. Cet homme fut le seul de tous ceux qui étaient sur le brick, qui ne périt pas.

et du Johannisberg, il commença à couvrir de terre les palissades à la gorge de Kabrun, et à établir une communication entre ses différents ouvrages. Il traça une tranchée allant de Kabrun (X) à la maison Bœttcher ou Petit-Schellmühle (1) et cinq zigzags pour communiquer de cette maison Bœttcher avec Neu-Schottland.

Dans la nuit du 18 au 19, il perfectionna son établissement à Kabrun, prolongea sa tranchée de Kabrun d'un côté jusqu'à Schellmühle, et de l'autre jusqu'à l'allée de Langfuhr. Dans la nuit du 19, il continua cette seconde partie jusqu'au contrefort de la vallée de Kœnigsthal, où aboutissait déjà sa première tranchée à la gorge de Neu-Schottland et de Langfuhr. En même temps il commença une batterie de 8 embrâsures (cotée 28) en arrière de Schellmühle, et il la relia à la maison Vorwerck (à Neu-Schottland) par un boyau en zigzag.

Le 21 on reconnut à Schellmühle une nouvelle batterie (cotée 29), qui n'était qu'à trois cents mètres de la Vistule. Le 24, l'ennemi, ayant abattu la clôture du jardin de la maison Bœttcher, en démasqua une autre (cotée 27) dont les cinq embrâsures étaient toutes dirigées contre la batterie Gudin (V).

---

(1) Ce château, ou maison de campagne, était indistinctement connu sous les trois noms de *maison Bœttcher*, *Petit-Schellmühle*, ou *Reichers-Hof*.

Les nouveaux progrès des assiégeants forcèrent le gouverneur à abandonner la rive gauche de la Vistule. Les trois postes établis à la première et à la seconde Legau, ainsi que dans la maison fortifiée (a), n'étaient plus suffisants pour assurer la communication avec Neufahrwasser. Mais afin de ne laisser aucun abri, dont les tirailleurs russes auraient pu profiter pour venir inquiéter nos travailleurs de la redoute Liédot (Y) dans le Holm, on mit le feu à ces trois maisons.

L'établissement de l'ennemi à Schellmühle engagea aussi les assiégés à construire dans le Holm un nouvel ouvrage destiné, comme la batterie Liédot (Y), à prendre des revers sur ses tranchées et surtout à contrebattre l'artillerie de Schellmühle. Il fut également placé sur le bord du fleuve et près d'un moulin à épuisement dont il a emprunté son nom (1). Ce travail, malgré toute l'activité qu'on y mettait, ne s'avançait que bien lentement au gré des assiégés retardés, d'une part, par le feu des batteries de Schellmühle qui commencèrent à jouer le 25 septembre, et plus encore par les épuisements qu'on était obligé de faire.

L'appareil d'artillerie que développait l'ennemi, les établissements solides qu'il faisait à Schellmühle et à Kabrun, le soin avec lequel il

(1) Cet ouvrage (coté Z) fut nommé *batterie du Moulin.*

assurait ses communications, les approvisionnements de siége qu'il accumulait à Neu-Schottland et à Langfuhr, tout indiquait qu'il paraissait résolu à continuer ses attaques sur le front d'Oliwa.

Mais voyant, en même temps, sa marche timide et mal assurée, les assiégés n'hésitèrent pas à redoubler d'efforts pour donner de la consistance à leurs ouvrages avancés, espérant réduire les Russes à en faire le siége. Les redoutes du camp retranché, construites à la hâte avec si peu de moyens, et armées la plupart avant que d'être entièrement terminées, n'étaient pas en état de résister à l'artillerie de gros calibre que les assiégeants dirigeaient contre elles.

Il fallut épaissir leurs parapets (1); on leur donna aussi plus d'élévation, pour mettre leur intérieur à l'abri des boulets ennemis, qui, lancés d'une grande distance, décrivaient une courbe bien prononcée, et venaient quelquefois traverser les corps-de-garde défensifs dont plusieurs de ces ouvrages étaient déjà pourvus. La batterie Liédot (Y), la batterie Gudin (V) et celle de l'allée reçurent de grandes améliorations; les deux dernières surtout furent soigneusement revêtues, palissadées et réunies entre elles par une espèce

(1) Ils eurent par la suite jusqu'à 18 pieds d'épaisseur; quant aux ouvrages entrepris les derniers, on leur donna sur-le-champ une forte consistance.

de chemin-couvert qui embrassait le groupe de maisons appelé *Aller-Engel.*

Cependant, quoiqu'ils parussent décidés à vouloir attaquer la place par les fronts dOliwa, les Russes ne laissaient pas que d'inquiéter nos troupes du côté d'Ohra et de renouveler leurs tentatives pour s'emparer du plateau de l'Etoile. Les fréquentes attaques qu'ils avaient dirigées sur ce point depuis la reprise des hostilités, nous indiquaient assez qu'ils sentaient toute l'importance de cette position. Mais ils ne pouvaient s'y maintenir qu'autant qu'ils seraient maîtres d'Ohra; et, depuis l'abandon du petit bois et l'incendie de la tête du village, les assiégés avaient pris leurs dispositions pour ne céder le terrain que pied à pied en disputant à l'ennemi toutes les maisons de ce faubourg l'une après l'autre.

On avait crénelé et barricadé une île de maisons qui se trouve à 300 mètres environ en avant de la coupure (A). Toutes les portes et les croisées avaient été soigneusement bouchées, et les murs de refend percés permettaient de communiquer de l'une à l'autre de ces maisons intérieurement et en sûreté. On arrivait à la seule issue, réservée du côté de la place, par une langue de terre comprise entre deux flaques assez profondes qui la protégeaient à droite et à gauche. On avait également crénelé et réuni par des barricades une grande quantité de maisons situées sur l'au-

tre rive de la Radaune, immédiatement au pied des hauteurs. En sorte que le village ainsi fortifié et nos petits postes des hauteurs se prêtaient un mutuel appui.

Dans cet état de choses, les assiégeants avaient attaqué le poste de l'étoile (m) au milieu de la nuit du 16 au 17 septembre ; ils s'en étaient encore une fois emparés, et s'étaient empressés de faire quelques remuements de terre pour s'y établir solidement. Mais le général Rapp jugea qu'il n'était pas encore temps de leur en abandonner la paisible possession. Le 17, à sept heures du soir, il donna l'ordre d'attaquer ce poste à la bayonnette.

Quatre compagnies d'élite commandées par les capitaines Valart et Aubry marchèrent à l'ennemi, tombèrent sur lui au moment où il sortait en désordre de ses trous (1) et des fossés qu'il avait déjà pratiqués, le culbutèrent, et en firent un grand carnage.

Quatre cents hommes des nôtres tiraient à bout portant sur les Russes mis en déroute, dont une grande partie blessés ne purent repasser le ravin qui se trouve près de là.

L'ennemi ayant reçu un renfort de 800 hom-

(1) Il faut savoir que les sentinelles avancées se creusaient des trous dans lesquels elles s'abritaient de manière à n'avoir que la tête à découvert. Les sentinelles de la garnison ne tardèrent pas à imiter celles des Russes.

mes revint à la charge en criant *houra*. Au moment où il arriva au haut de la montagne, notre troupe lui répondit par les cris *en avant*, tira encore à bout portant, et força de nouveau les Russes à descendre dans la plus grande confusion.

Malgré cet échec, l'ennemi tenta une troisième et dernière charge qui lui coûta aussi cher que les précédentes. Nous nous établîmes au poste de l'Etoile, et la fusillade continua jusqu'à onze heures du soir, moment où les tirailleurs russes se retirèrent définitivement.

Deux compagnies placées en réserve dans le ravin de Schottenhæuser, en avant du block-haus de Stadtgebieth (B), pour soutenir le flanc droit de celles qui attaquaient la position de l'Etoile, se laissèrent approcher à brûle-pourpoint par 150 hommes, tant infanterie que cavalerie, qui furent tous culbutés.

Le major Legros dirigea cette opération. Il avait sous ses ordres les 6e. et 7e. demi-brigades de la 30e. division.

La manière vigoureuse dont les assiégeants avaient été délogés du plateau de l'Etoile rallentit pendant quelques temps leurs attaques. Retirés dans le petit bois d'Ohra, ils s'occupèrent à faire une espèce de tranchée dans laquelle ils placèrent leurs postes principaux qui formaient la réserve des postes plus avancés.

Six jours après (dans la nuit du 23 au 24),

l'ennemi se présenta de nouveau devant le poste de l'Etoile, et fut reçu par une fusillade si bien nourrie, qu'il se décida promptement à la retraite ; la tentative qu'il renouvela le lendemain, à quatre heures après midi, fut aussi infructueuse.

Cependant ces attaques réitérées forcèrent les assiégés à redoubler de précautions pour assurer la défense du Bischofsberg. La batterie Delzons (L), en avant de la porte de Neu-garten, fut bientôt achevée et reçut une garnison. On perfectionnait sans cesse les batteries Frioul et la coupure (A) d'Ohra. On se mit à armer complétement la redoute Lasalle qui flanque l'extrême gauche du Bischofsberg. On commença aussitôt à la palissader, et à construire dans son intérieur un abri blindé à l'épreuve de la bombe pour les hommes de garde.

Le nombre des barques armées fut augmenté pour surveiller plus activement ce côté de la place. Souvent elles chassèrent les embarcations ennemies qui venaient faire des reconnaissances et quelquefois même attaquer les nôtres placées en observation le long des digues.

Parmi les nombreuses expéditions de ce genre que firent les pontonniers et les marins, les principales eurent lieu dans les eaux d'Ohra. Les Russes y parurent à différentes reprises avec plus de dix bateaux armés, protégés par leurs postes sur les digues ; néanmoins, chaque fois

qu'ils furent aperçus, notre flottille parvint à les éloigner.

Les immenses travaux que la garnison était obligée d'exécuter et les combats continuels que l'ennemi ne cessait d'entretenir soit en attaquant nos avant-postes, soit en tirant sans interruption sur nos batteries (1), épuisaient nos soldats qui n'avaient plus de repos. Le gouverneur veillant, avec une égale sollicitude, à la défense de la place et au soulagement de ses compagnons d'armes, prenait les mesures convenables pour utiliser tout son monde et ménager sa garnison. Les cavaliers démontés étaient aussitôt incorporés dans un corps d'infanterie. Tous les officiers de troupes avaient reçu des carabines, et faisaient eux-mêmes le coup de fusil au besoin. On accordait une ration de vivres à tout individu qui, n'étant pas appelé à faire partie du régiment du Roi de Rome, s'y enrôlait volontairement, ce qui augmenta un peu le nombre des bayonnettes. Plusieurs hommes furent également admis dans les travailleurs du génie, organisés en compagnies.

L'automne, assez généralement humide et pluvieux dans ce pays, avait annoncé son retour de-

(1) Les principaux engagements eurent lieu le 25 et le 27 septembre; le 1er. dura 5 heures, et le 2e. 4 heures; l'ennemi eut 4 pièces démontées et des merlons entiers détruits par nos obus.

puis le commencement de septembre. Tous les matins, un brouillard épais et répandant une odeur fétide, ne se dissipait qu'avec peine; la plupart des jours ne se terminaient pas sans pluie. La mauvaise saison ajoutait donc encore aux fatigues toujours croissantes de la garnison.

Ces motifs et l'état avancé de nos ouvrages avaient engagé le général Rapp à ne plus faire travailler que pendant le jour, d'autant plus que l'ennemi, fort occupé lui-même à réparer ses propres batteries, semblait, depuis quelques temps, rallentir son feu; mais il ne tarda pas à le recommencer avec une nouvelle vigueur, et à entretenir une canonnade continuelle sur le fort Napoléon, les ouvrages du Holm, et ceux du camp retranché de Zigankenberg. Il fallut de rechef travailler pendant la nuit par les temps les plus affreux. Mais toutes ces fatigues eussent été supportées avec constance par une garnison animée du meilleur esprit, et dont on devait tout attendre, si le manque de subsistances n'eût pas excité les plus vives alarmes. On en était réduit aux dernières extrémités, surtout par rapport à la viande dont on manquait totalement.

Après avoir requis des habitants presque tous leurs chevaux, après avoir pris aux officiers et aux employés de l'armée tous ceux qui ne leur étaient pas absolument indispensables pour leur service, on était obligé d'avoir enfin recours à ceux de

la troupe pour alimenter la boucherie militaire. Toutes les denrées étaient d'une rareté extrême et d'une cherté excessive.

Les animaux les plus immondes, les chiens, les chats, les souris étaient recherchés avec ardeur; tout était dévoré avec avidité. La graisse que l'on donnait en distribution, la seule qu'on pût se procurer, était du suif mis en réquisition chez les marchands. On répandit même à cette époque, sur quelques individus qui vendaient des viandes apprêtées, des bruits qui révoltent la nature. On dit que deux femmes, entraînées par le plus vil appât du gain, avaient exposé en vente des mets préparés avec de la chair humaine. Mais on s'estime heureux de pouvoir ajouter que la vérité de cette accusation publique ne put être démontrée; cependant tout commerce de viande leur fut interdit.

Le sel, cette denrée si nécessaire, et qu'on ne trouvait plus à acheter en ville, était sur le point de manquer tout-à-fait dans les magasins de la place, quoique, depuis plusieurs mois, la ration journalière fût réduite à $\frac{1}{40}$. de livre, lorsqu'un hasard heureux donna les moyens de s'en procurer.

On s'aperçut que les planchers de certaines écuries de Neufahrwasser, occupées par les chevaux des dragons français, étaient recouverts d'une substance cristalline salée. On se rappela aussitôt que ces bâtiments avaient autrefois servi

de magasins à sel. On brûla tous les planchers dont les cendres contenaient, avec de la potasse, beaucoup de muriate de soude.

Le gouverneur fit exploiter cette mine d'une nouvelle espèce, ce qui fut d'un grand secours (1).

Les gens du peuple n'avaient plus, pour toute nourriture, que du son et de la drèche, à l'exception de ceux occupés aux fortifications, qui recevaient, par jour, la moitié ou le quart d'un pain de munition. L'épuisement des caisses ne permettait plus de payer ni la solde des troupes, ni le salaire des ouvriers dont le concours était indispensable pour l'exécution des travaux de défense.

Tel était l'état affreux de détresse auquel se trouvaient réduits les habitants de la classe inférieure, quoique le gouverneur, depuis la reprise des hostilités, eût fait conduire, hors de la ligne des védettes, la plupart des condamnés et des détenus, les mendiants, et tous ceux qui ne s'étaient pas encore conformés à l'ordre qui leur avait été donné de sortir de la ville avant le 24 août. Mais l'ennemi, voyant que le nombre en augmentait continuellement, avait pris la résolution, dès le 1er. septembre, de les empêcher de traverser ses

(1) Le sel coûtait à cette époque 11 francs la livre ; le prix en diminua promptement lorsque le gouvernement n'en fit plus acheter.

avant-postes (1). Repoussées également de notre côté, ces déplorables victimes du fléau de la guerre avaient été réduites à se construire, à Niederfeld, au delà d'Ohra, une espèce de camp. De mauvaises baraques, faites avec de la terre et des branchages, furent les seuls abris qu'elles eurent pour se soustraire à toutes les intempéries. Cependant, les habitants de Saint-Albrecht vinrent à leur secours, et les aidèrent à tromper la vigilance des assiégeants ; de sorte que ce rassemblement, connu sous le nom de *Camp des Exilés*, avait diminué peu à peu, et disparut totalement le 17 septembre.

Mais, à mesure que la détresse augmentait, le gouverneur était obligé de renvoyer de la ville les habitants dont les provisions se trouvaient épuisées ; d'autres, sur le point de manquer de vivres, la quittaient volontairement. Tous se dirigeaient maintenant du côté de Schidlitz, espérant que les Russes, qui occupaient cette partie de la ligne ennemie, ne seraient pas inflexibles comme l'avaient été les Prussiens à Saint-Albrecht : les Russes se montrèrent plus

(1) Si l'on en croit le rapport de quelques habitants, les orphelins eux-mêmes éprouvèrent beaucoup de difficultés pour obtenir le passage, et le duc de Würtemberg ne se laissa fléchir que par les prières du général Lœwis. *Voyez* Blech.

inexorables encore. Les ordres les plus sévères, donnés dans chaque armée, empêchèrent également ces exilés, forcés ou volontaires, de passer outre et de revenir sur leurs pas.

Pendant plus de dix jours (du 19 au 30 septembre), ces malheureux, dont le nombre s'était accru successivement jusqu'à 200, restèrent ainsi, sans nourriture et sans abri d'aucune espèce, entre les avant postes, exposés, dans une saison déjà rigoureuse, à toutes les intempéries, et en proie aux horreurs de la famine.

La plupart moururent de besoin et de froid.

Le général Rapp ne put rester plus long-temps témoin de ces scènes affreuses (1). Voyant l'opiniâtreté constante avec laquelle les assiégeants refusaient le passage à ces infortunés, il permit enfin qu'ils rentrassent à Danzig, et leur fit distribuer quelques secours. Ceux qui étaient encore valides, hommes, femmes ou enfants, furent employés aux travaux des fortifications.

Les Russes, regardant le défaut de vivres comme le moyen le plus sûr de forcer la place à se rendre, mettaient tous leurs soins à affamer les

(1) Le gouverneur nourrit à ses frais pendant le blocus et le siége 50 indigents. Le jour de la St.-Napoléon, le 15 août, il avait donné 6,000 livres de pain pour être distribuées aux pauvres.

habitants et la garnison. Craignant que, malgré leur surveillance, on ne parvînt à introduire quelques subsistances du côté de l'inondation, ils prirent le parti d'expulser tous les habitants des maisons isolées, fermes, hameaux ou villages à plus de deux lieues de rayon autour de la ville.

De tous les habitants des campagnes qui souffrirent dans cette année de désastres, ceux du Werder furent encore les plus malheureux ; car, après avoir échappé, comme par miracle, à la fureur des eaux qui, par deux fois, couvrirent la plaine, ils se virent tout à coup chassés de chez eux par les Russes, et obligés de chercher un asile dans des villages éloignés, en abandonnant tout ce qu'ils possédaient.

Le général Rapp voulut profiter de cette mesure rigoureuse prise par l'ennemi, pour répandre des bruits propres à soutenir le courage des troupes et à ranimer leurs espérances. Il assurait que les armées coalisées étaient en pleine déroute, et que les Russes n'empêchaient, avec tant de soin, les communications du dehors, que pour laisser ignorer à la garnison les avantages remportés par l'armée française.

Ce moyen eut peu de succès. Et comment, en effet, un pareil bruit aurait-il pu s'accréditer, lorsqu'on voyait les assiégeants continuer, avec persévérance, tous leurs travaux, et débarquer

sans cesse de l'artillerie et de nouveaux approvisionnements de siége?

Le 5 octobre, ils abattirent quelques arbres dans le jardin de la maison Kabrun (X), et démasquèrent une batterie de mortiers. Le 6, ils couronnèrent d'une tranchée la crête du contrefort de Kœnigsthal en avant du plateau de Zigankenberg. Rien n'indiquait encore l'établissement de nouvelles batteries; mais, sur le chemin de Zigankendorf à Dreilinden, ils élevèrent une forte redoute (cotée 16), en avant de laquelle ils tracèrent encore une partie de tranchée, pour lier entr'eux tous les trous dans lesquels se plaçaient leurs sentinelles avancées.

Le gouverneur, s'attendant, à chaque instant, à voir bombarder la ville (1), fit en conséquence évacuer de la Alt-Stadt, le quartier le plus près de Kabrun, tous les établissements militaires qui s'y trouvaient, tels qu'un magasin à poudre, les

---

(1) Dès le 26 août (deux jours après la reprise des hostilités) l'ennemi avait voulu profiter d'un vent du nord-ouest qui soufflait avec violence, pour essayer d'incendier la ville. A une heure et demie du matin, il était venu lancer des fusées à la Congrève qui alarmèrent beaucoup les habitants. Elles ne tombèrent heureusement que sur les glacis du Bischofsberg. L'ouragan, loin d'être favorable aux assiégeants causa au contraire quelques dommages à leur flotte : six chaloupes canonnières furent jetées à la côte.

magasins d'habillement, l'hôpital de Pocken-Haus, etc., qui furent transférés dans le Speicher-Insel. Les troupes abandonnèrent les casernes du Holz-Raum. Une partie occupa tous les logements blindés du Hagelsberg; le reste rentra en ville et fut logé dans les quartiers les plus éloignés.

On construisit aussitôt des planchers dans les tours du Wallhof et de Jacobsthor, ainsi que dans les églises de Poggenfuhl et de Lang-garten, pour y déposer des grains ou autres approvisionnements en cas de besoin.

Le 7, l'ennemi continua à armer et à approvisionner ses nouvelles batteries de Kabrun, et, le 8, il commença à lancer quelques bombes, qui tombèrent sur la place Napoléon, entre les deux enceintes. Le 9, à dix heures du matin, il fit un feu très-vif de toutes ses batteries, principalement sur la redoute Gudin (V) et les ouvrages du Holm. La batterie de Kabrun tira seule une quarantaine de bombes, qui ne parvinrent pas jusques dans la ville, quoiqu'elles tombassent cependant un peu plus loin que celles de la veille.

Le lendemain 10, dès six heures du matin, les assiégeants jetèrent encore quelques bombes.

Tout ceci ne semblait qu'un prélude. En effet, à sept heures et demie du soir, ils recommencèrent à faire feu de toutes leurs batteries

sur la ville, le Holm et le camp retranché de Zigankenberg. Ce feu, qui dura toute la nuit, fut parfaitement nourri. Ils tiraient sans interruption avec quatre mortiers (1), et une quarantaine de canons ou obusiers. Ils lançaient en même temps une très-grande quantité de fusées à la Congrève de la batterie (cotée 27) placée à mi-côte sur le contrefort de Kœnigsthal.

Sur mille fusées, qu'on estime avoir été lancées, dix seulement arrivèrent dans l'intérieur de la ville; une partie éclata en l'air, et le plus grand nombre dans les fossés et sur les glacis. Cependant, dès huit heures et demie, le feu s'était déclaré au couvent des Dominicains, dont le cloître avait été converti en hôpital, une demi-heure après qu'on y eut vu tomber une fusée (2). L'incendie n'avait pas tardé à se manifester avec beaucoup de violence. On parvint néanmoins à sauver la plupart des malades qui étaient tous des prisonniers de guerre.

Les différents corps de la garnison montrèrent

---

(1) Savoir : deux placés à Kabrun et deux à Schellmühle.

(2) Il est très-extraordinaire que le feu ne se soit manifesté qu'une demi-heure après que la fusée fut tombée. On crut généralement qu'il avait été mis à dessein; mais cette opinion ne put être confirmée par aucun renseignement ultérieur. Le couvent des Dominicains se trouve à la limite des deux quartiers dits *Alt-Stadt et Recht-Stadt*.

le zèle le plus courageux dans cette circonstance où, n'écoutant que la voix de l'humanité, chacun se précipitait au milieu des décombres embrâsés pour arracher à une mort certaine les malheureux Prussiens ou Russes qui se trouvaient les premières victimes des coups de leurs compatriotes. Malgré le dévouement de la garnison, 25 furent la proie des flammes.

Le feu menaçait de gagner l'église elle-même ; des secours portés à temps la préservèrent. C'est dans ce temple qu'avaient été déposées les dépouilles mortelles de deux généraux français et d'un grand nombre d'autres braves officiers emportés par l'épidémie, ou morts à la suite de blessures reçues sur le champ de bataille.

La crainte de voir l'embrâsement se communiquer aux maisons voisines du couvent, augmentait encore la confusion. Une foule d'habitants se hâtaient d'enlever et de transporter au loin ce qu'ils avaient de plus précieux. Les cris, le tumulte, le bruit continuel du canon, l'éclat des bombes, la clarté de cet incendie au milieu d'une nuit profonde, l'épouvante des uns, les lamentations des autres, la marche des troupes qui arrivaient de toutes parts pour porter des secours, tout présentait un spectacle effrayant. Cependant on ramena le calme, on établit un ordre parfait, et l'on se rendit maître du feu.

L'ennemi profita du moment où l'incendie étant dans toute sa force occupait une grande

partie de la garnison, pour tâcher d'enlever nos avant-postes d'Ohra.

Il fit d'abord quelques démonstrations sur toute la ligne, et finit par se présenter avec des forces considérables en avant du poste de l'Etoile (m) qui fut évacué ainsi que celui du Capitaine (h) et tous les autres placés sur les hauteurs.

Les Russes se jetèrent dans les fossés du petit poste le plus rapproché des batteries Frioul (G), et de là dirigèrent une fusillade très-vive, tant sur ces batteries que sur Ohra et Schottenhæuser. Le général du génie Campredon, en passant près de ces ouvrages, reçut une balle dans son chapeau.

L'artillerie des batteries Frioul (G) et celle de la coupure d'Ohra renforcée de deux pièces dès le commencement de l'affaire, tiraient vigoureusement sur l'ennemi.

A onze heures, les réserves étant arrivées, le gouverneur donna le signal de l'attaque, et on emporta à la bayonnette toutes les positions que nous avions perdues.

L'ennemi tenta vainement de les reprendre; la belle résistance des braves qui les défendaient le força à la retraite (1).

Notre perte évaluée à 100 hommes tués ou bles-

(1) «Le général de brigade Husson qui dirigea cette opé» ration, fut légèrement blessé; le major Legros, comman-

sés ne fut pas le tiers de celle des assiégeants (1). On amena en ville 20 prisonniers russes et prussiens.

La nuit était fort sombre, et les Russes en se retirant du poste de l'Etoile crurent apercevoir une colonne française qui cherchait à leur couper la retraite. Ils firent feu ; celle-ci riposta. Le combat durait depuis un quart d'heure, lorsqu'ils reconnurent, aux cris des blessés seulement, que cette colonne était un bataillon prussien. Cette méprise augmenta beaucoup la perte de l'ennemi.

Tandis qu'il s'était trouvé maître du plateau de l'Etoile, il avait couronné par une tranchée la crête des hauteurs qui forment la vallée de Schottenhæuser, et dont le mamelon le plus rapproché d'Ohra, était occupé par le poste du capitaine (h). Cette tranchée s'arrêtait à trois cents mètres environ de ce poste, et se trouvait prise à revers par celui de l'Etoile (m) ; de manière

---

» dant l'avant-poste, a donné de nouvelles preuves de sa » bravoure ». (Rapport du général Rapp).

(1) Plusieurs bourgeois et quelques hommes de la garnison furent tués et blessés par les bombes qui tombaient presque toutes sur la place Napoléon, et dans les environs du bastion Jacob.

On a remarqué vers 9 heures du soir une explosion dans la tranchée de Kabrun, qui a paru venir d'un petit magasin à poudre que nous avons dû faire sauter.

que, quand nous reprîmes ce dernier, l'ennemi fut obligé de faire des traverses pour se mettre à couvert de nos feux.

Les assiégeants n'ayant pu se maintenir sur le plateau, continuèrent pendant la nuit les travaux qu'ils avaient commencés depuis plusieurs jours (le 2 octobre) près du petit bois d'Ohra. Ces ouvrages devaient leur servir de place-d'armes pour rassembler les troupes destinées à agir contre nos postes des hauteurs.

Néanmoins la canonnade et la fusillade ne discontinuèrent pas jusqu'au lendemain (1). Le feu était si violent, que les habitants, quoiqu'accoutumés depuis long-temps au bruit du canon, veillèrent toute la nuit, croyant que les Russes escaladaient les remparts de la ville, dont ils étaient cependant à une demi-lieue.

Le lendemain 11, l'ennemi renouvela ses tentatives sur le plateau de l'Etoile, mais cette fois, il commença par attaquer les maisons barricadées que nous occupions en avant de la coupure. Il se présenta en force dans le village, marcha directement contre les maisons, et vint les entourer. Deux fois il fut repoussé, et rejeté à l'extrémité du faubourg par le capitaine Basset, à la tête d'un détachement de la 8e. demi-bri-

(1) L'ennemi cessa de lancer des fusées à 11 heures du soir, et des bombes à 2 heures du matin, mais il ne rallentit pas le feu de ses canons.

gade (1). Mais les Russes revinrent une troisième fois à la charge, et mirent le feu à nos maisons. L'incendie fit cesser le combat et força seul nos troupes à se retirer.

Le feu avait également été mis aux maisons de l'autre côté de la grande rue, et on craignit un moment qu'il ne gagnât la gauche de notre coupure. Mais les ouvriers de la marine déployèrent tant d'activité, qu'ils parvinrent à arrêter les progrès des flammes, tout en travaillant sous la mousqueterie des tirailleurs russes embusqués non loin de là.

A la chûte du jour, les assiégeants n'ayant plus à craindre d'être tournés ou pris à revers du côté du village en proie à l'incendie, débouchèrent avec impétuosité de leurs tranchées près du bois, au nombre de 400 environ, et se précipitèrent sur le poste de l'Etoile (m) gardé par 50 hommes, et l'emportèrent de vive force.

Peu d'instants après, on évacua celui du capitaine (h). On retira également tous ceux placés sur le rampant de la montagne, en avant de la coupure (A) et du palissadement de Schottenhæuser.

Ce ne fut donc en quelque sorte qu'après un combat de vingt-quatre heures et des pertes énormes, que les Russes restèrent définitivement

---

(1) Dans cette affaire le capitaine Basset reçut deux blessures.

maîtres de cette position qu'ils avaient attaquée tant de fois sans succès (1).

La résistance que l'ennemi éprouva dans le faubourg d'Ohra dont il ne put s'emparer qu'en incendiant les maisons l'une après l'autre, et la vigueur avec laquelle toutes ses attaques directes sur les hauteurs furent constamment repoussées, le forcèrent à ne s'avancer sur le plateau de l'Etoile, qu'avec la plus grande circonspection. Il est glorieux pour les troupes chargées de cette défense d'avoir arrêté l'ennemi pendant un mois et demi devant une simple levée de terre, et de l'avoir réduit à faire, pour ainsi dire, le siége d'un aussi misérable retranchement.

Maîtres enfin du plateau de l'Etoile, les assiégeants songèrent à s'y établir solidement, et firent aussitôt des dispositions pour agir contre la coupure (A) et les batteries Frioul (G).

Dans la nuit du 11 au 12, ils prolongèrent jusqu'au poste du capitaine (h) la tranchée qu'ils avaient commencée le 10, et que pour abréger, nous appellerons désormais *la parallèle de l'Étoile.* Ils perfectionnèrent leurs travaux le 12.

(1) Dès le 28 août, l'ennemi commença à attaquer sérieusement cette position. La relation semi-officielle des Russes (Ébauche du blocus et du siége de Danzig par un témoin oculaire) honore du nom de *forts* ou *redoutes* (Schanze) ces simples levées de terre qui furent attaquées avec autant de précaution, et défendues aussi vigoureusement que si elles eussent été de véritables forts.

Dans la nuit du 12 au 13, ils couronnèrent aussi par une tranchée un petit contrefort à cent mètres en arrière du poste du capitaine. Ils protégeaient la construction de ces nouveaux établissements par le feu d'artillerie de leurs redoutes en arrière, dirigé sur Stadtgebieth et nos ouvrages avancés.

Depuis l'incendie de l'hôpital, le 10 octobre au soir, le feu des batteries de Schellmühle, Kabrun et Langfuhr, sans cesser entièrement, s'était beaucoup rallenti. Les Russes paraissaient renoncer à leur attaque sur le front d'Oliwa.

Ils avaient également renoncé à toute entreprise du côté de la mer. La flotte, après avoir débarqué la plus grande partie de son artillerie, avait mis à la voile, le 5 octobre, pour aller chercher un abri contre les mauvais temps, dans la baie de Curische-haff. Elle n'avait laissé devant Danzig que le nombre de bâtiments nécessaire pour surveiller l'entrée du port.

Les assiégeants portaient maintenant tous leurs efforts du côté d'Ohra, où ils déployaient dans leurs travaux la plus grande activité.

Les assiégés attentifs, épiant toutes les démarches de l'ennemi, le suivaient en quelque sorte pas à pas, et, comme lui, portaient alors sur ce point important toute leur attention et toutes leurs ressources ; car ils étaient parvenus à ce degré de pénurie d'hommes et de chevaux, qu'ils

ne pouvaient plus faire face à tous les travaux que par des efforts surnaturels (1).

Ce changement dans les opérations des Russes n'étonna personne : les améliorations faites au Hagelsberg, et la construction des ouvrages du Holm et de la lunette Tardivelle, rendent militairement impossible une attaque en règle sur le front d'Oliwa, malgré sa faiblesse réelle.

L'on ne put jamais se rendre compte des motifs qui avaient fait choisir ce point d'attaque. L'on serait tenté de croire que les Russes se fiant à ce qu'avait dit un général habile (2), ont pris aveuglément pour un arrêt invariable l'avis de cet ingénieur, qui raisonnait juste dans le temps où il écrivait, mais dont les raisonnements ne pouvaient plus s'appliquer au Danzig de 1813.

Lorsque les Français attaquèrent cette place (en 1807), les ouvrages du Holm et le fort Napoléon n'existaient pas. Les fronts d'Oliwa n'étaient, à cette époque, couverts que par une

(1) Les officiers-généraux avaient eux-mêmes livré plusieurs de leurs chevaux pour la boucherie, et ils prêtaient une partie de ceux qui leur restaient pour le transport des vivres et des matériaux : l'on voyait souvent les chevaux magnifiques du général Rapp traîner des charrettes chargées de palissades.

(2) Le général du génie Kirgener, dans le Précis qu'il a publié du siége de Danzig, fait par les Français en 1807, s'exprime ainsi, page 40 :

« Je pensais, et je pense encore que le véritable point

petite redoute appelée *Kalk-Schanze*, placée sur le bord de la Vistule, que les Prussiens défendirent avec la plus grande opiniâtreté, tant ils sentaient l'importance de placer les fronts d'Oliwa dans un rentrant.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte, pour voir combien les nouveaux ouvrages des Français ont donné de valeur à cette partie, quoiqu'elle-même ne fût pas encore réparée.

Indépendamment de ces constructions permanentes, qui constituent la place, les ouvrages du camp retranché, jetés à 600 ou 700 mètres en avant du Hagelsberg, et les batteries Liédot et du Moulin dans le Holm, plaçaient le front d'Oliwa dans un rentrant bien plus prononcé encore.

Ces considérations n'ont pu arrêter l'armée assiégeante; et elle semble avoir attendu qu'elle fût prise à revers et d'écharpe dans ses tranchées, pour s'apercevoir de sa faute grossière.

» d'attaque était la longue branche de lignes de la plaine » qui se rattache au bastion de droite du Hagelsberg; » c'était le défaut de la cuirasse »;

Et plus bas, page 44 :

« C'est ainsi que par rapport à cette place les points » de surprise ou d'attaque de vive force étaient les re- » vers du Bischofsberg, et du Hagelsberg, ainsi que les » bords de la rivière, tandis que les points d'attaque en » règle ne pouvaient se trouver que dans la plaine d'O- » liwa ou sur les plateaux ».

C'est alors seulement que ne pouvant plus déboucher de ses établissements de Kabrun, le duc de Würtemberg changea de système pour agir avec toutes ses forces du côté d'Ohra.

Si l'on ne voulait pas regarder comme une faute, l'essai qu'ont fait les Russes de cheminer dans la plaine d'Oliwa, et qu'on voulût, au contraire, admettre avec eux (1) que leur intention n'était pas de s'avancer au delà du point où ils ont établi leurs batteries, on serait forcé de reconnaître que l'armée combinée, désespérant de prendre la place en en faisant régulièrement le siége, n'a vu d'autre moyen que de la bombarder de tous les côtés, pour atteindre les magasins d'approvisionnements, et amener ainsi sa reddition par la famine. Telle est aussi la manière dont ils expliquent leur conduite (V).

C'est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à la garnison de Danzig, et cet éloge dans la bouche même de nos ennemis ne doit pas être suspect.

Examinons maintenant les nouvelles dispositions prises par les assiégés pour s'opposer aux progrès de l'ennemi sur les hauteurs.

Jusqu'à présent, nous n'avons pas eu souvent l'occasion de citer les corps de l'artillerie et du génie, dont en général les utiles services sont

(1) *Voyez* Blech, tome 2, page 268, et l'auteur anonyme témoin oculaire, pages 109 et 117.

toujours appréciés sans éclat ; mais c'est surtout à cette époque, quand les attaques pied à pied commencèrent, qu'ils en rendirent d'éminents, et qu'ils furent à même de déployer leurs connaissances et leurs talents. Bien rarement les officiers de ces deux armes se trouvent dans des positions favorables pour se faire remarquer personnellement ; le plan que nous nous sommes fait une loi de suivre, ne nous permettra donc de ne nommer qu'un très-petit nombre d'entre eux ; cependant nous ne pouvons nous dispenser de dire qu'ils se sont tous montrés les dignes émules de leurs chefs qui ont, dans cette longue et pénible défense, joué les rôles les plus importants et les plus honorables.

Du moment que l'ennemi s'était établi au poste de l'Etoile (m) et à celui du capitaine (h), d'où il tirait par plongée sur nos troupes placées à la coupure d'Ohra (A), on avait reconnu une position pour faire une seconde coupure plus rapprochée des batteries Frioul (G), prévoyant qu'il faudrait sans doute bientôt abandonner la première qui se trouvait dominée de toutes parts et très-menacée par sa droite.

La droite de cette seconde coupure (cotée D) venait se rattacher à la masse des bâtiments du couvent des Jésuites à Alt-Schottand, lesquels, crénelés dans toutes leurs parties, assuraient de très-bons flanquements de mousqueterie.

A la même hauteur, et sur un mamelon en avant des batteries Frioul (G), où nous avions un petit poste au bivouac, on construisit un ouvrage en forme de redan, dont la face droite était immédiatement flanquée par l'une de ces batteries ; la face gauche devait l'être par un corps-de-garde défensif placé dans le fossé.

Cet ouvrage (1), nécessaire pour appuyer la droite de la nouvelle coupure, n'était pas situé de la manière la plus avantageuse pour découvrir le terrain en avant, puisque l'on pouvait, à la faveur des ravins dont il est environné, arriver jusqu'à lui inopinément et presque sans être vu : mais il était essentiel d'empêcher l'ennemi de s'établir sur ce point ; et, pour parvenir à ce but, le meilleur parti était, sans contredit, de nous y fortifier. Ce redan disposé de manière à se trouver le moins possible en prise aux batteries dont on prévoyait que les assiégeants allaient garnir leur parallèle, devait être réuni au couvent des Jésuites, par une communication en forme de chemin-couvert qui aurait suivi le rampant de la montagne ; le manque de temps et de moyens d'exécution lui fit substituer une forte rangée d'abatis.

L'avancée Frioul fut commencée en même temps que la seconde coupure (D), mais ce

(1) Il est coté E sur le plan, et fut nommé *avancée Frioul* ou *redoute n°.3.*

dernier travail présenta les plus grandes difficultés.

Il fallut d'abord faire une trouée à travers deux îles considérables de maisons, avant de pouvoir rien entreprendre, et élever ensuite un retranchement au milieu des décombres de toute espèce dont le sol se trouvait hérissé. Le fossé tombant sur des caves, des voûtes ou des portions de mur, la terre manquait pour les remblais : on ne put s'en procurer qu'à une distance considérable.

On parvint cependant, avec des peines infinies, à former un très-bon parapet ayant 9 à 10 pieds (3m. à 3m. 30) de commandement, et 16 pieds (5m. 30) d'épaisseur.

Reliée, d'un côté, au couvent des Jésuites, cette coupure fut, de l'autre, mise à couvert des feux des postes et des barques de l'ennemi dans l'inondation, par un retour, à angle droit, dirigé sur des maisons qui furent crénelées, unies entr'elles, et rattachées au retranchement par une ligne de fortes palissades : l'extrême gauche de tout l'ensemble était parfaitement flanquée et défendue par les feux du corps de place et de la redoute Lasalle.

On s'était aussi occupé à donner plus de consistance aux deux batteries Frioul (G), dont l'exécution, dans les circonstances antérieures, avait été si prompte, que leur parapet n'avait reçu que neuf pieds dépaisseur, et presque point

de commandement : on augmenta leur relief et leur épaisseur en plaçant intérieurement deux rangées de gabions.

Les batteries du Bischofsberg et de la place furent dirigées sur la parallèle de l'Etoile ; on arma de plusieurs mortiers l'avancée Legethor, celui des ouvrages du corps de place qui en était le plus rapproché. Mais la disposition des assiégés qui nuisit le plus à l'ennemi, fut la construction de trois batteries flottantes qu'on plaça sur la Mottlau. On les fit remonter cette rivière de manière à déborder la droite des assiégeants pour voir jusques dans leurs tranchées des hauteurs. Ces batteries construites sur radeaux, et armées de pièces de 4 et d'obusiers susceptibles de tirer à 45 dégrés comme les mortiers, étonnèrent singulièrement les Russes, quand ils se virent ainsi pris en flanc et à dos. Changeant à chaque instant de position, pouvant rentrer dans la place en cas de besoin, s'abritant du moindre accident de terrain, elles pouvaient facilement se soustraire au feu des batteries immobiles de l'ennemi. On pressa leur exécution, et on ne tarda pas à en reconnaître tous les bons effets (1).

---

(1) Elles sont cotées l, n, o sur le plan. Elles se composaient chacune de 2 pièces de 4, et de deux obusiers montés sur des affûts faits exprès. Elles commencèrent à faire feu le 20 octobre.

Les moyens d'attaque devenant de plus en plus pressants, et ceux de défense diminuant, au contraire, tous les jours, le gouverneur voulut s'aider des avis des principaux officiers de la garnison. Il créa, en conséquence, un *comité spécial de défense*, composé de

MM. les généraux de division Grandjean, Campredon, Heudelet, Detrés et Bachelu;

Les généraux de brigade Cavaignac et Lepin;

Le contre-amiral Dumanoir;

Le colonel du génie Richemont,

Et le colonel d'artillerie Chapelle (1).

Ce comité, sous la présidence du général Grandjean, s'occupa de présenter au gouverneur les mesures qui lui paraissaient les plus convenables, pour s'opposer aux entreprises et aux progrès de l'ennemi, soit sur les fronts inondés, soit sur ceux qu'il menaçait déjà. Ses délibérations embrassaient tous les objets relatifs à la défense de la place et des forts extérieurs, en ce qui concernait l'établissement ou le perfectionnement des ouvrages, la disposition des troupes de toutes armes, et s'étendaient généralement sur tout ce dont il croyait devoir s'occuper dans l'intérêt du service.

Comme on ne pouvait plus douter que l'en-

(1) Le chef de bataillon du génie Girardin en était le secrétaire-archiviste et tenait la plume. Il n'avait pas voix délibérative.

nemi n'eût l'intention de brûler la ville, les premiers soins du comité furent de la prémunir contre les effets d'un bombardement.

Les magasins situés au centre de la ville, semblaient, par leur éloignement des positions de l'ennemi, être hors de toute atteinte. D'ailleurs, il était impossible de songer à blinder ces énormes bâtiments ; on n'en avait ni le temps ni les moyens. On se contenta de diviser les approvisionnements : on les répartit dans divers endroits de l'île de Speicher-Insel, et dans plusieurs églises préparées à cet effet (1).

On plaça néanmoins, dans chaque magasin, un grand nombre de tonnes et de cuves remplies d'eau ; et des employés de garde, jour et nuit, furent chargés de veiller au feu. On mit aussi des gens, en observation continuelle, dans les clochers, pour découvrir et annoncer les incendies.

La ville fut divisée en dix quartiers ou arrondissements, à chacun desquels on attacha un commandant particulier et des adjoints, pour établir et maintenir une police sévère, et donner les ordres nécessaires en cas d'accidents.

L'artillerie fut spécialement chargée de la surveillance des magasins à poudre, de ses parcs, de ses arsenaux et de tous les bâtiments dépen-

(1) Principalement dans celles de Poggenfuhl et de Lang-garten où l'on avait construit des planchers.

dants de cette arme. Le service des pompes pour les autres établissements militaires et publics, pour les magasins de toute espèce, enfin, pour la ville elle-même, fut mis dans les attributions du corps du génie, et parfaitement organisé par le chef de bataillon Répécaud, qui, dans cet emploi comme dans tous ceux dont il fut chargé, montra une intelligence et un zèle dignes des plus grands éloges (1).

Une partie des troupes du génie et des ouvriers militaires de la marine fut, avec les pompiers de la ville, répartie de manière à éviter toute confusion et à porter promptement des secours sur tous les points. On invita les habitants à tenir, chacun devant sa maison et dans les étages supérieurs, des baquets remplis d'eau.

On s'occupa aussi d'augmenter les moyens de mouture, afin d'en avoir toujours en quantité suffisante, si, par l'effet du bombardement, on venait à perdre, soit quelques-uns des moulins à manége, soit le moulin de la Mottlau, près l'écluse de pierre, le seul moulin à eau qui restât à la garnison, depuis l'occupation de Neu-Schottland et de Schellmülhe par l'ennemi.

---

(1) Revenu dangereusement malade de la campagne de Moskou, il fut très-long-temps à se rétablir, et ne commença que fort tard un service actif. Il fut chargé de l'arrondissement du Holm, et dirigea la construction des batteries Fiszer (U), Gudin (V), Liédot (Y) et du Moulin (Z).

Nos faibles ressources ne nous permettaient pas de construire entièrement à neuf de semblables usines. On résolut d'enlever dans l'inondation, non loin du fort Lacoste, un moulin à épuisement.

Le 12 octobre, à trois heures du matin, trois barques montées par des sapeurs français, sous la conduite du capitaine Neunnez, partirent du fort Lacoste, et arrivèrent jusqu'au moulin sans être aperçus de l'ennemi; mais il ne tarda pas à être averti par le bruit dès qu'on se mit à l'ouvrage. On parvint à enlever les rouages et les autres pièces principales, malgré les tentatives qu'il fit pour s'opposer à cette opération. Une partie des sapeurs donna la chasse aux embarcations russes, tandis que l'autre continua de travailler, avec le plus grand sang-froid, sous le feu de leur mousquetcrie. Les matériaux précieux que procura cette expédition, servirent à la construction d'un moulin à vent, qu'on plaça dans le bastion Ochs, le point de la ville le plus éloigné de toutes les batteries des assiégeants.

Peu de temps après, un détachement de troupes de la marine et du génie alla à Plœnendorf enlever encore plusieurs pièces d'un moulin à vent.

Le moulin à épuisement du Holm, auprès duquel on avait construit la batterie (Z), fut aussi démonté et transporté dans l'intérieur,

pour être transformé en moulin à manége, et approprié à la mouture des grains.

Toutes ces précautions portèrent à son comble l'anxiété des Danzigois, qui pressentirent à quels nouveaux malheurs ils ne tarderaient pas à se voir exposés. Chacun s'empressait de se ménager un abri sûr dans les étages inférieurs et même dans les caves : les meubles et les effets les plus précieux furent soigneusement cachés. Les maisons du Lang-garten (quartier de la ville diamétralement opposé au front d'attaque) servirent de retraite à un très-grand nombre de personnes, et les magasins vides du Speicher-Insel devinrent le dépôt du mobilier de plusieurs milliers d'individus.

L'épouvante était générale et portée à tel point, qu'on ne put même, dans leur propre intérêt, organiser les bourgeois en compagnies de pompiers, comme on a coutume de le faire en pareille circonstance.

Les maladies contagieuses ne semblaient avoir cessé leur ravage que pour faire place à d'autres fléaux ; indépendamment de la famine dont les tourments se faisaient sentir chaque jour davantage, un bombardement, auquel personne ne pouvait se soustraire, menaçait d'anéantir une partie de la ville et des habitants.

Plusieurs familles abandonnèrent encore Danzig à cette époque. Le sort affreux des personnes qui s'étaient présentées du côté d'Ohra et de

Schidlitz les engagèrent à s'en aller par mer ou par l'inondation. Quelques-unes furent assez heureuses pour traverser la ligne russe en échappant à la vigilance des postes avancés, mais la plupart se virent contraintes de rentrer.

Pendant ce temps, les travaux se poussaient avec activité de part et d'autre.

Le 15 au matin, on reconnut deux batteries (cotées 33 et 34) dirigées contre le Bischofsberg et les ouvrages avancés; elles furent terminées le 16.

Le même jour, les assiégeants en commencèrent deux autres, l'une (cotée 32) à gauche de l'ancien poste du capitaine (h), et une seconde (cotée 31) sur le mamelon en arrière.

Le 17, l'ennemi acheva la construction et l'armement de toutes ses nouvelles batteries, qui commencèrent aussitôt à lancer des bombes (1).

Plusieurs arrivèrent jusques dans l'enceinte; l'une d'elles tomba dans le magasin du génie, au Wallhof, où elle causa de grands dommages. Le feu prit également dans deux casernes; heureusement il n'eut pas de suites fâcheuses.

---

(1) Celles lancées précédemment de Kabrun n'étaient que de 7 pouces 4 lignes et pesaient 45 livres. Les dernières, venant des batteries de l'Étoile, pesaient 85 livres, et avaient 9 pouces 6 lignes de diamètre.

En même temps, l'ennemi accablait de bombes et d'obus le village de Stadtgebieth, les redoutes Frioul (G), et principalement l'avancée (E) dans l'espoir de nous faire abandonner cet ouvrage, qu'il foudroyait de ses nombreuses batteries. Mais l'intrépidité des assiégés leur fit affronter ce feu terrible, et ils continuèrent leurs travaux nuit et jour.

La nuit du 17 au 18 fut d'une tranquillité extraordinaire. Ce repos, semblable au calme qui précède les tempêtes, fit présumer que les assiégeants se préparaient à une opération très-importante.

En effet, le 18 à sept heures du matin, ils lancèrent une immense quantité de fusées incendiaires, d'obus, de bombes et de boulets rouges des quatre batteries de l'Etoile, ainsi que de celles de Kabrun, Schellmühle, Johannisberg (1), etc. Un grand nombre de projectiles arrivaient à 2600 et 2800 mètres, dans les quartiers de Poggenfuhl et de Hundegasse.

Le champ de tir de l'ennemi du côté des hau-

---

(1) Il y avait dans les batteries des hauteurs cinq mortiers, 5 obusiers de 6 pouces 4 lignes, et 10 pièces de 24; à Kabrun 2 mortiers; à Schellmühle 7 pièces de 24; dans les batteries de Langfuhr quelques pièces de campagne; sur le Johannisberg 3 pièces de 24 et 2 obusiers; de même à Pitzkendorf.

teurs embrassait toute la partie de la ville comprise entre le Lang-garten, le Bischofsberg et la grande rue (Lange-gasse.)

Le feu prit dans sept ou huit endroits, mais sans suite. On l'éteignit chaque fois qu'il se manifesta, et assez promptement pour que les assiégeants n'eussent pas le temps de l'apercevoir.

Vers midi, les Russes cessèrent de lancer des fusées, mais ils continuèrent d'envoyer des bombes et des boulets rouges à toute volée, qui tombaient jusques dans l'île des magasins; quelques-uns même atteignirent l'église de Lang-garten, distante de 3300 mètres des batteries, portée extraordinaire qu'on n'avait pas supposée.

Le bombardement continua pendant la nuit du 18 au 19 et tout le jour suivant. La surveillance la plus active arrêta les progrès de plusieurs incendies qui éclatèrent dans cet intervalle. Mais le 19, à six heures et demie du soir, le feu se déclara si violemment, dans un chantier de bois, situé dans l'île des magasins, que dans les premiers moments on ne put s'en rendre maître. L'incendie fit des progrès rapides et gagna un grand nombre de bâtiments voisins. Vingt-deux magasins ou casernes furent réduits en cendres. La perte, pour les habitants, fut estimée à 9 millions de francs.

Les soins du gouverneur se portèrent sur les magasins de vivres et les moulins à manége; ceux-ci étaient placés dans un bâtiment adjacent à une caserne toute en feu.

Déjà la toiture de ce bâtiment était enflammée, et la chaleur excessive, dont il était le foyer, semblait ne laisser aucun espoir de sauver ces usines si nécessaires à la garnison, lorsque, par le zèle et l'intrépidité des sapeurs et des ouvriers de la marine et de l'artillerie, on parvint à introduire les tuyaux des pompes jusques dans les parties les plus élevées. On les manœuvra avec tant d'habileté, qu'on put arrêter le progrès des flammes de ce côté. Mais tous les bois déposés dans le chantier furent consumés. Le feu devint si violent, que, vers minuit, il se communiqua sur la rive gauche de la Mottlau à d'autres magasins et chantiers, et à une brasserie, qui éprouvèrent de très-grands dommages (1). Plusieurs alléges qui se trou-

(1) Ces chantiers et ces bâtiments étaient près de la place dite *Butter-marck* où se trouvaient de garde plusieurs employés des administrations faisant partie du régiment du roi de Rome, qui parvinrent, par leur fermeté et leur zèle, à maintenir une police sévère sous une grêle épouvantable de bombes et de boulets, et à prévenir les désordres qui sont la suite presqu'inévitable de ces sortes d'accidents. M. le sénateur Eggert, directeur des secours contre les incendies, en ce qui concernait la ville, eût la jambe cassée par un pignon de maison qui, dans sa chûte, écrasa du même coup deux autres personnes.

vaient sur la Mottlau furent également la proie des flammes.

La réverbération éclairait presque tous les quartiers de la ville. On dit que d'Elbing (à onze lieues) on s'aperçut que Danzig était en feu.

Les oiseaux de proie, effrayés par cette clarté subite, abandonnèrent leurs profondes retraites et vinrent voltiger autour des flammes. D'abord, on les confondit avec les obus et les bombes que l'ennemi faisait pleuvoir sur ce point.

Une grande partie de la garnison, d'après les ordres du gouverneur, s'était portée vers ce terrible incendie : officiers et soldats rivalisèrent d'activité et d'efforts dans cette circonstance. Il y allait du salut de la place, car de la conservation des vivres dépendait la durée de la défense. Aussi l'on vit cette foule de braves, autant excités par l'amour de la gloire que par le désir de conserver à la France un poste confié à leur courage, affronter mille périls pour disputer aux flammes le moindre bâtiment, et jusques au plus petit grenier. Plusieurs soldats encouragés par l'exemple de leurs chefs, et n'écoutant que leur ardeur, manquèrent de prudence et furent victimes de leur zèle. Ils tombèrent engloutis au milieu des décombres qui s'écroulèrent sous leurs pas. D'autres, atteints par les bombes et les obus de l'ennemi, perdirent une vie que la mort avait tant de fois respectée sur les champs de

bataille. Un grand nombre d'autres encore furent blessés : leurs cris se perdaient dans les mugissements des flammes de ce vaste incendie que les assiégeants alimentaient par la continuité soutenue du jeu de toutes leurs batteries (1).

Le général Rapp, les généraux Campredon et Lepin, le colonel Richemont, que l'on trouvait partout où il y avait du danger, étaient présents et dirigeaient les secours.

Le colonel d'artillerie Chapelle, officier respectable par son mérite, ses longs services et ses vertus qui lui valurent l'honorable surnom de *père des canonniers*, donna, dans cette occasion, un exemple de ce que peut l'intrépidité même dans un corps déjà affaibli par l'âge et les fatigues. Il monta lui-même au milieu d'une fumée épaisse et brûlante dans les combles embrasés pour diriger les tuyaux des pompes. Il fut parfaitement secondé par le capitaine d'artillerie Baudin et le chef de bataillon du génie Répécaud.

Cette nuit, quelque désastreuse qu'elle fut, ne vit cependant pas les efforts de l'ennemi cou-

---

(1) On estime que dans les 24 heures l'ennemi a tiré de 7 à 8,000 coups : 1,000 fusées incendiaires. 800 bombes. 1,200 obus. 4 à 5,000 boulets.

Les feux des batteries de l'Etoile, de Kabrun et de Schellmühle convergeaient vers le centre de la ville.

ronnés d'un succès complet. Nos magasins de vivres au moins furent sauvés. A cinq heures du matin on n'avait plus aucune inquiétude à leur égard.

Les malheurs de la nuit du 19 au 20 octobre achevèrent de porter la désolation parmi les habitants et redoublèrent les alarmes du gouverneur sur les dangers qui menaçaient ses approvisionnements.

On augmenta le nombre des hommes de garde pour le feu. La compagnie de pompiers attachée aux magasins fut renforcée, et huit nouvelles pompes furent affectées au service du Speicher-Insel. On fit évacuer des bâtiments de cette île toutes les matières facilement inflammables qu'on y avait déposées, comme dans un lieu à l'abri de tout danger.

Cependant les habitants consternés vinrent prier le général Rapp de leur permettre d'envoyer une députation au duc de Würtemberg, pour implorer la bonté de ce prince en faveur d'une malheureuse ville dont la ruine totale semblait la suite inévitable d'un pareil bombardement : ils voulaient représenter au prince que la garnison, éprouvée par tant de combats, et qui avait donné tant de preuves de son courage, ne se laisserait jamais intimider par des moyens qui laissaient ses fortifications intactes et ne pouvaient avoir d'autre résultat que l'anéantissement des habitations des particuliers.

Le gouverneur ne voulut pas permettre une telle démarche : il permit seulement que le sénat, au nom des habitants, priât par écrit le duc de Würtemberg de laisser passer toutes les personnes qui désireraient encore abandonner la ville pour se soustraire aux calamités dont elle était accablée.

Cette lettre parvint en effet au général en chef russe : mais il la laissa sans réponse et fit continuer le bombardement avec la même violence les jours suivants.

Le 20, le feu se déclara encore dans plusieurs endroits en même temps, et principalement dans le quartier de Poggenfuhl (dans la Vor-Stadt), près de la place du Wallhof, où étaient les magasins et les approvisionnements du génie et l'arsenal neuf.

De prompts secours arrêtèrent le feu de ce côté ; on l'éteignit dans un magasin de bois où il s'était communiqué. Les flammes prirent alors une autre direction et embrasèrent une partie de la rue de Poggenfuhl. On avait craint également qu'elles n'atteignissent le blindage de la poterne du bastion Wieben qui servait de magasin à poudre (1). Pour préserver ce dépôt dont l'explosion aurait eu des suites si funestes, le général Lepin avait fait arriver sur-le-champ

(1) Il en renfermait deux cents milliers (100,000 kilogrammes).

un détachement d'ouvriers et de canonniers qui détruisirent toutes les clôtures et les maisons voisines, revêtirent le blindage d'un mur épais de briques, et parvinrent ainsi à isoler le magasin assez à temps pour n'avoir rien à redouter de l'incendie.

Le lendemain 21, le feu prit de nouveau dans deux endroits du Butter-Marck, au milieu d'une masse de 80 maisons ou écuries adossées les unes aux autres.

On ne put arrêter les progrès de l'incendie, qui consuma d'abord toute cette île de maisons, et s'étendit ensuite du côté de Vorstædtscher-Graben et de Poggenfuhl. Il dura trois jours attisé par une grande quantité de bombes, d'obus et boulets rouges que l'ennemi ne cessait de lancer sur ce point.

On eut quelque crainte pour l'église St.-Pierre qui renfermait 1700 quintaux de grains. Cet édifice se trouvait, le 23, presqu'entouré de toutes parts par le feu.

Les flammes qui dévoraient un bout de Poggenfuhl et celles qui consumaient les environs du Butter-Marck avaient fait de tels progrès, qu'on voyait le moment où les deux incendies allaient faire leur jonction à l'église même, si l'on n'eût eu la précaution d'abattre plusieurs maisons attenantes.

Une seule bombe tomba dans l'église et s'enfonça dans un tas de blé où elle s'étouffa.

Le 22, un boulet rouge tomba à la pointe du Speicher-Insel (au Theer-Hof) et mit le feu à plusieurs magasins de goudron qui furent dévorés par les flammes.

D'autres incendies moins considérables se déclaraient à chaque instant. Les ponts et les portes de la ville ne furent sauvés que par la vigilance la plus active. Les boulets rouges les atteignirent souvent, et quelques-uns même, à diverses reprises, se logèrent dans les poutres principales : mais on eut toujours le temps de prendre les précautions nécessaires pour prévenir les accidents.

Toute la garnison était sans cesse sur pied, et constamment occupée soit à éteindre le feu dans l'intérieur de la ville, soit à la construction des ouvrages de Stadgebieth et du Jesuitenberg, soit enfin à la réparation des autres ouvrages. Absorbée par tant de soins, elle ne pouvait plus prendre désormais une attitude offensive que lui rendait d'ailleurs impossible la trop grande supériorité de l'ennemi. Elle se trouvait réduite à opposer le plus d'obstacles possibles aux progrès des assiégeants.

Le peu de vigueur que montraient les Russes, qui n'osaient pas attaquer de vive force nos petits ouvrages avancés, faisait regretter de n'avoir pas occupé, par une redoute, une position élevée, à droite de Schidlitz, où était établi un poste dit *du Commandant* (M). On avait hé-

sité de la fortifier, à cause de son éloignement de la place, et même des autres ouvrages avancés. Mais comme les assiégeants n'avaient plus évidemment d'autres projets que de brûler la ville, et que cet emplacement, s'ils s'en fussent emparés, leur eût été très-favorable pour une batterie de mortiers, on se décida à y construire un ouvrage que l'on commença dans la nuit même.

L'ennemi fit aussitôt des dispositions pour s'y opposer. Il perça quatre embrasures dans sa grande redoute (n°. 8) près de Tempelburg, dont deux dirigées sur la lunette d'Istrie (O) et deux sur la nouvelle lunette (M), et il épaissit sa tranchée de Zigankenberg, dans laquelle on vit, peu de jours après, s'élever deux fortes batteries destinées à agir contre les ouvrages du camp retranché.

Il n'en continuait pas moins à construire de nouvelles batteries du côté de son attaque principale. Dès le 21, il avait démasqué six nouvelles embrasures dans la direction de la redoute du mamelon (cotée 4); cette batterie (cotée 35) était réunie à la parallèle de l'Etoile par une tranchée en partie dérobée aux vues de la place par les plis du terrain. A Ohra, il avait élevé sur les digues de la Radaune une batterie pour contrebattre notre première coupure.

Le feu d'artillerie continuait de part et d'autre avec une grande vivacité pour retarder réci-

proquement la construction des ouvrages. Nos batteries flottantes surtout inquiétaient fortement l'ennemi : elles parvinrent une fois à éteindre son feu et à lui faire sauter un magasin à poudre de tranchée (1).

L'artillerie du Bischofsberg, celle des redoutes Frioul, de la redoute Lasalle, des bastions Medlock et Gertrude, et de l'avancée Legethor causèrent les plus grands dommages aux batteries des assiégeants, qui devaient d'ailleurs avoir considérablement souffert du feu vif et soutenu qu'elles faisaient elles-mêmes depuis huit jours.

Aussi remarqua-t-on, le 26, un rallentissement sensible dans leur tir, ce qui fit présumer que l'ennemi était occupé à les réparer. Cependant il tomba encore en ville, dans les vingt-

(1) Quoique l'ennemi gagnât toujours du terrain sur les hauteurs, il ne faisait aucun progrès dans l'inondation. Nous occupions les deux rives de la Mottlau jusqu'à Klein-Bürgerwald. Nous avions un poste avancé placé à la dernière maison de ce village, sur la rive gauche; il était soutenu par un ponton armé d'un canon. Un autre poste était placé à une portée de fusil en arrière de celui-ci, de manière à communiquer avec le poste principal; trois pontons armés d'un canon chacun étaient embossés à la hauteur de la maison Schuhmann sur la rive droite. Deux autres barques éclairaient encore ce côté, et poussaient des reconnaissances jusqu'à l'ancien poste occupé avant la dernière crue des eaux, en septembre.

quatre heures, plus de 250 bombes et 500 fusées, obus et boulets rouges qui, de tous les moyens incendiaires, sont les plus redoutables (1).

Depuis le 22 jusqu'au 26, il ne s'était pas déclaré de nouveaux incendies, mais plusieurs quartiers de la ville continuaient de brûler.

La Alt-Stadt, la première partie de la ville exposée au bombardement, avait beaucoup souffert, quoiqu'il n'y eut jamais eu d'accidents très-graves ; car à l'exception de l'incendie de l'hôpital des Dominicains, ceux qui se déclarèrent ensuite dans ce quartier, furent peu de chose, et on les éteignit promptement. Cependant beaucoup de maisons atteintes par les bombes et les boulets n'étaient plus tenables, et ceux des habitants qui n'avaient point de caves pour s'abriter, avaient été obligés de se retirer dans d'autres quartiers.

La Vor-Stadt était la partie la plus maltraitée ; déjà toutes les maisons avoisinant le Butter-Marck et le Wallhof étaient réduites en cendres ; un côté tout entier de la rue de Poggenfuhl et une

(1) En effet, le boulet rouge ne laisse pas ordinairement de traces suffisantes pour qu'on puisse le découvrir, et c'est seulement quand le feu se manifeste qu'on apprend où il s'est logé. Deux boulets rouges s'enfoncèrent, l'un dans le blindage de la poterne Wieben (magasin à poudre), et l'autre dans la charpente de l'arsenal neuf ; mais on fut assez heureux pour porter de prompts secours qui prévinrent tout malheur.

partie de la Fleischer-gasse étaient dans le même état, ainsi que le Theer-Hof et une portion du Speicher-Insel.

Quant aux bâtiments qui n'avaient pas encore été incendiés, ils se trouvaient ou en partie démolis par les assiégés pour couper le feu, lorsque la chose avait été possible, ou bien ils avaient été écrasés par les bombes. Tout ce quartier enfin était inhabitable et inhabité.

Il est facile de s'imaginer combien de pertes et de malheurs étaient la suite de ces déplorables événements. La confusion et le désordre étaient bien plus grands encore, malgré tous les soins possibles, lorsque le feu se manifestait pendant la nuit. Quelques individus livrés au sommeil, surpris par les flammes, tombèrent engloutis sous les décombres avant qu'on eut le temps de venir les sauver.

Lorsque les premiers incendies s'étaient déclarés, on avait vu tous les habitants se presser d'accourir aux édifices embrasés, les uns pour aider les soldats à manœuvrer les pompes et à maîtriser le feu, les autres pour porter des secours à leurs compatriotes infortunés qui enlevaient à la hâte et avec la plus grande peine, une partie de leurs meubles et de leurs effets (1).

(1) On les transportait à l'Hôtel-de-Ville sur le Lang-Marck, dans la Recht-Stadt, comme l'endroit le plus sûr depuis que le feu avait pris au Speicher-Insel.

Mais depuis que la ville était sans cesse la proie des flammes, que la violence du feu était telle, que souvent on ne parvenait pas à s'en rendre maître, et que l'on ne pouvait sortir sans exposer sa vie, les habitants restaient tous renfermés chez eux, et laissaient à la garnison seule le soin de préserver la ville d'un incendie total. Les maisons particulières même étaient abandonnées par eux au feu qui les dévorait. Une indifférence, une insensibilité parfaite avait fait place à ces sentiments généreux qui nous portent naturellement à secourir nos semblables, tant l'excès des malheurs et la consternation avaient anéanti toutes les âmes (1)!

On se hâta de déserter ces parties de la ville où il y avait tant de dangers; mais le quartier de Lang-garten encombré ne pouvait plus offrir d'abri, et le reste de la Nieder-Stadt n'était plus un lieu sûr. Privés d'habitations, ayant souvent perdu à la fois et leur maison et tout ce qu'ils possédaient, combien était affreuse la position de ces malheureux dans un moment où la détresse était générale et portée à son comble! car la famine venait joindre ses horreurs et ses tourments à tous ces désastres.

Le très-petit nombre de militaires ou de bour-

(1) On vit des personnes qui ne se dérangèrent pas de chez elles quoiqu'on vînt les avertir que les flammes consumaient une de leurs propriétés.

geois qui avaient encore quelques faibles provisions les tenaient soigneusement cachées. On n'osait avouer à personne qu'on possédait ces précieuses ressources. Pressé par le besoin, on ne pensait plus qu'à sa propre conservation.

Les portes étaient fermées à ceux qui demandaient ou un simple asile ou quelques moyens de subsistance. Dès-lors les yeux purent supporter l'affreux spectacle d'infortunés tombant de faiblesse et de misère, ou expirant dans les rues.

La ville ne parut bientôt plus qu'un désert. Les militaires semblaient les seuls êtres vivants qui restassent à Danzig. Au bruit, au tumulte qui règne toujours dans une grande ville, avait succédé un morne silence qui n'était interrompu que par l'explosion des bombes et le fracas des décombres.

Les troupes, dont le nombre diminuait tous les jours, succombaient sous le poids des fatigues. Ce n'était plus qu'en se privant de sommeil et en laissant les mêmes hommes de garde, plusieurs jours de suite, qu'on pouvait subvenir à tous les services. Il fallait en effet fournir jour et nuit de nombreux détachements de travailleurs pour les fortifications, pourvoir à la garde de tous les ouvrages extérieurs, et occuper en outre une longue ligne d'avant-postes à Stolzenberg et à Schidlitz, entretenir sur l'inondation une flottille armée qui avait presque tous les

jours des engagements avec l'ennemi, envoyer de fortes réserves dans les faubourgs de Schidlitz et de Stadtgebieth, confectionner sans cesse des munitions dont nos batteries faisaient journellement une grande consommation (1), enfin pourvoir à la sûreté intérieure de la place en maîtrisant le feu sur tous les points.

Il est à peine concevable que le soldat, affaibli par les privations auxquelles il était en proie depuis si long-temps, ait pu résister à tant de travaux pénibles, surtout quand à cette époque même, on était forcé de réduire encore la ration de vivres déjà insuffisante. A la fin d'octobre, elle se composait de vingt-quatre onces de pain, et de deux onces de viande de cheval, dont la chair desséchée n'était plus une nourriture.

Mais pour avoir une idée des privations que supportait la garnison avec tant de résignation et de constance, il faut savoir avec quels soins on utilisait avant de les abattre, les chevaux dont on avait un si grand besoin dans une place aussi étendue.

Lorsque les chevaux de la cavalerie étaient ruinés au point qu'on ne pouvait plus les monter en présence de l'ennemi, sans se compromettre, on les employait aux charrois pour le transport des matériaux, des munitions, des

(1) Les batteries de la place tiraient environ 1,000 coups de canon par jour.

pièces ou des vivres. Mais bientôt ces nouvelles fatigues devenaient au-dessus de leurs forces. Alors, quand ils n'étaient plus en état de traîner les voitures et les caissons, on s'en servait pour faire mouvoir les manéges des moulins, jusqu'à ce qu'ils fussent tout-à-fait épuisés. Enfin, c'est en sortant de là, que la plupart du temps, tombant de faiblesse, on les conduisait et quelquefois même on les transportait à la boucherie. Ces animaux, squelettes vivants, ne fournissaient presque pas de viande, et on conçoit combien devait être dure, coriace et peu substantielle la faible quantité qu'on en retirait. Telle était la viande dont il fallait pourtant se montrer avare, et dont on ne pouvait distribuer que deux onces par jour à chaque soldat.

La qualité du pain répondait à celle de la viande. Le grain étant la seule ressource du gouverneur, il se trouvait forcé de le donner en paiement aux ouvriers de tous genres qu'exigeaient les travaux du génie, de l'artillerie, et la manutention des vivres. Il fallait en outre en consacrer une partie à la distillation pour faire de l'eau-de-vie, et une autre partie à la nourriture des chevaux (1). Pour le ménager, on ne blutait plus que très-grossièrement la farine, et le pain

(1) Depuis le 11 mai l'avoine entièrement supprimée aux chevaux de troupe avait été remplacée par du pain brut de seigle et d'orge. Pendant l'armistice seulement ils

qui en résultait était noirâtre, humide et mal sain.

C'était cependant pour avoir une livre de ce pain détestable que des hommes, des femmes et des enfants venaient travailler une journée entière aux fortifications dans les points les plus périlleux, où plusieurs d'entre eux trouvèrent la mort.

La ville était dépourvue de toutes choses, car on ne peut tenir aucun compte du peu de denrées qu'on trouvait à peine à se procurer au poids de l'or (1).

Les soldats pour qui, précédemment, les animaux domestiques avaient été une ressource, en étaient alors privés. Tous avaient été dévorés (2); et pour suppléer désormais à l'insuffisance de la ration de viande, il ne leur restait plus d'autre espoir que de tâcher de s'emparer des chevaux des cosaques trop hardis, qui venaient quelquefois encore rôder près de nos avant-postes.

---

eurent demi-ration d'avoine : mais à partir de la fin d'août on leur donna de nouveau du pain et de la farine de seigle.

(1) La livre de viande de cheval coûtait 3 fr., celle de vache 5 fr., celle de suif 6 fr., celle de lard 13 fr., enfin un pain de munition se vendait 6 fr. Il est facile d'après cela, de se faire une idée de l'excessive rareté des vivres.

(2) On porte à 20,000 le nombre de ces animaux qui furent mangés pendant le siége.

Telle était la position critique dans laquelle nous nous trouvions, quand les Russes et les Prussiens redoublèrent de soins, pour essayer de nouveau à ébranler la fidélité des troupes alliées, et que nous apprîmes les funestes nouvelles des succès des armées coalisées, en Allemagne.

C'est ici le moment de dire que parmi les habitants de Danzig auxquels nous nous plaisons en général à payer un juste tribut d'éloges pour leur loyauté, leur patience et leur résignation à supporter de longues et cruelles souffrances, il y en avait quelques-uns qui, croyant sans doute agir dans l'intérêt de leur pays, entretenaient, malgré la vigilance de la police, des intelligences avec l'ennemi; le tenaient autant que possible au courant de ce qui se passait à l'intérieur, et hâtaient de tous leurs moyens la reddition de la place.

Ces mêmes personnes se chargeaient de distribuer les proclamations adressées aux troupes étrangères. Enchérissant sur les récits exagérés qu'on leur transmettait, elles répandaient avec profusion et à dessein des bruits souvent faux, toujours décourageants, et propres à exciter à la désertion; elles augmentaient les désastres de l'armée française, annonçaient avec empressement et affectation tous les événements politiques qui changèrent la face des affaires en Europe, et détaillaient avec complaisance la

force et les puissants moyens de l'armée assiégeante (1).

Parmi les diverses proclamations, celle du prince royal de Suède, Charles-Jean, adressée le 6 septembre aux Saxons, produisit un assez mauvais effet en faisant connaître les revers qu'avait éprouvés Napoléon. Les gazettes de Berlin qui annonçaient ensuite la défection des Saxons et la défaite de Leipzig, ne firent qu'augmenter l'agitation qui semblait s'être manifestée depuis peu de temps dans plusieurs corps de la garnison. Elles ajoutaient que la confusion dans l'armée française était plus grande encore qu'à la retraite de Moskou; que Napoléon était retiré

---

(1) Que ferait de plus un espion, ou un embaucheur? Rien, sans doute. Aussi le gouverneur, qui avait des renseignements positifs sur quelques-unes de ces personnes, qu'on n'avait pu encore prendre en flagrant délit, les menaça-t-il de les faire arrêter et traduire comme espions devant une commission militaire.

M. Blech se récrie avec force contre cette expression avilissante : « Des relations désintéressées avec nos libéra-
» teurs contre nos ennemis communs, dit-il (tome 2,
» page 69), ne devaient pas être flétries de la réprobation
» publique comme le vil métier de l'espionnage ».

Si ces services furent réellement désintéressés, et cette conduite dictée par le seul amour de la patrie dégagé de tout intérêt personnel, il faut convenir que les sentiments les plus généreux nous portent quelquefois à des actions fort peu honorables en elles-mêmes.

à Erfurth, et qu'un renfort de troupes russes s'avançait sur Danzig.

Toutes ces nouvelles données comme positives, ces proclamations signées de généraux connus, ne pouvaient manquer d'agir sur l'esprit de quelques soldats en proie à la plus affreuse misère, exposés continuellement aux plus grands dangers, et à qui la fermeté du général Rapp ne laissait pas entrevoir le terme de tant de souffrances.

Plusieurs soldats des troupes de la confédération cédèrent enfin à l'influence étrangère, moins sans doute pour fuir la triste perspective qui se rembrunissait à leurs yeux, qu'attirés par l'espoir de retourner paisiblement dans leur patrie qu'on leur disait enfin délivrée.

Mais il est bien digne de remarque que c'est seulement dans le mois d'octobre, par conséquent après les grands événements d'Allemagne, que la désertion commença à se manifester dans la garnison de Danzig, composée de tant de parties hétérogènes, et qui depuis le commencement du blocus se trouvait dans une situation où tout concourait à dégoûter la troupe.

L'union des différents corps, leur bonne harmonie, leur zèle, leur dévouement ont excité l'admiration de toutes les personnes qui en ont été les témoins. L'attachement que montrèrent aux Français tous les étrangers que les proclamations ennemies ne purent ébranler pendant

si long-temps semblait un problème inexplicable (1); mais l'explication naturelle s'en trouve dans l'estime et l'attachement particulier que le général Rapp avait inpirés à toutes ses troupes et dans le caractère facile et liant du soldat français qui se plie volontiers à l'esprit et aux goûts des autres peuples, et qui ne tarde pas à regarder et à traiter comme frères tous ceux qui combattent avec lui sous les mêmes drapeaux.

Les premiers déserteurs furent de la division princière; plusieurs hommes des régiments de ligne français formés à Hambourg et à Brême passèrent également à l'ennemi ainsi que quelques Saxons et Hollandais. Le gouverneur essaya vainement de balancer, par l'annonce de prétendus succès, l'impression fâcheuse qu'avaient produite les rapports répandus par l'ennemi. Il prit, en même temps, toutes les mesures possibles dans ces circonstances pour améliorer la situation du soldat. Il pourvut, avec le plus grand soin, à l'habillement des troupes pour les garantir contre la rigueur excessive de la saison (2); il fit donner du tabac en distribution; la ration de pain fut remise sur le pied où elle se trouvait en septembre;

(1) Geviss ist es, dass die Garnison, so zusammengesetz wie sie var, die Ueberlæufer ausgenommen, treu blieb bis aus Ende. (Blech tome 2, page 87).

(2) On distribua des chaussettes de laine, des gants, des capottes; la chaussure fut renouvelée à neuf, etc.

il renouvela l'ordre du jour, concernant la désertion, qui promettait 20 napoléons de récompense à tout militaire qui ferait connaître un embaucheur. La troupe fut consignée aux portes de la ville et des forts. D'un autre côté, il autorisa les chefs de corps à donner de l'avancement aux sous-officiers et soldats, avant qu'ils eussent atteint les quatre années de grade exigées par les réglements.

C'est ainsi qu'en employant tour à tour les moyens de rigueur et d'encouragement, le général Rapp parvint à contenir encore pendant quelque temps les soldats étrangers prêts à l'abandonner. Leurs officiers, guidés par les plus purs sentiments d'honneur, secondèrent le gouverneur de tous leurs efforts (1).

Cependant, malgré tant de soins, on apprenait tous les jours la désertion de quelques hommes, et l'on voyait avec la plus vive inquiétude que cet état de choses ne pouvait qu'empirer.

En conséquence le gouverneur employa au service intérieur les corps sur la fidélité desquels il avait quelque doute; mais aussi plein de confiance dans les Bavarois et les Polonais, que dans les Français eux-mêmes, il continua d'envoyer

---

(1) Je ne parle pas ici de MM. Flemmingue, saxon, et Bettmann, hollandais, qui désertèrent avant la fin d'octobre, et qui furent les seuls officiers de la garnison qui se conduisirent ainsi.

aux avant-postes les troupes de ces trois nations (1).

Tandis que par toutes ces menées les assiégeants semaient la division parmi les troupes de la garnison, ils poussaient leurs nombreux travaux avec activité tout en suivant une marche très-timide.

---

(1) Les troupes furent réparties dans leur casernement ainsi qu'il suit :

La 30e. Division (d'Heudelet) depuis la porte de Neu-garten jusqu'au bastion Ochs inclusivement, y compris le Bischofsberg.

La 34e. Division (Bachelu) depuis le bastion Ochs jusqu'à l'embouchure de la Mottlau.

Le 11e. Polonais et le 1.er Westphalien depuis l'embouchure de la Mottlau jusqu'au bastion Jacob.

Le 10e. Polonais et le 13e. Bavarois, depuis la lunette Tardivelle jusqu'à la porte de Neu-garten, y compris le Hagelsberg et le Holm.

Le 5e. Polonais, le camp retranché en avant du Hagelsberg et des fronts d'Oliwa.

300 Cavaliers ou dragons au fort Desaix.

120 Cavaliers ou dragons au fort Lacoste.

Aux casernes de la ville les 6e. et 7e. Napolitains.

La réserve était composée de la garde impériale, des mineurs et sapeurs logés au Lang-garten, des marins, et des ouvriers de la marine, tous logés en ville. A Weischelmünde et Neufahrwasser le 29e. régiment faisant partie de la 34e. division, des dragons et une compagnie de sapeurs Polonais.

L'artillerie, répartie dans les différents forts.

Ils avaient élevé quatre nouvelles batteries qui, conjointement avec leur redoute de Tempelburg (cotée 8), devaient contrebattre les ouvrages du camp retranché de Zigankenberg, et s'opposer à la construction de l'avancée Kirgener (M) au-dessus de Schidlitz.

Deux de ces batteries (cotées 13 et 14) étaient situées à droite et à gauche de Tempelburg ; les deux autres (cotées 24 et 25) étaient placées dans la tranchée du Zigankenberg. Enfin, ils venaient de percer, dans la redoute (cotée 16) près de Zigankendorf, quatre embrâsures qui avaient la même direction (1).

En attendant que toutes ces batteries fussent en état de faire feu, l'ennemi voulut s'emparer de la tête de Schidlitz. Dans la nuit du 27 au 28, après avoir tiré une grande quantité d'obus sur ce village, les Russes vinrent attaquer notre poste établi *à la barrière ;* ils furent vigoureusement repoussés. Ils firent tout aussi infructueusement une seconde attaque la nuit suivante (2).

---

(1) Un boulet tiré de cette batterie atteignit la bouche d'une pièce de 12, placée dans la redoute Kirgener. Le boulet se brisa, et refoula le métal ; mais la pièce qui était chargée partit sans qu'on y mît le feu, et le boulet en sortant rétablit le métal dans son premier état.

(2) Le capitaine Leclerc, du 17e. régiment d'infanterie légère, et le lieutenant Kowalski, du 11e. Polonais, se distinguèrent à la défense de cette position.

Ce fut seulement dans la nuit du 29 au 30 que, se présentant avec des forces très-considérables, ils parvinrent à se rendre maîtres de la tête de Schidlitz qu'on n'essaya plus de leur reprendre.

Cette nouvelle position de l'ennemi, la difficulté des communications (1) et la pénurie de leurs moyens d'exécution forcèrent les assiégés à renoncer au projet de construire la lunette (M). Ils se contentèrent alors de faire une petite levée de terre pour mettre les hommes à l'abri du feu de mousqueterie.

On se proposa néanmoins de disputer cette position, et l'on renforça en conséquence la réserve qui venait toutes les nuits pour soutenir Schidlitz et la gauche du camp retranché de Zigankenberg.

Du côté des redoutes Frioul, les assiégeants avaient commencé par construire, le 25 octobre, une batterie (cotée 36) sur le plateau en avant de Wonneberg; ils avaient ensuite rattaché cette batterie, d'une part, avec la parallèle de l'Etoile et de l'autre avec une redoute (cotée 6) de leur ligne de contrevallation. Le 27, ils entreprirent une petite redoute (cotée 15) à 300 mètres environ de notre poste le plus avancé à gauche de Stolzenberg, et établirent le lendemain une communication en arrière avec la batterie (36)

(1) Les communications étaient vues de la redoute (cotée 16) du Zigankenberg.

dont nous venons de parler; elle était destinée à soutenir et à flanquer cet ouvrage qu'ils exécutèrent avec beaucoup de promptitude en employant une grande quantité de gabions. Le 28, ils commencèrent à le palissader. Dans la nuit du 28 au 29, l'ennemi couronna la crête d'un petit contrefort, à gauche de sa redoute (15) de Stolzenberg, qui va se perdre insensiblement dans la vallée de Schottenhæuser. Il construisit en même temps une espèce de redan à la naissance du plateau sur lequel se trouvent les batteries Frioul et l'avancée (E).

Dans la nuit du 29 au 30, il déboucha, du redan entrepris la veille, par deux boyaux en zigzags, qu'il continua dans la nuit du 30 au 31.

Tous ces travaux s'exécutaient sous la protection d'une artillerie formidable, qui était maintenant principalement dirigée sur nos ouvrages du Jesuitenberg et les deux coupures d'Ohra.

Le feu mis de nouveau à ce village, par les obus de l'ennemi, avait gagné, sans qu'on pût s'en rendre maître, la masse des maisons à laquelle s'appuyait la première coupure (A). Ce retranchement, exposé au feu de cinq batteries, dont quatre, à moins de 360 mètres de distance, le dominaient au point de voir nos canonniers à leurs pièces, était écrasé depuis vingt jours par une grêle non interrompue de boulets, de bombes et d'obus. Les tirailleurs russes abrités par les accidents du terrain et placés sur le rampant

de la montagne, harcelaient sans cesse nos troupes qui garnissaient le parapet, et les criblaient de balles. Des portières élevées sur les embrâsures, des créneaux faits avec des sacs à terre étaient devenus des précautions insuffisantes et inutiles contre un feu aussi vif et aussi soutenu que celui de l'artillerie et de l'infanterie ennemies si avantageusement postées.

On se décida donc à abandonner cette position qui n'était plus tenable ; et, le 31 octobre, on se retira derrière la seconde coupure (D), en brûlant toutes les maisons qui se trouvaient en avant, afin de démasquer le terrain.

Mais le principal motif qui fit évacuer la première coupure et les maisons de Schottenhæuser fut les progrès des tranchées de l'ennemi sur l'extrémité du plateau du Jesuitenberg qui se rattache à celui de Stolzenberg.

Les assiégeants, après avoir perdu vingt jours employés à une canonnade inutile contre nos ouvrages avancés, dans l'espoir de les ruiner avant de déboucher de leur parallèle, furent entièrement trompés dans leur attente ; et bien loin de détruire les ouvrages existants, ils virent au contraire, malgré toute la violence de leur feu, s'en élever de nouveaux : c'est alors seulement qu'ils se décidèrent à franchir le ravin de Schottenhæuser, et que leurs progrès successifs déterminèrent l'évacuation de la première coupure, qui n'avait plus d'appui et se trouvait dépassée

par les tranchées. Non-seulement l'ennemi fit une très-grande faute en marchant avec autant de lenteur et de timidité, mais il en commit plusieurs autres encore, dans le détail de ses travaux, qui lui auraient été bien funestes si le gouverneur avait pu agir avec toutes les forces qui lui restaient. Les boyaux que les Russes avaient exécutés pour déboucher du redan construit dans la nuit du 28 au 29 étaient vus d'enfilade et à dos d'une position un peu en arrière de notre avant-poste de Stolzenberg. Cette position en même temps qu'on s'y trouvait à l'abri du feu de l'artillerie ennemie, permettait d'y amener, pendant la nuit, une batterie volante qui aurait produit le meilleur effet. Mais une réserve devenait nécessaire pour la soutenir : et dans l'état où se trouvait la garnison, le gouverneur ne jugea pas à propos d'en exposer une partie pour une pareille expédition.

Ainsi, dès cette époque (fin d'octobre), le général Rapp ne pouvant plus disposer que d'une partie de ses troupes, se vit réduit à l'impossibilité de profiter des fautes de l'ennemi, et d'exécuter toutes les manœuvres qui auraient infailliblement retardé encore long-temps son établissement sur le vaste plateau du Stolzenberg, tant il est de circonstances particulières qui concourent ou qui nuisent à la défense d'une place, qu'on ne saurait calculer ni même prévoir.

CHAPITRE TROISIÈME.

Dispositions intérieures. Incendie des magasins de vivres dans la nuit du 1er. au 2 novembre. L'avancée Frioul est prise et reprise. L'ennemi trace une parallèle à 700 mètres du Bischofsberg. On rase les travaux des assiégeants. Ceux-ci s'établissent définitivement sur le plateau de Stolzenberg, et recommencent leur parallèle. Nouvelles dispositions prises par les assiégés. Différents traits de la compagnie franche. Situation de la garnison au 16 novembre.

Le gouverneur ne s'était décidé à évacuer la première coupure de Stadtgebieth, que quand celle entreprise en arrière se trouvait en état de résister à l'ennemi. Malgré le feu violent dirigé contre cet ouvrage, depuis qu'il était commencé, et toutes les difficultés que présentaient les localités, on était cependant parvenu à élever un retranchement respectable au milieu des décombres de Alt-Schottland. Le fossé était garni d'une rangée de fortes palissades, et déjà quelques pièces étaient mises en batteries. Cependant, il fallait encore plusieurs jours de travail pour achever entièrement cet ouvrage, qui exigeait déjà beaucoup de réparations même avant d'être terminé.

La troisième redoute Frioul (E), qui appuyait

la droite de la nouvelle ligne que nous occupions dans le faubourg, était également fort avancée. Le palissadement venait d'être terminé, et on avait placé deux petits mortiers pour tirer sur les boyaux en zigzags que l'ennemi avait construits en avant de ces ouvrages. On plaça quatre petits mortiers derrière l'espèce de courtine qui unissait les deux premières redoutes (G).

On poussait aussi, avec vigueur, le petit retranchement du poste du commandant (M), au-dessus de Schidlitz; car, bien qu'il ne fût pas susceptible d'une forte résistance, on le regardait, néanmoins, comme un obstacle susceptible d'arrêter l'ennemi quelques jours. Les redoutes du camp retranché de Zigankenberg, le fort Napoléon et plusieurs ouvrages du Holm, tous exposés au feu de l'ennemi, exigeaient également des réparations continuelles. Mais ces travaux n'étaient pas les seuls qui réclamassent les soins de la garnison.

L'approche de la saison rigoureuse demandait aussi des travaux de prévoyance sur la partie inondée de l'enceinte. Tout faisait espérer que l'ennemi ne pourrait, avant le retour de l'hiver et des fortes gelées, parvenir au point de donner l'assaut. Il restait encore du grain pour six mois environ, et quoique l'on manquât de toutes les autres denrées, le général Rapp était bien résolu à ne pas rendre la place tant qu'il aurait des subsistances.

Le souvenir des vives inquiétudes qu'on avait eues, l'hiver précédent, pour tous les fronts des marais, avait engagé à commencer, dès le mois d'octobre, les préparatifs nécessaires pour mettre le corps de place à l'abri d'une attaque de vive force, lorsque l'inondation serait, de nouveau, transformée en une plaine solide.

On avait établi, dans les fausses-braies des quatorze fronts de l'inondation, une seconde rangée d'énormes palissades qui mettaient ces parties à l'abri de toute insulte. La plupart de ces palissades étaient des corps d'arbres entiers : celles plantées aux saillants des bastions, avaient 24 à 26 pouces (65 à 70 centimètres) de diamètre ; et, dans les endroits les plus exposés, on en avait mis un troisième, et quelquefois un quatrième rang sur les talus extérieurs des parapets. Des bâtiments appelés *bordings*, espèces d'alléges de 70 pieds (23 mètres) de longueur et de 9 à 10 pieds (3 m^m^. à 3 m^m^. 30) de largeur, disposés convenablement à leur intérieur pour le logement de la troupe (1), avaient été distribués dans les fossés, le long de la contrescarpe, derrière chaque place-d'armes rentrante, pour faire l'office de blockhaus, et procurer, aux saillants des bastions, un bon feu de mousqueterie sans gêner l'artillerie des flancs. Onze créneaux

(1) On avait construit des lits de camp et placé des poëles, des tables, des bancs, etc.

percés dans les bordages, devaient donner à la troupe le moyen d'entretenir un feu bien nourri, sans être exposée à celui de l'ennemi. Quelques-uns même de ces navires reçurent, à leur partie supérieure, un double bastingage de six pieds (2 mètres) de hauteur, ce qui donnait une seconde rangée de feux. Des barques établissaient la communication entre ces espèces de blockhaus et la barrière pratiquée dans le palissadement, au milieu de chaque courtine : elles devaient aussi servir à rompre les glaces, et à entretenir constamment au moins une cunette d'eau vive dans tous les fossés.

De semblables précautions devaient être prises pour tous les autres ouvrages de la place baignés par les eaux.

Quant aux forts de l'embouchure de la Vistule, à l'exception des préparatifs pour le temps des glaces, il n'y avait plus que des travaux peu considérables à exécuter. La lunette Crétin (z), qui assurait la gauche du fort Montebello, était entièrement achevée, et l'on avait fermé le camp retranché de Neufahrwasser par une nouvelle ligne de palissades qui partait de la redoute n°. 6, et s'étendait jusqu'au bord de la mer.

Mais ces immenses travaux, auxquels la garnison était bien loin de suffire alors (1), n'empê-

(1) On se rappelle que le gouverneur ne comptait plus que sur les Français, les Polonais et les Bavarois. L'é-

chaient pas la surveillance la plus active sur tous les points de la place.

Tous les jours, la garnison de Weichselmünde poussait des reconnaissances dans la forêt, pour s'assurer de la position de l'ennemi de ce côté : on ne vit jamais aucun établissement, et tout annonçait que l'ennemi ne voulait rien entreprendre contre ce fort.

On n'était pas moins attentif à ce qui se passait du côté de la mer. Le 31 octobre, à onze heures

---

tendue des travaux et la rigueur de la saison (car il était déjà tombé de la neige le 29 octobre) portaient à leur comble les fatigues de la garnison. Il fallut employer des ouvriers civils aux ouvrages extérieurs même sur les points les plus périlleux. A la seconde coupure de Alt-Schottland, par exemple, on vit travailler jusqu'à des femmes et des enfants. Plusieurs furent tués ou blessés. Mais la misère était si grande et ils redoutaient tellement d'être repoussés par l'ennemi, si on les faisait sortir de la ville, qu'ils imploraient tous la triste faveur de venir ainsi travailler sous la grêle des projetiles dont l'ennemi accablait nos retranchements, pour obtenir le quart d'un pain de munition. La redoute *Lasalle* seule, quoiqu'entièrement vue de plusieurs des batteries des hauteurs, ne fut presque point inquiétée; l'ennemi cessa de tirer sur cet ouvrage dès qu'il s'aperçut que la plus grande partie des travailleurs était des prisonniers de guerre. Ceux-ci recevaient, comme toutes les troupes de la garnison, un supplément de vivres lorsqu'ils étaient employés aux travaux des fortifications.

du matin, on aperçut, à deux lieues de la côte environ, un bâtiment marchand. Le mauvais temps forçait les bâtiments, restés pour bloquer l'embouchure de la Vistule, de se tenir au large. Le capitaine Dumoutier n'hésita pas à monter, avec cinq hommes de bonne volonté, une embarcation du corsaire l'*Heureuse Tonton*, pour courir sur le navire. Il s'en empara à la vue de la croisière ennemie. Il ramena promptement sa prise à l'entrée du chenal de Neufahrwasser, malgré les efforts de trois ou quatre barques anglo-russes, qui s'étaient mises aussitôt à donner la chasse aux capteurs. Ce bâtiment, capitaine Clauzeplin, ayant à bord six hommes d'équipages et un passager, venait de Riga, et faisait voile pour Rostok. La cargaison consistait en 37 tonneaux de suif, plusieurs milliers de bois de teinture, 45 tonnes de sirop, et 300 tonnes de graines de lin : on débarqua toutes ces denrées sans désemparer.

Cependant, le gouverneur voyait avec peine que, malgré le feu d'une nombreuse artillerie habilement dirigée (1), l'ennemi, quoique lent dans ses progrès, cheminait sans cesse, et gagnait tous les jours du terrain. Il ne pouvait plus se compromettre dans une affaire sérieuse; mais, s'il lui était impossible d'exécuter une

(1) Les assiégés tiraient environ 1,500 coups de canon de toutes leurs batteries.

sortie vigoureuse pour aller culbuter et raser les travaux des assiégeants, il ne voulut pas du moins leur permettre de s'avancer ainsi tranquillement à la faveur de leurs tranchées. Il organisa, en conséquence, une *compagnie franche* destinée aux coups de main et aux entreprises les plus hardies. Cette compagnie devait aller inquiéter, harceler les travailleurs ennemis, et même donner des alertes à toute l'armée de siége, en tâchant de pénétrer jusques dans ses camps. Elle était composée de 70 hommes de bonne volonté, tous choisis parmi les différents corps français de la garnison, à l'exception de quelques Polonais, qui servaient d'interprètes pour la langue russe. Le commandement de cette petite troupe fut confié au capitaine Chamburé, qui rassemblait, dans un corps mutilé, une vivacité rare, une intrépidité extraordinaire, une audace incroyable. Les lieutenants Rosay et Jaimebon, et le sous-lieutenant Connard étaient dignes d'être associés au brave Chambure dans le commandement de cette compagnie, qui fit des prodiges de valeur.

Les sous-officiers et soldats destinés à combattre presque toujours corps à corps portaient, indépendamment d'un fusil léger armé d'une longue bayonnette, un sabre et une paire de pistolets.

La compagnie devait toujours être au complet; c'était une faveur que d'y entrer, et on ne l'ac-

cordait qu'aux hommes qui avaient fait leurs preuves.

C'est pourtant parmi des soldats, dont la plupart avaient à peine une année de service, qu'il ne restait plus que l'embarras du choix, pour composer un corps d'élite qui se rendit si redoutable.

Tandis que les assiégés réunissaient tous leurs moyens pour s'opposer aux progrès des Russes, ceux-ci consolidaient leurs établissements, et continuaient à bombarder la ville et les ouvrages. Pendant quelques jours, leur feu s'était ralenti (1); mais, le 1er. novembre, toutes les batteries, même les plus éloignées, recommencèrent un feu plus vif que jamais. Les batteries Frioul (G) surtout souffrirent beaucoup. Plus de 600 boulets vinrent s'enfoncer dans leurs parapets, et une grande quantité de bombes, en éclatant dans l'intérieur de ces ouvrages nous blessa plusieurs hommes, et causa les plus grands dommages aux corps-de-garde. L'avancée Frioul (E) et la coupure de Schottland (D) éprouvèrent également de fortes dégradations.

Un tel redoublement d'efforts joint à la résolution qu'avait prise l'ennemi, de traverser enfin le vallon de Schœnfeld, pour venir couronner la

(1) Cependant le 31 octobre le feu avait encore pris au Dielenmarck près de la rue Poggenfuhl, et consuma jusqu'au lendemain matin plusieurs maisons de ce quartier.

crête des plateaux du Jesuitenberg et de Stolzenberg, avant d'avoir éteint le feu de nos ouvrages avancés, comme, d'abord, il avait eu l'intention de le faire, semblait annoncer la ferme résolution de presser vigoureusement le siége.

Vers six heures du soir, deux magasins furent embrasés, au même instant, dans le Speicher-Insel (1).

Un vent impétueux, qui régnait alors, ne tarda pas à propager l'incendie. Le feu, à peine déclaré, s'était déjà communiqué, avec la rapidité de l'éclair, aux magasins environnants. Ce ne fut bientôt plus qu'un volcan qui vomissait, de toutes parts, des torrents de flamme et de fumée. Le vent, soufflant sur l'île, rendit inutiles tous les secours que l'on apporta. Il fallut abandonner à son cours cet incendie, dont la violence fut telle, que le reste de l'île, séparé de la partie en feu par une large rue, ne put être garanti, malgré tous les secours.

Les bâtiments, contenant la plus grande partie des approvisionnements de vivres, quoiqu'à l'extrémité de l'île (vis-à-vis de Krahnthor), seul endroit de la ville que l'ennemi ne pouvait atteindre, ne tardèrent pas à devenir eux-mêmes la proie des flammes.

Tout le Speicher-Insel fut, pour ainsi dire,

(1) L'un à l'extrémité du côté du Theer-Hof, l'autre au coin de la Judengasse à droite en entrant par le pont dit *Grünebrücke*.

réduit en cendres ; car il n'y eut qu'un magasin de grains, dans la grande rue, et la tour près du pont de Lang-garten remplie de munitions de guerre confectionnées, qui échappèrent à l'embrasement général (1).

Spectateurs forcément inutiles, nous eûmes la douleur de voir consumer ainsi en peu d'instants de nombreux magasins d'habillement, plusieurs de nos casernes, nos principaux hôpitaux et une grande partie de nos approvisionnements de vivres. Tant de désastres qu'il n'était plus possible d'éviter, avaient jeté la consternation dans

---

(1) Encore ce ne fut qu'avec des peines infinies, et par le zèle opiniâtre de MM. Cottin, colonel d'artillerie, et de Marquessac, sous-chef d'état-major. Il fallait renouveler à chaque instant (ce qui était très-difficile à cause de la difficulté des communications) les travailleurs qui ne pouvaient supporter que fort peu de temps la chaleur accablante que répandait au loin cet immense brâsier. Le chef d'escadron Turkheim, aide-de-camp du gouverneur, parvint de son côté à sauver 4000 quintaux de grains qui se trouvaient dans un bâtiment en proie aux flammes. Ce fut seulement, après huit heures d'un travail assidu, au milieu des plus grands dangers qu'il vit enfin ses efforts couronnés du plus heureux succès. Le général Rapp, en citant cet important service rendu par M. Turkheim, rappelait au major-général combien il avait eu à se louer, depuis le commencement du blocus, du zèle de cet officier qui fit preuve, dans toutes les circonstances, d'intelligence et de bravoure.

toutes les âmes : aux cris, au tumulte, succédèrent bientôt un calme profond et une stupeur générale.

Chacun, les yeux fixés sur l'incendie, contemplait dans un morne silence les inévitables progrès des flammes. Elles s'élançaient avec impétuosité du centre de ces vastes bâtiments, et s'élevaient à une prodigieuse hauteur. Elles semblaient encore augmenter la violence des vents dont les longs mugissements permettaient à peine d'entendre l'explosion des obus et des bombes que les assiégeants lançaient continuellement pour attiser le foyer et empêcher les secours. L'atmosphère agitée paraissait toute en feu sur ce point; des poûtres embrasées, entraînées par les courants d'air, tombaient dans les quartiers adjacents.

Le feu prit encore dans neuf endroits différents. Il consumait en même temps plusieurs maisons dans l'inondation, le village d'Ohra, et une partie de celui de Schidlitz. L'obscurité de la plus profonde nuit avait été soudainement remplacée par une lumière éclatante. Dans tous les quartiers de la ville, et même sur les hauteurs environnantes, on voyait clair comme en plein jour. Les troupes des avant-postes découvraient d'un seul coup-d'œil cet effrayant tableau : officiers et soldats, appuyés sur leurs armes, les regards tournés vers la ville, oubliaient tous que l'ennemi était en présence, et ne songeaient qu'à

la perte irréparable que faisait la garnison. Notre artillerie ne répondait plus à celle de l'ennemi étonné lui-même de rester pour la première fois tranquille dans ses tranchées. Un découragement général semblait avoir frappé les défenseurs de Danzig absorbés dans les idées les plus pénibles.

Mais tandis qu'ils s'abandonnent à leurs sinistres réflexions, les assiégeants veulent profiter de la confusion qu'ils supposent devoir nécessairement exister dans la ville à la suite d'un pareil incendie.

Tout à coup on entend une vive fusillade accompagnée d'une canonnade vigoureuse dirigée sur nos postes avancés. Le cri d'alarme tire les assiégés de leur espèce d'assoupissement. Dans l'intérieur, les secours sont portés avec une ardeur toute nouvelle aux parties qu'il est encore possible de disputer aux flammes. Au dehors, on s'apprête à repousser l'ennemi.

A neuf heures et demie, les Russes et les Prussiens attaquèrent simultanément nos avant-postes de Schidlitz, Stolzenberg et Ohra, qu'ils firent promptement reculer. Ils s'attachèrent principalement à la coupure de Schottland (D), et à l'avancée Frioul (E) dont leurs derniers cheminements les avaient tant rapprochés.

L'avancée Frioul (E) fut en effet attaquée par un bataillon d'élite soutenu par un autre bataillon en réserve et suivi de 200 travailleurs.

Cinquante hommes formaient la garnison de cette redoute qui n'était pas encore terminée (1). Dès les premiers coups de fusil, le capitaine Maugin, du 23e. léger, commandant du poste, fut atteint d'une balle qui le renversa sans vie. Le lieutenant de sapeurs Boery, de service pour le travail de nuit, prit le commandement. Il ferma la barrière à la gorge de l'ouvrage, et montant le premier sur le parapet, l'épée à la main, il donna ordre à tous ses hommes de le suivre, en leur disant : « *C'est ici, mes amis, que nous devons attendre l'ennemi* »! En effet, les Russes s'étaient déjà jetés dans les fossés de la redoute, et déracinaient les palissades qui, placées à la hâte, par un temps de pluie et dans un terrain sablonneux, n'offrirent pas grande résistance. Mais à

(1) Le palissadement avait été achevé 2 jours auparavant (le 30 octobre). La barrière de la gorge venait d'être posée dans la journée même. Mais comme il y avait encore des mouvements de terre à exécuter, 50 travailleurs militaires devaient se rendre à ce poste, à 6 heures du soir, avec leurs armes : voilà pourquoi on ne mettait que 50 hommes de garde. Les 50 travailleurs devaient compléter la garnison de l'ouvrage. Malheureusement le chef d'état-major n'ayant pu obtenir tous les hommes de corvée demandés pour les travaux du génie, il arriva que par un mal entendu on n'envoya point ce soir-là, de travailleurs à l'avancée Frioul (E); l'officier du génie seul s'était rendu à son poste avec quelques sapeurs et mineurs.

peine ce brave officier a-t-il prononcé ces mots, qu'il reçoit deux coups de feu, et tombe baigné dans son sang.

La perte soudaine des deux chefs mit un peu de confusion dans cette petite troupe, qui néanmoins se battit avec courage et tua plus de vingt hommes à l'ennemi. Celui-ci, dix fois aussi nombreux que les nôtres, s'empara de la redoute. Des 50 hommes qui la défendaient, la moitié périt dans le combat, quelques-uns furent faits prisonniers, un petit nombre seulement parvint à s'échapper. Cette attaque fut si brusque et si impétueuse, qu'on n'eut pas le temps de faire avancer les réserves qui étaient à la porte de Petershagen.

Les Russes s'étaient élancés avec la même impétuosité, sur la gauche de notre seconde coupure (D); mais le major Treny qui commandait à Alt-Shottland, avait, dès les premiers moments, retiré tous ses postes avancés, garni fortement son retranchement, et principalement renforcé le point sur lequel l'ennemi parut vouloir attirer notre attention pour empêcher de porter des secours à l'avancée Frioul (E). Du côté de l'inondation, la fusillade fut donc très-vive pendant plus d'une heure.

Les Russes durent y faire de grandes pertes. Dans la seule grande rue de Stadtgebieth nous trouvâmes 12 de leurs morts.

Dès que l'ennemi fut maître de l'avancée

Frioul (E), il dirigea un feu de mousqueterie, à travers les palissades de la gorge de cet ouvrage, sur nos troupes placées à Alt-Schottland, et plus particulièrement encore sur les batteries Frioul (G) qu'il paraissait se disposer à attaquer également. Un détachement de la jeune garde, envoyé de la place, vint renforcer la faible garnison de ces deux redoutes dont le mauvais état donnait de vives inquiétudes, dans la crainte que l'ennemi ne se décidât à les attaquer sur-le-champ; car, pendant la journée, son artillerie y avait causé de très-fortes dégradations, surtout à celle de gauche dont on était en train de réparer le palissadement au moment de la prise de l'avancée (E).

Cependant, par les soins du lieutenant du génie de service et du capitaine Alquier, commandant des redoutes, toutes les précautions furent prises pour assurer une bonne défense. Les troupes réparties dans les fossés derrière les palissades, à la gorge des ouvrages et le long des parapets devaient repousser l'assaut à la bayonnette (1). Soixante hommes furent aussi placés

(1) Dans la redoute de gauche (n°. 1), où se trouvait le lieutenant du génie, il y avait une brèche assez considérable au palissadement du fossé; on la boucha à la hâte; mais ce n'était qu'un masque qui n'aurait offert aucune résistance. Cet officier fit venir 3 mineurs avec leurs armes, et les plaça à cet endroit, en leur disant: Je

dans le vallon de Weimberg, près de la maison crénelée (t), pour soutenir les batteries Frioul, et 50 hommes de la garde impériale, sous le commandement du chef d'escadron Martin Laforêt, allèrent renforcer le poste de la maison jaune (K) sur le Stolzenberg.

Tandis qu'on faisait toutes ces dispositions, la grosse artillerie du Bischofsberg, celle de la redoute Lasalle, et même quelques pièces des batteries Frioul foudroyaient les Russes établis dans la redoute n°. 3 (E), et les troupes en réserve que l'ennemi avait fait avancer; celles-ci, en rispostant, nous tuèrent et blessèrent plusieurs soldats d'infanterie et du génie dans les redoutes Frioul.

Cependant, le gouverneur, instruit de tout ce qui s'était passé au dehors, avait ordonné au général Husson, commandant de la réserve de la 30e. division, de faire reprendre l'ouvrage dont les Russes s'étaient emparés, avant qu'ils eussent le temps d'attaquer les deux autres redoutes Frioul.

---

jure que je vous brûle la cervelle de ma propre main si l'ennemi pénètre par-là. « Oui, mon lieutenant », répondirent-ils tous trois avec le plus grand sang-froid. L'un de ces braves se nomme *Berteau* et sert aujourd'hui dans le premier régiment du génie. Nous regrettons de ne pouvoir citer les deux autres, dont les noms nous sont échappés.

On fit cesser le feu de toutes parts : cinq minutes après, les cris d'*en avant* mille fois répétés furent le signal de la reprise de l'avancée. Le major Treny, de la 17e. demi-brigade, attaqua avec un détachement du 5e. polonais, l'ouvrage par la gauche, tandis que le capitaine Chambure, à la tête de la compagnie franche, le tournait par la droite, à la faveur du grand ravin sur la crête duquel il était placé.

On se précipita dans la redoute où les Russes surpris ne purent opposer une grande résistance. Une centaine environ, fut passée au fil de l'épée; il n'y eut qu'un très-petit nombre qui échappa au carnage qu'en firent nos soldats animés par le désir de venger leurs compagnons d'armes qui, peu d'instants auparavant, avaient péri à la même place. Vingt hommes seulement, dont un officier, furent sauvés et conduits prisonniers en ville (1).

---

(1) Dans son rapport au major-général, le général Rapp, en faisant le récit de cette affaire, citait de la manière la plus honorable le chef de bataillon Dybowsky, les capitaines Boguslawsky, Lipinsky, Katarbinsky et Meynier du 5e. polonais, ainsi que l'adjudant commandant Quesnel chef d'état-major de la 30e. division, le chef de bataillon Clamont du 21e. léger, l'adjudant-major Boulanger, le capitaine du génie Sudour qui avait guidé une des colonnes d'attaque, le lieutenant Jaimebon, et le sous-lieutenant Connard, tous deux blessés et de la compagnie franche. Il rappelait la mort

Pendant le peu de temps que l'ennemi avait occupé l'avancée Frioul, il avait entrepris un boyau pour relier la gorge de cet ouvrage avec ses tranchées. On rasa sur-le-champ une partie de ce boyau, l'autre partie au delà du ravin, à une centaine de mètres, ne put être détruite ; mais comme elle se trouvait vue d'enfilade par notre ouvrage, les assiégeants n'essayèrent même pas de s'y maintenir.

Les Russes repoussés à notre gauche, ne se bornèrent plus à de simples démonstrations sur la droite. Vers minuit, ils se présentèrent en force à l'avancée Kirgener(M), firent reculer nos avant-postes de Schidlitz et de Stolzenberg, et tracèrent une tranchée perpendiculairement à la grande rue de ce dernier village, de 300 mètres de longueur, et à 700 mètres du saillant de la lunette Cafarelly.

Au-dessus de Schidlitz, ils en firent une autre pour lier l'avancée Kirgener (M) à leur redoute (n°. 16); ils se mirent tout de suite à couvert en profitant d'un petit fossé pratiqué à la gorge de l'ouvrage pour y planter des palissades. La

---

glorieuse du capitaine Maugin et la belle conduite du lieutenant Boery. On crut pendant les premiers moments que ce dernier officier atteint de 2 coups de feu était mort, parce qu'on le vit tomber sans connaissance. Quand les Russes entrèrent dans la redoute, il reçut encore un coup de bayonnette, fut dépouillé et emmené prisonnier.

tranchée fut prolongée de manière à couronner la crête du petit plateau qui domine Schidlitz.

Lorsque nos postes, placés dans les ruines de Stolzenberg, avaient été obligés de se retirer, l'adjudant-major Rivet était sorti avec 20 hommes de la maison jaune (K) pour protéger leur retraite; mais ce détachement fut bientôt forcé de se retirer lui-même derrière les palissades qui entouraient cette espèce de blockhaus. Les Russes tentèrent trois fois d'enlever ce poste fortifié; trois fois il furent repoussés avec perte, et les braves qui le défendaient, entourés par l'ennemi, abandonnés à eux-mêmes, privés de toute communication avec la place, se maintinrent pendant toute la nuit dans cette maison crénelée comme dans une forteresse.

Le général Rapp avait quitté le feu du Speicher-Insel pour venir voir par lui-même ce qui se passait aux avant-postes. Il ne jugea pas à propos de faire reprendre de suite les positions que nous venions de perdre. Il attendit à la pointe du jour.

Deux colonnes, l'une commandée par le général Breissan, composée de troupes de la 30e. division, l'autre formée de Polonais et de Bavarois, ayant à sa tête le général Devilliers, attaquèrent à la fois le plateau de Stolzenberg et la position de l'avancée Kirgener (M).

Quoique l'ennemi fût trois fois plus nombreux que nous, il ne put soutenir l'impétuosité de

notre choc ; il se replia de toutes parts. Non-seulement nous reprîmes toutes nos positions, mais nous poursuivîmes encore les Russes jusques à leurs propres avant-postes : plusieurs factionnaires furent surpris et tués dans les trous où ils s'abritaient ; 80 prisonniers furent ramenés en ville, au grand étonnement des habitants.

Les troupes de la garnison firent des prodiges de valeur dans cette circonstance, où la perte des magasins de vivres semblait au contraire devoir les décourager. Les Polonais et les Bavarois donnèrent une nouvelle preuve de leur bravoure, de leur fidélité et de leur attachement (1).

Le général Breissan, officier recommandable par son courage et par ses talents militaires, fut atteint, en visitant ses tirailleurs, par une balle qui lui fit une blessure très-grave à la tête. On

(1) Le major Deskur, les chefs de bataillon Ponianowsky, et Cryzewsky du 11e. polonais, donnèrent des preuves signalées d'intelligence et de bravoure. Le capitaine Fahrbeck qui avait défendu les blockhaus de Langfuhr, se distingua de nouveau dans cette circonstance à la tête des siens : il voulait entrer le premier dans un poste occupé par l'ennemi, mais il fut blessé avant d'y arriver.

Plusieurs autres officiers polonais et bavarois de tous grades furent honorablement cités, ainsi que MM. Daconto officier napolitain, Perrin aide-de-camp du général Grandjean, Carré chef de bataillon, et Jeannin officier de cuirassiers.

lui prodigua inutilement les secours de l'art, et nous eûmes la douleur de le voir succomber après un mois d'horribles souffrances.

On se mit aussitôt à détruire les travaux de l'ennemi. Avant la fin de la journée, il n'y en avait plus de traces (1). Le palissadement de l'avancée Frioul fut rétabli et consolidé; on retira néanmoins les deux mortiers qui se trouvaient dans cet ouvrage, et que les Russes n'avaient pas encloués. Notre artillerie qui avait fait le feu le plus vif pendant toute la nuit, continua de répondre vigoureusement à celui des assiégeants (2).

Il est difficile de faire le tableau de Danzig et de ses environs, pendant cette nuit malheureuse. L'artillerie des deux côtés faisait un fracas épouvantable et vomissait la mort de toutes parts; les cris des blessés et des mourants se mêlaient aux cris des combattants. Les flammes dévoraient les faubourgs et plusieurs maisons au milieu même de l'inondation. La ville, incendiée sur plusieurs points, paraissait toute en feu et menacée d'une destruction totale.

Les habitants ne portaient aucun secours; ceux dont la maison n'était pas incendiée, ou

(1) Le capitaine du génie Dieudonné fut chargé de la partie sur le Stolzenberg. Il avait pour travailleurs des troupes du génie et des pionniers espagnols.

(2) Dans la journée du 1er. et la nuit du 1er. au 2, l'artillerie de la place tira 4000 coups de canon.

sur le point de l'être, ne sortaient pas de chez eux; et si le feu venait à envahir leur demeure, ils l'abandonnaient avec une tranquillité et un flegme que l'excès du malheur peut seul expliquer. Ils ne paraissaient plus faire attention à leurs propriétés, à leur fortune; ils songeaient seulement à sauver leurs jours sans s'inquiéter de l'avenir.

L'incendie du Speicher-Insel dura toute la nuit; ceux qui s'étaient déclarés sur d'autres points furent arrêtés en partie; ce ne fut que le lendemain matin, qu'on put connaître au juste l'énormité des pertes de la garnison et des habitants.

Cent trente-deux magasins magnifiques appartenant au commerce, remplis de meubles et d'objets précieux que les particuliers y avaient transportés pour les soustraire à l'effet du bombardement, furent réduits en cendres. Quant à la garnison, elle perdit la plupart de ses hôpitaux, une grande partie de ses casernes, une immense quantité d'effets d'habillement, plusieurs moulins à manége et plus des deux tiers de ses munitions de bouche (1). Il

(1) 24,299 Quintaux métriques de grain.
108 *dito* de farine.
53 *dito* de riz.
228 *dito* de sel.
404,880 rations de biscuit, etc.

ne restait plus de grains que pour deux mois à peine. Malgré les recherches les plus scrupuleuses, on ne put retirer du milieu des décombres qu'une très-petite partie des denrées qui s'y trouvaient ensevelies : presque toutes étaient brûlées ou avariées au point de n'être plus mangeables. Cependant, les habitants de la classe indigente se précipitaient sous les débris fumants, et recueillaient avec soin les tristes restes de ces grains calcinés qui servirent à leur subsistance jusqu'à la fin du siége.

Ces malheurs irréparables qui devaient avoir une si grande influence sur la défense de la place ne purent rien changer aux résolutions du général Rapp. Il continua à prendre toutes les dispositions nécessaires pour opposer une forte résistance à l'ennemi, qui paraissait décidé à faire le siége du Bischofsberg.

Ce fort, devenu le nouveau point d'attaque, attira particulièrement l'attention des assiégés. On organisa d'une manière toute spéciale le personnel et le matériel de l'artillerie. On commença à élever les traverses nécessaires sur les faces des ouvrages, qui pouvaient être ricochées. On donna aux embrasures les nouvelles directions que nécessitaient les circonstances, mais il ne fut pas jugé possible d'augmenter sensiblement le nombre des pièces en batterie ; nos chevaux étaient trop mauvais, les chemins trop

difficiles et nos canonniers trop peu nombreux (1).

Sur la face gauche du bastion Scharffenord, s'élevait un bâtiment carré construit en briques destiné aux observations astronomiques; comme il se dessinait dans les airs et servait de point de mire aux canonniers ennemis, on se décida à le démolir; et quoique ce fût avec peine qu'on privât la ville et les sciences d'un édifice, sinon précieux par son architecture, du moins très-utile par son heureuse position sur un point aussi

---

(1) L'armement du Bischofsberg consistait en :

18	pièces	de	24.	77
21		de	12.	
13		de	8.	
17		de	6.	
1		de	4.	
7		de	3.	
4	obusiers	de	6 pouces 4 lignes.	31
5	*dito*	de	24	
9	mortiers	de	10	
13	*dito*	de	6	

Bouches à feu 108

Mais il faut bien faire attention que dans cet état d'armement sont comprises, outre le Bischofsberg proprement dit, les lignes de fortifications qui réunissent le fort, d'une part, à la porte de Pétershagen, et de l'autre à la porte de Neu-garten ou de Schidlitz.

élevé, on ne pouvait laisser à la fois aux assiégeants un moyen sûr de diriger leurs coups, et un espace perdu pour la défense. L'observatoire abattu, on prolongea le parapet qui se trouvait interrompu dans cette partie, et l'on prépara un emplacement pour 2 pièces de 24 qui ne tardèrent pas à être mises en batterie; on se hâta d'achever l'épaississement commencé des parapets des lunettes Leclerc et Cafarelly, la construction du réduit en charpente à la gorge de la dernière, enfin plusieurs petits détails qu'exigeaient encore le palissadement, les communications ou le casernement des troupes dans les blockhaus et les autres abris blindés.

La grande consommation de munitions que faisait notre artillerie avait singulièrement diminué nos approvisionnements de boulets, surtout les projectiles de gros calibre; on rechercha avec le plus grand soin ceux lancés sur les ouvrages de Neufahrwasser dans les différents bombardements. On en retrouva un grand nombre qui nous furent très-utiles. D'abord, on les transportait par eau à Danzig, et de là au pied du Bischofsberg; mais il fallait ensuite les monter à bras d'hommes dans l'intérieur du fort, à cause de la difficulté des chemins et de l'insuffisance des charrois (1). Par un rapprochement bien singulier, les boulets

(1) Il est facile de voir par le plan combien les chemins étaient rapides même dans l'intérieur du fort.

lancés par la flottille anglaise, transportés aux batteries par des prisonniers russes, étaient renvoyés aux assiégeants du côté de terre avec des pièces prussiennes.

On forma un corps de 500 auxiliaires pour approvisionner les batteries ; 350 canonniers furent attachés au service des pièces, et le commandement de l'artillerie du fort fut confié au chef d'escadron Farjon : il eut pour adjoint le capitaine Aumont. Le chef de bataillon Michaux qui dirigeait, depuis le commencement du blocus, les travaux du Bischofsberg et tous ceux exécutés pour la défense du faubourg d'Ohra, conserva le commandement de cette arme (1) ; le colonel Cabrié continua à garder le commandement du fort.

Ajoutez que les pluies fréquentes et les brouillards continuels rendaient à cette époque presqu'impraticables, même pour les piétons, les rampes et tout l'intérieur du fort dont le terrain est argileux. C'était au point qu'indépendamment de la forme de chaussée en dos d'âne donnée au fond des fossés pour faciliter leur dessiccation, on fut obligé de faire de petits chemins de trois pieds de largeur en planches ou en cailloutage, sans lesquels la circulation eût été impossible.

(1) Il eut constamment sous ses ordres le capitaine Dieudonné, le lieutenant d'Artois et le lieutenant de mineurs Lapasques ; à peu près vers cette époque, on leur adjoignit, tant pour le service de nuit au Bischofsberg qu'aux batteries Frioul, les capitaines Cassières et Comte, ainsi que les lieutenants Beurnier, Paret et Vanéchout.

Pendant la journée du 2 novembre les assiégeants n'entreprirent rien de nouveau ; mais à dix heures et demie du soir ils attaquèrent, au nombre de 800 hommes, le plateau et le village de Stolzenberg, et firent replier tous nos postes à l'exception de celui placé à la maison Jaune (K).

Ils recommencèrent aussitôt la parallèle tracée la veille à 700 mètres des lunettes Leclerc et Cafarelly, et l'étendirent depuis un petit poste que nous occupions en avant de la maison (K), jusqu'à l'extrémité du plateau du côté de Schidlitz, en refusant leur gauche afin de se soustraire, autant que possible, aux vues de revers des batteries d'Istrie et Kirgener (O et N) (1).

A la pointe du jour (le 3), le général Husson, avec la première demi-brigade de la 30e. division, essaya de reprendre le plateau de Stolzenberg ; mais l'ennemi fit, cette fois, soutenir ses travailleurs par des forces si considérables, que l'on fut obligé de renoncer au projet de les en chasser.

---

(1) L'auteur de l'*Ebauche du Siége de Danzig*, tout en disant que leurs pertes furent très-peu de chose, avoue cependant (page 133) *que les batteries en avant du Hagelsberg, malgré leur énorme distance, n'en étaient pas moins terribles parce qu'elles tiraient à revers. . . . . La gauche de la parallèle, ajoute-t-il un peu plus bas, était prise en flanc et même à dos par le Zigankenberg.* Nous laissons au lecteur à tirer la conséquence d'un pareil aveu.

Un épais brouillard, qui ne se dissipa qu'à midi, favorisa les assiégeants dans l'établissement de cette parallèle. Ce fut alors seulement que notre artillerie put tirer avec fruit et inquiéter les travailleurs, qui, pendant près de douze heures de nuit, avaient déjà eu le temps de se mettre à couvert.

La nouvelle ligne de nos postes avancés suivait le ravin en avant de la lunette Cafarelly, coupait le village de Schidlitz, à peu près à moitié, et prenant une direction oblique, elle allait se rattacher à l'ouvrage (M).

Le plateau sur lequel se trouvait cet ouvrage, offrait encore une position très-favorable pour une batterie volante qui eût pris d'enfilade et à revers toute la parallèle de Stolzenberg; mais les mêmes raisons qui avaient empêché précédemment le gouverneur de mettre à profit le mauvais tracé des premiers boyaux exécutés en avant des batteries Frioul, l'empêchèrent également de tirer parti de cette position. On fut obligé de se borner à placer deux pièces dans la lunette d'Istrie. Elles avaient l'avantage de dominer le Stolzenberg sans être en prise aux anciennes batteries de l'ennemi. On augmenta, autant que possible, l'artillerie de tous les ouvrages qui avaient des vues sur l'attaque; on rectifia la direction des embrasures pour ricocher ou pour battre de plein fouet les tranchées et les batteries à mesure qu'on les construirait.

Le peu de moyens qui restaient aux assiégés, leur fit aussi renoncer au projet de construire un nouvel ouvrage, que l'on aurait voulu établir sur le Judenberg, parce que l'on ne comptait plus pouvoir se maintenir encore long-temps dans les batteries Frioul dont l'ennemi voyait la gorge de sa nouvelle position.

Il fallut se contenter de couvrir par des traverses les corps-de-garde de ces deux ouvrages. On se hâta d'achever la seconde coupure (D), et surtout la ligne d'abatis qui devait réunir l'avancée Frioul avec le couvent des Jésuites à Alt-Schottland.

Pendant ce temps les assiégeants perfectionnaient leur parallèle de Stolzenberg.

Le 5, à la chute du jour, l'ennemi attaqua, et prit l'avancée Kirgener (M) : notre faible poste, d'après ses instructions, n'opposa pas une résistance qu'on avait jugée inutile.

Les Russes rétablirent aussitôt la tranchée qu'ils avaient commencée dans la nuit du 1er. au 2 : ils la rattachèrent avec celle dans laquelle se trouvaient les deux batteries (cotées 24 et 25) du Zigankenberg, et avec leur redoute (cotée 16).

Les assiégés abandonnèrent, en même temps que l'avancée Kirgener, la plus grande partie de Schidlitz qu'ils incendièrent en se retirant ainsi que toutes les maisons placées dans les vallons

entre le village et la hauteur de Zigankenberg, qui auraient pu être très-favorables à l'ennemi.

Les jours suivants jusqu'au 16, l'ennemi ne fit aucun progrès ; il employa tout ce temps à consolider ses ouvrages, à assurer ses communications et à élever, dans sa parallèle de Stolzenberg une très-grande quantité de batteries qu'il armait dès qu'elles étaient achevées. Il relia sa parallèle, par cinq zigzags, avec la redoute(15) sur le Stolzenberg : il la relia également à sa gauche, avec un petit poste placé sur un mamelon à la hauteur des premières maisons de Stolzenberg, qu'il avait commencé par façonner en forme de redoute (1).

Les Russes établirent aussi une autre batterie de quatre pièces sur un mamelon en arrière de celui-ci ; elle parut spécialement dirigée contre la porte de Neu-garten (2).

---

(1) Cette batterie (cotée 18) reçut des Russes le nom de *Batterie Breese* qui était celui d'un officier tué devant Danzig. Elle avait 4 embrasures.

(2) Cette batterie (cotée 19) fut nommée *Batterie Kool* par les assiégeants. M. Kool, lieutenant du génie hollandais, fut admis dans le corps du génie français lors de la réunion de son pays à la France. Il y reçut le grade de capitaine et fut employé à Danzig plusieurs années, particulièrement aux travaux du Bischofsberg. Il fit ensuite la campagne de 1812, attaché à l'état-major du 1er. corps d'armée, et reçut à Moskou la décoration de la Légion d'Honneur. Après la retraite, il fut

Quelques jours après, ils élevèrent encore une troisième batterie détachée (cotée 17) sur le mamelon auquel venait aboutir la gauche de la parallèle (1).

Dans la nuit du 8 au 9, ils réunirent l'attaque dirigée contre les redoutes Frioul avec la grande parallèle de Stolzenberg. Ils étendirent leurs travaux jusqu'au village de Schottenhæuser, et établirent une communication avec l'ancienne parallèle de l'Etoile.

La proximité des établissements de l'ennemi faisait craindre, à chaque instant, qu'il ne donnât un assaut aux redoutes Frioul, et surtout à l'avancée dont il n'était plus éloigné que d'une portée de pistolet. Les assiégés se hâtèrent de contreminer ces ouvrages, ou plutôt de garnir leurs contrescarpes de fougasses à bombes : chaque caisse renfermait 4 bombes de 10 pouces, chargées de 3 kilogrammes (6 livres) de poudre.

Ils se décidèrent également à placer de nouveau un obusier dans l'avancée Frioul, pour prendre d'enfilade quelques-uns des boyaux. Cette pièce parfaitement à l'abri de l'artillerie en-

---

jeté dans Modlin. Il profita d'une sortie que fit la garnison de cette place pour passer à l'ennemi. Il prit du service chez les Russes, et fut envoyé devant Danzig pour coopérer aux travaux du siége.

(1) Elle était appelée *Batterie Schmiedeknecht* par les Russes, du nom d'un de leurs officiers.

nemie, tirait avec le plus grand avantage, et força les assiégeants à élever de nombreuses traverses dans leurs tranchées, afin de pouvoir s'y maintenir, ce qui leur fit perdre beaucoup de monde et de temps (1).

Si l'artillerie de la place et des forts ne cessait, par un feu soutenu, d'inquiéter les travailleurs ennemis, la compagnie franche, en allant harceler les assiégeants jusques dans leurs camps, ne contribua pas peu à les intimider, et à les engager à ne s'avancer qu'avec la plus grande circonspection.

Tandis que les Russes déployaient tous leurs moyens pour pousser leurs travaux de siége en avant du Bischofsberg, le capitaine Chambure s'embarqua avec sa compagnie, à Neufahrwasser, le 5 novembre au milieu de la nuit. Il longea les bords de la mer et alla débarquer dans le Nehrung en arrière de la ligne ennemie. Il tomba à l'improviste sur l'état-major du général commandant, mit le feu au village de Bohnsack et à quelques caissons chargés de munitions, incendia plusieurs magasins, et fit main basse sur les Russes surpris, qui se livraient paisiblement au sommeil, doublement rassurés

(1) Le témoin oculaire auteur de l'Ebauche du Siége de Danzig dit, page 154 : « L'histoire de la redoute Frioul » prouve qu'on ne peut laisser impunément des ouvrages » sur ses flancs à 3 ou 400 pas de distance ».

et par leur éloignement de la place et par les retranchements qui les séparaient des avant-postes de la garnison. Après avoir porté la confusion et la terreur dans tout ce camp, ces braves allaient pour retrouver leurs barques au point indiqué, lorsqu'ils s'aperçurent que, par un malentendu, elles étaient déjà reparties. Mais Chambure, dont le sang-froid égale la valeur, réunit sa faible troupe, se précipite à travers les retranchements ennemis, les escalade, et parvient ainsi à gagner, en bon ordre, nos avant-postes de Weichselmünde. Il rentra dans la place à la pointe du jour. Ce coup de main, qui fit tant de mal à l'ennemi, puisqu'indépendamment de ses pertes matérielles, il eut plus de 150 hommes tués ou blessés, ne nous coûta que trois hommes.

Le commandant de Bohnsack, honteux de s'être ainsi laissé surprendre, voulut, à son tour, donner une alerte à la garnison la nuit suivante (du 5 au 6). Vers dix heures et demie il fit avancer, dans la plaine d'Heubude, cinq pièces de campagne et un atelier de fusées qui lancèrent une grande quantité de fusées à la Congrève, de boulets creux et d'obus sur le fort Desaix et le quartier de Lang-garten. Il espérait incendier plusieurs de nos établissements, tels que le magasin de grains placé dans l'église de Lang-garten, la manutention des vivres, un parc d'artillerie, un magasin à poudre, etc., qui se trou-

vaient de ce côté, et que les batteries de Kabrun ou des hauteurs ne pouvaient atteindre.

Le colonel Kessel qui commandait sur ce point fit, sur-le-champ, évacuer le parc du côté de la Nieder-Stadt, et placer des pompes dans chacun des établissements.

Le feu de l'ennemi, auquel répondirent les batteries du Holm et du fort Desaix, dura jusqu'à deux heures du matin, et n'eut d'autres résultats que de brûler une maison du Kneiphof, et une partie d'un chantier de bois.

Quelques jours après, la compagnie franche sortit encore de Neufahrwasser, pendant la nuit, pour aller surpendre le poste de Brœsen. Elle se partagea en deux détachements. L'un fut embarqué, l'autre s'avança par terre en côtoyant le rivage. Ils attaquèrent en même temps l'ennemi, et firent ainsi leur jonction. Ils lui tuèrent 8 ou 10 hommes, en blessèrent une trentaine, et après avoir mis le feu aux baraques du petit camp de Brœsen, ils rentrèrent dans la place en ramenant plusieurs chevaux de cosaques.

Malgré le sévère avertissement que ces deux expéditions avaient donné à l'ennemi de se tenir sur ses gardes, la compagnie franche, dans la nuit du 11 au 12, n'hésita pas à se jeter dans les boyaux en avant des batteries Frioul. S'élancer du ravin de Weimberg où elle s'était embusquée, parcourir 4 à 500 pas de tranchée, tuer à la bayonnette 120 hommes à l'ennemi, en blesser

un plus grand nombre, et revenir s'abriter derrière les batteries Frioul fut l'affaire d'un moment. Les travailleurs russes épouvantés n'avaient opposé presqu'aucune résistance. Cependant le brave lieutenant Jaimebon eut le poignet fracassé.

Le nom de Chambure et celui de la compagnie franche furent bientôt connus dans toute l'armée assiégeante qui ne se crut plus en sûreté dans ses tranchées ; les palissades même qui entouraient ses batteries (1) ne purent la mettre à l'abri des entreprises de cette troupe audacieuse. En effet, dans la nuit du 16 au 17, elle sort par la porte d'Oliwa en longeant le dernier rang d'arbres à droite de l'allée de Langfuhr ; elle s'approche sans être aperçue, saute dans la tranchée, fait main basse sur les Russes, poursuit les fuyards jusques dans la redoute Kabrun et y entre pêle-mêle avec eux. Les lieutenants Rosay et Surimont s'y précipitèrent les premiers ; celui-ci reçut un coup de bayonnette à la cuisse. La batterie fut enlevée avec la plus grande impétuosité, 70 à 80 hommes furent passés au fil de l'épée, les autres ne se dérobèrent au carnage qu'en se sauvant dans le boyau qui allait rejoindre Schellmühle. Nous eûmes 2 hommes tués et 5 blessés.

(1) La batterie Kabrun, comme la plupart des batteries de l'ennemi, était palissadée tout autour. Il prenait tant de précautions contre nos sorties que, dès qu'il se trouva maître de la première coupure (A), il en enleva les palissades pour en garnir quelques-unes des batteries de l'Etoile.

On battit la générale à Langfuhr, et toutes les troupes de ce côté prirent aussitôt les armes : mais le capitaine Chambure avait déjà regagné la ligne de nos avant-postes quand les renforts russes arrivèrent pour reprendre la redoute.

Tels furent les principaux coups de main qui secondèrent les dispositions de l'artillerie et du génie pour retarder les progrès de l'armée assiégeante, pendant les quinze premiers jours de novembre qu'elle employa uniquement à perfectionner ses travaux et à construire de nouvelles batteries : celles des hauteurs ne cessaient pas de bombarder la ville et nos ouvrages. Cette canonnade continuelle nous faisait perdre beaucoup de monde, principalement aux batteries Frioul, dont les dégradations sans cesse renaissantes ne pouvaient plus être réparées que dans la nuit. Le feu d'artillerie de la place suivait l'accroissement de celui des assiégeants, de sorte que vers le 15 novembre toutes nos pièces de l'enceinte extérieure tiraient presque sans interruption (1).

Au milieu de ce feu terrible, le chef de bataillon du génie Richaud, sous-directeur des fortifications, eut la tête emportée d'un boulet, en examinant les travaux de l'ennemi dans la batterie Frioul de droite (G n°. 2). La perte d'un officier aussi brave et aussi distingué fut ressen-

(1) Depuis le 6 jusqu'au 16 novembre la place tira 23,031 coups de canon, ce qui fait moyennement par jour 2,093. L'ennemi en tirait quatre fois autant.

tie de toute la garnison et sera long-temps un sujet de deuil pour ses camarades.

Cependant, peu de jours après l'incendie des magasins de vivres, le gouverneur avait expédié par mer son aide-de-camp, le capitaine Marnier, pour faire part à Napoléon de sa pénible situation. Sa lettre commençait ainsi :

« Notre position, Sire, est des plus affligeantes, » et si vos armes ne vous mettent en état de faire » lever bientôt le siége, la seule perspective de » cette garnison qui s'est immortalisée par de » longs et continuels succès, est de terminer, » par la captivité, une défense aussi glorieuse ».

Venait ensuite la situation du 17e. corps qui se composait alors de 17,597 hommes, savoir :

Malades	aux hôpitaux.. 1182	4097	17,597.
	à la chambre.. 2915		
Gendarmerie, employés des administns., travallrs. non armés.		600	
Combattants (1).		12,900	

(1) Voici quelle était à peu près la force de chaque arme :

Artillerie..	Français...	900	1600	12,900
	Allemands et Polonais.	700		
Génie. . . .	Français.	240	320	
	Polonais.	80		
Dépôt de la garde impériale.. . . .			250	
Marine..			480	
Cavalerie..	Français..	700	950	
	Polonais..	250		
Infanterie..	Français.	3500	9300	
	Polonais.	3300		
	Napolitains..	1300		
	Allemands.	1200		

parmi lesquels il y avait tout au plus 8000 Français; le reste se composait de gens du pays enrôlés ou d'étrangers sur lesquels, vu les circonstances, il n'était guères permis de compter.

Le général Rapp exposait les pertes en vivres qu'il avait éprouvées par les incendies et le peu de ressources qui lui restaient. Enfin il dépeignait l'esprit dont était animée la plus grande partie de la garnison : les Polonais vivement sollicités, les Bavarois rappelés par leurs souverains, incertains jusqu'à ce qu'ils fussent suffisamment éclairés sur l'authenticité des ordres qui leur étaient parvenus, toutes les troupes de la confédération désertant en détail et prêtes à nous abandonner en masse.

Mais comme il ne recevait depuis long-temps aucune nouvelle, inquiet même sur le sort du capitaine Marnier qui pouvait si facilement tomber entre les mains de l'ennemi, il se décida à envoyer le duplicata de ses dépêches par un espion. Cet homme profita, pour sortir de la ville, du départ d'une vingtaine d'habitants qui s'embarquèrent à Neufahrwasser, dans la nuit du 15 au 16 novembre, pour se rendre à Pillau.

Le gouverneur avait joint au duplicata de ses premières dépêches les diverses lettres qu'il avait reçues du duc de Würtemberg depuis ce premier envoi, ainsi que la copie des réponses qu'il y avait faites. Comme cette correspondance qui eut lieu dans les seize premiers jours de no-

vembre donne la plus juste idée de la situation de Danzig à cette époque, nous avons cru nécessaire d'en rapporter ici textuellement les principaux passages ; mais il est essentiel de reprendre les choses d'un peu plus haut.

L'ennemi apportait chaque jour à nos avant-postes quantité de proclamations adressées aux troupes alliées et principalement aux Allemands. D'après les ordres du général en chef, on les brûlait sur les lieux mêmes sans les lire.

Néanmoins la plupart des nouvelles qu'elles annonçaient s'étaient répandues parmi les troupes : on avait connaissance de la défection des Bavarois, des Saxons, etc. Des murmures s'étaient déjà fait entendre et ajoutaient aux vives inquiétudes du gouverneur. L'ennemi voulait cependant instruire officiellement le général Rapp de ces événements, et profiter de cette occasion pour lui proposer des arrangements relatifs à la reddition de la place.

Plusieurs parlementaires s'étaient présentés à différentes reprises sans pouvoir être admis ; enfin, le 6 novembre, le gouverneur, cédant aux instances réitérées du duc de Würtemberg, avait consenti à recevoir la lettre suivante, datée du 6 novembre (25 octobre, style russe) :

« Général,

» Il y a quelques jours que j'ai envoyé à V. Exc. » un parlementaire, accompagné d'un trompette.

» Ses avant-postes, après les avoir laissé approcher sans les avertir, ont tiré sur l'un et sur » l'autre, et l'officier chargé de mes dépêches » n'a pu, par conséquent, s'acquitter de sa commission.

» J'essaie encore maintenant de faire parvenir » cette lettre à V. Exc., quoique je ne puisse lui » dissimuler que j'ai été surpris lorsque j'ai appris cette violation manifeste du droit des gens, » pour lui faire connaître la véritable situation » des affaires, et qu'elle n'a plus aucun espoir » quelconque d'être secourue avec sa garnison.

» Je n'entrerai point dans des détails sur les » derniers événements qui ont eu lieu à la » grande-armée française, puisqu'il me serait » désagréable de vous faire part, mon Général, » de choses qui ne pourraient que vous déplaire.

» Il me suffit de vous assurer sur ma parole » d'honneur que, d'après les dernières nouvelles, » l'armée française est en pleine retraite sur le » Rhin, ayant abandonné toute la Saxe et Erfurth, de manière qu'il y a apparence que dans » le moment où j'écris elle a déjà repassé le Rhin. » Je suis prêt, au reste, à communiquer à V. Exc. » les papiers publics et toutes les nouvelles qui » en font part.

» Il me semble que, d'après cet aperçu fidèle » des événements politiques, V. Exc. fera de

» mûres réflexions sur la situation critique dans » laquelle elle se trouve avec sa garnison, puis- » qu'il n'en sera bientôt plus temps, et qu'elle » tâchera de conserver à son gouvernement un » corps de troupes qu'un arrangement hono- » rable et avantageux pourrait lui garantir.

» Au reste, quelle que soit votre détermination, » mon Général, je puis vous assurer que j'ai » tous les moyens pour vous forcer à ne pas per- » sister plus long-temps à défendre une place » qui n'a plus aucun espoir d'être débloquée ni » secourue.

» Veuillez vous convaincre qu'en essayant » encore une fois d'entrer en communication » avec vous, mon Général, je n'ai d'autre vue » que d'épargner aux malheureux habitants de » Danzig les misères sous lesquelles ils gémis- » sent depuis si long-temps.

» C'est avec la plus haute considération, etc ».

Signé ALEXANDRE, Duc de Würtemberg, *général en chef.*

Le gouverneur répondit en ces termes :

MONSEIGNEUR,

« Je m'empresse de répondre à la lettre que » V. A. R. m'a fait l'honneur de m'écrire aujour- » d'hui, 6 novembre.

» Le parlementaire qu'elle m'a adressé der- » nièrement aurait été reçu sans difficulté, si » dans le même instant on n'avait vu répandre » à peu de distance de lui plusieurs proclama-

» tions et adresses à la garnison, et si, dans le
» même temps, vos batteries n'avaient pas con-
» tinué à faire feu; ce n'est même qu'après l'a-
» voir averti à plusieurs reprises qu'on s'est dé-
» terminé à le forcer de s'éloigner.

» V. A. m'annonce des nouvelles fâcheuses
» pour l'armée française, et elle me répond sur
» sa parole d'honneur de la vérité de ces nou-
» velles; d'après cela, il ne m'est pas permis
» d'en douter. Je me permettrai cependant de
» lui faire observer que la fortune est incons-
» tante, et que les succès à la guerre peuvent
» varier d'un jour à l'autre; que les assurances
» générales qu'elle me donne ne doivent pas
» m'ôter l'espoir de recevoir des secours quel-
» conques, soit par la force des armes, soit
» par suite de négociations; qu'ayant encore
» tout ce qu'il me faut pour me défendre vigou-
» reusement pendant encore assez long-temps,
» je ne puis songer à entrer en arrangement,
» sans manquer aux obligations qui me sont
» imposées.

» V. A. m'assure qu'elle a tous les moyens de
» m'obliger à ne pas persister à défendre la
» place qui m'est confiée : c'est sans doute le
» langage qu'elle doit tenir. Mais sûrement elle
» ne connaît pas ceux qui me restent pour lui ré-
» sister, et ce n'est qu'après cette connaissance,
» qu'elle pourra apprécier la valeur des moyens
» dont elle peut disposer elle-même.

» Je la prie d'ailleurs d'être persuadée qu'at-
» tachant le plus grand prix à son estime, je
» crois devoir, pour la mériter, continuer à me
» défendre comme je l'ai fait jusqu'à présent,
» et ce sentiment suffirait seul pour diriger ma
» conduite, si elle n'était pas d'ailleurs déter-
» minée par des devoirs sacrés envers mon sou-
» verain.

» Quant aux papiers publics que V. A. a la
» bonté de m'offrir, je les accepterais avec re-
» connaissance, si elle daignait ajouter les jour-
» naux français à ceux publiés chez les puis-
» sances coalisées.

» Je puis d'ailleurs assurer V. A. que j'ai res-
» senti pour le moins aussi vivement qu'elle les
» misères affreuses qui accablent les habitants
» de Danzig, mais ces malheurs ne peuvent pas
» m'être imputés. Quel que soit le parti que
» prendra V. A., d'après les intentions que je
» lui ai manifestées, je la prie de croire que rien
» ne pourra altérer les sentiments, etc ».

Signé COMTE RAPP.

Le lendemain, le duc de Würtemberg envoya les papiers publics dont il avait offert la communication. Il n'y joignit pas les journaux français, ces derniers ne lui parvenant plus depuis l'ouverture de la campagne ; mais pour les suppléer, il donna le *Courrier de Londres* qui renfermait des extraits de ces mêmes journaux.

Toutes ces gazettes qui mêlaient leurs propres conjectures (1) au récit des événements, étaient de nature à détourner de leurs devoirs les troupes allemandes de la garnison : les Polonais furent profondément affligés, en apprenant la mort d'un prince, l'honneur de leur nation, et la douleur seule put porter le découragement parmi eux (2).

Le duc de Würtemberg dans sa lettre qui accompagnait l'envoi des journaux, tout en rendant hommage à la valeur de nos troupes, renouvelait ses instances auprès du gouverneur pour l'engager à entrer en arrangement (3). Il essayait de lui démontrer, qu'ayant assez fait pour la gloire, sa résistance ne faisait que prolonger sans but les souffrances communes de la garnison et des habitants, et l'invitait « à faire de » sérieuses réflexions, et à balancer les incon-

(1) Napoléon, suivant ces gazettes, avait proposé de rendre les places du nord, si on lui laissait prendre position dans la Lusace ; elles annonçaient la déclaration du Danemarck contre la France, ainsi que l'abandon de tous les princes de la confédération ; les Polonais eux-mêmes entraient dans la coalition etc.

(2) Le maréchal prince Poniatowski noyé dans l'Elster.

(3) « En conciliant cependant autant qu'il sera possible les intérêts d'une *garnison qui a su s'acquérir ma parfaite estime* » disait le prince. (Lettre du duc de Würtemberg du 7 novembre 1813 [26 octobre, st. russe]).

» vénients inévitables d'une résistance tout-à-
» fait inutile avec les avantages qui résulteraient
» en conservant à son gouvernement un corps
» de troupes aussi distingué que celui de la gar-
» nison de Danzig ».

La lettre du prince finissait par ces mots :
« S. M. le roi de Bavière, ayant fait une alliance
» offensive et défensive avec les puissances coali-
» sées, j'ai l'honneur d'en prévenir officielle-
» ment V. Exc., afin qu'elle veuille bien accorder
» la permission aux troupes bavaroises, qui se
» trouvent à Danzig, de sortir de la place, vous
» donnant en même temps ma parole d'hon-
» neur, mon Général, que ces troupes ne se-
» ront point employées par moi, mais renvoyées
» directement en Allemagne. Je pense qu'elle
» voudra d'autant moins se refuser à cela que
» le gouverneur de Witemberg en a déjà donné
» l'exemple.

» Je serai, dans peu de jours, dans le cas de
» lui faire la même demande relativement aux
» troupes polonaises et saxonnes, puisque d'a-
» près les nouvelles, on attend à chaque instant
» la conclusion de la paix, et d'un traité d'al-
» liance entre les puissances coalisées et le roi
» de Saxe qui est à Berlin ».

Il est facile de s'imaginer l'effet que devaient produire de pareilles assurances sur les troupes dont les souverains s'étaient déclarés contre la France : ces nouvelles, quoique prématurées, fai-

saient cependant depuis long-temps l'unique sujet du déluge de proclamations dont l'ennemi tâchait d'inonder la ville.

Il devenait donc de la plus grande urgence d'instruire Napoléon de notre situation : il était impossible de prolonger la défense jusqu'au mois de mai, époque qu'il avait lui-même assignée ; car, en supposant que les troupes auxiliaires n'eussent pas été instruites des événements politiques, et qu'elles eussent voulu servir notre cause jusqu'à la fin, l'incendie du 1er. novembre ayant consumé plus des deux tiers de nos subsistances, il ne nous restait plus de vivres que pour deux mois, encore fallait-il, pour atteindre à cette époque, diminuer la ration qui déjà était insuffisante (1).

---

(1) La ration fut réduite à 21 onces de pain, 2 onces $\frac{1}{4}$ de biscuit, 1 once de viande de cheval, 1 once de riz, 3 gros de graisse, $\frac{1}{16}$ litre d'eau-de-vie, $\frac{1}{16}$ litre de vinaigre, $\frac{1}{43}$ livre de sel et 1 once de gruau, ce qui est moins que celle accordée aux troupes en repos. Une plus forte diminution aurait conduit plus d'hommes à l'hôpital, en aurait fait déserter d'autres, et nous aurions ainsi perdu beaucoup de défenseurs pour ne ménager que bien peu de vivres.

Le nombre des hommes aux hôpitaux n'était pas encore bien considérable, mais il s'accroissait chaque jour sensiblement. Mille causes évidentes devaient faire bientôt déclarer de nombreuses maladies comme pendant l'hiver précédent.

Mais au manque de subsistances, venaient se joindre d'autres sujets d'alarmes. La désertion s'augmentant de jour en jour, tous les corps étrangers exprimant assez hautement qu'ils désiraient voir cesser un tel état de choses, il était à craindre que ces troupes si braves, si fidèles tant que leurs princes étaient demeurés nos alliés, n'imitassent tout à coup leurs compatriotes qui, au milieu du combat, tournèrent contre les Français les mêmes armes qui, au commencement de l'action concouraient à repousser un ennemi commun. Nous nous trouvions dans cette cruelle position, d'avoir plus à redouter les ennemis intérieurs que ceux du dehors.

C'est dans cet état de choses que le capitaine Marnier, officier distingué qui avait donné des preuves d'intelligence et d'une grande bravoure, s'était offert lui-même au gouverneur, comme nous l'avons dit, pour porter, par mer, des dépêches en France, ou du moins en Danemarck que malgré les nouvelles et les gazettes on supposait toujours être notre allié. Il espérait, s'il pouvait gagner ce pays, trouver moyen de les faire parvenir par terre à Napoléon.

Le capitaine Marnier s'embarqua à bord du corsaire l'*Heureuse Tonton*, capitaine Dumoutier (1), avec 8 hommes d'équipage, tous gens

(1) Le capitaine Dumoutier, le même qui alla s'emparer, à 2 lieues en pleine mer, d'un bâtiment mar-

éprouvés et de bonne volonté ; et bravant à la fois le temps le plus affreux et la croisière ennemie avertie de son départ par nos déserteurs de Neufarhwasser, il mit à la voile le 8 novembre au soir.

Sa traversée fut des plus périlleuses, et devint pour lui et pour ses compagnons un titre de plus à la gloire. Il est sans doute bien fâcheux qu'après avoir surmonté tant d'obstacles qui paraissaient insurmontables, après tant de fatigues et de dangers, sa mission soit devenue inutile par suite des changements politiques survenus lors de son arrivée en Danemarck.

Nous avons consigné dans une note (VI) à la fin de cet ouvrage, la relation détaillée du voyage du capitaine Marnier, que nous ne plaçons pas ici, dans la crainte de détourner trop long-temps l'attention du lecteur des événements qui se passaient à Danzig.

La correspondance entre les deux généraux en chef ne fut point interrompue, et dans sa réponse à la dernière lettre du duc de Würtemberg le général Rapp exposa, encore une fois, quelle serait sa conduite.

---

chand à la vue de la croisière ennemie, était digne par son intrépidité d'être associé au capitaine Marnier dans une entreprise de cette nature. M. Pelbois, payeur principal, était du nombre des huit braves qui accompagnaient le capitaine Marnier.

« Puisque V. A. R., disait-il, par la lettre » qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire le 7, a » cru devoir me renouveler les propositions contenues dans celle du 6, qu'il me soit permis » de lui en témoigner mes regrets.

» Dans toutes les occasions V. A. R. a pu » juger des sentiments d'honneur de la brave » garnison de Danzig, et de ses dispositions » toutes conformes à mon caractère personnel ; » sa conduite est donc indépendante de tous les » événements ; elle doit se défendre et se défendra jusqu'à la dernière extrémité : et bien loin » de croire, Monseigneur, que si elle était forcée de succomber plus tard V. A. R. la traiterait moins bien (1), elle a une trop haute » idée de votre grandeur d'âme, pour douter » un instant qu'elle ne s'acquiert au contraire » un titre de plus à votre estime.

» V. A. R., pour me déterminer, appuie sur la » misère et les souffrances des habitants ; assurément (et ils le savent tous) j'y prends comme » homme la plus grande part, mais comme militaire, V. A. R. sait que cette considération est » la moindre de toutes.

---

(1) Dans sa lettre du 7 novembre le duc avait annoncé que : « *plus tard, il ne pourrait accorder à la garnison,* » *les moindres avantages sans manquer essentiellement* » *à ses devoirs vis-à-vis de S. M. l'Empereur de toutes* » *les Russies* ».

» Cependant, si d'une part V. A. R. est convaincue que je ne puis être secouru, et que » d'une autre, elle croit si bien connaître l'état » de mes approvisionnements qu'elle soit persuadée que je n'en ai plus que pour peu de » semaines, il n'y a aucun inconvénient à ce que » le bombardement et l'incendie des habitants » cessent. Ces dispositions, Monseigneur, ne dépendent pas de ma volonté, mais entièrement » de la vôtre (1).

» Quant à la défection des Bavarois que m'annonce V. A. R., je l'apprends avec d'autant » plus de regret que les Français ont toujours » eu le plus vif attachement pour cette nation » brave et loyale. Mais de pareilles communications ne peuvent avoir pour moi de caractère » officiel qu'autant que je les recevrai de mon » souverain.

» Je dois donc déclarer à V. A. R. que je ne peux, » sans un ordre de l'Empereur mon maître, les » laisser sortir de Danzig ; mais puisque V. A. R. » attache quelqu'intérêt à cette sortie, qu'elle » veuille bien me permettre d'envoyer en courrier un officier prendre les ordres de mon souverain : son retour apportera toutes les déterminations qu'exige un tel état de choses ».

(1) On se rappelle la démarche inutile faite en octobre par les habitants auprès du duc de Würtemberg pour cet objet.

Les Russes se gardèrent bien de permettre une pareille démarche : ils sentaient trop combien il était important pour eux de laisser la garnison privée de toutes communications avec l'armée française. Ils pouvaient bien mieux semer l'alarme et la discorde, faire annoncer des événements qui servaient leurs desseins, et donner comme choses certaines des présomptions qu'accueillaient facilement et l'inquiétude, et le désir de voir un terme à tant de souffrances et de privations.

Cependant, voyant que par les insinuations et les offres de conditions avantageuses, ils ne pouvaient ébranler la constance du général Rapp qui, pendant ces espèces de négociations, n'avait pas même demandé une suspension d'armes (1), les assiégeants abandonnèrent tous les moyens de persuasion pour recourir aux menaces.

Le 10 novembre (20 octobre, st. russe) le gouverneur reçut une lettre du duc de Würtemberg, conçue en ces termes :

« Voyant que V. Exc. persiste toujours dans » une détermination qui n'est plus motivée par

(1) Il n'avait en effet comme on voit, prié le duc que d'épargner les propriétés particulières. Le duc garda le silence à ce sujet. L'ennemi au contraire armait ses batteries à mesure qu'elles étaient achevées, et augmentait tous les jours la violence de son feu.

» aucun prétexte quelconque, puisque la prise
» que vient de faire un de nos cutters anglais
» du bâtiment commandé par le capitaine Mar-
» nier, m'a mis entièrement au fait de l'état de
» la garnison de Danzig, et de toutes ses res-
» sources, ce qui m'a confirmé en plein tous les
» renseignements que j'avais déjà précédem-
» ment, il est par conséquent temps que je lui
» fasse part des *instructions positives que j'ai reçues*
» *relativement au sort de la garnison.*

» Il y est dit :

« *Si malgré toutes les nouvelles que vous don-*
» *nerez au général Rapp de l'état actuel des af-*
» *faires, des désastres qu'a éprouvés l'armée fran-*
» *çaise et de sa retraite précipitée vers le Rhin,*
» *il continuait encore à se défendre plus long-*
» *temps, il est ordonné à V. A. R. de n'entrer*
» *plus tard en aucun autre arrangement avec lui,*
» *si elle ne trouve pas, en entrant dans la place, au*
» *moins pour vingt-cinq jours de vivres, et de ne*
» *lui accorder d'autres conditions que celle de se*
» *rendre à discrétion.*

» *Dans ce cas, les généraux et autres offi-*
» *ciers seront renvoyés dans les villes de district*
» *et autres endroits des gouvernements d'Oren-*
» *bourg et de Perm, où se trouvent déjà le général*
» *Vandamme et ses officiers, et les soldats, partie*
» *dans le gouvernement de Wiatka, partie dans*
» *celui de Tomsk. Le général d'infanterie Korsa-*
» *kow, gouverneur militaire de Wilna, auquel*

» *dans ce cas, les individus formant la garnison* » *de Danzig doivent être préalablement adressés,* » *a déjà reçu, à cet égard, les instructions néces-* » *saires, ainsi que les gouverneurs civils des pro-* » *vinces où ces troupes doivent passer le temps de* » *leur captivité* ».

« Je ne ferai, ajoutait le duc, aucune réflexion » sur le contenu de cet ordre. C'est à V. Exc. pré- » sentement à prendre la détermination qu'elle » jugera convenable.

» La paix étant faite avec la Bavière et les » ducs de Saxe, celle du roi de Saxe étant sur » le point d'être signée, les troupes auxiliaires » qui se trouvent dans la garnison ne peuvent, » sans crime et sans risque d'être traitées comme » rebelles, continuer à servir une cause qui leur » est tout-à-fait étrangère. La garnison de Dan- » zig serait donc réduite aux seules troupes fran- » çaises et napolitaines qui s'y trouvent, et ce » motif sera plus que suffisant pour légitimer » V. Exc. vis-à-vis de tout le monde, et pour ne » pas persister plus long-temps à défendre une » place qu'elle a conservée depuis tant de mois » à son souverain.

» L'empereur Napoléon ayant quitté l'armée, » et étant de retour à Paris, je me vois dans » l'impossibilité d'accorder à V. Exc. la demande » qu'elle me fait relativement à l'envoi d'un » courrier.

» Quel que soit le parti que vous prendrez,

» mon Général, je dois vous déclarer avec fran-
» chise que j'exécuterai ponctuellement les or-
» dres que j'ai reçus relativement à votre garni-
» son, si vous laissez venir les choses à l'extré-
» mité, et l'événement prouvera à V. Exc. si je
» suis homme de parole.

» Si elle veut m'envoyer un officier général
» muni de pleins pouvoirs pour traiter d'un ar-
» rangement, j'ai donné les ordres au général
» Tourtchaninoff qui commande à Langfuhr de
» le recevoir avec les égards qui lui sont dus ;
» mais en même temps, j'ai l'honneur de vous
» prévenir, mon Général, que regardant toute
» correspondance ultérieure comme parfaite-
» ment inutile, je ne recevrai plus, excepté la
» réponse à cette lettre, d'autre parlementaire
» qu'avec le drapeau blanc ».

Le lendemain (11 novembre), le général Rapp adressa au duc de Würtemberg la réponse suivante :

« . . . . . Si V. A. R. est persuadée qu'il ne
» reste à ma garnison que pour vingt-cinq jours
» de vivres, les renseignements qu'elle a sont
» loin d'être exacts, et je ne vois pas quelle con-
» firmation elle peut en avoir par la prise du ca-
» pitaine Marnier (1).

(1) Cet officier avait ordre de jeter toutes ses dépêches à la mer dans le cas où il serait pris. Le gouverneur connaissait trop bien M. Marnier pour lui faire l'injure de croire un seul instant que par faiblesse, ou tout autre

» La reddition de la place qui m'est confiée, » Monseigneur, est tellement éloignée, qu'il » n'est pas temps de la négocier; à l'époque » convenable seulement, mes parlementaires se » présenteront.

» V. A. R. me prévient qu'elle n'en recevra plus » qu'avec le drapeau blanc (1); je la prie d'ob- » server que ma garnison ne consentira jamais » à des humiliations, et qu'à la dernière extré- » mité, il lui restera plus d'un moyen de négo- » ciation assez déterminant peut-être pour que » V. A. veuille bien les admettre. Mes désirs sont » d'ailleurs parfaitement conformes avec les in- » tentions de V. A. R., pour cesser, dès ce mo- » ment, toute correspondance relative à des pro- » positions de cette nature.

» Je ne finirai cependant pas, Monseigneur, » sans témoigner à V. A. R. tous mes regrets sur » son refus de l'envoi d'un officier à mon sou-

---

raison en le supposant tombé au pouvoir de l'ennemi, il eût fait le moindre aveu sincère sur la situation de Danzig.

Cette annonce du général en chef russe fit au contraire présumer au général Rapp que M. Marnier avait échappé à la surveillance de la croisière. Cependant la crainte qu'un voyage aussi périlleux n'eût pas un plein succès, avait déterminé le gouverneur à envoyer le duplicata de ses dépêches par l'espion qui partit le 15 novembre.

(1) Signal pour demander à capituler.

» verain, la présence de S. M. à Paris ne serait » pas un obstacle. Ce moyen ne peut porter au- » cune espèce de préjudice aux intérêts des » puissances coalisées, et il est le seul au con- » traire qui puisse avancer les arrangements re- » latifs à Danzig. S'il était possible de s'accorder » à ce sujet, j'enverrais un officier général à » Langfuhr, pour donner plus d'étendue aux » motifs d'utilité réciproque de cet envoi ».

Signé COMTE RAPP.

Le gouverneur, dans l'espoir que les Russes laisseraient enfin partir un officier de la garnison pour le quartier-général français, consentit à ce que le général comte d'Heudelet se rendît à une conférence demandée par le duc de Würtemberg. Elle eut lieu à Langfuhr, le 14, à quatre heures du soir. Mais les propositions déjà faites étant le seul sujet dont le duc de Würtemberg voulût traiter, l'entrevue fut très-courte, et les choses restèrent dans le même état.

Ainsi se terminèrent ces négociations que les Russes avaient cherché avec tant de persévérance à entamer, et qui n'amenèrent aucun résultat. Les deux partis au contraire avaient, pendant ce temps, rassemblé tous leurs moyens d'attaque et de défense; et c'est au moment où ces pourparlers, qui ne tendaient qu'à épargner le sang humain, cessèrent tout-à-fait, que l'on vit recommencer les combats avec une ardeur toute nouvelle.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Les assiégeants convertissent leur parallèle en une suite de batteries ; ils bombardent le Bischofsberg et les redoutes Frioul. Ils sont obligés de reprendre leurs cheminements sur ces derniers ouvrages, qui sont enfin abandonnés par la garnison le 21 novembre. Capitulation. Etat de la place au moment de la cessation des hostilités. La capitulation est violée. Les Français sont conduits prisonniers de guerre en Russie. Conclusion.

Nous avons vu que les assiégeants, après avoir tracé leur parallèle de Stolzenberg, s'étaient attachés à la consolider, à en assurer les communications, et surtout à en appuyer la gauche par plusieurs batteries détachées. Loin de songer à déboucher de cette parallèle pour marcher vers le fort, ils la convertirent en une suite de batteries de canons, mortiers et obusiers, dans l'intention de bouleverser et de ruiner tous nos ouvrages. Ces différentes batteries étaient placées de manière à ricocher les faces des bastions et demi-lunes du Bischofsberg, et celles des lunettes Leclerc et Cafarelly. Plusieurs étaient spécialement dirigées contre les redoutes Frioul ; d'autres contrebattaient les lunettes Kirgener et d'Istrie (N et O), déjà exposées au feu de trois

batteries du Zigankenberg (1). Mais l'ennemi croyait ne pouvoir accumuler assez de moyens, pour faire taire l'artillerie de ces deux ouvrages, qui prenaient d'excellents revers sur le plateau de Stolzenberg, et l'avaient déjà forcé à construire une infinité de traverses, et à morceler sa parallèle en crémaillère, afin de se soustraire à leurs coups d'écharpe.

Les Russes n'avaient pu construire que successivement un si grand nombre de batteries qu'ils faisaient jouer à mesure qu'elles étaient armées. Les dernières ne furent complètement terminées que dans la matinée du 17 novembre; de sorte que ce fut seulement à partir de ce jour, que l'ennemi commença un feu soutenu avec toutes ses pièces à la fois (2).

Les batteries de Schellmühle, Kabrun, Kœnigsthal et de l'Etoile continuèrent à tirer avec la même activité que dans le commencement de novembre. La ville, détruite en partie, n'attirait plus maintenant l'attention des assiégeants. Quelques-uns des ouvrages du Zigankenberg, les trois batteries Frioul, la coupure d'Ohra, et

(1) Les trois batteries détachées 17, 18 et 19 de Stolzenberg, la redoute 16 et les batteries 24 et 25 du Zigankenberg. La redoute (cotée 20) appelée Wilhems-Schanze n'était point armée d'artillerie.

(2) Il y avait 93 bouches à feu dans la seule parallèle de Stolzenberg, savoir : 41 mortiers, 42 canons, 10 obusiers.

principalement le Bischofsberg étaient les points sur lesquels ils dirigeaient alors leurs coups.

Il est impossible de donner une idée de la prodigieuse quantité de projectiles qu'ils lancèrent sur nos ouvrages. Le feu roulant de leur artillerie produisait un fracas comparable à celui du tonnerre. C'était à tel point, que, pendant cette journée, quoique nous ripostâmes par 3,400 coups de canon, notre feu semblait éteint comparativement à celui des tranchées. Les bombes de l'ennemi éclataient presque toutes en l'air, et n'en étaient que plus dangereuses. Le terrain fut labouré et sillonné en tous sens, et le palissadement fortement endommagé sur plusieurs points. L'avancée Frioul surtout éprouva de grandes dégradations.

Il était très-important pour l'ennemi de ruiner les trois redoutes Frioul, qui rendaient la droite de sa parallèle tout aussi peu tenable que l'extrême gauche, et surtout de démonter l'obusier placé dans l'avancée, qui prenait d'enfilade tous ses cheminements sur les batteries n°s. 1 et 2. Il amena, en conséquence, dans un de ses boyaux, six petits mortiers à la Cœhorn exclusivement destinés à inonder nos trois redoutes d'obus de cinq pouces, tandis que les batteries de l'Etoile ne discontinuaient pas un seul instant de les accabler de bombes.

La connaissance que les assiégeants avaient eue, par nos déserteurs, des fougasses préparées

sous les contrescarpes de ces trois ouvrages ; pour agir dans le cas où ils voudraient les enlever d'assaut, était une des principales causes de l'acharnement avec lequel ils les bombardèrent.

A force de bombes et d'obus ils parvinrent, dans la nuit même, à faire sauter les mines de la batterie de gauche. Cependant peu satisfaits encore de ce résultat de leur bombardement qui n'avait pu faire taire notre artillerie malgré tout le ravage et la perte en hommes qu'il nous faisait éprouver, le lendemain matin les Russes portèrent à douze le nombre de leurs petits mortiers ; ils réussirent alors à faire sauter les fougasses de la face droite de l'avancée.

L'ennemi entretint un feu aussi bien nourri les jours suivants (19, 20 et 21 novembre).

On ne pouvait songer à réparer, pendant le jour, les dégradations nombreuses des ouvrages avancés, et les nuits suffisaient à peine pour remplacer les palissades abattues, et relever les parapets bouleversés qui s'écroulaient dans les fossés. Au Bischofsberg, où l'artillerie ennemie causait moins de ravages, il était encore possible de faire sur-le-champ toutes les réparations nécessaires.

Cependant, malgré le nombre des batteries des assiégeants et l'activité avec laquelle elles étaient servies, leur attente fut encore une fois trompée à l'égard des batteries Frioul. On se rappelle que ce n'est qu'après avoir

essayé de les bouleverser avec leurs pièces de gros calibre placées dans la parallèle de l'Etoile, qu'ils s'étaient enfin décidés à attaquer régulièrement ces ouvrages de campagne, et à venir ouvrir une parallèle en avant du Bischofsberg.

L'occupation de tout le plateau de Stolzenberg avait donné aux assiégés les plus vives inquiétudes pour les batteries Frioul, qui se trouvaient alors entièrement prises à revers. L'ennemi avait supposé avec quelques probabilités, que, sans en venir à donner l'assaut, il serait bientôt maître de ces ouvrages, en nous forçant d'abandonner promptement d'aussi frêles retranchements contre lesquels il allait réunir de si puissants moyens d'artillerie; mais la constance, l'opiniâtreté, le courage inébranlable de nos troupes à braver tant de périls, en décidèrent autrement.

On sut rendre presque nul l'avantage de la nouvelle position de l'ennemi, en élevant les deux massifs en forme de traverses dont nous avons parlé plus haut.

L'un, destiné à couvrir la gorge et l'intérieur de la batterie de gauche, était placé en avant du saillant de la batterie de droite, sur le point le plus élevé du terrain; l'autre, pour couvrir cette seconde batterie de droite, était placé près du flanc de l'ouvrage.

Ces traverses avaient été promptement en état de résister au feu des batteries ennemies, et déci-

dèrent les assiégeants à continuer les cheminements auxquels ils semblaient avoir renoncé. Toutefois, ils ne reprirent cette marche lente et pénible, qu'après avoir canonné encore ces ouvrages pendant dix-huit jours consécutifs, et que le peu de succès de tant d'efforts leur eût démontré qu'ils ne pourraient s'en emparer qu'en les attaquant dans les règles et pied à pied.

A cet effet, dans la nuit du 18 au 19 novembre, ils vinrent couronner la crête du ravin qui passe au pied de l'avancée Frioul. Cette nouvelle tranchée formait réellement, par rapport aux ouvrages, une seconde parallèle, et embrassait les trois redoutes à la fois : elle n'était éloignée que de 100 à 120 mètres de la redoute n°. 3.

Les nuits suivantes, ils étendirent cette tranchée à droite et à gauche, exécutèrent les boyaux de communication en arrière, et construisirent une batterie (cotée 40) à l'ancien poste du sergent (H), qui ne fut évacué que le 19 novembre seulement.

Mais, tandis que les assiégeants cheminaient ainsi avec peine sur les batteries Frioul, ils tentèrent quelques coups de vigueur sur d'autres points, soit pour favoriser leurs travaux en tâchant de détourner notre attention, soit dans l'espoir de trouver moins de vigilance du côté opposé aux attaques.

Au milieu de la nuit du 18 au 19, deux cents Russes, soutenus par deux bataillons, vinrent,

munis de haches et d'échelles, pour enlever la batterie Gudin (V). L'avant-poste, ayant aperçu l'ennemi qui s'approchait en silence, fit feu, et se retira : les Russes alors s'avancèrent rapidement.

Le capitaine Raczynsky, commandant de la redoute, reçut l'ennemi par des décharges à mitraille et par une vive fusillade : néanmoins, les assaillants, descendus dans le fossé, dressaient déjà leurs échelles pour escalader les palissades. Le major Deskur, ayant entendu le feu et les cris de l'ennemi, fit aussitôt avancer cent hommes de la réserve pour le charger à la bayonnette ; mais celui-ci n'attendit pas le choc et se retira en désordre, abandonnant, dans le fossé, des armes, des haches et des échelles.

Les Russes essayèrent, avec aussi peu de succès, de surprendre le poste de la batterie Fiszer (Z) au milieu de l'allée de Langfuhr. Ils s'y présentèrent deux jours après, pendant la nuit, avec les mêmes précautions, c'est-à-dire, avec des haches et des échelles pour rompre ou escalader les palissades qui entouraient et fermaient cet ouvrage à la gorge. Trois fois ils réitérèrent leur attaque ; trois fois ils furent repoussés par une vive fusillade à bout portant, et une grande quantité de grenades, dont on avait eu le soin d'approvisionner toutes les redoutes avancées : ils se retirèrent en laissant, dans les fossés, plusieurs morts et quelques blessés.

Cependant l'ennemi, par la violence de son feu, avait non-seulement criblé les corps-de-garde des batteries Frioul, mais encore renversé un pan de muraille tout entier, de manière que l'une d'elles (celle de droite) se trouvait tout-à-fait ouverte par la gorge.

La maison Jaune (K) avait été évacuée le jour où toutes les batteries de Stolzenberg avaient commencé à jouer : la maison crénelée de Weimberg (t), en prise elle-même au feu de l'artillerie, devait être également promptement abandonnée : l'ennemi, établi maintenant au poste du Sergent (H), était, pour ainsi dire, à la gorge des batteries Frioul; de sorte que ces ouvrages, labourés par une quantité incroyable de bombes et de boulets, fort endommagés malgré le soin que l'on mettait à réparer toutes les dégradations, n'offrant plus par eux-mêmes qu'une tres-faible résistance, se trouvaient singulièrement exposés.

Les deux parallèles extrêmement rapprochées, et le ravin en avant de ces redoutes, entièrement dérobé aux vues de la place, permettaient aux assiégeants de rassembler des forces considérables pour se jeter tout à coup dans le vallon de Weimberg, et attaquer à la fois notre réserve, les deux batteries Frioul et l'avancée; attaque qu'ils ne pouvaient tarder à faire, malgré la timidité qu'ils avaient montrée jusqu'alors, et leur espèce de répugnance à en venir aux mains.

Les choses en étaient donc au point que non-seulement le sort de la garnison des redoutes Frioul mais encore celui des troupes placées à la seconde coupure (D) (1), ne dépendait plus que de l'issue d'un combat dans lequel il était très-facile à l'ennemi d'avoir la supériorité du nombre; et, en admettant, d'ailleurs, que les assiégeants fussent repoussés, leur retraite, assurée par d'immenses tranchées garnies d'infanterie, n'entraînait rien de fâcheux pour eux, tandis que la perte de ce combat ne pouvait avoir, pour les assiégés, que les suites les plus funestes. En outre, le nombre des braves qu'on perdait chaque jour, dans ces ouvrages, augmentait continuellement, et ne pouvait que s'accroître de plus en plus.

D'autres considérations se joignaient encore à celles-ci pour engager le gouverneur à retirer ses troupes.

Après avoir été de garde aux avant-postes pendant deux jours, c'est-à-dire continuellement sur pied pendant quarante-huit heures, le soldat, au lieu de goûter un repos qui lui était si nécessaire, était obligé de passer les nuits à la réparation des fortifications.

Cet excès de service d'une partie de la gar-

(1) Environ 700 hommes, tous français, ainsi que ceux placés dans les trois redoutes Frioul.

nison provenait de l'esprit qui régnait alors parmi les troupes auxiliaires.

La désertion, cette peste des armées, dont le général Rapp avait su si long-temps préserver le 10e. corps, et qui s'était enfin manifestée dans le commencement d'octobre, faisait chaque jour de nouveaux progrès. Les soldats allemands entraînés par des proclamations, fausses ou véritables, de leurs souverains qui les rappelaient, abandonnaient successivement nos drapeaux malgré tout ce que faisaient les officiers pour les maintenir dans leurs devoirs. Il en était de même des Brabançons, des Hollandais, des habitants des bouches du Weser et de l'Elbe, qui faisaient partie des régiments français (1). Les pionniers espagnols, troupe difficile à conduire mais qui rendait de grands services pour les travaux du génie, passaient aussi à l'ennemi dès qu'ils en trouvaient l'occasion.

---

(1) Le général Husson, dans un rapport qu'il fit au gouverneur le 21 novembre, écrivait : « Il faut que je » vous dise qu'on ne peut plus compter sur le 45e. régi- » ment de la 9e. demi-brigade. Pendant le temps que je » suis resté à Schottland, il est déserté 10 à 12 hommes » par chaque demi-heure. . . . . Je pense qu'il se- » rait imprudent de faire faire le service extérieur à cette » demi-brigade. Les officiers et sous-officiers font tout ce » qu'ils peuvent, mais il paraît que tous ces allemands » ont pris la résolution de déserter, et il serait impossible » de les en empêcher s'ils en avaient les moyens ».

Les Français proprement dits, et les Polonais étaient les seuls auxquels le gouverneur pouvait confier la défense des avant-postes, comme les seuls aussi qu'il pût envoyer travailler aux ouvrages extérieurs; car les Napolitains n'étaient que d'un très-faible secours, et les Bavarois, ces antiques alliés de la France, dont la fidélité égalait le courage, incapables de trahir leurs serments, l'honneur et leurs devoirs, insensibles à toutes les insinuations pressantes de l'ennemi, venaient cependant de refuser de faire le service.

Leur digne chef, M. le colonel comte de Buttler, dont le nom seul rappelle la valeur et la loyauté des anciens preux, guerrier aussi recommandable par son noble caractère que par ses longs et glorieux services, avait reçu une lettre du duc de Würtemberg, par laquelle ce dernier lui annonçait l'alliance de son souverain avec les puissances coalisées contre la France. Il lui affirmait, en même-temps, qu'il avait ordre de traiter comme rebelles tous les Bavarrois qui combattraient désormais dans les rangs de l'armée française; il lui intimait, en conséquence, l'ordre de sortir de la place, lui et les siens, pour être ensuite dirigés sur la Bavière.

Tous auraient voulu douter de l'authenticité de pareilles nouvelles; mais les assurances positives et la parole d'honneur du duc de Würtemberg ne pouvaient plus leur laisser d'incertitude.

Le colonel Buttler communiqua au gouverneur cette fatale lettre qui le mettait dans l'alternative la plus cruelle : n'ayant pas d'ordres directs de son roi, il ne pouvait abandonner le général Rapp ; et, trop convaincu de l'alliance de son pays avec la Russie et la Prusse, il ne devait pas continuer à porter les armes contre ces deux puissances.

Tous les officiers, afin de concilier leurs devoirs et leurs affections, et pour ne pas mettre leurs soldats instruits de toutes ces circonstances, dans le cas de passer à l'ennemi, demandèrent au gouverneur et en obtinrent que leur régiment ne fût plus employé au service extérieur.

La garnison se trouvait donc privée d'un corps d'élite, qui avait rendu de très-grands services et devenait encore plus nécessaire dans ces moments difficiles.

Les Bavarois, naturellement amis des Français avec lesquels ils rivalisaient de gloire, avaient, par leur nombre et leur discipline, une influence marquée sur les autres troupes allemandes ; ils étaient, en quelque sorte, le noyau, le point central auquel se rattachaient tous les corps de la confédération qui semblaient reconnaître leur prépondérance, et se diriger d'après leur conduite. Aussi, dès qu'on les vit refuser de servir, rien ne fut plus capable de retenir les soldats étrangers.

Le général Rapp ne pouvait donc plus disposer que d'une faible partie de sa garnison ; ainsi ce fut en même-temps pour ne pas compromettre des troupes précieuses à conserver, et leur éviter des fatigues et des dangers désormais inutiles, que, sur la proposition du comité spécial de défense, il ordonna de faire les préparatifs nécessaires pour évacuer, le 21 novembre, la coupure de Alt-Schottland et les trois batteries Frioul.

On fit aussitôt conduire à Schottand 300 tourteaux qui furent distribués dans différentes maisons, depuis la coupure jusqu'à la porte de Pétershagen. A neuf heures du soir, la retraite des troupes et de l'artillerie étant entièrement achevée, on donna l'ordre de mettre le feu aux matières combustibles ; une heure après tout était en flammes, depuis le couvent des Jésuites jusqu'à la place. Ce devait être pour l'ennemi le signal de se porter aux batteries Frioul. Mais redoutant quelque piége, il ne se hasarda à entrer dans ces ouvrages, que deux ou trois heures après leur évacuation.

Aussitôt, la porte de Petershagen fut totalement fermée, et le rempart armé des 6 pièces retirées des batteries Frioul. L'artillerie du Bischofsberg fut en partie dirigée sur les ouvrages abandonnés ainsi que celle du front de Legethor ; les batteries flottantes descendirent la Mottlau pour prendre une nouvelle position ; l'avant-chemin-

couvert du Bischofsberg reçut 10 petits mortiers. Enfin, on réunit sur ce point une si grande quantité de feux, qu'on fit payer cher à l'ennemi son nouvel établissement.

On songea aussi à assurer autant que possible, les communications de la redoute Lasalle et de l'avancée Legethor, qui devenaient très-dangereuses, par la position de l'ennemi sur le Jesuitenberg. A cet effet, on ouvrit une espèce de tranchée, depuis la demi-lune jusqu'à l'avancée, et on pratiqua sur la droite un zigzag conduisant au point du chemin-couvert le plus près de la redoute Lasalle. Là, il fallait s'embarquer, et l'on était pendant un court trajet exposé au feu de l'artillerie ennemie sans pouvoir l'éviter.

Nous ne conservâmes plus que quelques sentinelles avancées en dehors de la porte de Petershagen.

Telle fut la défense du triple faubourg de Alt-Schottland, Stadtgebieth et Ohra: défense remarquable par la bravoure et l'opiniâtreté avec laquelle chaque pouce de terrain fut disputé à l'ennemi.

Les moindres postes ne furent abandonnés qu'après avoir été pris et repris plusieurs fois, et avoir fait éprouver aux assiégeants des pertes considérables. On n'évacua la première coupure (A) que long-temps après que l'ennemi fut établi à 300 mètres en avant, sur des hauteurs qui

la plongeaient complètement, et d'où les batteries l'accablaient d'obus et de mitraille (1).

Quant aux trois redoutes Frioul et aux ouvrages de la seconde coupure (D), l'ennemi fut réduit à leur faire l'honneur d'un siége en règle, et à cheminer contre eux avec la plus grande circonspection, sous la protection de fortes batteries qui ne cessèrent de les foudroyer, jour et nuit, pendant plus de cinq semaines (2).

Enfin le terre-plein, les parapets et les corps-de-garde étaient totalement bouleversés, les fougasses en partie éventées et presque toutes les défenses détruites, lorsqu'on se décida à évacuer ces ouvrages, monceaux informes qui renfer-

---

(1) L'ennemi était si près, et croyait ses coups tellement certains, qu'il tirait à boulet sur un seul homme. Un lieutenant du génie chargé de faire la reconnaissance, et de dessiner les contours de la tranchée qui couronnait les hauteurs de l'Etoile, servit de point de mire à quatre ou cinq coups de canon qu'on tira sur lui, quand il se présenta seul à différentes reprises, soit en avant de la partie droite de la première coupure (A), soit sur les petits mamelons au-dessus de Schottenhœuser en avant du poste dit du lieutenant (g).

(2) La tête du village et le poste de l'Etoile attaqués sérieusement dès le 28 août ne furent cédés que le 12 octobre.

On abandonna la 1ere. coupure le 31 octobre.

On abandonna la 2e. coupure le 21 novembre.

La défense du faubourg a donc duré 85 jours.

maient autant de boulets que de terre et n'avaient même plus l'apparence de fortifications, et encore ce ne fut que quand l'ennemi en eut tourné la gorge par ses progrès successifs sur le Stolzenberg.

Une fois que l'ennemi eut pris possession des batteries Frioul, il se mit promptement à couvert, et se hâta de tourner contre la place la masse des parapets. Il réunit l'avancée à ses travaux en arrière par un bout de tranchée, couronna la crête du Jesuitenberg d'une levée de terre qui servait à relier l'avancée avec la batterie n°. 1, et pratiqua un passage dans l'épaisseur du parapet de cette dernière, pour communiquer à couvert avec la batterie n°. 2.

Les assiégeants, au lieu d'être enhardis par l'occupation de cette position avantageuse et de marcher franchement sur le Bischofsberg, continuèrent leur système de bombardement, et démasquèrent bientôt de nouvelles batteries au poste du sergent (H) et à la gorge même des redoutes Frioul n°s. 1 et 2 : elles furent dirigées sur le Bischofsberg, sur la porte de Petershagen et la redoute Lasalle.

Ils élevèrent en même temps une batterie à Niederfeld sur les bords de l'inondation (1), une

(1) Ces batteries ne sont pas indiquées sur le plan, parce que se trouvant au milieu des décombres des maisons in-

seconde sur la digue de la Mottlau, enfin une troisième sur les digues de la Radaune pour contrebattre, conjointement avec deux autres des hauteurs de l'Etoile, nos batteries flottantes qui leur faisaient le plus de mal, et que depuis long-temps ils avaient vainement cherché à faire taire. Ils construisirent aussi une batterie flottante et placèrent de distance en distance quelques pièces sur les différentes digues. Mais toutes ces batteries fixes et mobiles ne purent jamais éteindre le feu des nôtres, à cause de la facilité qu'elles avaient de se dérober à l'ennemi en changeant à chaque instant de position.

Les assiégeants armèrent leurs nouvelles batteries avec beaucoup de célérité : dès le 25, ils firent feu avec 150 pièces sans compter celles de l'Etoile, de Kabrun, de Schellmühle et du Johannisberg qui tiraient en même temps. Jamais on n'avait été accablé d'une pareille grêle de projectiles ; les palissadements en général, et quelques blockhaus souffrirent beaucoup. Il était impossible de circuler dans l'intérieur du Bischofsberg et même d'arriver à ce fort ; car les boulets et les bombes qui le dépassaient, tombaient

---

cendiées ou à une très-grande distance de la place, leur position ne fut pas reconnue assez exactement pour les tracer ici. On n'a pas indiqué non plus les dernières batteries construites sur le Jesuitenberg pour éviter la confusion sur le plan.

à la gorge, et rendaient le chemin impraticable.

Mais les assiégés, prévoyant cette suite inévitable du bombardement, avaient établi à l'avance une autre communication du fort avec la ville. Ils avaient jeté un large pont de radeaux pour communiquer de la poterne du bastion Wieben avec une galerie blindée qui débouchait sur le talus de contrescarpe.

Cette galerie passait sous la route, traversait la Radaune, et, toujours blindée à l'épreuve de la bombe, elle continuait jusqu'au pied de l'escarpement. Là se trouvait un grand escalier qui conduisait dans le réduit du fort ; il était couvert à droite et à gauche par deux espèces de glacis palissadés à leur intérieur.

Pendant la journée du 26, le feu était si violent que les travaux furent interrompus. Les officiers du génie eux-mêmes ne purent faire la visite des ouvrages, pour ordonner les réparations qui devaient être exécutées la nuit suivante, qu'avec une peine infinie et au milieu des plus grands dangers (1).

(1) Dans cette journée, les assiégeants consommèrent une incroyable quantité de munitions. Le fait suivant servira à en donner une idée.

Un lieutenant du génie de service au Bischofsberg se rendait, avec deux sapeurs, à la lunette Cafarelly, en suivant le contour des fossés des différents ouvrages. Arrivé

Le feu de l'ennemi ne fut que bien faiblement rallenti pendant la nuit ; il recommença le lendemain 27, avec la même violence que la veille, et dura jusqu'à neuf heures et demie du soir, heure à laquelle l'ordre fut donné de le cesser des deux côtés sur toute la ligne.

Quelque puissants que fussent les moyens de l'ennemi, jamais ils n'intimidèrent ni le gouverneur, ni la partie fidèle de la garnison. Les troupes françaises étaient toujours dans la ferme résolution de continuer à se défendre, lorsque la plus impérieuse nécessité, le manque de vivres et d'hommes, força le gouverneur à entrer en pourparlers relativement à la reddition de la place.

L'événement du 1er. novembre, et les dispositions fâcheuses des troupes auxiliaires furent les

---

presqu'au saillant de la demi-lune de droite, il fut obligé de s'arrêter et même de faire quelques pas en arrière pour laisser éclater, sans danger, une bombe qui venait de tomber à l'arrondissement de la contrescarpe. A peine l'explosion entendue, il se dispose à continuer son chemin, lorsqu'une autre bombe tombant aussitôt au même endroit le force à se retirer encore une fois. Onze bombes tombèrent ainsi successivement dans l'espace de quelques minutes; cet officier profita, pour continuer sa route, du petit moment d'intervalle entre cette salve et la suivante : car à peine était-il sorti du fossé de la face de droite, que déjà de nouvelles bombes étaient tombées au saillant de la demi-lune.

seules causes qui purent engager le général Rapp à capituler.

En effet, sans cette double circonstance, on devait espérer de voir se prolonger encore longtemps cette glorieuse défense.

La mauvaise saison, qui depuis deux mois s'était déjà fait sentir, non-seulement n'aurait pas permis aux assiégeants d'entreprendre de nouveaux travaux, mais encore les aurait forcés d'abandonner leurs tranchées, pour chercher pendant l'hiver des abris contre la rigueur du froid qu'on n'affronte pas impunément dans ce pays; et d'un autre côté, toutes les dispositions qu'avaient prises à l'avance les assiégés sur les fronts baignés par les eaux, devaient ôter à l'ennemi tout espoir d'emporter la place de vive force, à la faveur des plaines de glace dont elle allait bientôt se trouver environnée.

On n'avait également aucune inquiétude sur les forts de l'embouchure de la Vistule, qui n'étaient guères plus resserrés qu'au commencement du blocus : car, bien que les Russes, après avoir détruit, le 24 novembre, quelques maisons de bains à Brœsen, y eussent élevé un petit épaulement pour deux pièces, et que dans la nuit du 26 au 27, ils nous eussent forcés à abandonner la ferme de Grafft(1) qu'ils incendièrent ainsi que la barricade qui allait jusqu'à la mer, le camp

(1) C'était dans la ferme de Grafft que se tenait le poste avancé du camp retranché. Les Russes s'étaient présentés

retranché de Neufahrwasser n'avait rien de plus à craindre.

Cependant, par précaution, on avait évacué sur Danzig les approvisionnements de bouche au delà du strict nécessaire pour la garnison de ces forts pendant un mois, et l'on avait commencé, depuis le 15 novembre, des dispositifs de mine pour faire sauter les fortifications et l'écluse du chenal, dans le cas où l'on eût été forcé de concentrer toutes les troupes dans Danzig proprement dit.

En supposant, au contraire, contre toute probabilité, que la saison eût permis aux Russes de continuer les travaux de siége, ils se trouvaient encore dans la position la plus critique. Comment auraient-ils fait pour déboucher de leur parallèle dont ils étaient obligés de refuser à la fois et la droite et la gauche, dans la crainte de nos feux de revers qui leur avaient déjà causé tant de mal?

---

sur trois colonnes de 200 hommes chacune. Nos sentinelles, après avoir fait feu, s'étaient repliées sur le poste principal qui fut lui-même obligé de se retirer; il prit position à quelques centaines de pas en arrière, et s'y maintint le reste de la nuit. L'ennemi, maître de la ferme, l'avait brûlée à l'aide d'artifices. Ce fut surtout à la clarté de l'incendie que l'on put bien juger de son nombre. Il avait également détruit la barricade qui régnait depuis la ferme jusqu'à la mer. Pendant l'attaque, l'artillerie de Brœsen envoya quelques boulets tant sur notre poste que sur les redoutes nos. 3, 5 et 6.

Il leur fallait en outre marcher vers le fort sur un terrain qui se présentait en pente du côté de la place et couvert de décombres, lequel offrait par conséquent les plus grandes difficultés pour se soustraire au feu meurtrier de l'assiégé. L'ennemi appréciait si bien lui-même toutes ces difficultés, que depuis vingt-six jours il n'avait pas osé faire un seul pas en avant (1).

D'ailleurs, le Bischofsberg, comme tous les autres ouvrages de la place, était susceptible de la meilleure défense, par l'art avec lequel on avait disposé les différentes pièces de fortification, assuré les communications et les flanquements, menagé les sorties par les chemins-couverts et les retours offensifs. Tous se trouvaient en parfait état, à cause de l'empressement constant avec lequel les corps de l'artillerie et du génie rétablissaient sans désemparer

(1) Nous conservâmes toujours quelques postes au bivouac en avant de la lunette Cafarelly au milieu des décombres du village de Stolzenberg. Le plus considérable se tenait à l'emplacement de l'ancien couvent des Moines. Il fut cependant obligé de se retirer le 24 novembre après un vigoureux combat dans lequel il fut soutenu par 200 hommes sortis du Bischofsberg. Nos troupes repoussèrent d'abord l'ennemi jusques dans sa tranchée; mais il fallut céder à la supériorité du nombre, et battre promptement en retraite. Le capitaine Milsent, qui se fit remarquer dans cette affaire, eut un poignet fracassé d'un coup de feu.

toutes les dégradations que faisait à chaque instant la formidable artillerie de l'ennemi. C'était à tel point, que deux jours suffirent pour faire au Bischofsberg (celui des forts qui avait le plus souffert), toutes les réparations nécessaires, après qu'on eut cessé le feu.

Que manquait-il donc à la place de Danzig pour résister encore? des vivres et une garnison suffisamment nombreuse : car, à la manière dont les assiégeants s'étaient avancés jusqu'alors, il était à présumer, en voyant le bon état des fortifications, qu'ils eussent éprouvé, pour arriver à donner l'assaut, des obstacles bien autrement difficiles à vaincre que tous ceux qu'ils avaient surmontés depuis onze mois (VII).

Ces vérités étaient tellement évidentes, que le duc de Würtemberg ne pouvait se les dissimuler (VIII); c'est aussi ce qui l'engageait à employer tous les moyens possibles pour hâter la reddition de la place, et à renouveler avec plus d'activité que jamais ses instances auprès des troupes alliées pour les engager à se joindre à lui.

Les fidèles Polonais étaient alors la troupe que le duc de Würtemberg cherchait à détacher de notre cause : il était sûr des Allemands. Le corps d'officiers ne cessa pas un instant de se montrer digne de toute la confiance que lui accordait le général Rapp, mais quelques soldats cédant aux insinuations pressantes de l'ennemi, avaient déjà

déserté ; en général, la troupe paraissait fort incertaine sur le parti qu'elle devait prendre.

Le 23 novembre, les officiers polonais vinrent trouver le gouverneur, pour lui communiquer des proclamations imprimées sous le nom du duc de Würtemberg, et qui leur étaient parvenues par un espion russe habitant du village de Schidlitz. Ces proclamations, comme presque toutes les précédentes, parlaient encore de l'alliance des Polonais avec les Russes ; le duc annonçait l'arrivée prochaine du général polonais Razienski à son quartier-général ; il engageait les Polonais à Danzig, à déclarer au général Rapp qu'ils ne pouvaient, sans être coupables, porter les armes contre leurs alliés. Il parlait de la déroute complète des Français, et de l'arrivée de *l'armée combinée sur la Moselle, etc.*

Les chefs polonais redoutaient d'être enfin convaincus de la vérité de ces tristes nouvelles qu'on leur donnait comme si positives. La défection des Saxons, des Bavarois, etc., annoncée d'abord de la même manière, ne s'était ensuite vérifiée qu'avec trop de certitude. Après de tels événements, qu'y avait-il d'impossible ? « Cependant, disaient-ils, ce ne sont pas des proclamations apportées par des espions qui peuvent nous déterminer à abandonner nos alliés dont nous sommes disposés à partager le sort. Notre nation a été si souvent soumise aux vicissitudes de la fortune, que nous som-

» mes préparés à tout événement. Nous tenons » à l'honneur de notre patrie et à son indépen- » dance : nous voulons donc rester attachés à la » cause des Français, parce que c'est la seule » nation naturellement et politiquement inté- » ressée à voir la Pologne libre, et servant de » boulevard contre les nations du Nord, tandis » que celles-ci, au contraire, ne peuvent dési- » rer que le partage de notre pays ou son as- » servissement (1) ».

On a déjà rapporté les tentatives que fit le duc de Würtemberg pour entamer des négociations qui furent promptement rompues (2); cependant, sous mille prétextes différents, il

---

(1) Ce passage était écrit d'après les notes que nous possédons, quand nous avons eu connaissance du 4e. cahier du 5e. volume de la *Bibliothèque Historique* dans lequel on lit un article intitulé : *Projet de Napoléon avant de commencer la campagne de* 1812, qui n'est en quelque sorte que le développement des idées ci-desus. Cette pièce paraît authentique.

(2) Nous n'avons rapporté que les propositions les plus directes et les plus formelles faites au commencement de novembre. Mais long-temps auparavant, le duc de Würtemberg avait sommé le gouverneur de rendre la place. Ces propositions étaient si ridicules et si déplacées, que le gouverneur ne voulut recevoir aucune lettre du prince, et dédaigna même de répondre à celles qui lui parvenaient indirectement et malgré lui.

trouvait occasion d'écrire au général Rapp (1), et chaque fois, en lui annonçant quelques nouveaux revers de l'armée française et la défection de nos alliés, il s'efforçait de lui démontrer que les secours étaient impossibles et notre position désespérée.

Malgré toute sa fermeté et sa noble résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, malgré tout son désir de prolonger sa résistance, le gouverneur ne pouvait s'aveugler sur sa situation.

Souvent il réunissait chez lui les chefs de corps et de l'administration ; et chaque nouvelle conférence ne servait qu'à le convaincre de plus en plus, d'une part, que les moyens de subsistances allaient bientôt manquer totalement, et de l'autre, que l'esprit d'une partie de la garnison s'a-

(1) Les lettres du duc de Würtemberg des 22, 23 et 24 novembre avaient pour prétexte apparent de se plaindre de ce que les hommes de la compagnie franche se servaient de balles coupées ou mâchées (ce qui était de toute fausseté), d'annoncer la prétendue capitulation de Modlin (cette place ne s'est rendue que le 25 décembre suivant), la défaite des Français à Hanau, etc.

Mais le prince revenait toujours à ses propositions relatives à la capitulation de la place, répétant « *qu'il* » *était temps d'entrer en arrangements le plutôt pos-* » *sible pour ne point exposer la brave garnison de* » *Danzig aux rigueurs inévitables qu'amènerait in-* » *failliblement une plus grande résistance* ».

liénait tous les jours davantage, tant à cause des fatigues et des privations qui étaient à leur comble, qu'à cause des événements politiques qu'on ne pouvait plus céler, et dont la conséquence avait été l'ordre que les différents princes avaient adressé à leurs troupes, d'abandonner Danzig pour aller combattre les Français.

Le 23 novembre, le gouverneur avait convoqué un conseil de défense (1), et il avait exposé à peu près en ces termes, la situation de la garnison, en rappelant brièvement quelle avait été la conduite du 10e. corps.

« Depuis le commencement du blocus, la » garnison de Danzig a donné les preuves les

(1) Composé de

Messieurs

Le général Grandjean, *commandant la 7e. division.*
Le général d'Heudelet, *commandant la 30e. division.*
Le général Campredon, *commandant du génie.*
Le général Bachelu, *commandant la 34e. division.*
Le lieutenant-général Detrés, *commandant la 33e. division.*
Le contre-amiral Dumanoir, *commandant la marine.*
Le général Cavaignac, *commandant la cavalerie.*
Le général Bazancourt, *commandant supérieur de la place.*
Le général Lepin, *commandant l'artillerie.*
Le général prince Radziwill, *commandant une brigade de la 7e. div.*
Le général d'Héricourt, *chef d'état-major-général.*
Le colonel Richemont, *directeur des fortifications.*
Le colonel Chapelle, *chef d'état-major de l'artillerie.*
Le sous-inspecteur Reybaud, *faisant fonctions d'inspecteur aux revues du 10e. corps.*
Le commissaire ordonnateur Barthomeuf, *faisant fonctions d'ordonnateur en chef.*

» plus signalées de son dévouement. Elle a su, » par sa bravoure, sa résignation aux fatigues et » aux privations de toute espèce, par le bon es- » prit qui l'anima, et qui, de tant de troupes » diverses, n'a fait long-temps qu'une seule » et même famille, elle a su, dis-je, com- » mander l'admiration des armées ennemies, » étonner les habitants au milieu desquels le » sort des armes l'a placée, et se couvrir de » gloire par des traits innombrables de valeur. » C'est à ce bon esprit, à la bonne volonté de » chacun, qu'on a dû la construction et le per- » fectionnement de tant de travaux nécessaires » à la défense et contre lesquels viennent en- » core échouer les efforts de l'ennemi, cette » exactitude dans le service qui a déjoué tant » de fois ses entreprises, ces résultats heureux » d'expéditions qui ont servi au ravitaillement » de la place et prolongé ses ressources. Mais » des circonstances inattendues ont changé ces » dispositions dans une partie de la garnison, » et déjà la défection de plusieurs des auxi- » liaires qui en font partie, fait craindre de plus » grandes pertes dont on doit peut-être prévoir » les effets.

» La désertion nombreuse, les murmures » dans les travaux et dans le service, quelques » propos tenus par les soldats des troupes de la » confédération, tout concourt à faire naître » l'opinion, que bien loin de se confier à ces

» troupes, il faut désormais les surveiller autant
» que l'ennemi extérieur.

» Les Polonais qui forment une portion nom-
» breuse de la garnison sont dans une position
» telle, que des événements déjà annoncés hau-
» tement à ces troupes ainsi qu'à moi, et qui
» peuvent arriver d'un jour à l'autre, nous pri-
» veraient absolument de leurs secours, et met-
» traient la garnison tout-à-fait hors d'état de dé-
» fendre la place.

» Dans cet état de choses, les Français eux-
» mêmes ne peuvent se défendre d'une inquié-
» tude qui, en ajoutant les peines morales aux
» fatigues physiques, détruit jusqu'à l'artifice
» de nos forces. Les plus modérés pensent qu'à
» chaque instant, un abandon peut les mettre à
» la merci de l'ennemi, quelques autres plus
» exagérés enchérissent encore sur ces funestes
» idées.

» Quant aux Bavarois, aux Westphaliens et
» aux corps de la confédération, nous savons
» qu'on ne peut plus compter sur eux pour la
» défense de la place. Mais une circonstance plus
» alarmante, ou du moins plus pénible à mettre
» au jour, c'est que des fractions de corps fran-
» çais partagent le mauvais esprit de ces alliés.
» Les bataillons des 45e., 54e. et 94e. régiments
» sont en grande partie composés de sujets réu-
» nis en dernier lieu à la France; chaque jour
» la désertion augmente; les soldats de ces corps

» ne vont aux travaux que par force, montrent
» la plus mauvaise volonté dans le service, et
» professent les mêmes principes que les étran-
» gers en défection. Il n'est donc plus possible
» de se reposer avec sécurité que sur une faible
» portion de la garnison. On peut encore en espé-
» rer quelques efforts, mais non pas des prodiges.

» L'incendie qui a consumé la majeure partie
» de nos magasins, a réduit nos approvisionne-
» ments en grains à une consommation de qua-
» rante-huit jours (1), mais il est essentiel d'ob-
» server que nous n'avons aucun approvision-
» nement en farine, et que les moyens de mou-
» ture sont très-précaires et insuffisants, ce qui
» oblige à des variations continuelles dans la
» fixation de la ration.

» Les autres denrées sont loin d'être dans la
» même proportion que les grains : il ne reste
» dans la place qu'environ 700 chevaux, sur
» lesquels il faut en conserver 300 à l'artillerie
» pour le transport de ses munitions sur les vas-
» tes fronts que nous avons à défendre, 50 au
» génie pour les travaux de la fortification, et
» 300 à l'administration pour le transport des
» grains et pour les moutures qui ne peuvent se
» faire en très-grande partie que par le moyen
» des moulins à manége; d'où il suit qu'il ne
» resterait pour la consommation qu'une cin-

(1) Ce qui devait conduire jusqu'au 10 janvier 1814.

» quantaine de chevaux, à moins de désorganiser et d'anéantir des services indispensables sur lesquels repose la défense ; il faudrait donc suppléer le défaut de viande par une augmentation de gruau, ce qui diminuerait d'autant les ressources en pain.

» Il ne nous reste d'eau-de-vie que pour quarante-deux jours.

» Je ne parlerai pas de la possibilité de prolonger ces ressources par des réductions : on sait trop à combien de murmures ont donné lieu celles qui ont été opérées, et qu'elles ont été le prétexte d'une désertion nombreuse. Il n'y a d'ailleurs dans les magasins aucun des aliments que l'on rassemble pour le temps de siége, afin de varier la nourriture du soldat : les malades même ne peuvent maintenant être mieux traités que les hommes en santé, par suite du dénûment absolu des aliments qu'on leur accorde ordinairement.

» Vous connaissez le fâcheux état de nos hôpitaux : le plus considérable a été ruiné par le bombardement, et l'incendie de trois autres a achevé de détruire le peu de ressources qui nous restaient.

» La solde a été acquittée aussi long-temps que possible : cependant il est dû cinq mois à la troupe et quatre aux officiers. Je sais tout ce qu'ils souffrent de cette pénurie par la cherté excessive de toutes choses ; mais cette priva-

» tion, quelque sensible qu'elle soit, est la moin-
» dre de toutes les considérations ; elle n'en est
» une pour nous que relativement aux étran-
» gers.

» L'artillerie et la fortification sont en général
» en bon état : les deux armes n'ont rien négligé
» de ce que les moyens mis à leur disposition
» leur ont permis de faire. Les travaux que nous
» avons exécutés ou perfectionnés depuis le blo-
» cus sont immenses : la construction et la ré-
» paration des ouvrages ont tellement fatigué le
» soldat, que ce n'est qu'avec les plus grandes
» peines que l'on parvient à faire exécuter ceux
» que la marche de l'ennemi rend indispensa-
» bles; et cela se conçoit aisément, si l'on ré-
» fléchit que les troupes faisant le service, mon-
» tent et descendent continuellement la garde,
» et que dans l'intervalle, elles sont commandées
» pour les travaux.

» Le moment des glaces approche, et l'on ne
» peut se dissimuler qu'alors la nécessité des
» travaux les plus pénibles par leur nature et par
» le temps de leur exécution, leur continuité et
» leur étendue, ne soit en disproportion totale
» avec le nombre et la force de nos soldats. Si
» l'on ajoute à cet état de choses la nécessité de
» garder cet immense développement de fronts
» inondés, qui n'a jusqu'à ce jour exigé que la
» surveillance de quelques factionnaires, on ne
» voit qu'insuffisance et malheur.

» Cependant les privations et les fatigues doivent avoir un terme : nos soldats épuisés sont sur le point de tomber de faiblesse : nos forces ne secondent plus notre courage.

» Nous n'avons même plus la ressource d'abandonner Weichselmünde et les autres ouvrages extérieurs pour nous concentrer dans Danzig, en ne conservant dans nos murs que les troupes fidèles et de bonne volonté. Le manque de vivres rend ce moyen illusoire pour la prolongation de la défense. Nous ne pouvons pas non plus songer à faire une trouée pour rejoindre l'armée française rejetée sur les bords du Rhin.

» Nous avons fait tout ce qui était humainement possible : nous avons employé tous les moyens, toutes les ressources pour conserver le poste confié à notre courage. Tous moyens, toutes ressources nous manquent en ce moment. Que devons-nous espérer d'une résistance qui ne peut être que très-peu prolongée ?

» Quoi qu'il en puisse être, loin de nous encore aujourd'hui, comme dans tous les temps, l'idée de rien faire qui soit indigne de nos devoirs et des intérêts de la France auxquels nous devons tout sacrifier.

» Jusqu'à ce jour, j'ai repoussé constamment toutes les sommations qui m'ont été faites. Je le devais.

» Mais dans les circonstances critiques où » nous nous trouvons, dans une situation aussi » désespérée que la nôtre, surtout à cause des » dispositions hostiles d'une partie des étran- » gers, ne conviendrait-il pas d'entrer en ac- » commodement avec l'ennemi, dans le cas où » celui-ci mal instruit de l'état de détresse de la » garnison qu'il respecte et redoute encore (1), » consentirait à accorder des conditions telles » que de rentrer en France et de ne rendre la » place qu'à l'époque où tous les vivres, d'après » l'ordre de distribution établi jusqu'à ce jour, » seraient entièrement épuisés ; ce traité de » reddition ne devant avoir son exécution qu'au- » tant que la ville ne serait ni secourue, ni ravi- » taillée avant ce terme, ou que l'empereur » Napoléon n'en aurait pas disposé d'une toute » autre manière.

» Ce traité conditionnel ne serait-il pas à la fois » convenable et avantageux, puisque d'une part, » il donnerait un moyen assuré de parvenir au » dernier terme assigné par l'état des subsis- » tances, et que de l'autre, il conserverait à la » France le noyau d'un excellent corps d'armée » en le mettant à l'abri des chances que nous » avons à craindre ?

---

(1) *Voyez dans les notes* les motifs qui ont déterminé le duc de Würtemberg à accorder la capitulation (VIII).

» Je vous prie d'examiner avec toute l'attention que commande une affaire aussi importante, si en prenant cette mesure, nous agissons véritablement dans les intérêts de notre patrie, sans compromettre en rien la gloire de nos armes ».

Le conseil, après avoir examiné, dans les plus grands détails, l'exposé fait par le général Rapp, et après une discussion approfondie sur la situation de la garnison, considérée sous tous les rapports, fut unanimement de l'avis du gouverneur, et demeura persuadé qu'en agissant ainsi, c'était mettre un terme honorable aux combats que le 10e. corps soutenait depuis près d'une année, et le soustraire au sort malheureux que sa faiblesse réelle, jointe au manque de vivres et à la défection des auxiliaires, devait rendre inévitable et très-prochain.

En conséquence des délibérations du conseil de défense, le gouverneur avait envoyé, le 25 novembre, le général comte d'Heudelet et le colonel du génie Richemont, au quartier-général russe, pour conclure la convention suivante, en vertu de laquelle les hostilités cessèrent le 27 novembre, ainsi que nous l'avons rapporté.

Nous croyons devoir transcrire ici, dans son entier, cet acte qui fixait le sort de la garnison de Danzig, et dans lequel les intérêts des habitants se trouvaient stipulés avec autant de soin et de justice que ceux du corps d'armée.

CAPITULATION

DE LA PLACE DE DANZIG,

Sous conditions spéciales, conclue entre, etc.

ARTICLE PREMIER.

Les troupes formant la garnison de Danzig, des forts et redoutes y appartenant, sortiront de la ville, avec armes et bagages, le 1er. janvier 1814 (20 décembre 1813 s. r.), à dix heures du matin, par la porte d'Oliwa, et poseront les armes devant la batterie Gottes-Engel; si, jusqu'à cette époque, la garnison de Danzig n'est point débloquée par un corps d'armée équivalant à la force de l'armée assiégeante, ou si un traité conclu entre les puissances belligérantes n'a pas fixé, jusqu'à cette époque, le sort de la ville de Danzig. MM. les officiers conserveront leurs épées.

Eu égard à la vigoureuse défense et à la conduite distinguée de la garnison, le peloton de la garde impériale et un bataillon de 600 hommes conserveront leurs armes, et ils prendront, avec eux, deux pièces de six, ainsi que les charriots de munitions y appartenant. Vingt-cinq cavaliers conserveront de même leurs chevaux et leurs armes.

ART. II.

Les forts de Weichselmünde, le Holm et les ouvrages intermédiaires, ainsi que les clefs de la porte extérieure d'Oliwa, seront remis à l'armée combinée, dans la matinée du 24 (12) décembre 1813.

ART. III.

D'abord après la signature de la présente capitulation, le fort Lacoste, celui de Neufahrwasser avec ses dépendances et la rive gauche de la Vistule jusqu'à la hauteur de la redoute Gudin, et, à partir de ce dernier ouvrage, la ligne des redoutes qui se trouvent sur le Zigankenberg, ainsi que la Mœwenschanze, seront remis dans leur état actuel, sans aucune détérioration, entre les mains de l'armée assiégeante; le pont qui réunit présentement la tête de pont de Neufahrwasser avec le fort de Weischelmünde sera reculé, et placé à l'embouchure de la Vistule, entre Neufarhwasser et la Mœwenschanze.

ART. IV.

La garnison de Danzig sera prisonnière de guerre et sera conduite en France. M. le gouverneur comte Rapp s'engage formellement à ce que ni les officiers, ni les soldats ne servent, jusqu'à leur parfait échange, contre aucune des puissances qui se trouvent en guerre contre la France. Il sera dressé un contrôle exact des noms de MM. les généraux et officiers, ainsi

que des sous-officiers et soldats composant la garnison de Danzig, sans exception quelconque. Cette liste sera double. Chacun de MM. les généraux et officiers signera la promesse et donnera sa parole d'honneur de ne point servir ni contre la Russie, ni contre ses alliés jusqu'à parfait échange. On fera de même un contrôle exact de tous les soldats qui se trouvent sous les armes, et un autre de ceux qui sont blessés ou malades.

ART. V.

M. le gouverneur comte Rapp s'engage de faire accélérer, autant que possible, l'échange des individus formant la garnison de Danzig, grade pour grade, contre un nombre égal de prisonniers appartenant aux puissances coalisées; mais si, contre toute attente, cet échange ne pouvait avoir lieu, à défaut du nombre de prisonniers russes, prussiens, autrichiens ou autres appartenant aux cours alliées contre la France, ou si lesdites cours y mettaient quelqu'obstacle, alors, au bout d'un an et un jour, à dater du premier janvier mil huit cent quatorze, nouveau style, les individus formant la garnison de Danzig seront déchargés de l'obligation formelle contractée dans l'art. 4 de la présente capitulation, et pourront être employés de nouveau par leur gouvernement.

ART. VI.

Les troupes polonaises et autres appartenant

à la garnison, auront une pleine et entière liberté de suivre le sort de l'armée française, et, dans ce cas, seront traitées de la même manière, excepté celles dont les souverains seraient alliés avec les puissances coalisées contre S. M. l'empereur Napoléon, lesquelles seront acheminées sur les états ou les armées de leurs souverains, suivant les ordres qu'elles en recevront, et qu'elles enverront chercher par des officiers ou courriers après la signature du présent. MM. les officiers polonais et autres donneront chacun leur parole d'honneur, par écrit, de ne pas servir contre les puissances alliées, jusqu'à leur parfait échange, conformément à l'explication donnée par l'art. 5.

ART. VII.

Tous les prisonniers, de quelque nation qu'ils soient, qui appartiennent aux puissances en guerre contre la France et qui se trouvent présentement à Danzig, seront mis en liberté et sans échange, et envoyés aux avant-postes russes par la porte de Pétershagen, le matin du 24 (12) décembre 1813.

ART. VIII.

Les malades et les blessés appartenant a la garnison seront traités de la même manière et avec les mêmes soins que ceux des puissances alliées. Ils seront renvoyés en France, après leur parfait rétablissement, sous les mêmes conditions que le reste des troupes formant la gar-

nison de Danzig. Un commissaire des guerres et des officiers de santé seront laissés auprès de ces malades pour les soigner et réclamer leur évacuation.

ART. IX.

D'abord qu'un certain nombre d'individus appartenant aux troupes des puissances coalisées, aura été échangé contre un nombre égal d'individus appartenant à la garnison de Danzig, alors ces derniers peuvent se regarder comme libres de leur engagement précédent, contracté formellement dans l'art. 4 de la présente capitulation.

ART. X.

Les troupes de la garnison de Danzig, à l'exception de celles qui, aux termes de l'art. 6, recevront les ordres de leurs souverains, marcheront par journées d'étape, en quatre colonnes et à deux jours de distance l'une de l'autre, d'après la marche-route ci-jointe, et seront escortées jusqu'aux avant-postes de l'armée française. Les fournitures pour la garnison de Danzig se feront en marche, conformément à l'état ci-joint. La première colonne se mettra en marche le 2 janvier 1814 (21 décembre 1813), la seconde le 4 janvier, et ainsi de suite.

ART. XI.

Tous les français non-combattants et qui ne sont point au service militaire pourront suivre,

s'ils le veulent, les troupes de la garnison ; mais ils ne peuvent point prétendre aux rations fixées pour les militaires ; ils pourront disposer, au reste, des propriétés qui seront reconnues leur appartenir.

ART. XII.

Le 24 (12) décembre 1813, il sera remis aux commissaires nommés par l'armée assiégeante, tous les canons, mortiers, etc., armes, munitions de guerre, plans, dessins, devis, les caisses militaires, tous les magasins de quelque nature qu'ils soient, les pontons, tous les objets appartenant au corps du génie, à la marine, à l'artillerie, au train, voitures, etc., sans aucune exception quelconque ; et il en sera fait un double inventaire, qui sera remis au chef d'état-major de l'armée combinée.

ART. XIII.

MM. les généraux, officiers d'état-major et autres conserveront leurs bagages et leurs chevaux, fixés par les réglements français, et recevront le fourrage en conséquence pendant la marche.

ART. XIV.

Tous les détails relatifs aux transports à accorder, soit pour les malades et blessés ou pour les corps et officiers, seront réglés par les chefs des deux états-majors respectifs.

ART. XV.

Il demeure réservé au sénat de Danzig de faire valoir auprès de S. M. l'empereur Napoléon, tous ses droits à la liquidation des dettes qui peuvent exister de part et d'autre ; et S. Exc. le gouverneur général s'oblige à faire donner à ceux envers qui ces dettes ont été contractées, des reconnaissances qui servent à certifier leurs créances ; mais, sous aucun prétexte, il ne pourra être retenu des ôtages pour ces créances.

ART. XVI.

Les hostilités de tout genre cesseront de part et d'autre, à dater de la signature du présent traité.

ART. XVII.

Tout article qui pourrait présenter des doutes, sera toujours interprété en faveur de la garnison.

ART. XVIII.

On fera quatre copies exactes de la présente capitulation, dont deux en langue russe et deux en langue française, pour être remises en double aux deux généraux en chef.

ART. XIX.

Après la signature de ces pièces officielles, il sera permis au gouverneur général comte Rapp, d'envoyer un courrier à son gouvernement ; il

sera accompagné jusqu'aux avant-postes français par un officier russe.

Fait et convenu à Langfuhr, cejourd'hui 29 (17) novembre 1813.

Suivent les signatures.

Vu et approuvé,

ALEXANDRE, duc de Würtemberg, général de cavalerie et général en chef de l'armée combinée devant Danzig.

Et plus bas,

Vu et approuvé,

Comte RAPP.

Tel fut le traité qui mit fin aux calamités de Danzig.

Au bruit continuel du canon succéda un silence profond. Le calme inaccoutumé de la nuit qui suivit l'armistice, produisit le même effet que le fracas de l'artillerie au commencement du siége : on ne put se livrer au sommeil.

Les habitants pouvaient à peine croire à cet heureux changement de leur situation. On les voyait, pâles et défigurés, sortir des profondes retraites où ils s'étaient abrités. Ce n'était qu'avec une espèce de timidité qu'ils abandonnaient leurs caves, humide et sombre asile dans lequel plusieurs familles s'étaient rassemblées, et que tous, à une époque désastreuse et récente, n'avaient même pu se procurer; inquiets, ils s'acheminaient vers leurs maisons, et leur regard inter-

rogateur semblait demander aux décombres qu'ils rencontraient à chaque pas, si, en effet, leurs jours n'étaient plus menacés.

Ils arrivaient enfin dans leurs anciennes habitations, la plupart écrasées par les bombes ou incendiées, et ce triste spectacle de leurs propriétés à demi-détruites les empêchait de jouir du bonheur de voir en sûreté la lumière du jour et de respirer un air pur; d'autres, encore plus à plaindre, ne trouvèrent que la place où existaient jadis leurs maisons : errants et sans asile, ils ne savaient plus où porter leurs pas incertains, et le plus affreux désespoir leur faisait regretter d'avoir survécu à tant de désastres.

Mais ces tristes tableaux s'effacèrent promptement au milieu de la satisfaction et de la joie de la masse des habitants.

Le général Rapp, dans sa prévoyante sollicitude, avait stipulé que, du moment de la cessation des hostilités, il serait ouvert, dans l'allée de Langfuhr entre les avant-postes, un marché où les habitants pourraient aller acheter des vivres. Ce secours indispensable, s'il ne répandit pas l'abondance, procura du moins des moyens de subsistance à beaucoup de personnes, et ne contribua pas peu à augmenter l'allégresse que l'on éprouvait généralement, en se voyant délivré de tant de fléaux accumulés, qui semblaient devoir opérer la ruine totale de la ville et de la population.

Chacun se félicitait sur le dénouement, aussi heureux que peu espéré, de ces scènes sanglantes, et qui n'était dû qu'à l'estime que l'ennemi avait conçue pour la garnison, dont l'attitude fut toujours fière et menaçante jusques dans les derniers momens, quoïqu'elle portât dans son sein tous les germes possibles d'une destruction prochaine.

Aussitôt après la signature définitive de la capitulation, les troupes évacuèrent les ouvrages que le gouverneur était convenu de livrer.

Le 4 décembre, conformément à l'article XIX, le général Rapp fit partir en courrier, pour se rendre auprès de Napoléon, le colonel du génie Richemont désigné par l'opinion publique pour remplir cette épineuse mission.

La bravoure du colonel Richemont, son zèle ardent et l'affabilité de son caractère, lui avaient acquis l'estime et la confiance des officiers et des soldats qui le connaissaient tous : il n'y eut point d'opérations importantes dont il ne fit partie, point de missions délicates qui ne lui furent confiées. L'estime dont il jouissait auprès du duc de Würtemberg, ses vues conciliantes, ses manières persuasives furent très-utiles à la garnison, lors des négociations qui furent entamées avec les Russes, à l'époque de l'armistice du 10 juin. Il ne rendit pas de moins grands services soit comme directeur des fortifications, soit dans le conseil du gouverneur, soit enfin

dans les dernières négociations relatives à la reddition de la place. M. de Richemont, dans l'intérêt général, n'hésita pas à s'exposer à la mauvaise réception que Napoléon ne manquait jamais de faire aux porteurs de semblables nouvelles, et aux disgrâces qui en étaient trop souvent la suite. Qui aurait pu, en effet, mieux que lui, exposer les choses sous leur véritable point de vue, et disposer, en faveur de soldats malheureux, un monarque auprès de qui rien ne pouvait compenser le défaut de succès?

Quelques jours après, on rendit aux Russes et aux Prussiens les 800 prisonniers qui restaient encore, plusieurs ayant succombé par suite de blessures ou de maladies. Le gouverneur crut au moins inutile de les retenir jusqu'à l'époque fixée (le 24 décembre); il voulut, au contraire, faire tourner au profit de ses troupes, le peu de vivres qu'il pouvait économiser par ce renvoi prématuré.

Le 12, les troupes bavaroises, würtembergeoises, et celles des autres princes de la confédération sortirent de la place.

Les Bavarois firent aux Français les adieux les plus touchants. Chacun exprimait, avec douleur, ses regrets en voyant que les événements politiques empêcheraient désormais de se retrouver dans les mêmes rangs, d'anciens compagnons d'armes qui avaient contracté, au sein

de l'adversité et au milieu des dangers, une amitié fondée sur une mutuelle estime.

Le 23 décembre partit la première des cinq colonnes d'écloppés ; le petit nombre de voitures que les Russes pouvaient procurer à la fois avait obligé de faire autant de subdivisions.

Cette première colonne qui devait, deux jours après, être suivie d'une semblable et ainsi de suite, se mit en route le matin à l'heure convenue, et s'éloigna de Danzig en se dirigeant vers la France, escortée par de l'infanterie russe.

Enfin, ce n'était pas une illusion : et ce qui ne nous avait paru, jusqu'alors, qu'un songe, commençait à se réaliser. Nous allions donc, en effet, revoir bientôt notre patrie, à laquelle plusieurs pensaient avoir fait leurs derniers adieux. Déjà une partie de nos compagnons avaient quitté ces champs si souvent arrosés de notre sang et illustrés par tant de combats.

On se préparait à remettre, le lendemain 24, les ouvrages de Weichselmünde et du Holm, ainsi que tous les magasins de la place.

Mais, quel fut notre étonnement, lorsqu'on attendit vainement, pendant toute la matinée de ce fameux et fatal jour du 24 décembre, les commissaires de l'armée russe! Ils ne se présentèrent pas pour prendre possession de ce qu'on devait leur livrer. Quel sinistre présage!

Enfin, à midi, arriva un aide-de-camp du

duc de Würtemberg, qui remit au général Rapp une lettre du prince.

Elle était datée du 23 à onze heures du soir, et annonçait que le duc venait de recevoir, à l'instant même, un courrier de l'empereur Alexandre, qui lui apprenait que S. M. approuvait la capitulation signée le 29 novembre, à l'exception, cependant, de ce qui était relatif au retour en France. Le duc ajoutait que, sans vouloir rien préjuger, il pensait néanmoins que le refus de cette condition était motivé, sans doute, sur ce que les troupes, formant la garnison de Thorn, avaient repris les armes avant l'expiration du délai qu'elles devaient observer. L'empereur ordonnait au prince de faire conduire la garnison de Danzig, prisonnière de guerre en Russie, jusqu'à son parfait échange. Quant aux troupes polonaises et allemandes, la confédération du Rhin n'existant plus, elles devaient toutes sans exception être renvoyées dans leurs foyers (1).

---

(1) Le colonel Richemont, parti de Danzig pour aller porter à Napoléon la capitulation du 29 novembre, était arrivé le 13 décembre à Francfort-sur-Mein. Il ne put obtenir la permission de continuer son voyage. Différents bruits circulant dans le public au sujet de la garnison de Danzig, cet officier écrivit une lettre au prince Volkonski, chef de l'état-major général de l'empereur Alexandre, pour réclamer l'exécution de la capitulation de Danzig,

Je laisse à penser quel coup de foudre fut, pour le gouverneur et toute la garnison, l'annonce de cette violation manifeste d'un traité aussi solennel.

L'indignation vint remplacer, dans tous les cœurs, les sentiments de joie et d'espérance. Une espèce de fureur transporta les assiégés, et leur fit fermer les yeux sur leur détresse.

« La bonne foi est donc à jamais exilée de la » terre, disait-on, si la parole d'un général en » chef, d'un prince assis sur les premiers de- » grés du trône, parent et mandataire d'un mo- » narque puissant et révéré, n'est pas invio- » lable et n'a plus rien de sacré! On nous pro- » pose un second arrangement dont on nous » garantit l'exécution ! Quelle confiance pou- » vons-nous avoir dans ces promesses faites en » même temps qu'on nous annonce la violation » formelle du premier traité? Nous livrer ainsi » aux parjures qui foulent aux pieds les liens » qui unissent les nations civilisées, n'est-ce » pas mettre nos jours à leur discrétion? Et qui » peut prévoir l'abus qu'ils feront peut-être de » notre faiblesse en alléguant des raisons aussi

---

et par conséquent l'autorisation de se rendre en France. Il ne reçut que le 30 décembre le refus positif de l'empereur de Russie de tenir la capitulation de Danzig. Il fut envoyé à Fulde et ensuite à Dresde où il passa le temps de sa captivité.

» frivoles et pareilles à celles qu'ils nous donnent aujourd'hui pour justifier leur perfidie! » Reprenons les armes, et puisque notre malheureux destin est de ne plus servir notre » pays, que du moins notre mort glorieuse coûte » cher à un ennemi sans foi! que les monceaux » de ses morts, couverts des ruines de nos remparts démantelés apprennent à l'Europe entière ce que peut le désespoir dans des cœurs » généreux » !

Tel fut le cri d'indignation qui retentit de toutes parts.

Le gouverneur ne pouvait croire que la décision de l'empereur Alexandre fût irrévocable. Le duc de Würtemberg, son oncle, avait eu plein pouvoir pour traiter ; la capitulation n'était conditionnelle qu'en faveur de la garnison, et comme, dans aucun des articles, rien n'indiquait qu'elle dût être soumise à l'approbation de l'empereur de Russie, on avait dû conclure que ce souverain, dans les instructions qu'il avait données au duc, ne s'était pas réservé le droit de révision.

Le général Rapp répondit sur-le-champ au duc de Würtemberg en protestant contre une aussi étrange infraction des traités. Il employa tous les moyens que l'honneur et la persuasion peuvent fournir, pour l'engager à exécuter un traité fait et signé par lui.

Vains efforts! Le duc persista dans sa déclara-

tion, et ajouta que si, contre toute attente, on ne voulait pas souscrire à ces nouvelles conditions, il était tout prêt à rendre les redoutes qu'il avait en son pouvoir et à recommencer les hostilités. Cependant il mettait cette restriction, qu'il garderait les forts de Neufahrwasser jusqu'à ce que les Westphaliens fussent sortis de la place, conformément aux ordres qu'il avait reçus.

Voilà ce que le général en chef de l'armée russe appelait *remettre les choses dans leur état primitif.*

Et les vivres consommés pendant le mois de l'armistice, qui pouvait les remplacer? Telle mesure extrême qui, un mois auparavant, aurait pu intimider l'ennemi dans la crainte de ne trouver plus qu'un monceau de ruines en entrant dans la place, ne devait amener aucun résultat en dernier lieu, lorsque les assiégeants mieux instruits savaient exactement qu'il ne nous restait de subsistances que pour huit jours, et lorsque le système de défense désorganisé avait dévoilé notre véritable faiblesse avec tous les dangers qui nous environnaient, et dissipé l'espèce de prestige qui seul faisait notre force.

Le gouverneur convoqua de nouveau le conseil de défense : on proposa dans cette assemblée plusieurs partis désespérés que les chefs de corps, responsables du sang de leurs soldats envers la patrie, ne purent adopter.

Quand cette première agitation fut calmée,

et qu'on put examiner de sang-froid notre situation, la raison dut reprendre son empire.

Une noble résignation, inspirée par l'intime conviction d'avoir honorablement rempli ses devoirs, et l'impossibilité absolue de prolonger désormais la défense de la place, fut tout ce qu'on put opposer à la conduite des assiégeants (IX).

Il fallut se soumettre à la force des circonstances. On rédigea donc une nouvelle capitulation. Elle ne différa de la première que dans les articles concernant le retour en France, ainsi que les Polonais, et les Westphaliens qui durent être renvoyés dans leurs pays.

Ce second traité fut signé le 29 décembre. Le 30, toutes les troupes allemandes sans exception, et les Polonais, quittèrent Danzig: le même jour, nos blessés qui étaient déjà allés jusqu'à Neustadt rentrèrent dans la place.

Le 2 janvier 1814, à dix heures du matin, le reste de la garnison sortit de la ville : les officiers conservèrent leurs armes : on ne permit de garder leurs sabres qu'aux sous-officiers et soldats décorés de la croix de la Légion d'Honneur.

Les pionniers espagnols, ainsi que les Hollandais et les Brabançons incorporés dans les régiments français, nous abandonnèrent aux portes de la ville. Quelques-uns prirent du service chez les Russes et les Prussiens; les autres retournèrent paisiblement dans leurs foyers ; de sorte

que parmi les prisonniers il n'y avait plus que des Français et des Napolitains. Nos malades et nos blessés, au nombre de 1500, restèrent à Danzig pour être traités dans les hôpitaux de la place, jusqu'à leur parfait rétablissement (1).

Les troupes, réparties en quatre colonnes, furent envoyées dans des cantonnements voisins, et se mirent successivement en marche à deux jours de distance.

Nous devons dire à la louange des habitants qu'ils se conduisirent envers les Français malheureux avec toute l'humanité qu'on peut attendre d'un peuple généreux, et que, dans cette circonstance pénible pour la garnison, oubliant un moment leurs propres maux, ils parurent déplorer le triste sort qui lui était réservé et auquel son courage avait su la soustraire, si la foi des traités eût été respectée.

---

(1) Des commissaires des guerres et des chirurgiens français restèrent avec eux pour les soigner et leur faire administrer tous les secours dont ils pourraient avoir besoin. M. le chef de bataillon de Marquessac, sous-chef d'état-major, malade lui-même, fut nommé commandant de ce dépôt.

Qu'il nous soit permis de payer à M. le général russe Koulineff, désigné par le duc de Würtemberg pour surveiller les prisonniers français restés à Danzig, le juste tribut de reconnaissance que méritent sa loyale conduite envers nos compatriotes et tous les soins qu'il a mis à adoucir leur sort.

Ainsi se termina la défense de Danzig par le 10e. corps de l'armée française qui fut bloqué ou assiégé dans cette place depuis le 21 janvier 1813 jusqu'au 2 janvier 1814.

Ce corps, fort de 35,934 hommes, mais dont plus de 10,000, accablés par les maladies, ne purent rendre aucun service et succombèrent dans les premiers mois du blocus, ne trouva, en entrant dans la place, que des fortifications imparfaites, et que de faibles approvisionnements. En proie aux épidémies et à la famine, il dut à la fois résister à une armée nombreuse et aux éléments qui semblaient conjurés contre lui pour anéantir ses moyens de défense, exécuter d'immenses et pénibles travaux, faire plusieurs sorties éloignées, et livrer de nombreux et sanglants combats. Ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les ressources en vivres et perdu 19,392 hommes, que la garnison, pouvant à peine compter 6 à 7000 combattants, par la défection ou la disposition des troupes étrangères, céda une place qu'elle avait défendue pendant huit mois de blocus et quatre mois de siége.

Nous ne suivrons pas la garnison dans sa pénible marche à travers les plaines glacées de la Russie, durant la saison la plus rigoureuse de l'année. Nous nous contenterons de faire remarquer que, réduite par l'abandon des troupes de la confédération, des Espagnols, etc., à 6500 hommes (non compris 1500 malades), elle fut

également abandonnée à Thorn par les Napolitains qui furent renvoyés dans leur pays dès qu'on connut l'alliance de leur souverain avec les puissances coalisées, et que les Français, au nombre de 5200, supportèrent seuls les fatigues de cette douloureuse captivité.

Ici finit la tâche que nous nous étions imposée. Nous avons voulu faire connaître dans ses détails un des épisodes de la dernière guerre, qui nous a paru digne de fixer l'attention de nos compatriotes, afin de les mettre à même de décerner aux troupes qui formaient le 10e. corps, la juste récompense de leurs travaux, la seule qu'elles ambitionnent : c'est que chacun puisse dire : « LA GARNISON DE DANZIG A FAIT SON » DEVOIR ; ELLE A DIGNEMENT SOUTENU L'HON» NEUR DES ARMES FRANÇAISES ».

NOTES.

(I).

Sur les matières d'argent qui se trouvaient dans la caisse du payeur à Danzig.

Nous croyons devoir rappeler brièvement la manière dont fut levée la contribution de guerre en Courlande, pour faire voir comment il se trouvait des matières d'argent dans la caisse du payeur à Danzig, et pour démontrer en même temps combien est calomnieuse l'expression de M. Blech qui les appelle *le produit des rapines exercées en Russie* (1). Cette expression injurieuse pour le 10e. corps de l'armée française n'est sans doute échappée à cet auteur, que parce qu'il ignorait comment les choses se sont passées.

Le simple récit des faits suffira pour rétablir la vérité dans tout son jour, et venger le 10e. corps et ses chefs indignement calomniés. Si en esquissant ce court tableau nous rappelons des choses sur lesquelles nous aurions voulu jeter le voile de l'oubli, la faute en est à ceux qui, par une provocation imprudente, nous forcent à rompre le silence que nous désirions garder.

On sait que le maréchal Macdonald, duc de Tarente, entra en Courlande à la tête du 10e. corps d'armée, composé d'une division polonaise, bavaroise et west-

(1) Vom Raube in Russland her.

(Geschichte der siebenjæhrigen Leiden Danzigs, von A. F. Blech. Danzig 1815, tom. 2, pag. 282).

phalienne, et de 20,000 Prussiens; ces derniers étaient immédiatement sous les ordres du général Grawertz, leur compatriote, qui ne tarda pas à céder le commandement au genéral Yorck.

A peine arrivé devant Mittau, le maréchal reçut de Napoléon l'ordre de lever une contribution de guerre de 3,000,000 de fr : ce monarque avait pressenti combien il serait difficile de faire rentrer cette somme, considérable pour un pays aussi pauvre, et il avait en conséquence indiqué lui - même les mesures de sévérité à prendre en cas de besoin. Les plus notables parmi les seigneurs de cette province devaient servir d'ôtages, et, suivant les circonstances, être envoyés au fort de Weichselmünde à Danzig.

Quelque pénible que fut cet ordre rigoureux, il fallut l'exécuter. Le maréchal nomma d'abord le général Campredon gouverneur de la Courlande.

Les premiers soins du gouverneur furent d'assurer la subsistance des troupes du corps d'armée, en établissant des magasins de vivres : il associa pour cette opération les autorités locales aux administrateurs français : il eut beaucoup de peine, il est vrai, à empêcher le désordre, les contributions particulières, la dévastation de certaines bourgades, et même de quelques villes.

Mais, grand Dieu! qui se rendait coupable de ces excès criminels, de ces pillages organisés dont on veut rendre responsable le 10e. corps de l'armée française ?

Il est connu de tout le monde que ce sont les troupes prussiennes qui, poussées par une rapacité sans exemple, accablaient de réquisitions, faites sans ordre et toutes à leur profit, ces contrées déjà assez malheureuses.

Sous prétexte des besoins de l'armée, on dévalisait des magasins entiers de cuirs, de toiles, de draps, de fer, etc., et l'on faisait évacuer ces véritables *rapines* jusques dans l'intérieur de la Prusse.

Combien de gaspillage ne remarqua-t-on pas au commencement de la campagne dans la consommation des vivres toujours demandés sans droits, quelquefois sans besoin, obtenus par la violence, et perdus souvent à cause d'une abondance superflue!

Ces excès, ces vexations dont, nous le répétons, les Français n'eurent rien à se reprocher, cessèrent enfin. Dès-lors les habitants commencèrent à bénir les noms du gouverneur et du général en chef qui avaient employé tout leur pouvoir pour mettre un terme à tant de malheurs.

Les autorités principales de la province, convoquées au quartier-général, aidèrent à faire la répartition de l'impôt. Bientôt les contribuables reçurent ordre d'effectuer leurs versements.

Nous avons fait observer que la partie envahie de la Courlande ne pouvait payer qu'avec peine les 3,000,000 de francs demandés. Mais les Courlandais adoptèrent un système pour faire croire qu'ils étaient encore moins riches qu'on ne le supposait: ils enfouirent leur argent monnoyé et préférèrent donner leur vaisselle ou autres objets en argenterie, qui furent reçus au poids. On pourrait citer un seigneur d'une maison fort distinguée, qui, ayant affirmé par avance qu'il n'était pas en état d'acquitter sa quote part faute d'argent, aima mieux donner une soupière d'argent qui était un meuble de famille et passait en héritage depuis plusieurs générations.

Chacun sait que ce n'est jamais avec toute la justice désirable, que ces sortes de contributions imposées à la suite d'une invasion, sont réparties sur les habitants par les vainqueurs. Ceux-ci, privés de renseignements positifs et nécessaires, sont forcés de s'en rapporter à quelques individus, à qui l'intérêt personnel fait souvent cacher la vérité, et abuser ainsi de la confiance que l'on est obligé de leur accorder.

Quelques personnes purent donc être surchargées, et refusèrent sans doute avec raison de payer en entier la somme à laquelle elles avaient été imposées. Mais comment distinguer les justes réclamations de celles qui ne sont pas aussi bien fondées ?

Cependant le gouverneur ne voulut pas mettre en usage tous les pouvoirs dont il était revêtu, et n'employa jamais les mesures rigoureuses qui lui avaient été prescrites.

Si nous ne craignions de trahir sa confiance et de blesser sa modestie, nous pourrions citer plusieurs faits qui attesteraient tous les moyens de douceur et tous les ménagements qu'il employa, tous les sacrifices qu'il fit lui-même pour concilier son devoir rigoureux qui exigeait la rentrée de la contribution, et sa bonté personnelle qui se refusait à l'exécution complète de ses ordres.

Qu'il nous suffise de dire ici que plus d'un père de famille a dû aux généreux procédés du général Campredon, l'avantage de ne pas quitter la Courlande pour aller languir dans les prisons de Danzig.

Enfin le maréchal avait reçu ordre d'effectuer sa retraite. Les caissons étaient prêts à partir : le lendemain à la pointe du jour l'armée devait se mettre en marche,

lorsqu'un contribuable vint encore de fort loin apporter sa contribution en argenterie. Le gouverneur, occupé des préparatifs de départ, fut en quelque sorte obligé de recevoir ces objets qui, certes, au moment où le 10e. corps battait en retraite, ne furent pas arrachés par la force. Cette argenterie fut confiée à un major prussien qui devait en rendre compte au payeur principal (1).

A l'exception de ce dépôt dont nous ignorons la destination, tout ce qui fut levé pour cette contribution fut intégralement remis au trésor de l'armée et en suite envoyé à Danzig.

Et voilà ce qu'on appelle les rapines des Français en Courlande! certes, nous ne prétendons pas justifier sous le point de vue moral la levée d'une contribution imposée à la suite d'une conquête : la guerre est un état de violence, et l'on ne peut à ce sujet s'autoriser que des exemples antérieurs.

Au reste, les exécuteurs des ordres ne sont point responsables des principes. Il suffit à leur conscience et à leur gloire, de s'acquitter avec honneur des fonctions dont ils se trouvent chargés, quelque douloureuses qu'elles puissent être.

Enfin, dans des circonstances aussi critiques, jamais pays conquis ne fut peut-être administré plus paternellement. Les Russes se plaisaient même en avril et mai

(1) La valeur était de 12 ou 18,000 francs. Cet homme fut adressé au major prussien Both, commandant de la place à Mittau, en invitant celui-ci à recevoir l'argenterie, à en donner quittance et à la remettre au payeur lorsque le 10e. corps serait ré uni.

1814, à rendre cette justice aux Français dans leurs feuilles publiques. Quelques écrits particuliers traitant de ces événements, font foi de la haute estime, j'oserai même dire de la reconnaissance des Courlandais envers leur gouverneur temporaire.

D'ailleurs l'accueil flatteur, les marques d'estime et de considération que n'a cessé de recevoir le général Campredon dans les divers pays qu'il a traversés pendant sa captivité en Russie, sont des faits incontestables qui parlent assez hautement pour lui faire oublier une misérable invective dictée par la haine de notre nation; ils ont été pour lui la seule, mais aussi la plus flatteuse récompense de tout ce qu'il a fait en Courlande.

Ce n'est pas sans quelque satisfaction que nous avons saisi l'occasion de faire connaître la mission importante dont fut chargé vers la fin de sa carrière militaire un officier général dont s'enorgueillit le corps du génie. C'est pour nous une tâche bien douce à remplir que celle de réfuter avec tant d'avantages une calomnie si maladroitement dirigée contre nos compatriotes en général, et en particulier contre un homme respectable qui nous a toujours honorés de son estime.

(II).

Sur l'emprunt forcé fait à Danzig.

Le gouverneur, pour entretenir la confiance parmi les troupes étrangères, et les mettre en garde contre toutes les provocations à la désertion, crut devoir céder à la demande des chefs de corps, et payer l'arriéré en y comprenant la gratification d'un mois de solde promise par le maréchal Macdonald aux troupes du 10e. corps lorsqu'elles étaient encore sous ses ordres.

Ces payements, ceux faits aux prisonniers russes que l'on fit évacuer sur Stettin et Custrin, la dépense de la solde courante, celles des administrations et des travaux du génie et de l'artillerie, ne tardèrent pas à épuiser la caisse. Cependant, ainsi que nous l'avons déjà rapporté, on avait soin de faire la retenue des sommes allouées pour la masse de linge et chaussure, etc.

Vers le commencement de mai il ne restait plus environ que 2,500,000 francs tant en espèces qu'en papier : il était nécessaire de prendre des mesures pour l'avenir, et de ne pas attendre au moment même du besoin pour assurer la rentrée des fonds dont on ne pouvait se passer. On prévoyait combien éprouverait de difficultés l'emprunt qu'on voulait demander aux principaux habitants. La prudence conseilla donc de s'y prendre à l'avance, et l'événement a justifié cette mesure de précaution.

On fit comparaître devant le comité spécial les principaux négociants : on leur exposa la nécessité absolue où l'on était de faire un emprunt à la ville, en leur communiquant l'arrêté du gouverneur que nous avons cité plus haut : on leur demanda la déclaration des fonds qui se trouvaient dans leurs caisses, sur lesquelles on mit en même temps les scellés.

Quelques-uns, contre toute notoriété publique, protestaient n'avoir aucun argent comptant; on s'assura de leurs personnes. On les retint dans la maison Henrischdorf à Neu-garten, et ils furent ensuite transférés à différents endroits où ils restèrent détenus jusqu'au versement d'une partie seulement de leur quote part.

On avait demandé aux notables réunis qu'ils répartissent la somme de trois millions dont on avait besoin; mais ils ne présentèrent qu'un projet de répartition pour

une somme bien inférieure. Sur la proposition du payeur de l'armée on leur avait également offert de faire percevoir ces fonds par le receveur de la ville, qui aurait fait ses versements à la caisse militaire, toutes les semaines ou tous les mois : ils furent sourds à toute proposition.

Le comité fut donc réduit à faire lui-même la répartition en prenant pour base celle des notables; et dans le préambule de l'arrêté publié à ce sujet il était dit: « *qu'on* » *ne se dissimulait pas qu'en prenant ce parti, quelques* » *personnes seraient taxées au-dessus ou au-dessous de* » *leurs facultés, mais que cet état de choses ne pouvait* » *être attribué qu'à la mauvaise volonté de ceux de* » *leurs concitoyens qui par leur état, leur fortune et la* » *connaissance qu'ils avaient de tous, pouvaient faire* » *cette répartition avec le plus d'équité.* »

On s'empara des caisses sur lesquelles on avait mis les scellés, et on en donna un récépissé après en avoir dressé l'inventaire indiquant la quantité et l'espèce des différentes valeurs qu'elles renfermaient. Les fonds excédant la quote part de l'individu à qui on les prenait, devaient servir de caution pour la rentrée totale de l'emprunt. Cette dernière mesure ne fut cependant pas exécutée rigoureusement.

Le payeur ne reçut que des sommes peu considérables à la fois, et pour ne pas s'embarrasser de cet argent en toutes sortes de monnaies autant que pour donner plus de facilités aux habitants, il avait fait agréer à la commission, des billets souscrits par les imposés, payables à diverses échéances fixées d'après les besoins présumés du service (1).

(1) Ces bons offraient encore d'autres avantages : les contribuables, dans le cas où la ville eût été débloquée ou prise

Malgré les mesures de rigueur d'une part, et d'une autre toutes les facilités qu'on tâcha de donner aux négociants en leur accordant du temps pour effectuer les versements par parties, on ne put jamais faire rentrer plus de 1,700,000 francs.

Les Français, habitants de Danzig et plusieurs personnes attachées à l'armée, remirent dans la caisse du payeur principal une somme de 560,000 francs à titre de prêt volontaire (1). Ainsi, en tout on ne put donc réunir que 2,260,000 francs pour attendre les événements.

Voilà comment les choses se sont passées.

M. Blech se récrie avec force contre cet emprunt extraordinaire; il dépeint ainsi la terreur que produisit sur les habitants cette demande inattendue:

« Le mois de mai arriva, dit-il, et dans la première » quinzaine devait éclater un orage dont le fracas » retentit jusques dans le sein des familles, et qui fit plus » d'impression sur les esprits que n'en produisirent par » la suite les bombes et les fusées incendiaires (2) ».

Cet auteur détaille ensuite toutes les mesures qui furent prises, en mêlant à son récit les réflexions amères que lui suggère encore l'indignation de pareils procédés.

Cependant il avoue qu'on *rendit* aux individus arrêtés comme cautions de toutes les personnes imposées, *leur*

---

avant le terme qu'on prévoyait, n'auraient de la sorte payé qu'une partie de la somme à laquelle ils avaient été taxés.

(1) Le général Rapp donna 30,000 francs.

(2) Blech, Geschicte der siebenjæhrigen Leiden Danzigs. Tome 2, page 89.

séjour aussi agréable que possible, par la disposition du local et des jardins (1).

Il rapporte aussi les raisons qu'on alléguait pour motiver les mesures de rigueur auxquelles la mauvaise volonté des habitants forçait le gouverneur d'avoir recours. Les négociants et marchands de toute espèce avaient dû nécessairement, par la voie du commerce, recueillir les 8 ou 10 millions déjà dépensés pour la solde, les travaux de fortification, les frais de l'administration, etc. Comment donc, lorsqu'on leur demandait un prêt, pouvaient-ils dire qu'ils n'avaient pas de fonds en caisse?

En vain M. Blech veut-il insinuer que la plus grande partie de cet argent *s'était amoncelée dans des canaux* où on n'aurait pas dû le rencontrer (2) : en supposant même un très-grand nombre d'abus, la masse du numéraire ne devait, ne pouvait se trouver que chez les négociants, comme elle y était en effet.

Mais ne pouvant pas nier formellement la vérité d'un fait matériel, notre auteur se retranche derrière les principes. *Enfin*, dit-il, *il faut observer le point de vue moral sous lequel pèche ce raisonnement : car de quel droit venait-on demander de l'argent aux personnes qui avaient fait, conservé et accumulé sans reproche les bénéfices même les plus considérables* (3)?

On n'a jamais contesté à personne sa propriété; et le droit qui autorisait cette demande, était la nécessité, cette impérieuse directrice des actions des hommes : sans argent la défense de la place n'était plus assurée.

(1) Blech. Geschicte der siebenjæhrigen Leiden Danzigs, tome 2, pages 108 et 109.

(2) *Ibidem*, page 113.

(3) *Ibidem*, page 114.

En définitive, que faisait-on? On forçait des individus à prêter de l'argent lorsqu'ils ne le voulaient pas.

La chose est injuste en soi. Mais si l'on examine à quoi pouvaient leur servir des capitaux dans les circonstances où l'on se trouvait, tout homme impartial avouera que l'on ne faisait point aux prêteurs un tort aussi considérable qu'ils le disent avec emphase.

Ils avaient à craindre, dira-t-on, de n'être point remboursés ?

A cela, je réponds que le général Rapp leur avait donné toutes les garanties qui étaient en son pouvoir.

Le payeur principal, M. Grandsire, qui, dans ces circonstances, a déployé le zèle le plus éclairé pour concilier autant que possible des intérêts essentiellement divergents, avait donné lui-même les assurances les plus positives, et écrit en conséquence au payeur général de la grande-armée.

La lettre suivante, qui se trouve encore dans les archives du ministère, va jeter le plus grand jour sur cette opération de finances que l'envie et l'esprit de parti ont cherché à présenter sous un aspect déshonorant; cette lettre, disons-nous, fera connaître avec quelle bonne foi, quelle sincérité et quelle intime conviction du remboursement agissaient le gouverneur et ses subordonnés. La voici textuellement :

n°. 290. Danzig, le 15 juin 1813.

A Monsieur Férino, payeur général de la grande-armée.

Monsieur le payeur général,

« M. le gouverneur général n'ayant pu joindre à » ses dépêches toutes les situations et copies de jour-

» naux constatant ma gestion depuis le 1er. janvier jus-
» qu'au 10 juin de cette année, j'ai cherché à y suppléer
» par la situation que j'ai l'honneur de vous adresser,
» ainsi que la copie du procès-verbal de la vérification
» de ma caisse ordonnée par S. Exc. le ministre secré-
» taire d'État.

» Mon service a éprouvé de grandes difficultés et
» aurait totalement manqué si l'on n'avait eu recours à
» diverses opérations de finances.

» Le payement au déblocus de la portion de masse de
» linge et chaussure allouée, nous est de quelques se-
» cours ainsi que le payement, à la même époque, d'une
» partie des denrées mises en réquisition, et du paye-
» ment, en argenterie, des fournitures; mais les dépenses
» de tous les services en général exigent une somme de
» 975,000 francs par mois. Un emprunt de trois mil-
» lions de francs, levé sur les habitants de Danzig à titre
» d'avance à la caisse de l'armée et remboursable par le
» trésor impérial, est devenu une mesure de la plus grande
» urgence, et indispensable.

» Je ne vous cacherai pas, Monsieur le payeur gé-
» néral, que depuis le 11 mai, époque à laquelle l'em-
» prunt a été mis à exécution, il n'est encore rentré à la
» caisse que 1,709,544 fr. 03. cent. (dont 391,128 fr. 74
» cent. souscrits par les habitants), y compris 500,000
» francs environ, versés par les négociants français éta-
» blis en cette ville, à titre de prêt volontaire.

» Les moyens qu'on a employés et que l'on emploie
» encore sont extrêmement sévères; mais les circons-
» tance sont tellement impérieuses, que l'on est obligé
» d'avoir recours aux arrestations. Il est pénible d'em-
» ployer de pareilles voies envers des débiteurs qui ne

» pèchent que par un défaut de confiance et nullement » par la mauvaise volonté. J'ai fait tout au monde pour » les convaincre que cet emprunt serait remboursé, et » qu'il n'aurait pas le même sort que leurs grains mis en » réquisition il y a un an.

» J'ai la satisfaction de voir que cette confiance renaît » à l'égard du trésor, et que les assurances formelles que » je leur ai données, en m'engageant de la manière la » plus forte et telle qu'un homme d'honneur doit le faire, » ont produit dans les versements une facilité que jusqu'a- » lors je n'avais pu obtenir.

» La confiance est telle, monsieur le payeur général, » et le trésor jouit d'une si grande considération pré- » sentement, qu'une maison de commerce de cette ville » vient de m'offrir 8 ou 900,000 francs par mois, et plus, » suivant mes besoins, tout le temps que je serai privé » de vos envois de fonds. Elle exige pour tous titres, » pour me faire des versements, que je sois autorisé » par vous, monsieur le payeur général, à tirer sur » MM. Perregaux-Lafitte ou Delessert à Paris. Cette mai- » son s'engage également à ne faire éprouver aucune » perte au trésor : le papier sera pris au pair, et réalisé en » monnaies au tarif de l'armée. C'est parce que ces » effets seront placés dans le commerce, que l'on exige » qu'ils soient acquittables par des maisons de com- » merce de Paris. Dans les circonstances actuelles un » papier du Gouvernement aurait de grands inconvé- » nients ; il entretiendrait l'inquiétude, et mettrait par » conséquent la maison de commerce dans l'impossibi- » lité de remplir ses engagements, ne pouvant le placer.

» J'ai l'honneur de vous renouveler, monsieur le » payeur général, combien il est important pour le tré-

» sor impérial que l'emprunt des trois millions soit rem-
» boursé ; dès-lors vous pourrez être certain d'obtenir ici
» tous les fonds que vous désirerez, même pour expé-
» dier à d'autres caisses.

» Avant que deux millions soient réalisés, je serai cer-
» tainement honoré de votre réponse ; faites, monsieur
» le payeur général, qu'elle soit conforme aux assu-
» rances données par monsieur le gouverneur général
» et par moi, au commerce de cette ville, et que je puisse
» rembourser, afin que les habitants reconnaissent leur
» erreur, et qu'ils considèrent à l'avenir le trésor impé-
» rial comme un port sans orages où l'on ne craint ja-
» mais les écueils; leurs craintes se changeront en ad-
» miration pour un ministère dont les engagements de
» ses agents sont aussi sacrés.

» Quoique ma conduite m'ait valu de la part de M. le
» gouverneur général des témoignages flatteurs d'estime
» et de sa satisfaction, je n'y serai sensible qu'autant que
» vous les trouverez mérités.

» Par suite de la bienveillance dont M. le maréchal
» Macdonal m'honore, j'ai obtenu de S. Exc. à son re-
» tour de la Courlande, de conserver les chevaux et
» caissons qui servaient au transport du trésor de son
» corps d'armée ; j'ai fait un choix dans ces équipages, et
» cette partie de mon service est assurée ».

J'ai l'honneur d'être, etc.

GRANDSIRE jeune,
Payeur principal.

A cette lettre était jointe une situation de la caisse du payeur que M. Planat, officier d'état-major envoyé pour

annoncer à Danzig l'armistice conclu entre les puissances belligérantes, devait également emporter avec lui. Mais dans la crainte que l'ennemi ne s'emparât de ces dépêches, on avait ajouté trois millions à l'effectif réel de la caisse. C'est par cette même raison que l'on entra de vive voix avec M. Planat dans les explications les plus étendues, et qu'on lui fit sentir de nouveau l'importance et la nécessité de rembourser cet emprunt. Il fut chargé spécialement de faire valoir auprès de Napoléon et du payeur général les différentes considérations qu'on lui avait exposées.

Cependant le payeur général, dans sa lettre du 6 juillet, arrivée à Danzig le 3 août par l'intermédiaire des Russes, ne répondit pas à l'attente du gouverneur général et du payeur : aussi ce dernier écrivait-il à M. Férino, dans sa lettre n°. 291 datée du 4 août 1813 :

« Je vois avec infiniment de peine par votre lettre du » 6 juillet, monsieur le payeur général, que M. Planat » n'a pas eu l'avantage de vous voir pour vous rendre » de vive voix ce qui pouvait le plus vous intéresser » sur ma position. . . . . .

» Depuis le mois de juin je paye sur les fonds de l'em- » prunt, qu'il devient de plus en plus difficile de faire » rentrer ».

Que chacun maintenant porte son jugement.

Quant à M. Blech, son ouvrage a paru en 1815 : s'il l'eût publié en 1818 seulement, cet écrivain aurait sans doute montré un peu plus de modération, en voyant avec quelle scrupuleuse exactitude la France a remboursé les dettes qu'elle avait contractées chez les étrangers.

(III).

Extrait de l'armistice conclu au village de Pleiwitz sous Breslau, le 4 juin (23 mai) 1813.

Art. 1er. Les hostilités cesseront sur tous les points à la notification du présent armistice.

2. L'armistice durera jusqu'au 20 (8) juillet inclus, plus, six jours pour le dénoncer à son expiration.

3. Les hostilités ne pourront en conséquence recommencer que six jours après la dénonciation de l'armistice aux quartiers-généraux respectifs.

4. (Est relatif aux limites assignées aux deux grandes-armées en présence sur l'Oder).

5. Les places de Danzig, Modlin, Zamosk, Stettin et Custrin seront ravitaillées tous les cinq jours, suivant la force de leur garnison, par les soins du commandant des troupes du blocus.

Un commissaire nommé par le commandant de chaque place sera près celui des troupes assiégeantes pour veiller à ce qu'on fournisse exactement les vivres stipulés.

6. Pendant la durée de l'armistice chaque place aura au delà de son enceinte un rayon d'une lieue de France. Ce terrain sera neutre.

7. Un officier français sera envoyé, dans chaque place assiégée, pour prévenir le commandant de la conclusion de l'armistice et de son ravitaillement. Un officier russe ou prussien pourra l'accompagner dans sa route, soit en allant, soit en revenant.

8. Des commissaires nommés de part et d'autre dans chaque place régleront le prix des vivres qui seront fournis. Le compte arrêté à la fin de chaque mois, par

les commissaires chargés de veiller au maintien de l'armistice, sera soldé au quartier-général par le payeur de l'armée.

9 et 10. (Concernent la position des troupes et les mouvements à exécuter pour prendre ces positions).

11. (Est relatif à l'envoi d'officiers sur la ligne pour faire cesser les hostilités).

12. On nommera de part et d'autre deux commissaires officiers généraux pour veiller à l'exécution des stipulations du présent armistice. Ils se tiendront dans la ligne de neutralité à Neumark pour prononcer sur les différents qui pourraient survenir.

Ces commissaires devront s'y rendre dans les vingt-quatre heures, afin d'expédier les officiers et les ordres qui doivent être envoyés en vertu du présent armistice.

Pleiwitz le 4 juin (23 mai) 1813.

(IV).

Sur l'affaire de la légion de Lützow.

Privé de tout éclaircissement à l'égard de l'affaire de la légion de Lützow, qui avait été cependant le seul motif mis en avant pour la cessation des fournitures, on supposait que la fermeté du général Rapp n'avait pas répondu à l'attente de l'ennemi, qui croyait pouvoir se dispenser de ravitailler la place en donnant quelques prétextes; mais que, poussé à bout par les raisons claires et concluantes du gouverneur, et ne voulant pas être responsable de la rupture de l'armistice par son refus prolongé, il s'était décidé à continuer le ravitaillement.

Sans vouloir élever à présent le moindre doute sur la vérité de tout ce qu'a avancé le duc de Würtemberg, nous ne pouvons nous dispenser de citer ici un extrait du

Moniteur du 27 juin 1813, qui s'exprime ainsi à l'article *Paris*, où l'on donne des nouvelles de l'armée :

« Les corps francs prussiens, levés à l'instar de celui » de Schill (1) ont continué depuis l'armistice à mettre » des contributions et à arrêter les hommes isolés. On » leur a fait signifier l'armistice dès le 8 (juin), mais ils » ont déclaré faire la guerre pour leur compte ; et comme » ils continuaient la même conduite on a fait marcher » contre eux plusieurs colonnes. Le capitaine Lützow » qui commandait une de ces *bandes* a été tué, 400 des » siens ont été tués ou pris, et le reste dispersé. On ne » croit pas que 100 de ces *brigands* soient parvenus à » repasser l'Elbe. Une autre *bande* commandée par un » capitaine Colombe est entièrement cernée, et on a » l'espoir que, sous peu de jours, la rive gauche de » l'Elbe sera tout-à-fait *purgée* de la présence de ces » *bandes*, qui se portaient à toute espèce d'excès envers » les malheureux habitants ».

Le style employé dans ce rapport, au moment où les souverains traitaient de la paix, prouve assez que ces

---

(1) On sait qu'en 1809, au moment où l'Autriche commença les hostilités contre la France, il y eut en Prusse plusieurs soulèvements. Le major Schill, homme entreprenant, était à la tête d'un corps de partisans publiquement désavoué par le Roi de Prusse ; mais il ne s'était mis en avant, que pour déterminer un mouvement général d'insurrection contre les Français Les Prussiens n'attendaient que l'ordre du souverain pour courir aux armes. Schill semblait faire la guerre pour son propre compte : il se jeta dans la Westphalie, comptant sur une armée à son approche : déçu dans son attente, il fut repoussé et mourut en guerroyant sur les grande routes (à Stralsund). Extrait de Blech, tome 1er, page 193.

corps étaient désavoués, au moins ostensiblement, par le Roi de Prusse. Ce qui prouve encore que ces partisans faisaient la guerre pour leur propre compte, c'est qu'ils ne se soumettaient pas aux conditions de l'armistice. Car, lorsqu'ils furent attaqués, ils occupaient la rive gauche de l'Elbe, et conformément à l'un des paragraphes de l'art. 4 de la trêve, les troupes russes et prussiennes devaient se tenir sur la rive droite (1).

Ces corps ont été poursuivis, attaqués et détruits en partie : mais il est constant que les puissances ne pouvaient pas prendre fait et cause pour eux, puisque ceux-ci ne reconnaissaient pas et n'observaient pas les traités signés et observés par ces mêmes puissances.

Comment donc expliquer alors le passage suivant d'une lettre déjà citée du duc de Würtemberg (2) :

« Je suis convaincu qu'avec un peu de patience nous » aurons bientôt la nouvelle que les affaires des cabinets » prennent un *autre cours*. Quel serait alors le regret de » Votre Excellence, si par une trop grande précipitation, » il pouvait naître des embarras entre les cours, dont la » mienne au reste n'a aucun reproche à se faire, puisqu'il » *était bien naturel qu'elle usât momentanément de* » *représailles après avoir appris la destruction du corps* » *de Lützow au milieu de l'armistice*, les hommes ne

(1) Ce paragraphe est ainsi conçu :

L'Elbe, jusqu'à son embouchure, fixe et détermine la ligne de démarcation entre les deux armées belligérantes, à l'exception des points ci-après. Ce qui suit est relatif à la 32e. division militaire (Hambourg) dans laquelle les Français conservaient au contraire quelques points sur la rive droite du fleuve.

(2) Lettre du 17 (5) juillet.

» pouvant pas renaître, au lieu qu'il est *très-possible de* » *fournir à la garnison de Danzig les ravitaillements* » *arriérés* ».

Nous ne pouvons pas non plus expliquer comment, après avoir annoncé d'une manière aussi solennelle *la possibilité* de fournir tout ce qui était dû en vivres à la garnison, le duc de Würtemberg n'a pas rempli ses engagements, en s'excusant toujours sur *l'impossibilité* de les tenir.

(V).

Sur le système d'attaque suivi par les assiégeants.

Monsieur Blech dit que, *sans l'incendie* du 1er. novembre, *la garnison tenait au moins jusqu'au mois de de mars* 1814 (1).

L'*auteur témoin oculaire*, que nous avons déjà eu occasion de citer, dit la même chose en plusieurs endroits. Par exemple, page 109 (2) : « *l'on demeura con-*

---

(1) Ohne dieses Opfer hielt die Besatzung bis Mærtz wenigstens (tome 2, page 268).

(2) Und so folgte man denn der Ueberzeugung, dass nur ein kræftiges Bombardement das einzige Mittel sei, zum Zwecke zu gelangen. Ein Bombardement, das um die beabsichtigte Wirkung zu erreichen, aus angemessener Ferne, das heisst : aus der ernsten Parallele unternommen werden musste; so, dass die Nothwendigkeit einer Tranchée-Eroeffnung sich von selbst ergab.

Um aber den Feind über seine eigentlichen Absichten irre zu führen, liess der Herzog in seiner Position von Neu-Schottland und Langfuhr fœrmlich so arbeiten, als wenn er zur Absicht hætte, vom Oliver Thore her sich der Stadt zu bemeistern. (Skizzirte Geschichte der Blockade und Belagerung von Danzig im Jahr 1813).

» *vaincu qu'un vigoureux bombardement était le* seul » *moyen de parvenir au but qu'on se proposait (la prise* » *de la place); un bombardement qui, pour produire* » *tout l'effet désiré, devait partir d'une distance énorme,* » *c'est-à-dire de la première parallèle : de sorte qu'il* » *devint absolument nécessaire d'ouvrir la tranchée.*

» *Mais pour tromper l'ennemi sur ses véritables des-* » *seins le prince fit travailler à sa position de Langfuhr* » *et de Neu-Schottland, de manière à faire croire qu'il* » *avait l'intention de s'emparer de la ville du côté de* » *la porte d'Oliwa*».

Et plus loin, page 117 (1).

« *Le duc de Würtemberg avait mis toute son at-* » *tention à diriger sur la ville un vigoureux bombar-* » *dement habilement combiné. Ce n'était que dans le* » *cas d'un plein succès que cette mesure pouvait enle-* » *ver à l'ennemi ses approvisionnements au moyen des-* » *quels il devait tenir fort long-temps encore, et que* » *Danzig*, forcé par le besoin, *devait tomber au pou-* » *voir des assiégants* ».

Enfin, pour terminer ces citations, nous n'emprunterons plus à cet auteur que le passage suivant, qui est de trop grande importance à nos yeux pour être passé sous silence :

« . . . . . *Il est notoire que la garnison se trouvait* » *encore pourvue jusqu'à la fin de juillet* 1814, *de den-*

---

(1) Und er hatte daher seine ganze Ueberzeugung auf ein gut angebrachtes kræftiges Bombardement gerichtet. Nur, wenn dies den vollen Erfolg hatte, wurde der Feind seiner noch weit ausreichnenden Vorræthe beraubt, und Danzig musste durch Noth in die Hænde seiner Belagerer fallen (*ibidem*).

» *rées de toutes espèces (qu'elle avait trouvées en en-*
» *trant dans la ville)*, ET QU'ELLE ÉTAIT EN SÛRETÉ DER-
» RIÈRE DES REMPARTS QU'UN FOU SEUL POUVAIT IMAGI-
» NER DE PRENDRE D'ASSAUT (1) ».

Nous devons conclure de tout ceci, ainsi que nous l'avons déjà dit, que l'état des fortifications et l'attitude de la garnison, ont déterminé le duc de Würtemberg à prendre le parti de brûler la ville pour atteindre nos magasins et forcer la garnison de se rendre faute de vivres, avant que la mauvaise saison et l'épuisement total du pays, qu'il occupait depuis si long-temps, ne l'eussent forcé lui-même à lever le siége.

Il est vrai que par cette mesure désastreuse, les assiégéants ont dû sacrifier presque la moitié des habitations de Danzig. Cependant cette considération pesée dans le conseil du prince ne l'a pas emporté sur celles qui demandaient impérieusement la plus prompte reddition possible de cette forteresse importante.

Il est assez curieux de voir, dans le texte même, le calcul établi par l'auteur pour prouver l'avantage et l'économie réelle qu'il y avait à brûler une ville comme Danzig. (2).

Mais par suite de l'incohérence des diverses pièces rassemblées dans l'ouvrage intitulé : *Ebauche du Blocus et du Siége de Danzig en* 1813, on voit plusieurs passages

(1) Es ist bekannt, dass die Garnison bis Ende Julii 1814 zum wenigsten, mit Lebensmitteln fast aller Art versehn gewesen (wie sich dies beim Einrücken in die Stadt befunden), und dass sie sich hinter Wællen gesichert befand, welche zu estürmen nur dem Tollhæusler einfallen konnte. (*ibidem* page 179).

(2) *Voyez* pages 179 et suivantes.

où l'auteur se contredisant lui-même, et oubliant tout à coup les immenses travaux faits par les assiégeants qui, d'après ses propres expressions, *ouvrirent d'aussi loin la tranchée pour épargner le sang humain*, ainsi que le bombardement qui consuma nos magasins de vivres, dit que Danzig en 1813 ne résista que pendant 27 jours de tranchée ouverte (du 2 au 29 novembre), tandis qu'en 1807 cette place se défendit pendant 51 jours à partir de l'ouverture de la tranchée.

L'auteur ne tient compte des travaux des Russes que depuis le 2 novembre, jour où ils tracèrent en effet la parallèle de Stolzenberg, et semble attribuer la reddition de la place, uniquement aux efforts et aux dispositions que firent les assiégeants depuis l'établissement de cette parallèle.

Il assure que, *quand la garnison capitula, le fort du Bischofsberg se trouvait dans l'impossibilité de tenir plus long-temps* (1), et *qu'il était tellement ruiné par l'artillerie, que le général commandant regardait comme certain de pouvoir l'enlever d'assaut* (2).

Nous nous en référons aux détails que nous avons donnés tant sur les travaux des assiégeants que sur l'état des fortifications au moment de la reddition de la place.

---

(1) Wie denn jeder Sachverstændige sich den Effekt eines so mœrderischen Feuers und die Unmœglichkeit, ihm længer zu widerstehn, gedenken kann... (Skizzirte Geschichte, etc., page 136.)

(2) Obwohl die attakirte Fronte des Bischofsbergs, mit seinem Umgebungen, besonders das Bastion Salvator sehr gelitten, so wie auch das daselbst befindliche Geschütz dergestalt ruinirt war, dass der kommandirende General bestimmt hatte, denselben mit Sturm zu nehmen. (*ibidem* page 182).

L'*auteur témoin oculaire* nous paraît bien mal instruit, car on nous a assuré au contraire avoir entendu dire à l'ingénieur en chef des assiégeants, que, vu la difficulté de leur position, ils étaient sur le point d'abandonner cette seconde attaque pour en essayer une troisième sur la porte de Petershagen. Cependant ce projet est trop insensé pour que nous ajoutions entièrement foi au récit qu'on nous a fait : tout au plus les Russes pouvaient-ils essayer de surprendre le Bischofsberg en l'attaquant de vive force par la gorge.

Mais si en 1807 ce coup de main présentait quelques chances favorables de succès, les améliorations faites au Bischofsberg, depuis cette époque, rendaient la chose presqu'impossible : les blockhaus qui flanquaient sa partie gauche, étaient autant de sentinelles permanentes et sûres, qui auraient vigoureusement défendu la porte de Pétershagen, ainsi que l'escarpement et la gorge du fort.

Dans la comparaison que fait l'auteur anonyme des deux siéges de Danzig en 1807 et en 1813, ainsi que dans tout ce qu'il avance au sujet de la position critique dans laquelle se trouvaient les assiégés relativement à leurs fortifications, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer l'orgueilleuse mauvaise foi du témoin oculaire, ou d'admettre que le *témoin oculaire* n'a rien *vu*.

(VI).

Rapport du chef d'escadron Marnier, *aide-de-camp du général en chef comte* Rapp, *sur la mission qu'il eut à remplir vers la fin du siége de Danzig en* 1813.

« Nous étions en novembre 1813, et le siége durait » depuis dix mois : bloqués par terre et par mer nous

» avions épuisé une partie de nos munitions ; l'Empereur
» était à 300 lieues de nous, et les communications, même
» par espionnage, étaient absolument impossibles. Nous
» tenions toujours, nous luttions contre le danger et
» contre des besoins de toute espèce.

» Sur ces entrefaites, un incendie nous consuma
» quatre mois de provisions. Cet événement qui rendait
» notre situation affreuse, décida le général en chef
» comte Rapp à tenter un dernier effort pour apprendre
» à l'Empereur l'extrémité où la garnison était réduite.
» Une légère embarcation reçut ordre de mettre à la
» voile ; je m'offris pour la commander, et j'obtins cet
» honneur. L'expédition était extrêmement périlleuse ;
» il fallait braver la flotte anglo-russe qui observait
» Danzig, avertie par des transfuges de ce qui se
» préparait, et tromper ensuite la vigilance des nom-
» breux vaisseaux dont nos ennemis couvraient la mer.

» Le navire qu'on mit à ma disposition se nommait
» l'*Heureuse-Tonton*, capitaine Dumoutier ; il portait
» cinq petits pierriers et dix fusils. L'équipage était
» composé d'une manière assez bizarre : sur huit mate-
» lots, il y avait deux français, un espagnol, deux al-
» lemands, un danzigois et une espèce de cosmopolite
» qui ne parlait que le jargon des gens de mer, et com-
» prenait cependant toutes les langues. Chacun de ces
» hommes était marin depuis son enfance. Je les avais
» choisis, et quoiqu'ils fussent de nations différentes, je
» pouvais compter sur eux. Quant au capitaine, c'était
» un jeune homme aussi courageux qu'habile.

» Le 7 je me rendis à Fahrwasser ; j'y trouvai mes
» hommes et mon bâtiment prêt à mettre à la voile.
» J'attendis le vent. Le 8 au soir il souffla dans une di-

» rection favorable. La clarté de la lune qui était alors » dans son plein, permettait à la flotte anglo-russe de » suivre tous nos mouvements.

» Nous partîmes, et contre toutes les probabilités, nous » eûmes le bonheur d'échapper aux vaisseaux ennemis, » dont la plupart étaient sous voiles : bientôt nous fûmes » hors de leur portée.

» Nous avions à peine doublé la pointe d'Héla (six » lieues de Danzig), que les vents nous devinrent totale- » ment contraires; notre goëlette fatigua considérable- » ment.

» Cependant les Anglais, instruits de mon départ, avaient » envoyé dix bâtiments à ma poursuite. Le 9, vers les dix » heures du matin, nous en aperçûmes cinq qui se di- » rigeaient sur nous; mais il survint un coup de vent si » terrible, que chacun d'eux songea plutôt à sa propre » sûreté qu'à continuer la chasse, et bientôt nous ces- » sâmes de les voir. Nous n'échappâmes à un danger que » pour en courir un autre. Quoique nous fussions à la » cape, une bourrasque nous poussa avec une effrayante » rapidité vers les côtes de Suède, et nous reçûmes une » telle secousse, que le lest fut jeté de bâbord à stribord, » et que pendant plusieurs minutes notre bâtiment avait » cessé d'obéir au gouvernail. Il penchait tellement, que » l'eau entrait dans la cale par les écoutilles : nous cou- » pâmes aussitôt les écoutes et nous parvînmes à remettre » le bâtiment en équilibre, en nous portant tous à bâ- » bord, et en vidant l'eau avec des seaux, car la pompe » était engagée.

» A l'entrée de la nuit le vent se calma, sans que » nous puissions néanmoins nous en rendre maîtres. » L'orage avait été si violent, qu'il nous avait été im-

» possible de calculer notre route ; et sans savoir au juste » où nous étions, nous avions l'horrible certitude que » nous approchions des côtes de Suède qui sont hé- » rissées d'écueils.

» Le moment où les flots nous laissèrent plus tran- » quilles nous livra à nos propres pensées ; elles étaient » affreuses comme notre position. Portés au milieu » d'une mer orageuse par un frêle navire incapable, » désormais, de résister au premier coup de vent, nous » avions pour toute perspective, trois maux différents, les » Anglais, les Suédois ou les flots; mais notre courage » ne nous abandonna pas, et résignés à tout, nous at- » tendîmes les événements.

» A onze heures, nous fûmes poussés sur la côte, et » nous périssions infailliblement, si notre bâtiment « n'eût été enclavé entre deux rochers qui le soutin- » rent.

» Nous jetâmes à la mer tout notre lest ainsi que nos » pierriers, excepté un seul, et après huit heures de tra- » vaux, pendant lesquels le vent se calma un peu, nous » parvînmes à nous dégager. Nous mîmes aussitôt à » l'ancre; mais il nous fut impossible d'arrêter totale- » ment une voie d'eau considérable formée dans ce » dernier choc.

» Le lendemain 10, au point du jour, nous aperçûmes » la terre dont nous n'étions éloignés que de 400 toises » environ; c'était l'île suédoise d'OEland. Quelques » barques de pêcheurs vinrent nous voir. Nous nous » dîmes Prussiens. Elles nous apportèrent du poisson, » du beurre, des œufs et quelques autres provisions. » Nous employâmes toute cette journée à réparer nos » avaries.

» Le 11 notre position resta la même. Le 12 deux of-
» ficiers suédois se rendirent à notre bord pour visiter
» nos papiers. Comme ils ne parlaient pas allemand,
» nous feignîmes de ne pas les entendre, et leur mon-
» trâmes un pavillon prussien. Notre conduite ne parut
» point les satisfaire, et nous nous séparâmes, eux mé-
» contents et nous fort inquiets.

» Le 13 plusieurs barques, sur l'une desquelles était le
» pasteur du village de Kerglosa, s'approchèrent de
» nous; nous ne voulûmes recevoir que ce dernier. Il
» parut surpris de notre défiance, et nous apprit que,
» d'après les lois, les officiers que nous avions vus la
» veille, avaient droit à la moitié des bâtiments naufragés :
» bien qu'il nous parlât comme à des alliés, il nous quitta
» entièrement convaincu que nous étions français. Dès ce
» moment nous vîmes bien que nous avions tout à re-
» douter. Pendant le reste de la journée, des rassemble-
» ments eurent lieu en divers endroits sur le rivage, et
» nous remarquâmes un grand mouvement d'hommes à
» pied et à cheval. Bien certains que nous étions l'objet
» de tout ce tumulte, nous aurions voulu nous éloigner
» de ces parages; mais un calme plat nous en empê-
» chait; nous passâmes la nuit dans des transes mortelles
» et sous les armes, décidés à vendre cher notre liberté.

» Le 14 un canot vint à bord avec une lettre du pasteur;
» il invitait le commandant à se rendre à terre avec
» quelques hommes de sa suite, pour y assister au ser-
» vice divin et dîner chez lui. Je devinai facilement ses
» intentions : je lui fis, en allemand, une réponse fort
» polie, et donnai quelques pièces de monnaie à ses
» messagers.

» Cependant notre situation devenait de jour en jour

» plus pénible. Nous ne pouvions douter de ce que les » Suédois méditaient contre nous; nos petites provisions » s'épuisaient, point d'espérance de les remplacer et » presqu'aucune de nous éloigner des côtes : car, ayant » jeté tout notre lest, nous ne pouvions plus tenir la » mer, que dans le cas seulement où nous aurions été » favorisés par une légère brise d'est.

» Dans cette cruelle extrémité, après de mûres ré- » flexions, je m'arrêtai à une résolution qui me parut la » seule digne de dix soldats de la garnison de Danzig. » J'assemblai mon petit équipage et je leur déclarai que » nous débarquerions la nuit suivante, et qu'après avoir » transporté à terre nos munitions et nos vivres, et coulé » notre bâtiment, nous irions nous emparer de vive » force d'une des tours qui servent pour les signaux; » que de là nous irions faire une incursion dans la ferme » la plus voisine, y prendre des vivres pour un mois, » nous retrancher ensuite, et forcer le commandant de » l'île à nous accorder une capitulation honorable. Le » jeune Dumoutier, plein d'enthousiasme, ordonna à l'ins- » tant les préparatifs, et chacun de mes matelots travailla » sans relâche, en attendant le moment favorable pour » mettre notre projet à exécution; mais un nouveau » danger qui survint nous empêcha de l'exécuter.

» Le lendemain matin 15, vers les 7 heures, nous » eûmes en vue deux bâtiments que nous reconnûmes » pour anglais, et qui semblaient se diriger vers nous. » La mer commençait à devenir houleuse, et tout pré- » sageait un gros temps. Nous remarquâmes bientôt que » des deux bricks, un seul venait à nous. La situation » affreuse dans laquelle nous nous trouvions nous faisait » une loi de tout oser : je me décidai à l'attaquer.

» Je fais donner à mes matelots double ration d'eau-
» de-vie, et nous courons sur les Anglais ; ils nous laissent
» approcher sans défiance. Arrivés près d'eux, nous his-
» sons pavillon français et faisons une décharge de notre
» pierrier et de notre mousqueterie. Ils ripostent : la fu-
» sillade s'engage. Pendant trois quarts d'heure on se
» bat avec acharnement de part et d'autre. Cependant
» l'eau continuait de pénétrer dans notre navire, et comme
» mes gens avaient été contraints d'abandonner la pompe,
» nous étions au moment d'être submergés. A cette vue
» je prends mon parti, j'ordonne de monter à l'abordage,
» nous accrochons le bâtiment ennemi, et au moment
» où nous nous en rendons maîtres, le nôtre aussitôt
» disparaît sans même que nous ayons le temps de sauver
» nos effets.

» Tout mon équipage fit preuve en cette affaire d'une
» rare intrépidité, et mérita les plus grands éloges, no-
» tamment le jeune capitaine Dumoutier.

» Le brick capturé s'appelait *les Deux-Jumeaux*, ca-
» pitaine Williams Beell, du port de 250 tonneaux, por-
» tant 25 hommes d'équipage et 4 canons. Il retournait de
» Riga à Londres, chargé de graine de lin, de caviar, etc.
» Il faisait partie d'un nombreux convoi, escorté par des
» bâtiments de guerre, et s'en trouvait séparé depuis les
» derniers coups de vent. Lorsque je connus ces détails,
» je sentis que ma position était encore fort équivoque,
» et d'autant plus que le second brick, qui se trouvait en
» arrière et sous le vent à nous, était resté spectateur du
» combat. A la vue de notre succès, il parut chercher à
» nous joindre ; mais exténués comme nous l'étions, et
» nous trouvant en trop petit nombre pour surveiller nos
» prisonniers, manœuvrer notre nouveau vaisseau et

» courir la chance d'un second combat, nous forçâmes » de voiles pour l'éviter, et, comme le vent nous était » favorable, nous fûmes bientôt hors de sa portée.

» Nous continuâmes notre route, et ne fîmes ce jour- » là aucune rencontre fâcheuse ; mais le 16 au matin, à » la hauteur de Gothland, nous fûmes tout étonnés de » nous trouver au milieu du convoi anglais dont notre » vaisseau avait fait partie.

» Nous étions infailliblement perdus, si l'on avait pu » nous reconnaître : heureusement on ne savait rien de » ce qui s'était passé la veille. Pendant quatre jours nous » voguâmes, sans qu'il leur vînt le moindre soupçon à » notre égard. Durant cet intervalle, nous essuyâmes une » tempête épouvantable : elle fut si longue et si terrible, » que d'après les journaux du temps trois cents bâtiments » échouèrent alors sur les côtes de Suède.

» Le 20, poussés par un vent d'ouest, nous avions dépassé » la hauteur de Riga, et nous nous trouvions à l'entrée du » golfe de Finlande.

» Le 21, la mer se calma un peu et nous cessâmes de dé- » river. Cependant la situation de mon petit équipage de- » venait de plus en plus critique. Depuis le 10 nous » étions à la demi-ration, et même, en continuant à » donner les vivres sur ce pied là, il ne nous en restait » que pour six jours. L'eau nous manquait totalement, et » nous avions épuisé notre eau-de-vie. D'un autre côté, » à mesure que les distributions diminuaient, le service » devenait plus pénible. Obligés d'être jour et nuit sur » le pont, de faire la manœuvre par des temps affreux, » et sans sécher leurs vêtements, privés de tout, exténués » de fatigue, mes matelots maigrissaient à vue d'œil, et » je prévoyais le moment où leurs forces cesseraient de

» répondre à leur courage. Je redoutais en outre d'être » engagé dans les glaces.

» Les 22 et 23, le vent ayant varié de l'ouest au sud, » nous fîmes petite route, mais toujours avec le convoi » anglais.

» Le 24, le vent se fixa à l'est, et nous eûmes connais- » sance de l'île de Gothland. Pendant la nuit il s'éleva » une brise, et toute la journée du 25 nous courûmes » vers Bornholm. Sur le soir le vent fraîchit et nous » n'étions plus qu'à 12 lieues de cette île désirée; mais » comme alors nous faisions une lieue à l'heure, nous » fûmes obligés de diminuer de voiles pour ne pas terrer » avant le jour.

» Le 26, deux chaloupes danoises vinrent nous re- » connaître, et nous allâmes mouiller sous la protection » des batteries de Bornholm.

» Je me rendis auprès du gouverneur, qui me fit l'ac- » cueil le plus distingué. Je voulais sur-le-champ partir » pour Copenhague, mais il m'en empêcha. Il me fit ob- » server qu'à moins de traverser le détroit la nuit, et par un » bon vent, on risquait d'être pris par les croiseurs sué- » dois qui infestaient ces parages. Il m'engagea même » à ne pas continuer ma route sur le bâtiment capturé » dont la marche était forte lente, et mit à ma disposi- » tion un paquebot et un officier de son état-major.

» Je laissai au capitaine Dumoutier la liberté de partir » quand il le jugerait convenable, et je lui enjoignis de » vendre à Copenhague le bâtiment que nous avions » pris.

» Le 2 décembre, le vent soufflant dans une bonne » direction, mais avec violence, je voulus mettre à la » voile. Deux obstacles s'y opposaient : le clair de lune,

» et quelques croiseurs suédois en observation devant » le port de Rœnne. Le gouverneur que ces dangers » effrayaient voulut me retenir, mais dans ma position » je crus devoir résister à ses instances, et tenter encore » une fois la fortune.

» Lorsque je pris congé de ce brave officier (M. de » Rœter, commandeur de la marine), il eut l'attention » de me promettre que dans le cas où l'on se disposerait » à me donner la chasse, il m'en préviendrait par un » signal. A peine étais-je à une portée de canon du port, » que j'entendis le signal convenu. Cependant je ne » voulus point rétrograder. La mer étant très-houleuse, » j'espérais que l'ennemi nous perdrait de vue. Le succès » justifia mon attente.

» Nous passâmes la nuit à craindre les attaques et à » lutter contre les vagues. Cette nuit fut affreuse, et nous » courûmes les plus grands dangers.

» Le lendemain à midi, nous entrâmes dans le Sund, » et à onze heures du soir nous arrivâmes à Copenhague. » Après avoir remis à notre ambassadeur (M. le baron » Alquier) les lettres que j'avais pour lui, je me dispo- » sais à partir, lorsque le Roi instruit de mon arrivée » par l'officier venu de Bornholm avec moi, me fit dire » qu'il désirait me voir. Je me rendis sur-le-champ auprès » de Sa Majesté qui me reçut de la manière la plus gra- » cieuse, voulut connaître jusqu'aux plus petits détails » de mon voyage, et m'offrit tous les secours dont je » pouvais avoir besoin.

» Je quittai Copenhague immédiatement après l'au- » dience du Roi, et me dirigeai sur Hambourg.

» J'appris en route les événements qui avaient eu lieu, » l'invasion de la France et le blocus d'Hambourg; je » fus témoin de la retraite de l'armée danoise.

» Forcé de revenir sur mes pas, je retournai à Co-
» penhague, après avoir tenté vainement de m'embar-
» quer dans les principaux ports du Holstein et du
» Jutland.

» J'appris enfin les malheurs de l'armée française,
» l'abdication de l'Empereur et l'entrée du Roi à Paris.
» C'est alors que je rentrai en France.

» Le capitaine Dumoutier resté à Bornholm d'après
» mes instructions, profita d'un coup de vent pour tra-
» verser le Sund; mais aperçu et poursuivi, précisément
» par l'un des dix bâtiments de guerre partis de Danzig,
» ce brave jeune homme eut l'audace d'assurer le pavillon
» français et d'engager un combat dont l'issue ne pou-
» vait être douteuse. Sa témérité étonna le commandant
» anglais, qui, sur la demande du capitaine Dumoutier,
» le déposa, ainsi que ses matelots, sur les côtes de Suède
» au lieu de les emmener en Angleterre ».

(VII).

Sur le système de défense suivi à Danzig.

Nous pensons que la défense de Danzig en 1813 ne sera pas seulement honorable et glorieuse pour les armées françaises; nous croyons qu'elle peut être utile sous le rapport de l'art.

Depuis la défense de Gênes en l'an 8 (1800) par le général Masséna, nous ne savons pas que l'on ait essayé de disputer vigoureusement les positions qui environnaient les places de guerre avant de s'y renfermer définitivement (1).

---

(1) Il paraît cependant qu'en 1814, le prince d'Eckmühl avait adopté le même système de défense pour Hambourg, et le général Carnot pour Anvers.

Cependant ce mode de défense présente bien des avantages. Il assure de grandes ressources en vivres, en fourrages, en matériaux, en travailleurs que peuvent fournir les faubourgs et les villages que l'on occupera. En outre il nous semble éminemment convenir au soldat français, sur le caractère duquel on est assez généralement d'accord, quoiqu'à notre sens on compte trop peu sur sa résignation dans les souffrances et sur la fermeté de son courage toutes les fois qu'il ne s'agit pas d'attaquer (1).

---

(1) Sans parler des campagnes pénibles d'Egypte et de Portugal (en 1807), il serait facile, pour prouver ce que nous avançons, de citer un grand nombre de places défendues par les Français jusqu'à la dernière extrémité au milieu des plus grandes privations.

M. Carnot, dans le discours préliminaire de sa *Défense des Places*, s'exprime en ces termes :

« *Le caractère national du Français est d'attaquer* » *toujours ; il gagne de l'audace en allant en avant ; il* » *en perd s'il attend : un rôle passif ne lui convint* » *jamais* ». (Page xxiij de la 3e. édition).

Cependant les Français ont montré en maintes occasions qu'ils savaient aussi se défendre lorsque les circonstances ne leur permettaient pas de jouer le rôle d'assaillants.

Nous admettons néanmoins avec tout le monde que l'attaque leur convient mieux que la défense qui exige un courage plus froid. Mais tout en demeurant convaincus de cette vérité, nous voudrions que les personnes, qui peuvent avoir une grande influence, ne prissent pas à tâche, en quelque sorte, de persuader à nos soldats qu'ils ne savent, et même qu'ils ne peuvent pas se défendre et attendre l'ennemi. Les généraux habiles doivent avec art approprier leur tactique et leurs manœuvres au caractère de leurs troupes, sans faire apercevoir à celles-ci qu'elles ont un côté faible.

Puis donc que nos soldats préfèrent les combats en rase campagne, puisqu'il paraît qu'un vaste horizon augmente leur audace et leur permet de mieux déployer toutes leurs qualités militaires, tâchons d'occuper les environs des places aussi long-temps que possible, et ne forçons nos troupes à la défense des remparts que quand on ne pourra plus faire autrement.

Les habitants eux-mêmes, dont on a quelquefois à craindre le soulèvement dans une grande ville, prennent une meilleure opinion de la garnison lorsqu'elle n'est pas réduite à se cacher derrière ses murailles, et lui accordent plus de confiance ou du moins sont plus retenus dans le devoir par l'idée qu'ils ont de sa force.

Réduisons s'il se peut le siége à une espèce de blocus ou à une suite de petits siéges partiels.

Les défenseurs, ayant l'avantage de la connaissance des lieux, peuvent assurer toutes leurs positions en fortifiant quelques points seulement. De cette manière ils tiendront l'ennemi à une grande distance, et le forceront à un immense développement qui le rend faible partout.

Il serait à désirer qu'on s'attachât plus qu'on ne le fait ordinairement, à empêcher l'établissement des lignes de contrevallation, ou du moins qu'on obligeât l'armée attaquante à les construire fort éloignées. Plus vous conserverez de terrain, plus encore il vous sera facile de faire une pointe pour aller battre l'ennemi en détail ou pour vous ravitailler.

Cependant on ne peut se dissimuler que tous les sites qui environnent les places fortes ne sont pas également propres à l'application d'un pareil système; mais nous n'insistons autant sur les raisons qui militent en sa faveur que parce que, jusqu'ici, les gouverneurs semblent, dans

toutes les circonstances possibles, avoir craint même d'essayer de le mettre en pratique.

Espérons que l'exemple donné à Danzig ne sera pas stérile, et qu'il servira à confirmer les excellents principes émis par M. Carnot, dans son ouvrage de la Défense des Places, qui conseille de conserver les faubourgs des villes de guerre, et de les fortifier même pour les défendre, au lieu de les détruire à la simple approche de l'ennemi comme on le fait généralement.

Remarquons que ceci n'est point en contradiction avec la maxime adoptée par tout le monde, *de raser tout ce qui offusque la vue jusqu'à la portée du canon* (1). Car après avoir tenu autant que possible dans les faubourgs, hameaux, maisons isolées, etc., lorsqu'on sera sur le point de les abandonner, il faudra prendre toutes les précautions nécessaires pour détruire les abris favorables à l'ennemi, qui seraient trop près des fortifications. Au moins, si l'on est obligé d'en venir à cette fâcheuse extrémité, on aura fait, en agissant comme nous le prescrivons, tout ce qui dépendait de soi pour éviter de pareils désastres aux habitants.

C'est ce qui est arrivé à Danzig lors de l'abandon des faubourgs d'Ohra et de Schidlitz qui ont été conservés intacts tant que l'on a pu les occuper.

Par cette défense lointaine vous retardez le bombardement. Le succès, en quelques circonstances, de ce moyen barbare malheureusement trop souvent employé dans ces derniers temps, ne doit pas faire croire à son efficacité pour la prise des places : son inutilité au contraire a été démontrée toutes les fois qu'une brave garnison, ayant

(1) De la Défense des Places fortes, par M. Carnot, page 275 (3e. édition).

ses vivres en sûreté, a été assez forte pour maintenir la population, ou que les habitants eux-mêmes, d'accord avec les troupes, ont eu la ferme intention de ne pas livrer leur ville.

Quant à nous, il nous est démontré que sous tous les rapports il convient de tenir l'ennemi le plus long-temps possible loin des remparts, dût-on faire de grands sacrifices pour parvenir à ce but : il en résulte force morale pour la garnison et les habitants, ressources en tous genres, facilité pour les sorties, retard toujours précieux des maux incalculables qui accablent nécessairement une ville exposée au feu des batteries de toute espèce.

Quand l'ennemi est irrévocablement établi dans la première parallèle, et que ses batteries consolidées ne peuvent être contrebattues avec succès par celles de l'assiégé, que celui-ci ménage alors ses hommes et ses munitions pour la *défense rapprochée*, qui consistera surtout en coups de main pour ruiner les travaux de l'ennemi, voilà ce que nous croyons la meilleure manière de diriger la défense d'une place.

Tel est l'esprit dans lequel fut organisée la défense de Danzig : le lecteur a vu l'avantage inappréciable qu'ont retiré les assiégés du système adopté, et chacun a pu se convaincre que la perte des munitions de bouche, qui a déterminé la reddition de la place, serait infailliblement arrivée beaucoup plutôt, si le général Rapp n'avait pas occupé des dehors éloignés aussi long-temps qu'il l'a fait.

(VIII).

Sur les motifs qui ont engagé le duc de Würtemberg à accorder la première capitulation.

L'examen de la pièce officielle, qui se trouve dans l'*Ébauche du Blocus et du Siége de Danzig en* 1813,

contenant l'exposé des motifs qui ont engagé le duc de Würtemberg à conclure la première capitulation, nous mettra à même de faire quelques réflexions pour justifier le jugement rigoureux que nous avons porté sur cet ouvrage.

Après avoir indiqué succinctement les conditions principales de la capitulation, l'auteur s'écrie (1) :

« *Croirait-on que ces censeurs qui trouvent partout* » *quelque chose à redire, n'ont point approuvé cette ca-* » *pitulation comme ayant été accordée avec trop de pré-* » *cipitation, et que le duc, peu de temps après la prise* » *de Danzig, se vit obligé de se rendre aux prières* » *d'un de ses amis, et de donner quelques éclaircisse-* » *ments sur les motifs qui l'avaient engagé à signer ce* » *traité! Cette pièce intéressante nous a été communi-* » *quée par une personne digne de foi.....* »

D'après cette assurance positive, il ne nous est plus permis de révoquer en doute le contenu de cette déclaration publique, ou bien, si nous en reconnaissons la fausseté, l'auteur, témoin oculaire, ne pourra s'en prendre qu'à lui-même, si nous lui refusons toute confiance.

Nous donnerons seulement un extrait de ce passage

---

(1) Sollte man wohl glauben, dass die überall etwas aufspürenden Krittler sogar jene erste Capitulation, als zu übereilt, dem Tadel unterworfen haben, und dass der Herzog sich dadurch bewogen gesehn, kurz nach der Einnhame Danzigs, auf Ersuchen eines seiner Bekannten, Erlæuterungen über die Gründe, welche die Capitulation herbeigeführt, von sich zu stellen ? Da wir dieses interessante Aktenstück aus sicherer Hand mitgetheilt erhalten haben..... (Pages 138 et 139).

qui est beaucoup trop long pour être rapporté ici dans son entier (1).

Voici les motifs qui ont amené la première capitulation du 27 novembre (2) :

« 1°. Des bâtiments danois et autres auraient pu ravi-
» tailler la place, lorsque les ouragans eurent forcé la
» flotte anglo-russe à se retirer.

» Quelques jours avant d'avoir quitté la rade de Danzig,
» elles ne purent empêcher un bâtiment d'entrer à Neu-
» fahrwasser en plein jour et dans un moment très-
» calme (3). Qu'aurait-ce donc été quand la mer serait
» devenue tout-à-fait libre ?

» La crainte du ravitaillement par les Danois n'était
» pas sans fondement : on apprit par un espion arrêté
» aux avant-postes, que Napoléon avait pris ses mesures
» pour que des approvisionnements fussent envoyés à
» Danzig.

» 2°. L'arrestation d'un certain capitaine Marnier en-
» voyé à Copenhague pour cet objet, ne laissa aucun
» doute qu'on s'occupait de ravitailler la place par
» mer (4).

---

(1) *Voyez* Skizzirte Geschichte, etc., pag. 180 et suivantes.

(2) Nous ferons remarquer que différents auteurs donnent à cette capitulation les dates du 27, du 28 ou du 29 novembre. Le 27 au soir les hostilités cessèrent, on était d'accord sur les points principaux ; le 28 la capitulation fut conclue et rédigée ; le 29 les copies officielles furent ratifiées, signées et échangées. C'est cette dernière date que nous avons adoptée.

(3) On veut parler ici de la prise faite par l'embarcation de l'*Heureuse-Tonton*, le 31 octobre.

(4) Zweitens. Wurde kurz vor der Capitulation ein gewisser Capitain Marnier von einem unsrer Schiffe aufgefangen,

» Il est si vrai qu'il importait beaucoup à notre armée » de voir intercepter les communications de la ville » avec la mer, que deux jours après l'occupation de » Fahrwasser et de la redoute appelée Mœwenschanze, » en vertu de la capitulation, un bâtiment russe chargé » de vivres, vint échouer sur la côte.

» 3°. Les vêtements d'hiver pour la Landwehr russe ne » devaient arriver que fort tard, et elle en avait le plus » grand besoin.

» 4°. Le nombre des Prussiens diminuait beaucoup et » par les maladies et par les combats qu'on livrait chaque » jour, de manière que le service des tranchées ne » pouvait plus se faire, et il devenait impossible de con- » tinuer sur tous les points cet immense système d'at- » taque qui avait 7 milles (12 lieues) de développement.

» 5°. Les alliés étaient encore en deçà du Rhin : » Magdebourg, Hambourg et autres places tenaient en- » core, et la grande-armée pouvait disposer du corps » d'armée assiégeant qui s'était si bien distingué.

» 6°. Toutes les provinces circonvoisines avaient été » foulées, et devaient retirer un grand avantage de la » prise de possession de Danzig.

» 7°. Les fronts du Bischofsberg et surtout le bastion » Salvator étaient fortement endommagés, et tellement » ruinés par notre artillerie, que le général comman- » dant en chef pensait qu'on y pouvait donner l'assaut; » mais nous n'avions que 6,300 hommes de troupes ré- » gulières, y compris la cavalerie, tandis que la gar-

---

den Rapp nach Copenhagen schickte, um das Ravitaillement der Stadt von Seiten Dænemarcks zu beschleunigen; welcher Umstand gar keinen Zweifel liess, dass eine Verproviantirung der Festung von der Seeseite in Werke war. (Page 181).

» nison était forte de 18,000 hommes, la plupart troupes » choisies. Ainsi il fallait s'attendre à perdre beaucoup » de monde.

» 8°. Parmi ces 18,000 hommes il y en avait à peine » la moitié qui étaient sujets de Napoléon, et tout au plus » 5,000 français, qui n'auraient pas même tous rejoint » leur souverain, ni augmenté beaucoup ses forces dans » le cas où ils auraient repris les armes.

» 9°. Cette capitulation n'était pas aussi avantageuse » que celle accordée au général Kalkreuth : Rapp avait » insisté pour les mêmes conditions.

» 10°. Enfin quelques jours après la capitulation, on » avait, contre sa teneur, détruit quantité d'armes, de bois » de fusil, etc. Après l'entrée de l'armée à Danzig on » fit des recherches et l'on put s'en convaincre. Beaucoup » de preuves attestèrent ce fait qui eut lieu entre la » première et la deuxième capitulation.

» Cependant, suivant Blech, on trouva encore, outre » 536 canons et autres pièces, plus de 30,000 fusils, » 6,000 pistolets, 5,000 sabres, 240 milliers de poudre » et 265,000 boulets ».

Nous ne nous donnerons pas la peine de réfuter l'assertion des 6,300 *hommes de troupes réglées*, chose bien invraisemblable lorsque de l'aveu même du général russe Koulineff, qui resta à Danzig pour soigner les malades russes, et garder les prisonniers français, l'armée assiégeante s'élevait à 60,000 hommes de toutes armes.

Nous remarquerons seulement :

1°. Que les faits allégués dans l'article dixième sont très-inexactement rapportés : ils sont l'objet d'une note particulière à laquelle nous renvoyons le lecteur. (*Voy.* la note suivante.)

2°. Que le mauvais état dans lequel l'auteur suppose que se trouvait le Bischofsberg est encore une chose tellement fausse, nous dirons même tellement absurde, qu'il est de toute impossibilité que le duc de Würtemberg ait osé avancer une pareille assertion. Nous pensons que ce point a été suffisamment éclairci dans la note V.

3°. Enfin que la capitaine Marnier n'a pas été pris. Il a continué sa route vers le Danemarck au milieu des écueils et des plus grands dangers : il s'est emparé lui-même au contraire d'un brick ennemi. On a pu suivre tous les détails de cette traversée pénible, qui se trouvent consignés dans la note (VI).

Comment donc le duc de Würtemberg pouvait-il dire, à l'époque où ces pièces furent publiées, que le capitaine Marnier avait été pris ?

Nous savons bien qu'il l'écrivit au gouverneur (1), mais c'était une petite ruse de guerre, pour engager le général Rapp à capituler, en lui prouvant qu'il ne devait plus compter sur cette dernière espérance.

Comment aussi le *témoin oculaire* n'a-t-il pas su, par lui-même, que le capitaine Marnier était arrivé à sa destination, et s'est-il hasardé à publier une pièce qui contenait un mensonge aussi avéré ?

Je ne vois là dedans qu'ignorance ou mauvaise foi : et cependant la pièce qui donne lieu à ces réflexions est donnée comme authentique.

Ab uno disce omnes.

---

(1) Dans sa lettre du 10 novembre (29 octobre) rapportée plus haut.

(IX).

Sur la violation de la capitulation.

Cette violation n'est pas sans exemple chez les nations qui ont fait la guerre à la France : il nous serait facile de présenter un tableau nombreux des différents traités stipulés avec les troupes françaises, qui n'ont pas été exécutés par leurs ennemis vainqueurs.

Ce n'est pas la première fois qu'à Danzig même les Français ont été victimes de leur confiance dans leurs traités avec les Russes; et l'exemple de la valeureuse troupe du brave et malheureux Plelo, en 1734, aurait dû avertir la garnison française en 1813, du sort qui l'attendait, et lui faire une loi de prendre des ôtages qui eussent répondu sur leurs têtes de l'exécution complète de la capitulation.

Tout le monde sait que les 1500 français conduits par le généreux Plelo au secours de Stanislas Leczinski, roi de Pologne et beau-père de Louis XV, furent, contre le droit des gens, envoyés en Russie, *gardés et conduits comme des criminels*, exposés aux intempéries de ce climat rigoureux, après avoir obtenu (au moment d'être enlevés d'assaut dans le camp retranché qu'ils s'étaient construit à la hâte) une capitulation dont la principale condition était d'être reconduits dans leur patrie (1).

---

(1) Nous nous servons ici des expressions même de l'auteur du *Journal historique de la Campagne de Dantzick en* 1734, qui faisait partie de cette expédition malheureuse, pour que chacun puisse mieux apprécier à quel point Voltaire a dénaturé ces faits en disant dans son *Siècle de Louis XV*, que *l'impératrice Anne traita les officiers comme des ambas-*

Si la politique des cabinets engage les souverains dans des guerres injustes, ou leur fait rompre les traités de paix, ces grandes iniquités que l'on cherche toujours à justifier par l'imposante et fastueuse raison de l'intérêt de l'État, sont de puissance à puissance, et ne peuvent rejaillir sur les peuples qui souffrent seuls des querelles des rois. La lecture de l'histoire nous a malheureusement accoutumés à ces atteintes portées à la justice, à l'équité, à la morale. Mais quand deux généraux sont en présence, quand, autorisés à cet effet, ils signent une convention qui concerne leurs troupes respectives, c'est une espèce de pacte particulier, c'est un engagement sacré entre deux individus, que ni l'un ni l'autre, ni toute autre personne ne peut violer sans s'exposer au mépris général; car il semble démontré, par la longue

---

sadeurs, et fit donner aux soldats des rafraîchissements et des habits (OEuvres complètes de Voltaire, tom. 14, pag. 325, édition de Crapelet, Paris 1817).

Nous ne pouvons nous dispenser de relever en même temps une petite inexactitude que l'on remarque dans la *Relation du Siége de Dantzick en* 1807, par Niabuatnias, ancien militaire, Paris 1818.

Cet auteur dit (page 12), que *ces infortunés furent promenés pendant plusieurs jours dans les rues de Saint-Pétersbourg et exposés aux regards ébahis des Russes..... et que l'histoire ne nous apprend pas ce que sont devenus ces* 1500 *français.*

Cependant, dans la relation de cette campagne que nous venons de citer, on voit que de *Cronstadt* ils furent envoyés dans la petite ville de *Caporia*, à 5 journées de marche, et qu'on les fit camper sous le canon du fort; qu'en conséquence du manifeste de la Czarine du 5 juillet, par lequel elle les dé-

expérience des siècles, qu'une nation vis-à-vis d'une autre ne se laisse guider que par son seul intérêt, mais que les individus doivent, avant tout, se conduire suivant les lois de l'honneur.

L'auteur de l'ouvrage publié à Berlin en 1817, ayant pour titre : *Ébauche du Blocus et du Siége de Danzig, en* 1813, *par l'Armée russe et prussienne*, pour justifier la violation de la première capitulation, dit, d'une part (page 98), *que la garnison de Thorn avait repris les armes avant le temps fixé ;* et d'une autre (page 184), *que quelques jours après la première capitulation, contre la teneur de ce traité, on avait détruit quantité de fusils et de munitions, et que beaucoup de preuves attestèrent ce fait, qui eut lieu entre la première et la seconde capitulation.*

---

clara prisonniers, sous le frivole prétexte de représailles, parce qu'un vaisseau du roi de France s'était emparé d'une frégate russe sans déclaration de guerre, ils furent conduits à *Narwa* sur la rivière du même nom. C'est dans cette ville qu'on les fit défiler aux regards ébahis du peuple, après les avoir laissés campés, par le temps le plus épouvantable, dans les environs où ils étaient arrivés le 16 septembre. Enfin ils s'embarquèrent le 5 décembre suivant, pour retourner en France. Le convoi fut dispersé par plusieurs tempêtes. Quelques bâtiments furent jetés en Suède, d'autres sur les côtes de Danemarck.

Après des malheurs et des retards de toute espèce, ils touchèrent enfin le sol de la patrie. Le dernier transport entra dans le port de Calais le 2 juin 1735, à huit heures du matin. (*Voyez* le Journal historique de la Campagne de Dantzick en 1734, par M***, alors officier au régiment de Blaisois. Amsterdam 1761).

Qu'on demande après cela, ajoute-t-il, *si les hautes puissances alliées n'avaient pas le droit de casser un traité formé avec des clauses si positives et ainsi violées ? Si les pertes furent exagérées, toujours est-il constant qu'on détruisit bien des milliers de fusils et autres armes.*

Quant à ce qui concerne la garnison de Thorn, j'y répondrai tout à l'heure. Pour ce qui est de la prétendue violation de la part des Français, je dirai :

1°. En admettant un moment comme vrais et exacts les faits rapportés ci-dessus, ils n'ont point été la cause de la violation de la capitulation par les Russes ; car le duc de Würtemberg, dans ses lettres des 23 (11), 24 (12), 25 (13) et 27 (15) décembre, ne parle aucunement de ces motifs, qui eussent été puissants et sans réplique. Au moins si ces faits existent, ils n'étaient connus ni du duc de Würtemberg, ni des puissances alliées avant notre sortie de la place. La seule conclusion qu'on pourrait tirer de cette hypothèse, serait celle-ci : *nous avons violé la capitulation de notre côté, mais nous ne sommes pas seuls coupables, puisque les Français en avaient aussi, du leur, violé une des conditions.*

2°. Les faits ci-dessus sont rapportés d'une manière inexacte, et c'est seulement à la faveur du faux point de vue sous lequel on les présente, qu'on peut en tirer une espèce d'avantage contre la garnison.

Il est vrai que des armes et des munitions ont été brisées ou avariées ; mais c'est au moment où l'ennemi était sur le point d'accorder la capitulation : rien ne fut détruit après la signature du traité. Les discussions durèrent les 25, 26, 27, 28 et 29 novembre. Elles furent si vives,

que l'on crut plusieurs fois que les négociations seraient rompues. On était alors bien maître de faire tout ce qu'on voulait : on pouvait donc disposer à son gré de tout ce qui se trouvait dans les magasins.

Mais, pour m'autoriser d'un auteur dont j'aime la franchise, quoiqu'il traite avec beaucoup de sévérité ses anciens compagnons d'armes, et dont le témoignage ne doit pas être suspect, je transcris ici un passage du *Journal du Siége de Danzig en* 1813, *par M. Düring, capitaine au service du prince de Lippe-Schaumburg* (1) :

« Le 25 novembre, la canonnade fut de nouveau très-
» vive, et l'ennemi dirigeait ses coups uniquement sur
» les ouvrages de fortification. Vers le milieu de la jour-
» née, on recommença à parlementer avec les assié-
» geants, et plusieurs dispositions ordonnées dans l'in-
» térieur de la place, paraissaient démontrer que le mo-
» ment de notre délivrance n'était plus éloigné. Par
» exemple, on brûla et brisa beaucoup de fusils dont
» l'arsenal renfermait une très-grande quantité ». (Pag. 137).

Certes, si l'on eût fait d'autres choses semblables après la capitulation, M. Düring l'aurait dit avec la même sincérité, avec la même minutie qu'il rapporte plusieurs anecdotes peu importantes, et qui sont, au moins, très-douteuses.

Aux yeux de toute personne impartiale, je suis donc en droit, d'après ce témoignage et les assurances que

(1) Tagebuch über die Belagerung der Stadt Danzig, im Jahre 1813; geführt von G. M. v. Düring fürstlich Schaumburg-Lippeschen Hauptmann. Berlin 1817.

j'ai eues d'autre part, de démentir formellement ce qu'on a avancé pour trouver moyen de pallier, s'il était possible, la violation de la capitulation du 29 novembre.

3°. Je pourrais aller plus loin : je reprends la capitulation du 29 novembre, et je cherche, en vain, un article qui empêche les assiégés de toucher à leurs magasins d'aucune espèce après la signature du traité. A-t-on exigé du gouverneur la moindre promesse ? Ce dernier avait-il, à cet égard, contracté le moindre engagement ? Non.

Et comment, en effet, cela aurait-il pu être ?

Les assiégés avaient la possession de la ville encore pendant un mois (jusqu'au 1er. janvier) ; les magasins ne devaient être inventoriés et livrés que le 24 décembre. Il pouvait se faire même que les puissances eussent déjà disposé de Danzig, ou qu'elles en disposassent avant le 1er. janvier : on ignorait ce qu'elles avaient fait et ce qu'elles pourraient faire. Quels droits avaient donc les Russes sur les magasins et sur la place, avant qu'ils en fussent les maîtres ? Aucun, suivant moi. On aurait donc pu faire tout ce qu'on aurait voulu jusqu'au 24 décembre : passé cette époque, c'était un dépôt confié à la bonne foi des assiégés, ils étaient tenus de le respecter.

L'article 3 de la capitulation vient à l'appui de ce que j'avance, car il prescrit d'une manière toute spéciale, que les fortifications ne seront point détériorées. S'il eût été possible d'admettre une pareille condition pour les magasins, pourquoi les Russes ne l'auraient-ils pas fait insérer dans le traité ?

Examinons, maintenant, si ce qu'on allègue au sujet de la capitulation de Thorn, a plus de fondement.

Nous avons, non-seulement, à réfuter des auteurs étrangers (1) qui employent tous les moyens possibles de laver les puissances coalisées de la tache honteuse dont elles se sont couvertes, en violant le droit des gens, à l'égard de la garnison de Danzig; mais nous avons aussi à combattre un de nos compatriotes qui a émis les mêmes principes que les étrangers. Aussi, nos ennemis ont-ils pris acte de cette espèce d'aveu, et c'est ce qu'ils ont de plus fort à nous objecter (2).

Tous les raisonnements sont les mêmes, et il nous suffira de citer l'un des passages; voici comment s'exprime l'auteur français (3):

« Tous faisaient avec joie leurs dispositions de départ, » et n'attendaient plus que le signal désiré, lorsque le » gouverneur reçut une lettre du quartier-général des » Russes par laquelle on lui annonçait que l'empereur » Alexandre n'avait point voulu ratifier l'article de la » convention, relatif à la rentrée de la garnison en » France. Ce monarque exigeait qu'elle fût prisonnière » et envoyée dans la Russie. Cette nouvelle atterra les » Français, qui, des charmes d'une douce espérance, fu- » rent plongés dans le plus sombre désespoir; ainsi, » après des fatigues inouïes, des dangers sans exemple, » des maux au-dessus des forces humaines, il fallait donc

---

(1) M. Blech dit également que c'était un juste droit de représailles, parce que la garnison de Thorn avait violé ses serments.

(2) *Voyez* l'Ebauche du Siége de Danzig, par un témoin oculaire, page 139.

(3) Le Siége de Dantzig en 1813, par M. M***, pages 97 et suivantes.

» subir une dure captivité dans les climats glacés de la » Moscovie, et s'acheminer durant une saison rigou- » reuse, vers ces champs où tant de nos soldats avaient » péri de froid et de misère.

» L'idée d'un pareil avenir révolta l'orgueil des assié- » gés ; ils formèrent le projet de sortir les armes à la main » et d'aller mourir sur des monceaux de cadavres de ces » ennemis dont le souverain, disaient-ils, violait ainsi le » droit des gens, et manquait au traité qu'un prince, son » général et son mandataire, avait souscrit en son nom.

» Les Français, dans l'excès de l'adversité et le délire » du désespoir, étaient *excusables d'exhaler ces plaintes* » *amères que méritait peu, néanmoins, l'empereur* » *Alexandre*, qui s'est montré si généreux et si ma- » gnanime dans plusieurs circonstances de la dernière » guerre. Ce monarque *avait un juste motif* de refuser » son assentiment à la stipulation dont il s'agit : il savait » que, malgré les clauses d'un pareil traité signé avec la » garnison de Thorn, Buonaparte avait forcé les soldats » qui la composaient à servir avant l'expiration des dé- » lais fixés ; et cette violation manifeste des principes de » l'honneur, rendait *les puissances plus circonspectes* » *dans leurs actes* avec un gouvernement, qu'on ne crut » pas toujours assez scrupuleux sur l'observation de ses » promesses.

» Le général Rapp, et les officiers de la garnison de » Danzig, ne purent donc *accuser en secret que leur* » *Empereur lui-même, des sévères conditions dont on* » *faisait la base d'une seconde capitulation* ».

Mais il est facile de réfuter victorieusement tous ces arguments spécieux :

1°. Pour être exact et impartial, il fallait dire que la garnison de Thorn, composée de 3,600 Bavarois et 150 Français environ, après avoir capitulé le 12 avril 1813, à la condition d'être conduite aux premiers avant-postes français, fut dirigée sur la Saxe et arriva à Bautzen quelques jours après la fameuse journée de Lutzen (vers le 16 mai). De leurs cantonnements les troupes apercevaient les bivouacs français.

Elles attendirent vainement, pendant 7 jours, le moment d'être remises aux avant-postes. Le 18 mai, on les fit, au contraire, rétrograder vers la Silésie, et on les dirigea sur la ville de Glatz, où elles devaient rester jusqu'à nouvel ordre : mais à une journée de marche de cette ville, les Français saisirent un moment favorable pour faire prisonnier le petit détachement qui les escortait, se jetèrent dans la Bohême, et se rendirent à Brannau, qu'ils ne tardèrent pas à abandonner pour gagner à travers les montagnes, la petite ville de Reichenberg, et, ensuite, Ziethau, en Saxe, où ils attendirent les ordres de Napoléon. Les Bavarois retournèrent directement dans leur pays.

2°. J'admets encore que, malgré la conduite vraiment étonnante des Russes, ces 150 français ne durent point se croire dégagés de leur parole, et qu'ils ont trahi leur serment, en portant les armes avant le 1er. janvier 1814, comme cela avait été stipulé dans leur capitulation (1).

Cette considération devait en effet rendre les puissances coalisées *plus circonspectes dans les actes* qu'elles pourraient faire ultérieurement.

(1) Le général Poitevin, baron de Maureillan, qui avait été gouverneur de Thorn, ne prit point de service et rentra en France.

Sans doute qu'en conséquence elles prirent la sage résolution de garder, désormais, entre leurs mains, tous les prisonniers de guerre.

Par conséquent aussi la clause d'aller en Prusse, dans les états d'Autriche ou en Russie devait être de rigueur et présentée la première, lorsqu'il s'agissait de capitulation. Les troupes connaissant le sort qui les attendait, c'était à elles de se rendre captives, ou de mourir englouties sous leurs remparts. C'est alors que, ne voyant plus que cette triste fin réservée à leur courageuse résistance, elles auraient *dû accuser leur Empereur des sévères conditions qu'on leur imposait.*

Mais qu'a-t-on fait à Danzig?

Le duc de Würtemberg, oncle de l'empereur Alexandre, après avoir assuré en maintes occasions qu'il avait toutes les instructions nécessaires de son souverain (1), signe une convention en vertu de laquelle les Français doivent retourner dans leur patrie : puisque dans la convention il n'avait pas été stipulé qu'elle serait soumise à la ratification de l'empereur Alexandre, elle était donc sacrée, et devait recevoir sa pleine et entière exécution.

Qu'arrive-t-il? Après avoir pris possession des forts avancés, après avoir tout réglé pour le départ des prisonniers et des troupes jadis alliées de la France, et lorsque nous eûmes consommé jusqu'au dernier morceau

---

(1) « V. Exc. voudra bien croire que je ne m'écarterai pas » d'une ligne de mes instructions : *la marche que doit tenir » mon corps d'armée dans toutes les circonstances est » sûre et tracée irrévocablement* ». (Lettre du duc de Würtemberg du 12 novembre (31 octobre 1813).

de pain, on nous fait savoir que la convention est annullée et que nous devons aller en Russie.

A cette conduite je n'ai qu'un mot à opposer. Ou le duc de Würtemberg avait pleins pouvoirs pour traiter avec la garnison, ou il ne les avait pas.

S'il ne les avait pas, il nous a indignement trompés en assurant le contraire; il a manqué à l'honneur, il a rompu tous les liens qui unissent les nations civilisées et qui établissent leurs rapports.

Dans l'autre cas, l'empereur de Russie l'avait fait son mandataire, et avait approuvé par avance tout ce que le duc ferait en son nom.

Ce Monarque ne pouvait pas, sans manquer à sa conscience, sans manquer aux vertus magnanimes qu'il a fait voir dans d'autres circonstances, restreindre ou annuller la convention signée par son lieutenant, puisqu'il ne s'était pas réservé le droit de révision.

Le manque de foi de la garnison de Thorn avait été reconnu bien avant la fin du mois de novembre; par-conséquent le duc de Würtemberg devait savoir, lorsqu'il signa la première capitulation, quelles étaient les intentions définitives de l'empereur Alexandre relativement à la garnison de Danzig.

Ce général a-t-il dépassé ses ordres? Toute l'horreur retombe sur lui, et je laisse à penser tout ce qu'a d'odieux et de perfide une semblable conduite.

Si au contraire l'empereur Alexandre n'a pris qu'au mois de décembre la résolution d'envoyer en Russie les Français de la garnison de Danzig, il a manqué à sa parole impériale donnée en son nom avant cette époque.

Et dans ce dédale d'iniquités je ne sais où mes conjectures doivent s'arrêter. Puis-je supposer qu'un homme à la fois prince et soldat, c'est-à-dire généreux et brave, en ait imposé lorsqu'il jurait sur l'honneur (1)?

Puis-je supposer qu'un grand Monarque ait profité du moment où la fortune favorable à ses armes l'avait porté triomphant sur nos frontières, après la défection de nos alliés et le gain d'une grande bataille, pour abuser ainsi de notre position, et agir cruellement à l'égard d'un corps d'armée français, dans la certitude de l'impunité, en voyant nos armées défaites et notre puissance abattue? Sont-ce là les traits de grandeur et de générosité sous lesquels on se plaît à peindre l'empereur Alexandre?

Et c'est en parlant des hommes qui ont subi un sort cruel auquel leur courage avait su les soustraire, si la foi des traités eût été respectée, qu'on dit qu'ils *étaient excusables d'exhaler ces plaintes amères que méritait peu l'empereur Alexandre!*

Je ne sais pas qui les mérite, je sais seulement qu'il y a eu manquement à la foi promise, que la garnison de Danzig en a été la victime, que l'armée assiégeante se composait de russes et de prussiens, et que le duc de Würtemberg, oncle de l'empereur Alexandre, commandait en chef cette armée.

Qu'on ne vienne pas me dire que je cherche à soulever

---

(1) « *Quel que soit le parti que vous prendrez, mon* » *général, je dois vous déclarer que j'exécuterai ponc-* » *tuellement les ordres que j'ai reçus relativement à* » *votre garnison, et l'événement prouvera à V. Exc. si* » *je suis homme de parole* ». C'est ainsi que s'exprimait le duc dans sa lettre du 10 novembre (29 octobre) 1813.

les passions, à ranimer les haines ou que je porte atteinte à la majesté des couronnes. Loin de moi de telles pensées! Je plaide ici la cause de la morale et de l'humanité. La guerre est déjà un fléau assez terrible par lui-même, et si on admet que les sentiments généreux, l'équité, la bonne foi et la grandeur d'âme ne doivent plus présider aux combats pour tempérer ces scènes sanglantes, et leur assigner un terme, nous tomberons dans un état pire que celui des bêtes féroces : car à leur cruauté nous joindrons inévitablement la ruse, la perfidie, la trahison, et les guerres ne pourront plus finir que par la destruction totale de l'un des partis.

Faut-il que notre siècle, qui se vante avec tant d'orgueil des progrès de la civilisation et des lumières, présente à la postérité des actes dignes des temps de barbarie!

Il semble que jusqu'à nos jours, les princes et les grands capitaines s'étaient fait un devoir d'observer religieusement les traités que leurs généraux ou leurs lieutenants avaient signés en leur nom. Quoique les clauses n'en fussent pas toujours avantageuses, ils n'alléguaient aucun prétexte pour les violer(1) : les prisonniers au contraire étaient l'objet de leurs soins et de leur sollicitude, et chacun semblait vouloir, par de bons traitements et des marques d'estime, dédommager et honorer le courage malheureux.

---

(1) Atque etiam si quid singuli, temporibus adducti, hosti promiserint, in eo ipso fides conservanda. Cic. de off. lib. 1, caput 39.

FIN.

FAUTES *essentielles à corriger.*

Pages	lignes			
2	11 du texte	cette douce illusion. .	*lisez :*	cette illusion.
11	6	contraitre.		contraire.
35	1 de la note	soit.		fût.
36	1 de la note	appelé.		appelés.
64	2 du texte	cet aviso était, etc. .		cet aviso, commandé par l'enseigne de vaisseau Fleissel, était, etc.
70	14	éloigné.		éloignée.
106	2 de la note	subsistances.		subsistance.
109	19	Schwerfœllige.		Schwerfællige.
117	25 du texte	hussard.		hussards.
122	24	leurs.		leur.
131	15	2,000,oon.		2.000.000.
164	14	blockaus..		blockhaus.
184	3	d'une.		d'un.
210	24	Lassalle.		Lasalle.
213	8	au commandant. . . .		aux commandants.
220	1	en prise.		en proie.
234	3 de la note	hussard..		hussards.
257	1 du texte	il renouvela. . , . . .		l'ennemi renouvela.
345	11	en batteries.		en batterie.
370	10	le chef de bataillon Michaux.. , ...		le chef de bataillon du génie Michaux.
411	21	Bavarrois.		Bavarois.
415	9 de la note	Schottenhœuser. . . .		Schottenhæuser.

10e. CORPS D'ARMÉE.

SITUATION GÉNÉRALE ET DÉTAILLÉE DE LA GARNISON DE DANZIG, à l'époque du 21 janvier 1813;

Commencement du blocus de cette Place, et Situation sommaire au 29 novembre de la même année, jour de la cessation des hostilités, avec l'État des pertes éprouvées par la Garnison pendant le blocus et le siége.

N°. I.

Le Général en Chef Comte RAPP, Gouverneur général. { TERRIEUX, Chef d'Escadron, / MAGNIEN, Capitaine, } Aides-de-Camp du Général en Chef.

L'Adjudant Commandant D'HÉRICOURT, Chef de l'État-Major général du Gouvernement (nommé Général de Brigade pendant le siége).
Le Général de Brigade BAZANCOURT, Commandant supérieur de la Place.] L'Adjudant-Commandant LOMBÉ, Commandant en second.

SITUATION GÉNÉRALE ET DÉTAILLÉE DE LA GARNISON AU 21 JANVIER 1813.

NUMÉROS DES DIVISIONS et DÉSIGNATION DE L'ARME.	NUMÉROS DES BRIGADES.	NUMÉROS des RÉGIMENT, BATAILLONS ET COMPAGNIES.	PRÉSENTS SOUS LES ARMES. Off.-ciers.	Troupe.	TOTAL en Off.-ciers.	TOTAL en Troupe.	Total général.	MIS HORS DE COMBAT. Hôpitaux.	Effectif présent.	Chevaux.
ÉTAT-MAJOR général du Gouvernement et de la Place			29	»	29	»	29	71		
GENDARMERIE.	ANDRÉ, Lieutenant-Commandant (Mort pendant le siége)		»	10.	1.	10.	11.	12.		
GARDE IMPÉRIALE DE TOUTES ARMES.	MARTIN-LAFORET, Chef d'escadron, Commandant		7	321.	7	321.	328	152.	480.	22.
2e. DIVISION. Le Général de Div.on GRANDJEAN, L'Adjudant-Commd.t NOUVEL, Chef d'Etat-Major	1re. Brigade.	Le Gal de Brigade BACHELU (nommé Gal de Div.on pr le siége)	Etat-Major de la 2e. Division	11	»					
			17e. Régiment léger	42	689					
			1re. ..id.. régt.on	46	888					
			..id.. ..id..	83	1,609	332.	6,633.	6,965	349	7,314
	2e. Id.	Le Gal Prince RADZIWILL	5e. ..id.. ..id..	80	1,457					427.
			..id.. ..id..	70	1,080					
3e. DIVISION. Le Général de Division Comte D'HAVRINCOURT, L'Adjudant-Commd.t QUESNEL, Chef d'Et.-Major	1re. Brigade.	Le Général BRENIER (Tué)	Etat-Major de la 3e. Division	15	»					
			1re. } de ligne. 4e. Bataillon.	28	748					
			2e. } ..id.. ..id..	18	507					
			21e. ..id.. ..id..	21	618					
			120e. de ligne. ..id..	20	422					
			2e. ..id.. ..id..	18	671					
			21e. ..id.. ..id..	18	507					
	2e. Id.	Le Général HESSOIS (Blessé)	7e. ..id.. ..id..	17	542	52..	3,665.	10,246.	2,946	13,192.
			23e. ..id.. ..id..	23	698					418.
			24e. ..id.. ..id..	20	560					
			15e. ..id.. ..id..	20	652					
			4e. ..id.. ..id..	19	552					
			5e. ..id.. ..id..	19	429					
	3e. Id.	Le Général GAULT (Mort pendant le siége)	5e. ..id.. ..id..	21	574					6,277
			9e. ..id.. ..id..	21	498					
			6e. légers. ..id..	19	553					624
			17e. ..id.. ..id..	19	454					49
			67e. de ligne. ..id..	19	704					243
33e. DIVISION (TRANSITAIRE). Le Lieutenant-Général DETRÉS.		Le Maréchal-de-Camp FEPE.	Etat-Major de la 33e. Division	8	»					5,922.
			Garde Royale napolitaine	1	28					
			5e. Régiment napolitain	33	1,055	3.	5,033.	3,129.	8.	3,145
			6e. ..id.. ..id..	33	1,059					44.
			7e. ..id.. ..id..	21	861					1,676
34e. DIVISION. Le Gal de Brigade FRANCESCHI (Mort pendant le siége), Chef de Bataillon Evasion, Chef d'Et.-Major.		Le Général de Brigade DEVILLIERS (Illisse).	Etat-Major de la 34e. Division	7	»					279
			22e. légers	15	135					79
			3e. de ligne. 1er. Bataillon	6	167					6
			25e. ..id.. ..id..	38	767					1,859
			29e. ..id.. ..id..	21	222					1,594
(Le Général Bachelu fut le commandement de cette Division lorsqu'il fut promu au grade de Général de Division).			Régiment de Francfort	59	2,316	2,515	22.	2,778	98.	82.
			6e. Régt. de la Confédération du Rhin, duc de Sach.	27	281					618
			2e. ..id.. ..id.. (Lippe et Schaël)	28	676					127
			16e. ..id.. (Schwartzbourg, Waldeck et Reuss)	23	568					291
			14e. de ligne (Dépôt)	1.	20.					287
			Saxons de Bretten (Dépôt)	1.	12.					1,325
CAVALERIE. Général de Brigade CAVAIGNAC, Adjoint Général, Chef d'Et.-Major.	Le Colonel FABVIER (nommé Général de Brigade pendant le siége).		Etat-Major de la Cavalerie	8	»					1,241
			2e. Régiment de Dragons	5	146.					74
			11e. Régt. 3e. ..id.. ..id..	5	76					1,418
			provisoire. 13e. ..id.. ..id..	5	110					
			15e. ..id.. ..id..	5	101					
			14e. ..id.. ..id..	2	80					
	2e. Id.		17e. ..id.. ..id..	3	80					
			10e. ..id.. ..id..	6	92	101	1,600.	1,701	57.	1,758.
			1er. ..id.. ..id..	3	150					1,816
			5e., 8e. Cuirassiers	5	96					421
	3e. Id.		7e., 11e., 29e., 35e., 24e.	7	190					125
			6e. 5e. Chasseurs	7	205					34.
			7e., 2e. Hussards, 28e. Dragons	5	143					36.
			5e. Régt. de Lanciers polonais	50	1,455					616.
ARTILLERIE.	Le Général de Brigade LEITE		Etat-Major de l'Artillerie	24	16.					1,098
	Le Colonel CHAPELLE, Chef d'Etat-Major		Artillerie 5e. Régt., 2e., 3e., 18e., 20e. C.ies	16	451.					64
			4e. 4e. 7e., 12e., 13e., 22e. id.	16	511.					1,149
			Garnison 8e., 15e. ..id..	2	90.					
			6e., 18e. id.	2	90.					
			Pontonniers. 2e. Bat.on, 2e., 3e., 4e., 5e., 6e. Cies	9	201					
			Ouvriers	1	82.					
			Armuriers ..id.. ..id..	1	84.					
			Artillerie régimentaire. Caisse du 29e. de ligne et des 5 Régiments de la 1re. Division	11.	391.					
			Dépôts des modes	»	3.					
GÉNIE.	Le Général de Div.on CAMPREDON, Le Général RICHEMONT, Directeur des Fortifications.		Etat-Major du Génie	42	85.					
			Mineurs 1er. Bataillon, 2e. Compagnie	4	98.					
			Sapeurs 5e. Bataillon, 4e. ..id..	5	291.	39.	941.	1,000.	80.	1,080.
			Idem 2e. ..id.. ..id..	3	58.					67.
			Bataillon de Pionniers espagnols	5	548.					215.
MARINE.	Le Contre-Amiral DUHAMEL, Le Capne de Frégate ROUSSEAU, Chef militaire.		Etat-Major de la Marine	6	»					51.
			Equipages 4e. Equipages	12.	204					2.
			de Flottille 17e. ..id..	11	198.	60.	630.	748.	109.	849.
			Ouvriers 1re. Bataillon du Danube	6.	84.					97.
			de Marine. 1er. Bataillon de Pionniers	15.	359.					847.
TRAIN DES ÉQUIPAGES.	»		Parcs Construction	3	135.					33.
			2e. compagnie d'ouvriers	1.	125.	4.	528.	262.	2.	265.
DOUANES (FRANÇAISES).	BONNEVILLE, Directeur.		Les douaniers furent organisés en Bataillon, et font le service d'infanterie	15	155.	13.	155.	168.	32.	198.
ADMINISTRATION.	REYNAUD, SAIZ—Inspecteur aux Revues.			»	»	»	382.	382.	48.	49.
	BARTHOREYT, Ordonnateur.									79.
DÉPOT.	»		Il ne avait que les hommes incapables de faire aucun service: la plupart hommes gelés dus la retraite de Moskou.	»	»	»	88	1,519.	1,607.	1,219.
				1,559.	28,095.	1,350.	28,095.	30,015.	5,919.	35,934.

PERTES DE LA GARNISON, DU 21 JANVIER AU 29 NOVEMBRE 1813.					SITUATION SOMMAIRE, AU 29 NOVEMBRE 1813.			OBSERVATIONS.
Morts de maladie dans les hôpitaux.	Morts de blessures dans les combats.	Pris par le feu de l'ennemi.	Prisonniers.	Déserteurs.	TOTAL.	Présents.	aux hôpitaux.	TOTAL.	Chevaux.	
1.	»	»	»	»	2.	25.	2.	27		Il ne reste, à tous les corps de la garnison, Cavalerie, Artillerie, Génie, etc., que l'approvisionnement de 4 journées, qui n'est nécessaire que pour distribuer. Ou n'a fait que pour la 1re. Division.
1.	»	»	2.	»	3.	0.	»	0.		
1.	»	»	2.	»	3.	0.	»	0.		
1.	»	»	»	»	2.	25.	2.	27		Pour la police de la place, on prit le nombre des Gendarmes à pied nécessaire. On ne fait pas figurer ici ces hommes absorbés dans les différents corps de la garnison, et qui n'en furent distraits que momentanément.
1.	»	»	»	»	2.	25.	2.	27	

TABLEAU

N°. 2.

DU PRIX DES DENRÉES À DANZIG,

PENDANT LE BLOCUS ET LE SIÉGE DE CETTE PLACE EN 1813,

aux époques ci-après désignées, calculé en francs et centimes.

INDICATION DES OBJETS.	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.	OBSERVATIONS.
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	
La livre de bœuf ou vache	» 40	» 40	2 50	2 »	3 »	2 5	2 50	3 50	4 »	5 »	4 »	3 »	
Idem... de porc	» 30	» 30	1 50	1 75	2 »	3 »	3 50	4 »	6 »	8 »	4 50	4 »	
Idem... de cheval	» »	» »	» »	» »	» »	» 40	1 20	1 50	2 »	3 »	1 50	1 25	
Idem... de mouton	» 35	» 40	1 »	1 50	3 »	3 50	4 »	7 »	» »	» »	» »	» »	
Idem... de lard	» 35	» 45	1 »	2 »	4 »	4 50	5 »	8 »	11 »	13 »	» »	» »	
Un pain de munition	» 30	» 50	1 »	1 25	1 50	2 »	3 »	3 40	5 »	6 »	3 »	4 »	
Un petit pain blanc, du poids d'une once	» 5	» 5	» 5	» 10	» 15	» 20	» 25	» 35	» 50	» »	» »	» »	
La livre de graisse de porc	» 50	» 60	2 »	5 50	8 »	9 »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	
Idem... de suif	» »	» »	» »	» »	» »	» 50	1 50	3 »	4 »	6 »	6 »	5 »	
Idem... de beurre	» 90	1 »	1 90	3 »	5 »	8 »	9 »	14 »	24 »	16 »	13 »	5 »	
Une mesure de pommes de terre	» 50	1 »	1 50	2 »	3 »	3 50	5 »	7 »	14 »	» »	» »	» »	
La livre de pois secs	» »	» »	» »	» »	3 »	3 50	4 30	4 50	6 »	» »	» »	» »	
Une carotte	» »	» »	» »	» »	» 10	» 15	» 20	» 30	» 40	» 90	» 70	» »	
Un oignon	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» 15	» 50	1 »	1 »	» 80	» »	
Une tête d'ail	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» 20	» 50	» 75	1 »	» 90	» »	
Un scheffel de seigle (75 à 80 livres pesant, poids de marc)	2 50	4 »	4 50	6 »	4 »	4 »	8 »	» 25	» 120	» 150	» 80	» 60	
Idem... de son	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» 8	» 45	» 25	» 15	Nourriture de beaucoup d'habitants pendant quatre mois.
Une livre de sel	» 10	» 20	1 »	» 25	» 30	» 50	3 »	11 »	8 »	10 »	10 »	» »	
Une bouteille de bière	» 5	» 10	» 10	» 25	» 40	» 40	» 50	» 60	» 75	1 »	1 »	» »	
Un petit poisson plat	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» 50	» »	» »	» 60	» »	» »	
Une livre de jambon	1 »	2 »	2 50	3 »	3 50	4 »	5 »	8 »	10 »	14 »	13 »	» »	
Une once de poivre	» »	» »	» 50	» 75	1 »	1 75	2 50	3 »	4 50	5 »	4 »	» »	
Un œuf	» »	» 5	» 25	» 25	» 25	» 25	» 35	» 50	1 »	1 80	1 50	2 »	
Une livre de haricots frais	» »	» »	» »	» »	» »	» »	4 75	» »	» »	» »	» »	» »	
Une bouteille de vin rouge	2 50	3 50	3 »	3 60	4 »	6 »	6 »	7 »	7 50	8 »	8 »	8 »	
Idem... blanc	2 10	3 »	3 »	3 50	4 »	4 50	5 »	5 »	5 50	6 »	6 »	6 »	
Idem... de vinaigre	» 30	» 60	» 75	1 »	1 25	1 50	2 »	2 25	2 40	2 50	2 50	2 50	
Eau-de-vie de grains commune (la mesure)	» 70	1 »	2 »	2 50	3 »	3 50	4 »	4 50	4 75	5 »	5 »	5 »	
Une bouteille de rhum	3 »	4 »	6 »	6 40	7 »	8 »	9 »	10 »	» »	» »	» »	» »	
Une poule	» 80	1 »	1 50	5 »	6 »	7 50	8 »	15 »	13 »	12 »	10 »	15 »	
Une livre d'huile	2 »	3 50	4 »	4 »	4 50	5 »	6 »	9 »	18 »	» »	» »	» »	
Idem... de sucre	1 60	3 »	3 50	3 50	4 »	4 50	6 »	12 »	20 »	28 »	12 »	10 »	
Idem... de thé	4 »	5 »	5 »	6 50	8 »	10 »	14 »	14 50	15 »	16 »	14 »	» »	
Idem... de chocolat	4 50	7 50	8 »	8 50	9 »	12 »	13 »	20 »	28 »	32 »	12 »	» »	
Idem... de café	2 »	3 80	4 »	5 »	7 50	9 »	12 »	16 »	20 »	28 »	19 »	18 »	
Une bouteille de lait	» 5	» 15	» 20	» 30	» 50	» 75	1 »	1 30	1 50	2 »	1 50	» »	
Une livre de fromage	» 80	1 »	1 50	3 »	4 »	4 50	6 »	8 »	13 »	» »	7 »	» »	
Idem... de fraises	» »	» »	» »	» »	» »	» »	4 50	» »	» »	» »	» »	» »	
Idem... de cerises	» »	» »	» »	» »	» »	» »	3 50	» »	» »	» »	» »	» »	
Idem... de petits pois	» »	» »	» »	» »	» »	» »	4 50	» »	» »	» »	» »	» »	
Drèche (la tonne)	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» 6	» 7	» 7	» »	» »	» »	La drèche (marc de l'orge après la fabrication de la bière) servit pendant les derniers mois à la nourriture d'un grand nombre de gens du peuple.

Nota. Après l'incendie des magasins de vivres de la garnison, le 1er. novembre, les habitants, prévoyant la reddition inévitable et prochaine de la place, ne firent plus aucun achat de denrées, ce qui les fit baisser de prix ainsi qu'on le voit par le tableau ci-dessus. Elles diminuèrent encore dans le mois de décembre, lorsqu'un marché fut ouvert au milieu de l'allée de Langfuhr, pendant la suspension d'armes qui précéda l'évacuation de la ville.

P·A·N GDAŃSKA BIBLIOTEKA